This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06913960 2

LE

LIVRE MODERNE

TIRAGE A MILLE CINQUANTE EXEMPLAIRES

NUMÉROTÉS AINSI, QUE SUIT :

Mille, sur Vergé des Vosges (numérotés de 1 à 1000),
Vingt, sur papier du Japon (de I à XX),
Quinze, sur papier de Chine (de XXI à XXXV),
Quinze, sur papier Whatman (de XXXVI à L).

Exemplaire N° 567

Literature (French) general (Periodicals)

LE LIVRE MODERNE

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

ET DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE

PREMIER VOLUME

(JANVIER-JUIN)

DIRECTION : 17, Quai Voltaire

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

1890

ASTOR LIBRARY
SEP
19
90
NEW YORK
2415

ACTE DE NAISSANCE

EN GUISE DE

PRÉSENTATION.

AUJOURD'HUI, *dixième jour de l'An de Grâce Mil Huit Cent Quatre-Vingt-Dix, a été présenté dans ses langes originelles, avec le Cérémonial d'usage, à sa distraite et inconstante Souveraine, l'Opinion Publique, l'Héritier légitime, mais indépendant, de feu Son Excellence* LE LIVRE, *premier Grand Archiviste de la République des Lettres, récemment décédé par suite de pléthore critique, à l'âge respectable de cent vingt Livraisons.*

Ce nouveau-né, Dauphin des fiefs paternels par prélation, a été officiellement reconnu par les Dignitaires du pays lettré et sa naissance enregistrée avec soin sur le Grand Livre, si difficilement tenu à jour,

de la Bibliographie de France. — *Le Parrain, présent au baptistaire, a déclaré donner au néophyte les noms et qualités de* LE LIVRE MODERNE, Revue du monde littéraire et des Bibliophiles contemporains, *et, après avoir ondoyé au nom du Père et attesté l'état de robustesse et de sérieuse viabilité de son filleul exubérant, il a cru, selon la coutume des bons vieux temps, devoir prononcer devant l'assistance, composée en grande partie des nombreux fidèles du défunt* LIVRE *et aussi de quelques curieux, la très courte allocution que voici :*

« Je ne sais, mes chers amis, de quelles virtualités ni de quels avantages vous voudriez pouvoir doter l'aspirant à la vie et aux succès dont la naissance nous réunit ici; j'ignore si vous rêvez pour ce petit moderne — qui ouvre ses yeux au mouvement et aux étrangetés du monde — un tempérament héréditaire et des qualités congénitales, mais laissez-moi vous dire que je ne puis mieux souhaiter pour lui qu'une grande et rare force morale, qui n'est vraiment point traditionnelle : *L'Originalité.*

« Comme il m'est permis de *vaticiner* sur la tête du jeune courtisan de l'existence, je lui crie volontiers : Détourne tes regards du passé, qui jamais ne revient; domine le Présent, *qui est à toi* et que tu peux améliorer; marche sans crainte vers l'avenir, avec un cœur droit, un esprit subtil et plaisant, une bravoure de sincérité poussée jusqu'à la témérité, juge les êtres et les choses sans austérité ni pédanterie, et surtout sois plein de diversité, de grâce et de gaieté; — souviens-toi que, selon le Saint Évangile de Chamfort, c'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et

LE LIVRE
QUI EST LE VÊTEMENT
DE LA PENSÉE, DOIT
EXPRIMER LE STYLE
D'ART ET LA MODE
FORMELLE D'UNE ÉPOQUE
Octave Uzanne

de la société, que c'est par elle qu'on évite de se compromettre, que c'est par elle aussi qu'on met tout en place sans sortir de la sienne; que la plaisanterie atteste notre supériorité sur les choses et les personnes dont nous nous moquons, sans que ces personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté et de mœurs. — Sois spirituel dans le sérieux; l'esprit est le panache du bon sens, il domine toujours au-dessus de la mêlée et montre souvent le chemin de la vérité. Enfin, sois *personnel,* individualise tout ce que tu feras et songe fréquemment, avec La Bruyère, qu'il n'y a au monde que deux manières de s'élever : ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

« N'ai-je pas votre assentiment, mes chers amis, et mon rôle de vaticinateur ne vaut-il pas les engagements formels qu'un parrain croit devoir assumer en pareille occasion? — Qu'ajouterai-je? Milton a dit : « *L'enfance montre l'homme comme le matin montre le jour.* » Regardez notre nouveau-né en son gentil berceau. »

C'est sur ces mots concis que prit fin la cérémonie de Baptême du Livre Moderne; *le parrain, étant d'humeur impérieuse et peu parlementaire, n'ayant pas attendu les avis opposés, assuré d'ailleurs à l'avance de ne pouvoir rien changer aux destins futurs de son très attaché filleul qu'il saura assurément guider mieux que personne au monde.*

O. U.

NOS VARIATIONS FUTURES

sur l'Art du Livre et le Livre d'art moderne

> Le passé ne se recommence pas, et, dans les pastiches les plus résolus, la vie moderne entre toujours par quelque coin.
>
> (Théophile Gautier.)

Nous viendrons à cette place et sous diverses rubriques, régulièrement chaque mois, entretenir nos amis de tous pays des questions d'art typographique moderne et des conditions de décoration les plus favorables au Livre moderne. C'est ici que comparaîtront à notre barre les ouvrages de Bibliophiles, qui, après avoir afflué, le plus souvent, sans sujet ni raison, sur le marché de la librairie française, commencent par bonheur à se raréfier et à offrir des qualités d'élégance et de bon goût dont la majorité des publications éditées ces dernières années ne présentaient guère des traces suffisantes.

Nous ne prétendons point faire cependant une revue chronique des nouveautés parues dans les officines de

nos modernes Curmer, car nous sentons trop vivement ce que la ponctualité d'une telle bibliographie pourrait avoir de monotone et de fastidieux à la longue.

Non moins épris de diversité et d'imprévu que nos lecteurs et non moins amoureux également des questions limitées à un sujet déterminé, nous espérons ne donner ici que des études judicieuses et vivantes en raison de l'absolue sincérité des idées émises et du fervent enthousiasme qui nous dictera nos appréciations.

Soit qu'il nous plaise de résumer en un court chapitre la théorie de l'illustration moderne, soit qu'il nous convienne de parler du format des livres d'art, soit enfin que la fantaisie nous porte à partir en guerre contre la routine de nos éditeurs les plus en renom, dont l'esprit de nouveauté, de recherche et d'originalité se donne si peu carrière, on peut être assuré que nous ne faiblirons pas à notre tâche et que nous irons toujours de l'avant, sans crainte de nous attirer les sarcasmes et les calomnies des bibliophiles vieux jeu, rétrogrades, fermés aux visions du progrès et qui, loin de s'appeler amis des livres, méritent par leurs préjugés et leurs errements le qualificatif plus juste *d'ennemis du Livre*.

Notre grand cheval de bataille sera hennissant et pur sang moderne, il ne se cabrera que devant l'éternel recommencement des choses et sera prêt à sauter tous les obstacles et à prouver qu'on les peut franchir. Nous le conduirons vaillamment au combat, assuré de grouper bientôt autour de nous tous les jeunes, les fervents, les indécis même qui n'attendent qu'une parole pour assurer leur opinion encore timide.

Les amoureux des livres dispersés en pays divers sont le plus souvent isolés dans des milieux où leur fougueuse passion est, sinon tournée en raillerie, du moins totale-

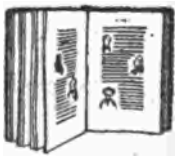
ment incomprise. Ils n'ont qu'un quartier général : la Librairie locale ; c'est là qu'ils se donnent rendez-vous à eux-mêmes, qu'ils placent, dans les heures tristes de la vie de province, leur point de ralliement. Le libraire, qui n'est point de leur monde, qui n'a point leur culture intellectuelle, bien que souvent lettré d'occasion, devient insensiblement pour eux, sans même qu'ils s'insurgent contre cet état d'être, une sorte de compagnon de bavardage et aussi très vivement un guide dont ils suivent trop docilement les conseils. — C'est à tous ces dispersés de la France et de l'étranger, à ces exilés des groupes sympathiques, dont toujours les premières acquisitions ont été des déboires ruineux, que nous tendrons la main, et nos chapitres constitueront pour tous ces nouveaux amis une sorte de comédie morale, semblable à celle qu'au grand siècle on eût appelée l'*École des Bibliophiles ou les épreuves du Livre.*

Les amateurs autrefois peu nombreux sont légion aujourd'hui, ils peuvent former une grande confédération de l'amour du beau et se former en une sorte de *Congrégation de l'index* pour toutes les laideurs ou les belles *rengaines* qu'on leur veut imposer.

C'est dans ce but que nous entreprendrons nos futures variations sur *L'Art du Livre et les Livres d'art.*

Qui nous aime vienne franchement à nous ! Qui nous comprend nous le dise avec une cordialité qui doublera notre courage !

O. U.



CHAMPFLEURY

Notes et Souvenirs

HAMPFLEURY fut un des plus fidèles collaborateurs de l'ancien *Livre,* et il a disparu quelques jours à peine avant la livraison finale de cette revue où il avait publié par fragments successifs la majeure partie de son ouvrage sur les *Vignettes Romantiques.*

Je le vois encore, le cher homme, arrivant aux bureaux de la revue défunte, le dos déjà voûté, l'allure incertaine, avec son œil inquiet de myope et la caractéristique de cette moustache tombante éternellement entr'ouverte par un bout de cigare à moitié carbonisé et toujours éteint. Il s'asseyait distraitement, ôtait son binocle, et, dardant sur son interlocuteur ses yeux froids et perplexes d'oiseau de nuit, il s'apprêtait à déficeler un manuscrit,

dont il contait vivement, en attisant la curiosité, l'incroyable bizarrerie, en appuyant toujours sur la singularité et la physionomie de l'être grotesque dont il s'était fait l'historiographe ou plutôt l'historiogriffe.

Car ce que Champfleury goûtait le plus chez ces romantiques dont son humeur fureteuse se plaisait à exhumer les types inconnus, c'était le caractère caricatural, le talent outré, l'originalité accusée dans toutes les expressions littéraires et artistiques. Ce n'était pas un enthousiaste des lettres, un bibliographe épris des belles formes, un Don Quichotte lettré, allant par monts et par vals dans les contrées des génies oubliés pour trouver de nobles figures à mettre en lumière ou de beaux esprits à défendre, par la sertissure même de leurs œuvres les plus élevées; il n'avait ni la religion, ni même l'amour passionné des belles œuvres, mais plutôt la cruauté profane et la recherche de l'ironie *quand même*.

Cet amoureux des chats était un félin, et, lorsqu'il s'avisait de tomber en arrêt sur quelque pauvre hère exagéré, hirsute, ruisselant d'inouïsme, il se plaisait des heures entières à le retourner de la plume, à le rouler dans son encre de petite vertu avec des miaulements de joie stridents et des grâces espiègles et perfides de Grippeminaud.

Ce réaliste n'aimait peut-être que la caricature même de la vie réelle, non pas avec l'indulgence profonde et parfois émue d'un Henry Monnier, mais avec l'âpreté cancéreuse d'une moquerie à l'eau-forte. Aussi, en déroulant ses manuscrits et ses illustrations, était-il déjà secoué par un rire sec, étouffé, diabolique, un rire qui ronronnait dans sa gorge et qui indiquait bien qu'il possédait quelque mignonne souris contrefaite dont il allait nous conter les exploits étranges et les excentricités,

avec cette petite pointe de plume menue, aiguisée comme une lancette, dont la *copie* microscopique et rageusement tracée faisait le désespoir des compositeurs.

CHAMPFLEURY — par GILL

L'auteur de *Monsieur Tringle* ne manquait pas à sa tâche; toujours son butin provenait de quelque poursuite dans les soupentes des bibliothèques, soit qu'il exhibât un illuminé, un apôtre, un forcené comme *Gagne*, ou un

visionnaire comme *Carnaval*. Qu'on relise les séries de ses études publiées dans notre ancienne Revue : qu'il s'agisse de Karageuz ou de Cabanon, l'auteur du *Roman pour les cuisinières*, on verra que Champfleury n'a jamais montré patte blanche que pour faire sauter d'un coup de griffe quelque innocente victime du rêve affolant, quelque écrasé de la vie, grimaçant dans la douleur de l'illusion déçue. — De là le côté mystificateur que l'on s'accorde à attribuer à Champfleury, qui se complaisait à tous les pièges et chausse-trapes dont son intellect lui suggérait l'invention. D'allure bonhomme et un peu provinciale, d'aspect naïf au delà de l'expression, ce romancier, qui eut son heure de gloire aux époques où Poulet-Malassis associait ses destinées avec celles de de Broise, était devenu un oublié et un dédaigné des générations actuelles et il en avait conçu une amertume mal déguisée. Relégué à la Manufacture nationale de Sèvres, il avait presque abandonné les œuvres d'imagination et, tout à ses souvenirs, à ses collections, à ses livres, il compilait, compilait, compilait, comme le pédant raillé par Voltaire.

Sa dernière œuvre, sur laquelle il fondait les plus grandes espérances et qui devait, selon lui, apporter de nouvelles formules d'art théâtral, la comédie de *l'Apôtre*, qui parut chez Dentu il y a trois ans environ, n'obtint aucun retentissement, et son auteur attristé se confina de plus en plus dans ses fonctions administratives. Champfleury a été un peu touche-à-tout, et a droit au qualificatif de Polygraphe dans l'amusante classification des catalogues de vente d'autographes. Sa physionomie biographiée fournirait assurément une étude fort pittoresque et qui mériterait de prendre place en appendice de son Livre *les Excentriques*. L'histoire de ses ouvrages de 1848 à 1860 surtout mériterait une bibliographie qui aurait son inté-

rêt, car il s'y rencontre des particularités peu connues et on trouve à y ajouter des suites d'eaux-fortes originales de Bonvin, de Bracquemond, d'Edmond Morin et de A. Gauthier qui garderont certainement leur rang dans les illustrations bizarres de la seconde moitié de ce siècle. Un bibliophile moderniste peut posséder *Boisd'hyver, les Héritiers Le Camus* et *Mademoiselle Mariette*, s'il a su les enrichir des eaux-fortes à part que, pendant longtemps, le libraire Pincebourde débita à bas prix dans son officine de la rue de Beaune. On se souvient aussi de la *Gazette de Champfleury* qui n'eut que deux numéros assez pauvrement fournis de littérature (novembre et décembre 1856) en format petit in-16 et qui valent cependant d'être conservés, si l'on peut leur adjoindre une brochurette de même format publiée par Hippolyte Babou en 1857 chez Poulet-Malassis et de Broise sous ce titre : *la Vérité sur le cas de M. Champfleury.*

Comme critique d'art, l'historien de la *Caricature antique et moderne* s'est complu à faire revivre le talent réaliste des frères Lenain et à sortir de l'oubli une série de petits maîtres dont le côté d'hydrocéphalisme charma son instinct vers le grotesque.

Nous reviendrons probablement un jour à l'idée de consacrer une étude sur la figure très spéciale de ce mort d'hier, dont nous ne faisons aujourd'hui que crayonner la silhouette en ombre chinoise. Un bibliographe de nos amis, apprenant le décès de ce collectionneur émérite, a fait en une seule exclamation sa très juste oraison funèbre : « *Champfleury est mort ! sacrebleu ! conservons nos sous ! — Quelle fameuse vente cela va faire !* »

En réalité ce sera une fameuse vente, si cette vente se fait, et, ce qui survivra peut-être le plus sûrement de ce grand maître oublié du Réalisme, ce sera son catalogue

général : Livres, lithographies, estampes, faïences révolutionnaires, tableaux, aquarelles et le reste.

Dans son logis de la Manufacture de Sèvres Champfleury avait réuni et augmenté cette fameuse collection qu'il possédait déjà au 23 de la rue Germain-Pilon vers 1865, quand un rédacteur anonyme de la *Petite Revue* (2 décembre 1865) s'avisa de donner quelques notes sur son intérieur. Il y a là bien des pièces curieuses et rarissimes que le fin matois avait su dénicher ; une collection de Daumier incomparable, des Romantiques oubliés, des livres de ce siècle incroyablement curieux. Peut-être aurons-nous bientôt à parler de cette vente et nous l'espérons, car elle fournira à tous ceux qui nous liront un délicat régal.

On a peint ainsi Champfleury :

« Bizarre nature dominée par les nerfs, attentive comme un chat, patiente et emportée, froide et enthousiaste, généreuse et serrée, suffisante et modeste, myope et clairvoyante, active et abattue, raisonneuse et pleine de mutisme, sympathique aux uns, faisant froid aux autres et poussant le goût de la mystification à l'extrême. »

Que dites-vous de ce portrait ? N'exprime-t-il pas l'art de dessiner quelqu'un — qui devient quelconque, — avec de la gomme à effacer.

MUSCULUS VINDEX.

CHAMPFLEURY.

LES LECTRICES A TRAVERS LES AGES

Composition de Lucien Melivet

Gravée à l'eau-forte par Henri Manesse

Rondeau

Pour les lectrices de tous temps
Les livres les plus ragoûtants
Sont ceux qui parlent d'amourette,
Que ce soit vers à rouge crête
Ou bien gros romans palpitants.

Ces livres ont toujours vingt ans
Et leurs feuillets sont les battants
De la porte la plus secrète
Pour les lectrices

Ils leur font des yeux de printemps
Et dire : « A celui que j'attends,
O brise, ouvre ma gorgerette ! »
Le livre clos, la femme est prête,
Et voilà les plus doux instants
Pour les lectrices !

Auguste Jeanrichepin

AU PAYS DES AUTOGRAPHES

Quelques Dédicaces inconnues

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES DE CHARLES MONSELET

Quatre curieuses lettres inédites de Monselet à ses parents

Deux lettrés, doublés de deux collectionneurs, MM. Alexis Martin et Clément-Janin, ont publié chacun de leur côté un volume sur les livres avec dédicaces.

Le travail de M. Clément-Janin a été fait à l'aide d'un certain nombre d'ouvrages provenant de la bibliothèque de Jules Janin, son parent; il est plus étendu que l'ouvrage de M. Alexis Martin.

Nous continuerons pour nos lecteurs l'œuvre de ces deux bibliophiles, et nous donnerons, de temps à autre, l'indication des livres curieux par les dédicaces qui auront passé sous nos yeux. Nous nous attacherons seulement à ceux-là. Les livres

à dédicaces ne sont pas rares, mais les dédicaces piquantes, spirituelles ou originales sont moins communes qu'on ne serait tenté de le croire.

Dans une vente annoncée discrètement dans *le Figaro*, le 10 octobre 1888, vente faite sans catalogue et sans bruit, se trouvaient quelques épaves de la bibliothèque Sainte-Beuve, vendue peu de temps après sa mort par le libraire Potier.

Ces épaves, conservées longtemps par M. Jules Troubat, le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, passèrent à peu près inaperçues du public des amateurs, mais nous avons relevé, à cette époque, l'indication de quelques-unes des dédicaces (les plus curieuses, bien entendu) qui enrichissaient les livres composant cette vente ignorée.

Et maintenant, Messieurs les Bibliophiles, savourez ces primeurs littéraires.

Sur un exemplaire de *Fanny*, l'auteur, Ernest Feydeau, avait écrit et signé ces lignes : « *Offert à l'auteur de* Volupté, *M. Sainte-Beuve, au plus délicat des maîtres de la parole écrite, par son indigne émule.* »

A George Sand, maintenant.

En offrant au célèbre critique son *Monsieur Silvestre*, 2e édition, elle inscrivait ces mots sur le volume : « *A mon ami Sainte-Beuve, chère et précieuse lumière dans ma vie.* »

Théophile Gautier est plus familier, par exemple.

Sur le volume de *Spirite*, édité en 1865 par Charpentier, il trace, de sa plume paresseuse (les autographes intéressants de Gautier sont de la plus grande rareté), ces deux petites lignes plaisantes : « *A l'oncle Beuve. Le neveu Théo. Témoignage d'affectueuse admiration.* »

Barbey d'Aurevilly, le grand écrivain que les lettres pleureront longtemps, donne à Sainte-Beuve son fameux volume de *Poésies* (sans titre), et voici ce qu'il lui dit sur la page blanche. « *Au grand poète qui a écrit* J. Delorme, *à M. Sainte-Beuve. Que le critique se détourne avec indulgence,*

et que le poète, généreux comme le Génie, me donne l'hospitalité. ». N'est-ce pas flambant? Rien n'était banal chez ce diable d'homme, pas même ses dédicaces.

On ferait avec les dédicaces de J. Barbey d'Aurevilly le livre le plus plaisant, le plus humouristique, le plus singulier du monde. L'auteur du *Prêtre marié* sema l'esprit dans ses dédicaces, qui jamais ne furent ordinaires ou quelconques, mais qui toutes portent le cachet de son incomparable distinction intellectuelle. — Nous essayerons peut-être par la suite de réunir le plus grand nombre possible de ces *ex-dono* du maître écrivain. Aujourd'hui, j'en signalerai deux qui ont été écrits sur des exemplaires offerts au fondateur du *Livre moderne* et des *Bibliophiles contemporains*. — Sur un volume de première édition de *l'Ensorcelée*, l'auteur a écrit de sa belle encre polychrome cette fière pensée : « *Un livre est un pont jeté d'âme à âme : — Heureux de vous avoir rencontré au bout du mien.* »

Sur un exemplaire de *la Vieille maîtresse* se trouve écrit :

« *Une vieille maîtresse que je vous donne et qui ne vaut point, hélas ! toutes les beautés réelles que votre jeunesse vous a fait conquérir.*

Nous reviendrons du reste, tout nous le fait espérer, sur *d'Aurevilly Dédicacier*.

Notre regretté Charles Monselet donne au critique ses *Galanteries du* XVIIIe *siècle*, avec cette phrase : « *A M. Sainte-Beuve. Au critique souriant* », accompagnée de quelques lignes spirituelles dans lesquelles il réclame l'indulgence de Joseph Delorme pour ce pauvre Restif de la Bretonne.

Afin de donner quelque variété à cet article, nous allons terminer en plaçant ici une note écrite de la main de Sainte-Beuve sur une plaquette sans autre titre que celui-ci : *Poésies diverses*, qui figuraient dans la même vente du 10 octobre.

« *Ces vers sont de moi. Aujourd'hui on me croit seulement un critique, mais je n'ai pas quitté la poésie sans y avoir laissé tout mon aiguillon.* »

Les voyages à travers les livres ont du bon, n'est-ce pas? ce sont peut-être entre tous les meilleurs *et les plus reposants!*

Voici quatre lettres de la jeunesse de Charles Monselet, à ses débuts littéraires. Elles sont absolument inédites et adressées à ses parents qui habitaient alors Bordeaux. — Le plus singulier des hasards, par deux voies différentes, nous a permis de réunir et de publier ici ces quatre épitres si curieuses pour l'histoire des débuts de l'auteur de *Monsieur Cupidon.*

La plus ancienne comme date est du 14 février 1847.

« Mon cher papa et ma chère maman,

« Je vous remercie du sacrifice que vous avez fait pour moi en m'envoyant un mandat de 50 francs. Si je ne vous en ai pas plus tôt accusé réception, c'est que j'attendais de jour en jour à vous donner des nouvelles satisfaisantes sur ma douteuse position.

« Hier, par exemple, j'avais rendez-vous avec M. Cuvillier-Fleury, il m'a parfaitement reçu, mais il m'a dit que je ne pourrais entrer au *Journal des Débats* qu'avec un roman. Certainement l'espoir est une belle chose, mais on ne fait pas un roman en quinze jours. Voilà donc une chance de moins pour le moment actuel.

« La veille de votre lettre, heureusement, il m'a été possible d'obtenir 50 francs de *l'Artiste.* Avec les vôtres, cela m'a été d'un bon secours, car *l'Époque* sur qui je comptais vient encore de me faire défaut pour le payement de mon feuilleton du mois dernier, intitulé *l'An* 1846; le caissier m'a renvoyé comme tout le monde à la semaine prochaine. Rien de nouveau pour la liquidation. Décidément ce journal joue de malheur.

« Néanmoins, il publiera mardi un feuilleton de moi, que j'espère vous envoyer.

« J'ai obtenu une lettre de recommandation pour *le Journal du Dimanche.* Le directeur m'a demandé un article de genre ou d'actualité, spécialité qui m'a fait apparemment

remarquer dans *l'Époque*. Il l'aura dans quelques jours. Je finis également ma nouvelle pour *la Presse*.

« Le monsieur de la *Vie des Peintres* qui me devait 50 francs, voyant que je le faisais assigner, m'a fait proposer... 15 francs ! J'ai accepté en rougissant. Mais que fallait-il faire, n'ayant pas d'autres ressources ?

« Je tâche aussi de ressusciter le *Journal des Familles*, qui avait été pour moi dans le principe une si bonne vache à lait. Ce sera difficile.

« Quant à M. Anténor Joly, il est venu chez moi avant-hier pour m'annoncer qu'il m'avait trouvé un éditeur pour mon roman, et qu'il n'y avait plus qu'à nous entendre pour les conditions. Rendez-vous est pris pour mardi prochain.

« Voilà en peu de mots, mes chers parents, le résumé de ma situation. Toujours l'espérance dans l'avenir, mais rien que cela. Je ne vous parle pas des petites contrariétés que me suscitent deux ou trois légères dettes en souffrance ; devant ma bonne volonté, cordonnier et tailleur ne peuvent faire autrement que de prendre leur mal en patience. Dans quelque temps, je l'espère, tout cela s'éclaircira ; merci donc, mes bons parents, de m'avoir un peu aidé dans cette circonstance. Gardez-vous bien de trop sérieuses inquiétudes à mon égard ; à mon âge et avec un peu de volonté, on ne renonce pas au bout de six mois à une carrière qu'on s'est choisie et où l'on sent qu'on fera son chemin. La vie est un combat, a dit Beaumarchais. Mieux vaut encore pour moi combattre au début, pendant que mes forces sont toutes neuves.

« Richard (Lesclide) part mercredi. Il vous portera une lettre de moi, et vous donnera de vive voix des détails sur ma vie à Paris.

« Je suis reconnaissant envers Prosper (*son frère*) pour son bon cœur, et je lui souhaite plus de tranquillité que moi dans sa vie de comptoir.

« Je vous embrasse, mon cher papa et ma chère maman, de tout mon cœur. Votre fils qui vous aime,

« CHARLES MONSELET. »

« Mon cher papa et ma chère maman,

« Vous avez appris la mort subite de *l'Époque,* et vous avez dû en être étonné comme moi ; je pensais que le Gouvernement aurait trouvé son intérêt à maintenir un journal conservateur qui possède 10,000 abonnés. Mais puisqu'il n'en a pas été ainsi, qu'il n'en soit plus parlé. *L'Époque* a eu cela de bon qu'au moment de sa mort elle a consenti à régler ses comptes avec moi, et qu'après bien des réductions et des chicanes, elle m'a octroyé une somme de 130 francs pour le payement de mes feuilletons de janvier et de février. C'est moi qui ai tenu un des glands du char à son convoi, en ce sens que ses deux avant-derniers numéros contenaient ma nouvelle du *Coup de pied quelque part,* retapée sous le titre du *Poulet.*

« J'ai remis mon petit roman à *la Presse,* et j'attends maintenant son bon plaisir. Quand je dis j'attends, ce n'est là qu'une manière de m'exprimer, car je travaille à une série de feuilletons dans laquelle j'ai grande espérance. Ce sont des portraits littéraires, artistiques et même politiques, d'un genre tout nouveau. J'ai communiqué mon idée à mon *courtier* ordinaire, Anténor Joly, qui en a été enchanté. Dès qu'il y en aura deux ou trois de faits, il s'engage à les faire accepter à un grand journal.

« La semaine dernière, M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes,* m'a fait prier de passer au bureau de son journal, et cela pour me demander *l'honneur* de ma collaboration. La *Revue* est l'un des journaux les plus considérables de Paris et où n'écrivent que des auteurs en renom ; papa doit s'en souvenir, et me félicitera sans doute de cette bonne fortune qui m'est tombée du ciel sans aucune recommandation. Je dois y retourner demain afin de m'entendre sur le sujet que je dois traiter pour le numéro du 1er avril.

« *L'Artiste* est toujours ce journal qui paye quand il peut, et qui peut très rarement. Néanmoins, je continue toujours

mes revues de la semaine, et je me propose de lui demander à la fin du mois quelque chose comme cinquante francs.

« Le *Dimanche* a reproduit mon feuilleton de *Paris masqué*. Je lui ai donné alors une nouvelle assez volumineuse qui doit passer prochainement, mais je crains d'être obligé de bien courir pour avoir mon argent; n'importe, je courrai. La littérature, pour les commençants, est un métier de bottier et de tailleur : il faut revenir vingt fois à la charge pour avoir son argent.

« Voilà le résumé de ma situation. De l'espoir! toujours de l'espoir! mais rien que cela. Vous avez bien raison de me comparer à *Balthazart,* le poète du roman de *Martin;* et souvent vous devez sourire en voyant mon éternelle confiance dans l'avenir. C'est que je suis toujours, je le sais, l'homme des illusions. Il n'y a que cela qui puisse me faire passer sur mon présent un peu sombre, et me faire oublier les petites tracasseries de ma situation actuelle. Je me figure de mois en mois que ma fortune va changer, et je puisé dans cette idée consolante un courage et une persévérance qui, j'espère, ne se démentiront pas.

« En attendant, je te promets à l'avenir, ma chère maman, d'être plus circonspect dans les commandes que je pourrai faire à mon tailleur. Je n'ai cependant qu'une redingotte *(sic)* sur la conscience et sur le dos. Le gilet et le pantalon sont payés. Quant au cordonnier, je suis tellement ravi de la manière dont il me chausse, que je le paye rubis sur l'ongle. Le chapelier est un de mes amis.

« Je suis retourné l'autre soir chez M. Augustin Thierry, et j'ai beaucoup causé avec M. Castil-Blaze, que papa connaît de nom. Je vois aussi assez souvent Salvator, qui va donner un concert où l'on entendra des fragments de notre fameux opéra.

« *Le Livre des familles* est mort, et son éditeur presque ruiné. Peut-être se relèveront-ils l'un et l'autre, alors je ne les perdrai pas de vue.

« CHARLES MONSELET. »

Autre lettre du même, en date du 21 mai 1847 :

« Mon cher papa et ma chère maman,

« J'ai reçu votre bonne lettre du 26 avril dernier, accompagnant un mandat de quarante francs qui m'a fort aidé, et dont je vous remercie de tout mon cœur. Depuis, vous avez dû recevoir un numéro de *l'Artiste*, que je vous ai envoyé, renfermant une revue de moi, en vers et en prose.

« Voici ce qu'il y a de nouveau pour le moment dans ma position. *L'Artiste* m'a donné cent francs. Il paraît commencer à goûter mes articles, dont Jules Janin a fait des complimens. On m'a accordé, en outre, mes entrées au Théâtre-Français, mais ceci n'est qu'une affaire d'agrément.

« Quant à la *Presse* et à la *Revue des Deux Mondes*, toujours motus. M. de Girardin, à qui j'ai demandé une avance d'argent sur la nouvelle qu'il a entre les mains, ne m'a pas encore répondu. Je viens de lui écrire encore. — Mon article de la *Revue des Deux Mondes* passera probablement le 1er juin, et dans la quinzaine j'espère toucher alors quelque somme.

« Victor Hugo m'a envoyé l'autre jour une loge de six places, avec une lettre fort gracieuse pour la reprise de sa pièce de *Marion Delorme*. Théophile Gautier m'a fort complimenté sur ma dernière revue, en se promenant avant-hier avec moi. Enfin, Arsène Houssaye veut à toute force faire une pièce de théâtre avec ma collaboration. Je vais accepter, afin d'être en droit de lui demander plus souvent de l'argent.

« Voilà pour mes relations.

« Je ne rencontre plus du tout M. Solar. — Je vois souvent MM. Vergniaud, Anténor Joly et Salvator. — Laharpe est à peu près ma seule connaissance intime, avec un jeune homme nommé Fernandez de Rodella, littérateur aussi, et cousin de Saint-Rieul.

« Allons, mes chers parents, du courage; vous voyez que les nouvelles d'aujourd'hui sont un peu plus tranquillisantes; les prochaines, il faut l'espérer, vous rassureront tout à fait. Dieu aidant, je ne partirai pas de Paris et j'y ferai mon che-

min, au contraire. C'est mon idée fixe, et je commence un peu à être connu sur la place, comme on dit dans le langage commercial. Espérons qu'avant peu mes produits y seront bien cotés, et que tout ira pour le mieux.

« Soyez sans inquiétude, je me porte à merveille, et l'air de la capitale m'est très favorable, — sous ce rapport du moins.

« Je borne ici ma lettre, mes chers parents, car le travail me presse. Je causerai plus longuement dans la lettre suivante. Répondez-moi sans trop de retard, et donnez-moi des détails sur tout ce qui vous concerne.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher papa et ma chère maman.

« Votre fils qui vous aime.

« CHARLES MONSELET. »

La dernière page est adressée par Charles à son frère Prosper Monselet, qui était resté à Bordeaux :

« Merci mille fois des dix francs que tu as bien voulu ajouter au mandat de nos bons parents. Je voudrais pouvoir t'exprimer toute ma gratitude *en vers*, comme faisait Horace *envers* Mécène, mais tu m'excuseras si je m'en dispense. Entre nous, une poignée de main d'amitié suffit. Je désire que ta carrière financière ait moins d'écueils que ma carrière poétique, et que tu continues à faire ton chemin dans le monde des billets de banque et des pièces de cent sous. Moi, je reste au pays des nuages, des fleurs et des étoiles, etc... »

Voici, enfin, la dernière épître de Charles Monselet à papa et à maman. Elle est datée du 2 août de la même année.

« J'ai reçu votre lettre du 7 juillet, renfermant un mandat de trente francs, qui m'a fait le plaisir que vous vous imaginiez. Peut-être trouvez-vous que j'ai un peu tardé à vous répondre, mais n'ayant point de changement dans ma position à vous signaler, j'ai cru pouvoir attendre jusqu'à ce jour. Papa, continuant toujours à aller chez Delpech, peut se con-

vaincre de mon existence par mes revues de *l'Artiste;* aussi je ne pense pas vous avoir mis en peine.

« J'ai été passer une huitaine de jours à Versailles pour travailler à la comédie de *Madame de Pompadour*. J'y ai loué une chambre de quinze sous par jour, où j'ai vécu, comme un ermite, de fruits et de fromage à la crème. J'ai visité le château de fond en comble, avec des permissions de la liste civile pour les bosquets et les appartements réservés, et aujourd'hui, je peux dire que je sais mon Versailles comme pas un seigneur de la Cour de Louis XV.

« C'est huit jours de paradis terrestre que j'ai passés là. — Au théâtre de la ville, j'ai retrouvé Viette, Néroud et Mlle Anna Luther.

« J'y serais resté plus longtemps peut-être, si une lettre de M. Anténor Joly ne m'avait rappelé à Paris. Il m'a fait faire plusieurs réclames et un feuilleton non signé dans *le Corsaire,* sur un établissement nouveau intitulé le *Château des fleurs*. J'y ai gagné une quarantaine de francs environ.

« M. Arsène Houssaye, en attendant la livraison de *Madame de Pompadour*, me donne aussi quelque argent, ce qui m'aide à attendre des temps meilleurs, émaillés d'un plus grand nombre de pièces de cent sous. — C'est là mon unique ressource, car la *Nouvelle Époque* est ajournée à l'hiver prochain, et *la Pressse* me lambine perpétuellement sans insérer mes feuilletons, qu'elle a par devers elle.

« Tu me demandes, ma chère maman, quelques détails que je vais m'empresser de te donner. C'est par le beau-frère de Salvator, qui est en même temps le secrétaire de M. Augustin Thierry, que je me suis fait présenter chez la princesse Belgiojoso. — J'ai rencontré chez elle Bou-Maza, qui était en visite, et j'ai baragouiné quelques instants avec lui. C'est un homme dans la force de l'âge, très grand, d'une figure féroce, et porteur de soixante-huit blessures, du moins à ce qu'en racontent les journaux. Quant à la princesse, elle a trente-huit ans, ni belle ni laide. Elle s'occupe de l'indépendance italienne et a une grande réputation dans les salons de

Paris. Je ne l'ai vue que deux fois chez elle, un soir et un matin; elle a fumé devant moi et m'a promis d'annoter la biographie que je devais faire paraître dans la *Nouvelle Époque*. Je ne l'ai plus revue depuis.

. . . . . .

. . . . . .

« Je te remercie, mon cher papa, de tes excellents conseils au sujet de ma pièce sur *Madame de Pompadour*.

« Ce serait en effet un sujet ingrat pour un drame, qui exige avant tout de la passion et du mouvement; mais il me semble qu'il convient parfaitement à la comédie, laquelle ne demande que de l'esprit, de l'observation, des caractères, et un intérêt, sans crime ni échafaud. Or, quelle femme plus spirituelle que Mme de Pompadour, plus coquette, plus mordante; et son élévation, des rangs de la bourgeoisie aux marches du trône, n'a-t-elle pas un intérêt aussi romanesque qu'on puisse le désirer? Beaumarchais a fait des comédies avec moins que cela, avec un grand d'Espagne et une chambrière. Le grain de sentiment qui anime ma pièce est dans l'amour de Lenormand d'Étioles pour sa femme, et dans la lutte désespérée qu'il entreprend pour la détourner de son ambition. — La moralité est dans la mort solitaire de Mme de Pompadour, qui n'obtient qu'un regard à peine distrait du roi à sa dernière heure.

« C'est un plaidoyer contre l'ambition des femmes; la Du Barry eût été trop ignoble; Mme de Pompadour a rarement été exploitée, et son nom, qui doit être, ce me semble, une attraction pour le public, résume d'ailleurs un des grands côtés de l'histoire du XVIIIe siècle. — Nous verrons si je me suis trompé, lors de la représentation. Le comité du Théâtre-Français, prévenu trop tôt par Arsène Houssaye, s'est déjà assemblé une fois pour en entendre la lecture, mais je ne pense pas l'avoir terminé avant une quinzaine de jours. Je ne peux donc point m'occuper d'un autre, avant d'avoir clos

celui-là, et je n'ai pas encore trouvé le temps de lire les *Mémoires d'un Médecin.*

« Je termine, mon cher papa et ma chère maman, en vous embrassant de tout mon cœur, ainsi que mon frère Prosper.

« Votre fils qui vous aime,

« CHARLES MONSELET. »

Il y a loin de ces débuts du petit bibliographe bordelais au Monselet sur lequel Prosper Blanchemain écrivit ces jolis vers :

Connu chez la brune et la blonde,
Monselet a la panse ronde.
Gourmand comme trois sénateurs,
C'est le Cupidon des auteurs.
Toujours il mange, il aime, il fronde.

André Monselet, fils de ce délicat bibliophile polygraphe, prépare un volume des plus complets sur son père, sous ce titre : *Charles Monselet, sa vie, son œuvre.* MM. Jules Claretie et Octave Uzanne seront les parrains de ce livre, sûrement documenté, en tête duquel ils écriront préface et notice visant cette physionomie charmante, sur laquelle nous aimerons souvent à revenir car ce fin lettré est parti bien vite et, on peut bien le dire, dans une indifférence vraiment trop générale. Cet épicurien méritait mieux du journalisme, où il avait vécu et apporté un esprit et un style plein de biendisance ce qui est assez rare parmi les folliculaires au jour le jour.

Le mois prochain, nous entretiendrons nos lecteurs des ventes d'autographes qui ont lieu pendant cette saison, et nous leur signalerons les pièces les plus curieuses ou les plus remarquables qui auront été mises aux enchères par MM. Charavay, experts connus et appréciés des amateurs.

EVERYBODY.

BIBLIOGRAPHIE-EXPRESS

Revue diligente des Publications nouvelles

INTRONISATION

LES ANCIENS se plaignaient parfois de la multiplicité des livres, et nous avons lu des pages entières de Cicéron, d'Érasme, de Balzac le vieux, de Voltaire et de Gœthe, qui tous protestaient avec ardeur contre l'abondance des publications naissantes et l'inanité d'une pareille production.

Les braves gens ! — leur ire nous cause une philosophique hilarité, lorsque nous jugeons de combien peu ils s'affligeaient en ces temps doctes et paisibles d'avant l'ère du journalisme, alors que les livres venaient au jour, savamment combinés, revus et corrigés, après avoir été pensés, mûris et lentement calligraphiés ou imprimés et définitivement mis en circulation à nombre minime d'exemplaires, dont la moyenne ne dépassait point cinq cents, autant du moins que nous en puissions juger.

Si l'usage des *Dialogues des Morts* ne s'était perdu dans notre littérature, il eût été curieux de mettre en scène, au milieu des parterres élyséens, les grands et fins esprits dont nous venons de citer les noms et de jouir sans mesure de leur ahurissement ancestral à l'audition des nouvelles terrestres apportées par l'alipède Mercure.

« — Ce n'est pas un volume par mois, ô Cicéron ! un livre par quinzaine, très sapient Érasme, un ouvrage par semaine, cher Bacon et judicieux Balzac, s'écrierait le Psychopompe ; ce n'est plus, très malin polygraphe Voltaire, une publication quotidienne, ni même deux, ô Gœthe, père du *Faust*. Il paraît aujourd'hui par heure un volume à Paris, par minute un livre en Europe, par seconde une œuvre dans l'Univers, et tous ces instantanés se poussent vers le rayon d'or de la gloire, grouillant, pullulant comme des éphémères dans le prisme solaire en un matin d'été.

« Et ne croyez pas qu'on les lise, ajouterait le Messager des Dieux, ne pensez point qu'on les parcoure ; l'humanité est si fiévreuse qu'elle se repaît en hâte de la lecture des cinquante mille journaux du globe terrestre ; ces livres, on en achète quelques-uns, que de singuliers bibliophiles aiment à collectionner et à vêtir de reliures brillantes, mais la haute majorité des auteurs se grise de réclame toute faite, hume l'encens qu'ils se sont fait brûler dans la cuisine des journaux, où la rédaction n'ayant ni le temps d'ouvrir un livre, ni le loisir d'en éplucher l'esprit, préfère s'en rapporter à l'écrivain pour juger du talent que celui-ci se décerne avec des éloges qui vous paraîtraient outrecuidants, si la folie générale des humains n'avait depuis longtemps démonétisé la monnaie des grands mots de gala, et si les termes de *chefs-d'œuvre*, de *merveilleux*, d'*incomparable*, de *génial* et de *maîtrise* ne coulaient aujourd'hui de toutes les lèvres et de toutes les plumes avec autant de facilité que d'absolue banalité. »

Malheureusement « le Dialogue des grandes Ombres » n'est plus de mode ; Renan, qui le dernier a tenté de faire revivre ce genre *perruque* dans son « 1802 », a essuyé un de ces

succès d'estime qui enrhume pour quelque temps la vanité d'un auteur dramatique, et il serait peu prudent de sortir une nouvelle fois le colloque élyséen du vieux répertoire où il demeure enfoui. Nous n'emploierons donc pas la forme aimable et facile de l'interlocution pour mettre en lumière le rôle du critique vis-à-vis des montagnes de livres nouveaux au milieu desquels celui-ci ne peut trouver honnêtement sa voie avec la conscience de son devoir et le culte qu'il professe pour les lettres.

Mais nous pourrons avouer ici, non sans une pointe de chagrine humeur, que la critique généralisée ne peut plus s'exercer à cette époque avec la douce quiétude et la haute valeur de documentation qu'y apportèrent tour à tour des hommes de profession comme les Grimm, les Diderot, les Laharpe, les Dussaulx, les de Fontanes, les Gustave Planche, les Sainte-Beuve et les Paul de Saint-Victor. — N'ayant point le temps d'approfondir, nos malheureux bibliographes n'ont plus pour eux que l'art d'escamoter en quelques jolies phrases élégantes et faciles ces comptes rendus si malaisés à tenir à jour et qui souvent font la fortune des pires productions romancières, historiques ou poétiques.

La critique équitable, rigoureuse, mordante, hardie, scrupuleuse, délicate et solide semble définitivement reléguée au pays des vieilles lunes et pour jamais. Les éditeurs modernes, qui ouvrent chaque jour usine de talents nouveaux, mettent en vedette tant d'œuvres fraîches écloses que l'entendement en demeure troublé. D'autre part, nos « Scudery à la féconde plume » se sont multipliés si incroyablement dans notre démocratique République des Lettres, que les aristocrates de la pensée et du style, ne pouvant résister à la poussée brutale, y meurent étouffés et le plus souvent inconnus.

Il faudrait donc être présomptueux et fou pour prétendre parlementer avec sagesse et faire entendre sa voix, au milieu du vacarme effroyable de cette foire aux idées où les maquignons de la publicité littéraire s'égosillent à qui mieux mieux pour faire monter le tirage de leur marchandise imprimée.

La lutte de cette fin de siècle est âpre pour tous ; les plus forts, les plus vaillants, les plus nobles, les plus ambitieux ne songent plus, comme jadis, à demander à leur art une contre-marque pour la Postérité ; ils se sentent entraînés par le torrent tumultueux des modes intellectuelles et des renouveaux incessants qui emportent tout au fleuve d'oubli ou à l'océan d'indifférence ; ils ne bataillent guère aujourd'hui que pour un éclair de gloire, pour une fugitive fanfare de la renommée, pour cette lueur à peine entrevue d'attention publique qui n'est que le vague contour de la notoriété.

Il faut en résumé, bon gré, mal gré, en prendre son parti, et il ne reste au critique d'autre rôle que celui d'avertisseur hâtif de tous les personnages qui prennent part au défilé de la grande mascarade des lettres. — *Dare-dare !* paraît être la véritable devise forcée de ce temps qui ne s'appartient plus et qui est voué à une épileptique danse de Saint-Guy devant un spectacle d'hommes, de choses et d'événements si précipités, que le programme des jouissances et connaissances cérébrales change de minute en minute avec la troublante spontanéité de la lanterne magique.

Qu'on le veuille ou non, pour inspirer à autrui la sensation électrique de la vie littéraire moderne et donner une conscience très aiguë de l'instantanéité ou de l'instabilité des productions contemporaines, il faut être *dans le train,* ne pas résister au *rapide* et mettre sa plume en célérifère avec une gaieté fin de siècle qui cingle du petit plomb de l'ironie et qui ne tue personne à balle. Cette introduction à notre bibliographie mensuelle n'a d'autre but que d'expliquer les tendances futures de notre modernisme. — Notre critique ne saurait être pointilleuse sous peine de provoquer l'engourdissement et le coma. — *Dare-dare !* lecteurs dévoués ; vous nous suivrez en train *éclair,* en adoptant avec plaisir nos qualités de précision, de promptitude et d'honnête enregistrement. N'ayant point l'allure ni les complaisances des wagonnées d'*omnibus* qui stoppent hors de saison aux moindres bourgades, nous tracerons notre voie par grandes lignes et nous n'attirerons votre

attention, par des arrêts sérieux, qu'aux points où la bifurcation le commandera et lorsque l'enrayement nous sera imposé par des événements imprévus.

Notre mouvement, réglé par grande vitesse de malle-poste, aura son régulateur et son frein suivant la route qui nous sera fournie. Lorsque nous inviterons nos compagnons de voyage à descendre par le cri caressant de : *l'Arrêt, Buffet,* c'est que nous aurons à leur offrir quelque plat de résistance, de longues théories de hors-d'œuvre, un succulent entremets ou un dessert recommandable.

Notre collaborateur-chauffeur, très au courant des variations du manomètre littéraire, ne renversera la vapeur qu'à bon escient et nous espérons, ô très précieux covoyageurs, que notre locomotion accélérée, douce, incahotée, confortable, ne vous laissera qu'une sensation de bien-être et de plaisance, que nos arrêts dînatoires vous procureront une ivresse aimable et que vous conviendrez enfin que rien ne vaut *l'Express-Bibliographe de P.-L.-M.* (Lisez : *Paris-Livre-Moderne*) où les *sleeping,* espérons-le, ne seront d'aucune utilité.

Mais veuillez nous excuser de vous tenir aussi longtemps en cette salle d'attente, afin de mieux préparer notre quai d'embarquement. Notre chauffeur futur est fortement *influenzé* et ne peut se mettre en route. Le train est formé : prenez place. Nous ne ferons aujourd'hui qu'un court trajet, mais vous serez conduit par le directeur du *L.-M.* — Le sifflet ébranle l'air de sa vibrante acuité. Le wagon est en marche ; il dévore l'espace, ce qui creuse nos appétits ; déjà il ralentit et stoppe : *dix minutes d'arrêt,* station des :

Romans et Nouvelles.

Peu de monde en gare, la foule s'est portée en masse vers l'embranchement des Étrennes. Les hommes, éternels enfants, ne peuvent désapprendre d'aimer cette grande kermesse des livres du nouvel an, dont les vêtements éclatants et criards mettent dans l'œil la danse aveuglante des ors et des couleurs.

Parmi les rares nouveaux venus qui nous attendent sous leur couverture jaune à 3 fr. 50, nous remarquons :

Madame la Boule, par Oscar Métenier, chez Charpentier. Le *Gil Blas* en a donné la primeur, il y a quelques mois, en rez-de-chaussée, nous pourrions dire en sous-sol, car M. Métenier, qui, par ses fonctions d'attaché à un commissariat de police, peut fréquenter les mondes les plus grouillants des bas-fonds sociaux, s'est spécialisé dans la peinture de la *haute pègre.* Il ne néglige l'analyse d'aucune des boues qu'il étale ; il s'y complaît, on le sent trop aux relents de *Madame la Boule,* mais il serait injuste de dire qu'il n'y apporte pas une véritable passion de naturaliste et un talent indéniable. Malgré tout, ces tableaux de Boule Noire et de bastringues parisiens, ces vices de la crapule et toutes ces buées d'ignominie ne sont pas au goût de chacun ; il est permis de penser qu'on en abuse vraiment et qu'il y a autre chose à apprendre que la géographie des égouts. Puis, entre nous, depuis *Germinie Lacerteux,* le livre type, c'est toujours la même chose. Ces romanciers de la queue de Zola ont des procédés, souvent même un réel talent de description, de la couleur et de l'observation ; mais, sacrebleu ! il nous semble qu'il serait temps d'avoir la crânerie originale de regarder en haut et de ne pas prendre pour unique lunette celle où s'appuient nos chairs jumelles aux instants où la nature nous convie à la garde-robe. Trop de littérature à 15 centimes, — l'esprit peut fort bien se passer de chalets de nécessité, je pense même qu'il doit les ignorer.

Possédée d'amour, par Jean Rameau (chez Ollendorff) ; un poète, M. Jean Rameau, un hirsute qui eut des succès de salon à la façon de Rollinat et qui sait plaire aux femmes par l'audace de ses envolées sur le tremplin de l'épithète. — Il nous a déjà donné deux jolis volumes poétiques : *la Vie et la mort,* ainsi que la *Chanson des étoiles.* Son talent de prosateur a moins de vibrance que sa muse. Il a voulu ici être moderne à outrance et montrer un de ces sempiternels ménages adultérins

dont on nous excède vraiment, puis il apporte dans la fabrication de son roman des folies invraisemblables, des exagérations malheureuses, et cela en un style assez pauvre et très impersonnel. Il nous paraissait que M. Rameau devait être moins *quelconque,* et nous espérons le rencontrer sur un terrain littéraire où il sera plus maître de ses moyens.

Georges Ohnet publie la suite de ses *Batailles dans la vie,* son dernier-né est baptisé *Dernier amour.*—Que n'est-ce en effet son dernier amour de librairie ! Il est aujourd'hui de mauvais goût d'essayer sa verve sur le succès de ce Ponson du Terrail de la bourgeoisie, après l'éreintement de la majeure partie des écrivains lettrés; mais lorsqu'on vient de perdre quelques heures à lire les mondaineries incolores de ce romancier juché sur la pyramide de ses éditions successives, on est pris du sentiment naturel de la révolte en voyant un zéro si mal placé. Jamais on ne composa plus guimauvesque quintessence de nullité dans la conception, dans la conduite d'une œuvre et surtout dans l'écriture même, pour ne pas dire le style, qui n'a de comparable dans la basse presse que celle de Richebourg, cet empoisonneur des classes populaires. Détournez-vous de ce *Dernier amour,* chers compagnons de route, c'est le synonyme de l'impuissance proprement entretenue, avec des reflets de pommade et des prétentions à la bonne compagnie d'un intolérable fatuisme.

Histoires scandaleuses, par Armand Silvestre (Ernest Kolb). Tout l'esprit des vieux conteurs mis à la lessive moderne, y compris les procédés chimiques du sel de rire et du sulfure d'humanité. — Ah ! le cher Silvestre des grands vers rêveurs ! Qui se douterait en lisant sa prose que... *Silvestrem tenui musam...* Puis les lecteurs du *Gil Blas* adorent les crépitements verveux et les borborygmes de ce conteur Paul-de-kockesque !

Le *Roman d'un assiégé,* par Jean de Villeurs (Lemerre). Il s'agit du siège de Bitche, 1870-71. L'auteur a recueilli et coor-

donné des notes, des lettres, des impressions fraîchement crayonnées pendant cette année terrible dans la forteresse inviolée de notre frontière. Il a raison de décorer le joli livre qu'il a ainsi formé du titre de roman, car cette œuvre, faite de bribes, est plus émouvante, plus noblement invraisemblable que tous les parisianismes romantisés et édulcorés d'aphrodisiaques de la librairie courante. C'est simple et profondément touchant.

Les Amours de Gilles, par Louis Morin, avec 178 dessins de l'auteur (Kolb, éditeur, in-8°). Cette histoire d'autrefois parut en automne dernier, mais passa presque inaperçue sous les yeux des amateurs. Que conclure de cette indifférence? N'y aurait-il plus de gens de goût et d'amateurs de livres d'art vraiment originaux? — Celui-ci est une perle. Le texte est aimable, spirituel, sans prétention et d'un style coulant et avenant qui repose des ciselures sur orde matière de l'école naturaliste. Ces *Amours de Gilles,* qui se passent à Venise au XVIIIe siècle, sont mouvementées, dramatiques ou friponnes et font revivre la joie communicative de cette exquise comédie italienne. Mais ce qui ravit sans mesure les amoureux des livres à l'œil artiste et au sens affiné, c'est la suite des nombreux dessins que l'auteur-dessinateur a su marier à son texte avec un goût, un esprit de facture et une entente de l'harmonie du livre qu'on ne saurait trop vivement applaudir et encourager. Les bibliophiles se plaignent qu'il n'y ait plus d'ouvrages vraiment typiques à collectionner. N'ont-ils plus d'yeux? En voici un fait à ravir, joli, pimpant, coquet, illustré avec un rare esprit, charmant en tous points, qui coûte deux maigres écus de trois livres, et nul ne se soucie de ce petit bijou. — Il faut vraiment n'avoir jamais palpité devant les Longhi, les Canaletto, les Guardi et tous les petits maîtres de la peinture vénitienne au XVIIIe siècle, pour ne pas sauter sur ce petit ouvrage envignetté à plaisir et dans lequel se font voir tant de minois mutins et radieux comme ceux que nous a légués la Rosabba, cette suave peintresse rose de Chioggia.

Parmi les couvertures jaunes, enchemisant des œuvres nouvelles ou rééditées, signalons en deux lignes : *Histoire d'une fille du monde,* par Arsène Houssaye (chez Charpentier). C'est du Restif de la Bretonne quintessencié et aussi fantastique que *le Pied de Fanchette.* — *La Grande Janic,* par Paria Korigan, lisez Mme Émile Lévy (chez Albert Savine). Roman breton et sauvage où s'allument des lueurs de vrai talent. *Partie carrée,* roman de Théophile Gautier (Charpentier), qui parut pour la première fois en 1848 dans la *Presse* sous le titre de : *les Deux étoiles* et qui prit aussi plus tard le titre de *la Belle Jenny.* — *Les Trois amoureux de Gertrude,* par Mme Stanislas Meunier (chez Charpentier), œuvre qui tire sa force d'une subtile analyse des sentiments passionnés et qui nous montre enfin — ô morale, reviens à nous ! — une jeune épouse qui fait triompher son devoir contre la propre passion que lui inspire un jeune artiste doué comme le Prince Charmant.

Messieurs les voyageurs philo-bibliographes, en voiture ! — Notre express file à toute vitesse vers la halte des études littéraires. Veuillez ne pas perdre de vue que nous nous trouvons dans un train d'inauguration, avec un service encore mal outillé, et de plus sous l'influence épidémique de la fièvre dengue, dont tous nos assesseurs sont cruellement atteints. Nous réclamons donc votre indulgence pour le désarroi de cette première excursion. Accordez-nous-la largement et sans mesure, nous stoppons en un pays plus sévère et moins fantaisiste sur notre carte biblio-cosmique. Nous voici arrivés à

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Nous y sommes attendus par plusieurs personnages de distinction. M. J.-K. Huysmans nous y présente ses derniers essais, qui forment une œuvre rare par le talent et la haute valeur de ses vues artistiques. Son livre est intitulé : *Certains.* (Tresse et Stock). L'auteur d'*A Rebours* y étudie l'art de plusieurs modernes isolés dans la tour d'ivoire d'une esthé-

tique essentiellement personnelle. Il analyse l'œuvre curieuse et étrange de Gustave Moreau, de Degas, de Wisthler, de Rops, de Chéret, de Millet, de Tissot, de Raffaëlli et de Forain. Il apporte dans ses argumentations l'esprit fin et délié de son dilettantisme si éloigné de toute promiscuité d'admiration et de tout éclectisme. — Cette œuvre, souverainement méprisante pour toutes les coteries négociantes de ce temps de réclame, ne donne place qu'aux forts, aux chercheurs de formules nouvelles, aux talents solitairement poussés loin des inutiles académies. — Ses jugements sur le peintre Degas, sur Forain et sur Félicien Rops sont mieux que des œuvres littéraires délicatement ouvrées, il s'en dégage une vérité féroce et superbe, et la voix de ce critique demeuré intact et ingangrené par les contacts forcés de cette époque rongeuse d'effigies personnelles est une consolation et un appui pour les découragés. *Certains* mérite d'être lu avec soin, lentement dégusté. C'est un de ces livres trop rares qu'on doit tenir à honneur de conserver, bien vêtir et qu'on ouvrira souvent comme un flacon rempli de quintessences vivifiantes.

M. Charles de Pomairols vient à nous avec une étude de morale et d'esthétique sur *Lamartine* (Hachette et Cie). C'est une œuvre grave, très fouillée, d'une élégante mélancolie, où la philosophie de Lamartine, sa spiritualité, la conception de sa poésie, la richesse de ses images, sont non moins minutieusement étudiées que sa politique, son éloquence et sa valeur de romancier et d'historien. C'est assurément là une œuvre de bibliothèque, un supplément indispensable aux œuvres complètes de l'auteur des *Méditations*. On sort de la lecture de ce livre tout imprégné d'une tendresse admirative non tant pour le poète que pour l'homme même, qui nous apparaît revêtu de toutes les noblesses, de toutes les grandeurs, de toutes les beautés morales qui s'allient si rarement au génie. — L'humanité de Hugo était mesquine et discutable, celle de Lamartine est aussi haute, aussi généreuse, aussi largement ouverte et aussi blanche que l'idéalité de sa muse.

Jules Lemaître qui depuis plusieurs années met en volumes ses feuilletons dramatiques des *Débats*, nous donne la quatrième série de ses *Impressions de théâtre* (Lecène et Oudin). Point n'est besoin de paraphrases sur la subtilité et la grâce littéraire du jeune successeur de J.-J. Weiss. Il est de ceux sur lesquels chacun s'est fait depuis longtemps une opinion, car la presse de toute nature, journaux et revues ont suffisamment divulgué sa prose pour qu'il soit utile de disserter sur ses œuvres.

M. Auguste Bourgoin pense que le XVIIe siècle peut supporter encore ses investigations et il nous met de son avis en nous faisant lire un ouvrage intitulé : *Les maîtres de la critique au* XVIIe *siècle*. C'est le défilé de rigueur. Chapelain et son indépucelable pucelle, Saint-Évremont, Boileau, La Bruyère et Fénelon.

L'auteur a abordé ces cinq grands critiques littéraires avec la déférence que l'on doit à de tels hommes, mais aussi avec toute la liberté que comporte un pareil sujet. C'est un classique qui rend à ses maîtres l'hommage d'une sincère admiration, mais sans aveugle fétichisme.

Il a, chemin faisant, touché et essayé d'élucider bien des questions que soulève l'examen des doctrines et des opinions soutenues par les cinq critiques; en ce sens, son ouvrage sort du cadre ordinaire des livres dits classiques. M. Bourgoin écrit à la fin de son *Avant-propos,* avant d'aborder la revue sommaire des critiques littéraires, par occasion, du XVIIe siècle :

« Ce livre n'est ni une compilation ni une œuvre de fantaisie. Il peut être lu par ceux qui seraient soucieux de parcourir un coin inexploré de notre grand siècle littéraire. Nous serions heureux aussi qu'il rendît service à ceux qui sont obligés d'accroître sans cesse leurs connaissances pour répondre aux exigences des examens ou pour remplir dignement de délicates fonctions. »

Ainsi soit-il !

Barbey d'Aurevilly, le grand disparu, a laissé parmi ses

œuvres posthumes un ouvrage encore tout étincelant des batailles passées, sous ce titre : *les Polémiques d'hier*. Grâce à l'esprit, au diable au corps, à la magnificence des coups portés, à la hautaine crânerie de ces cris de guerre, les belles pages de Barbey d'Aurevilly n'ont pas vieilli, bien qu'elles soient toutes antérieures aux événements de 1870.

Dans ces pages, datées des dernières années du second empire, on trouve, en même temps que les éblouissantes qualités de style du célèbre artiste, de véritables aperçus de génie sur les hommes plus ou moins fameux qui préparaient à cette époque les malheurs immenses dont notre patrie souffre encore. Certains chapitres inouïs d'intuition, et pour ainsi dire prophétiques à force de profondeur, donnent à ce volume écrit il y a vingt ans, et publié aujourd'hui pour la première fois, l'intérêt vivant d'une admirable étude sur le temps actuel.

Barbey d'Aurevilly grandira toujours par l'éloignement comme tous les contempteurs; il mettait de son vivant un bâton de longueur entre lui et les hommes qu'il jugeait bas, mesquins et rampants. La majorité en a fait un isolé, ne pouvant confisquer son talent et l'abâtardir dans les compromissions des masses. Aujourd'hui il ressuscite comme Lazare, droit, superbe avec sa noblesse de paladin, et les générations à venir rendront hommage et justice à ce preux des belles-lettres qui est parti dignement avec la devise bretonne : *Potius mori quam fœdari*.

Un autre noble dignitaire de la littérature, parti également sans avoir effeuillé le laurier de la gloire, le comte de Villiers de l'Isle-Adam, a fourni à ses exécuteurs testamentaires, Stéphane Mallarmé et J.-K. Huysmans, la matière d'un livre très suggestif : *Chez des passants*. Ce sont des fantaisies, des pamphlets, des souvenirs, jetés aux hasards de la lutte pour la vie, mais qui, par l'incomparable valeur de l'écrivain, par l'imprévu ingénieux des idées, méritaient d'être recueillies pieusement pour la joie délicate de quelques-uns.

Ces mélanges d'un homme qui ne se plia jamais aux nécessités de la littérature marchande ont un cachet de profond personnalisme et une ardente expression de foi.

Dans le flot montant des brochures imprimées, de tels recueils sont rares, car celui-ci ne provient pas d'une de ces polyuries d'encre, qui caractérise la plupart de nos journalistes boulevardiers, mais chacun de ces articles a été écrit à son heure, dans la ferveur et l'amour de l'art.

Félicien Rops a frontispicé ce livre d'une eau-forte très étrange et d'un haut style, comme tout ce que procrée cet éminent conceptif d'un génie si nettement en relief, au premier rang, dans l'art contemporain. *Chez les passants* ne doit pas aller à la dérive. Bibliophiles, veillez!

Messieurs les voyageurs, de nouveau en voiture! notre rapide rebrousse chemin; la voie n'est plus libre pour cause d'encombrement.

Quelle courte escapade nous venons de faire à la suite de préparatifs qui paraissaient promettre davantage. Mais le *Livre moderne* ne peut dérailler; son réseau est chargé à outrance par la mise en marche des différents trains et les croisements de lignes forcément multiples de ses débuts.

Revenons à notre point de départ d'une seule traite, et, sur le quai d'arrivée, veuillez tendre la main à votre guide en guise de bienvenue et en espoir de retour. Le mois prochain, *l'Express-bibliographe* sera sous vapeur et vous attendra pour un voyage à plus long parcours, les disques et signaux fonctionneront à loisir, les équipes seront au complet, et nous pourrons passer par les raccordements des variétés, poésies, études historiques et autres, à la visite complète de toutes les provinces où notre humeur curieuse portera nos intellectuelles investigations.

O. U.

Notules — Singularités — Trouvailles

Observations bibliographiques

UN ROMAN BIBLIOGRAPHIQUE. — Qui connaît aujourd'hui le nom d'*Antoine Caillot?* — Personne, à l'exception peut-être de quelques rares curieux qui l'ont pu remarquer dans les vieux catalogues des anciens cabinets de lecture. Peu d'auteurs ont, cependant, plus fait gémir les presses que ce bon Lyonnais (né vers 1757), qui, de 1804 à 1829, a inondé les boutiques des Brunot-Labbe, des Chamerot, des Ledentu, des Delaunay et autres fameux libraires de cette époque, de près de soixante ouvrages représentant ensemble plus de cent volumes. Médiocre écrivain autant que compilateur laborieux, Antoine Caillot fut surtout ce qu'on appellerait de nos jours un vulgarisateur; il se piquait de n'écrire que pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse (faisons quelques réserves pour « amusement »); aussi son œuvre abonde-t-elle en *Abrégés, Beautés, Morceaux choisis, Tableaux, Vies* et maintes productions analogues, qui eurent, alors, une heure de vogue. De son œuvre originale, beaucoup plus restreinte, trois ou quatre ouvrages au plus peuvent être tirés de l'oubli; tels, par exemple, le *Nouveau*

Dictionnaire proverbial, satirique et burlesque, plus complet que ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, à l'usage de tout le Monde (2e édition, Paris, Dauvin, 1829, in-12), où l'on trouve quelques définitions et expressions curieuses, — et *Mes vingt ans de folie, d'amour et de bonheur, ou Mémoires d'un abbé petit-maître* (anonyme, Paris, Librairie économique, 1807, 3 vol. in-12), production assez peu édifiante, si l'on s'en rapporte à ce jugement de la *Revue des Romans* : « C'est le tableau le plus dégoûtant du cynisme et de la débauche ; les folies sont de froides sottises racontées du ton le plus triste et le plus glacé. »

Mais ce qui peut mériter à Caillot un tout petit souvenir bibliographique, c'est l'ouvrage suivant, dont voici l'exacte description :

VOYAGE AUTOUR DE MA BIBLIOTHÈQUE, *Roman bibliographique, où les gens du monde et les dames peuvent apprendre à former une bibliothèque de bons ouvrages, dans quelque genre que ce soit.* — Par ANT. CAILLOT, auteur du *Voyage religieux et sentimental aux quatre cimetières de Paris;* de l'*Histoire d'un pensionnat de jeunes demoiselles,* etc. — Paris, L. Haussman et d'Hautel, 1809; 3 vol. in-12, 6 fr.

La donnée de ce roman devenu peu commun (ce dont on aurait tort de se désoler) est des plus simples, pour ne pas dire des plus plates. M. de Valcour, le héros du livre, a recueilli, dans l'héritage de son oncle, vieux prieur fort instruit, une superbe bibliothèque de vingt-cinq mille volumes, collection magnifique contenant tout ce que l'on considérait alors comme le dernier mot de la littérature et de la science. Aidé de son ami Monville, de sa belle amie Mme de Gourville, et d'une

autre jeune veuve, Mme de Cléri, qu'il a convertie à la bibliophilie, Valcour procède à l'examen et à la réduction par sélection de la bibliothèque du prieur. On devine que l'opération achevée et après quelques incidents plus naïfs que romanesques, l'ouvrage se termine par un double mariage. C'est là tout le roman proprement dit et, on en conviendra, il ne serait guère curieux s'il ne présentait quelque intérêt au point de vue des jugements littéraires qui y sont exprimés au fur et à mesure de l'examen des diverses sections de la bibliothèque. Ces appréciations, qu'on ne saurait attribuer à Caillot tout seul, le bonhomme manquait bien trop de critique pour cela, offrent un reflet parfait de l'opinion commune qui régnait alors au sujet des productions de l'esprit. Caillot composait sa compilation aux plus beaux jours de l'Empire et l'on ne saurait dire la banalité, le « poncif » des observations, des réfutations, non dépourvues de quelque bon sens, qu'il met dans la bouche de ses personnages. Ce n'est point lui seul qui parle; il n'est que l'écho des lettrés de son temps et ce qu'il nous dit n'est pas pour donner une bien haute idée du savoir et de la critique d'alors. Aussi, pour bizarre et banale qu'elle soit, son œuvre méritait-elle d'être signalée comme pouvant donner une assez exacte mesure de ce que valait, littérairement parlant, la moyenne de la société polie de cette fameuse époque plus militaire que dilettante.

Une anti-sans-culottide. — En fouillant dans un carton provenant d'une mienne arrière-grand'tante (fort belle personne, ma foi! à en juger par son portrait, où elle figure pinçant de la guitare et coiffée d'un turban magnifique), j'ai découvert la chanson qui va suivre,

qu'on ne lira peut-être pas sans plaisir à cette époque du Centenaire. Le texte, entièrement gravé, est imprimé sur un vélin carré de douze centimètres. Voici ces six couplets textuellement reproduits :

AIR : *On doit cinquante mille francs.*

Rhabillez-vous, peuple français;
Ne donnez plus dans les excès
De nos faux patriotes (*bis*);
Ne croyez plus que le cu nu
Soit une preuve de vertu;
Remettez vos culottes (*bis*).

Méfiez-vous de l'intrigant
Vantant le costume indécent
De nos faux patriotes (*bis*).
Ne poussez pas la liberté
Au point d'être déculotté;
Remettez vos culottes (*bis*).

Distinguez donc l'homme de bien
Du paresseux et du vaurien
Et des faux patriotes (*bis*);
Gens honnêtes et laborieux,
Ne vous déguisez plus en gueux,
Remettez vos culottes (*bis*).

Jamais ne jugez par l'habit
Du sot ou fîe l'homme d'esprit
Et des faux patriotes (*bis*);
Bourgeois, rentiers, riches marchands
Feraient périr mille artisans,
S'ils allaient sans culottes (*bis*).

N'imitons plus, il en est tems,
Ces populaires charlatans
Pillant les patriotes (*bis*);
Dieu fit l'industrie et les mains
Pour faire vivre les humains
Et gagner des culottes (*bis*).

De l'homme défendez les droits,
Partout obéissant aux lois,
Comme bons patriotes (*bis*);
Concitoyens, sans vous fâcher,
Cachez ce que l'on doit cacher,
Remettez vos culottes (*bis*).

Voilà, certes, d'excellents conseils, qui, bien que vieux de cent ans, déjà, sont bons à mettre en pratique... en tous lieux.

CORRESPONDANCE. — Nous recevons d'une petite ville de l'ouest, dont nous croyons devoir taire le nom, la lettre suivante que nous transcrivons intégralement, sans en rien retrancher que la signature.

« A Monsieur le Directeur du *Livre moderne*.

« X..., 27 décembre 1889.

« Honoré Monsieur,

« Nous avons formé, dans notre endroit, une petite société de gens de goût et de bibliophiles, à l'instar de la capitale. Malheureusement, nous n'avons pas les moyens de nous assouvir comme vous, par suite de notre éloignement de votre si belle ville. Nous avons chacun notre genre et nous ne recueillons que du curieux et du rare. Mais il nous manque bien des choses et nous avons pensé, honoré monsieur, à recourir à la munificence de votre concours, pour vous prier de nous faciliter la recherche de quelques productions que nous envions ardemment d'acquérir.

« Moi, d'abord, qui ne recherche que les poésies rarissimes, je voudrais que vous pussiez, par la publicité choisie de votre estimable feuille, me faire trouver ces deux volumes : *Fleurs des Bois,* du célèbre Eugène Petasse, qui n'a été tiré qu'à cent vingt exemplaires et *le Rimailleur bruxellois, ou résultat inutile de vingt-cinq ans de délassement,* par le grand Triponetty; ce qui me charme le plus dans ce dernier ouvrage, c'est qu'on m'a dit qu'il n'a pas moins de onze pages d'errata. Comme cela doit être intéressant à vérifier, et quel consciencieux auteur que ce M. Triponetty!

« Notre curé, un savant qui mériterait le chapeau rouge, s'il était connu comme je le connais, voudrait avoir le plus possible des écrits poétiques de Jacob Abraham Soubira, de Cahors, qui, de 1815 à 1830, a publié tant de brochures qu'il signait modestement : Le poète du Lot, le poète d'Israël et le poète du peuple de Dieu. Il paraît que c'est très rare et plein de belles choses.

« Voilà, honoré monsieur, les trois ouvrages que pour cette première fois, je me permets d'avoir l'honneur de vous demander. J'ose espérer que je ne vous serai pas indiscret et, en attendant votre estimable réponse, je vous prie de me croire votre serviteur très humble.

« X.
« Secrétaire de la mairie de ...
Membre des commissions scolaires,
Officier d'Académie. »

— Nous nous empressons de satisfaire, pour une fois, au désir de M. X... Puisse notre modeste publicité l'aider à découvrir les bizarreries bibliographiques qu'il convoite et qui sont consignées en effet dans le catalogue de Lorenz, d'après les recherches que nous avons faites, craignant, d'après le ton de la lettre, d'être victime d'une plaisanterie de mauvais goût.

Sur les quais, je découvre une première édition des *Stalactites* de Théodore de Banville (Paris, Saulier, Galeries de l'Odéon, 1846) qui est de toute rareté.

Sur la couverture sont annoncés pour paraître prochainement :

Les Lesbiennes, par Charles Baudelaire-Dufay.

Le Harem, par Auguste Vitu.

Le Roman du Cygne, par Pierre Dupont.

Et j'ai songé à ce rêve tant de fois caressé : faire la

Bibliographie des Livres qui n'ont jamais paru. Ce serait un travail de Néo-Calédonien ; mais quel étonnant recueil !

Je lis dans un des derniers catalogues reçus :

— *Les Allumettes du feu divin pour faire ardre les crieurs humains en l'amour de Dieu,* par P. Doré, docteur en théologie. Paris, 1538, un vol. in-8. On les vend au Palais, en la galerie par où on va à la Chancellerie, en la boutique de Vincent Sertenas.

Mais ces allumettes-là coûtent plus cher que celles de la régie.

Dans un autre catalogue se rencontre cette facétie :

Guère de Trois, recueil de calembours, à Paris. Année de la grande omelette (*mil huit-cent d'œufs.*)

Cette farce bibliographique me remet en mémoire un travail projeté sur les ouvrages que les illettrés réclament dans les bibliothèques. J'ai lu des bulletins de demandes ainsi conçus :

Les Mille, par J.-J. Rousseau.
La Bible, par le bon Dieu.
Les Opéras, d'Horace.

Ah ! si les bibliothécaires voulaient bien faire la cueillette pour nous, quelles bonnes aubaines de gaieté l'ignorance humaine nous fournirait !

Notre collaborateur M. Charles Glinel ne connaît pas évidemment le quatrain suivant d'Alexandre Dumas père, en dépit de ses recherches curieuses sur Dumas poète publiées dans *le Livre* défunt. — Un honorable Breton, d'une laideur indiscutable, M. M..., ayant fait publier

son propre portrait dans l'album d'*Ille-et-Vilaine,* était allé trouver le papa Dumas — son ami — pour le prier d'écrire quelques mots sur ce témoignage d'iconolâtrie.

Dumas sourit devant ce babouin grave et d'un jet il improvisa ces vers au-dessous :

Cette image dont j'ai l'étrenne
M'offre un homme au regard chagrin ;
On lit en haut : *Ille-et-Vilaine,*
On devrait dire : Il est vilain.

Le Breton fut spirituel, il goûta la pointe poétique et pardonna.

Un Dictionnaire des fromages. — Les extraordinaires *mémoires* de Casanova sont remplis de choses précieuses. Sait-on que cet aventurier génial avait entrepris, une œuvre assurément pleine de goût et capiteuse au premier chef? Je veux parler du *Dictionnaire des Fromages.* O Zola! analyste du *Ventre de Paris*, ta symphonie fromagère arrivait en retard, voici ce que nous conte l'étourdissant Casanova :

« A Lodi, j'achetai des traductions que je fus fort surpris d'y trouver, cette ville ne m'ayant jusque-là paru respectable que par son excellent fromage, connu dans toute l'Europe sous le nom de *Parmesan*, car ce fromage est de Lodi et non de Parme. Le même jour, je ne manquai pas d'ajouter un commentaire à l'article *Parmesan*, dans mon *Dictionnaire des Fromages*, ouvrage que j'avais entrepris et que j'ai abandonné, l'ayant reconnu au-dessus de mes forces, de même que J.-J. Rousseau trouva au-dessus des siennes celui de la botanique. »

C'est vraiment dommage, l'œuvre est à reprendre, et il faut espérer que le camembert, le livarot, le munster

et le sept-moncel n'attendront pas longtemps leur Littré. Nous nous réjouissons d'avance d'y fourrer le nez. Ce sera un livre à mettre sous cloche.

On se souvient du vers connu :

Un poète mort jeune à qui l'homme survit.

Notre confrère Francisque Sarcey..... *Chimène, qui l'eût cru?* — a laissé des poésies qui sont rarissimes, je ne citerai que les vers suivants qui sont intitulés : *A Voltaire, après avoir lu les Satires de Veuillot.*

O Sarcey ! quel didactique vous fûtes ! vous faites avaler à l'auteur des *Couleuvres* plus d'un de ses reptiles de plusieurs pieds de longs. Oyons :

. . . . . .
Triple extrait de vinaigre en pauvre et laide fiole!
Des vers! le malheureux! à son âge! oh! la folle
Et triste ambition, à cinquante ans sonnés,
D'enfourcher un Pégase à se casser le nez.
En prose, il écrivait d'un style fort passable.
Peu d'haleine, il est vrai, rien de fin, rien d'aimable,
De délicat qui plût aux raffinés de goût;
Mais du trait, de la verve et de l'esprit partout,
Un esprit violent comme un taureau qu'excite
La troupe des chulos acharnés à sa suite,
Qui voit rouge, fait tête, et de coups furieux
Frappe les vains drapeaux qu'on agite à ses yeux.
Le vers demande plus; apprends-lui donc, Voltaire,
Qu'il y faut une main plus souple et plus légère,
Un goût plus fin, un art d'être court, vif et vrai,
De ramasser parfois le bon sens en un trait,
Etc.

Cela sent évidemment le fort nourrisson des Muses, sérieusement allaité ; la rime est pécunieuse, mais songez que cette versification date d'environ trente ans et plus, et ma foi déjà Sarcey perçait sous de Suttières. C'était le temps où Chaumont, Rodez et Grenoble possédaient

tour à tour le savant professeur qui devait apporter dans la critique contemporaine ce grand éclat de bon sens, de sincérité, de bonhomie, de joyeuse humeur, qui nous a tous attelés à la lecture dominicale du *Temps* et aux causeries des *Annales*.

Ces *Curiosa* pourraient avoir pour sous-titre : *le vide-poche des curieux,* car tous nos lecteurs sont invités à nous adresser leurs menues trouvailles littéraires, les miettes de l'histoire des lettres et toutes les étrangetés qu'ils pourraient découvrir dans les délicieux passe-temps des flâneries bouquinières. Ce chapitre sera *le bon coin* de la communauté des amis du *Livre moderne.*

POLYMORPHILE.

I

LE PREMIER DINER

DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

MES CHERS CONFRÈRES, le sieur de Cussy avait raison : *Le dîner est le nerf de la vie sociale ;* les *Biblio-contempo* — qu'on me passe ce diminutif familier — en ont fourni délicieusement la preuve en festoyant au nombre d'une trentaine, au café Riche, le mercredi 18 décembre dernier.

Puissent les absents ne point s'en consoler, mais il est de toute justice d'avouer que la chair était exquise, les vins délicats, et l'esprit confraternel digne de ces anciennes agapes où le bon Athénée fait converser entre eux ses étonnants et paradoxaux personnages.

Près de quarante membres avaient envoyé leur adhésion, on comptait sur S. A. R. Mgr le Duc d'Aumale et sur S. E. Lord Lytton ; mais, à la dernière heure, le prince fit prévenir qu'il devait rester à Chantilly, et l'ambassadeur d'Angleterre, retenu à la chambre par une entorse, envoya ses excuses au président. D'autre part, avec la grippe, qui est devenue la coqueluche générale, plusieurs académiciens des beaux livres, en coquetterie d'*influenza*, envoyèrent des profondeurs de leurs couvertures des télégrammes de regrets.

Parmi les présents figuraient : Charles Cousin, Henri Béraldi et Louis Béraldi, Henri Houssaye, Jules Brivois, représentant la caisse sociale ; Paul Lacombe, le comte de Contades, B.-H. Gausseron, Jean Richepin, Vigeant, le comte J. Dupontavice de Heussey, attaché militaire à Londres ; Albert Quantin, Rubattel, Georges Bengesco, Lucas, Alfred Piat, Archbold-Aspol, E. de Gourio de Refuge, Gaston Tissandier, Henri Vever, Georges Demory, Henri Thuile, Georges Vicaire, A. Mariani, Mercier et Jacques Leman, que nous ne reverrons plus, car il devait, hélas ! succomber quelques jours plus tard à une attaque subite d'angine de poitrine.

La table était fleurie, pomponnée, étincelante sous des lueurs électriques ; un Menu à l'eau-forte indiquait la place de tous les convives que le président s'était efforcé de placer par groupes sympathiques. Les présentations faites, la glace rompue, on se mit à table.

Au dessert, notre président, Octave Uzanne, qui est loin d'être un timide cependant, mais qui semble se blottir avec plaisir dans un mutisme voulu — dont plusieurs d'entre nous voudraient bien le déloger — pria ses commensaux de vouloir bien accorder les honneurs du discours à son cher vice-président et *speaker* ordinaire

Charles Cousin, l'inénarrable *Toqué,* auteur et publicateur du *Voyage dans mon Grenier*.

Cousin a l'éloquence impétueuse, sa langue bondit comme un pur sang au moindre aiguillon ; il est disert, malicieux et adorablement bavard à la fois ; il sait mettre la gaieté sur la nappe, et, rien qu'à regarder son faciès de Comus, cette mine grassement modelée par le rire et finement ponctuée par l'ironie, ces petits yeux allumés par l'esprit le plus espiègle, on se sent gagné par l'aisance sympathique, par le charme attractif qui émane de ce bibliophile éclectique et électrique, aussi jeune que les plus jeunes, malgré ses cheveux blancs.

Que n'eûmes-nous de sténographe pour recueillir en un opuscule tiré à petit nombre les paroles, hélas ! « déreliées » et envolées des lèvres anacréontiques du brillant vice-président ! — Ce fut de la pyrotechnie oratoire, du *ruggierisme* d'éloquence. Le *Toqué* porta en premier lieu la santé de notre gracieuse présidente d'honneur, Sa Majesté la Reine Élisabeth de Roumanie, puis celle de Mgr le Duc d'Aumale ; enfin il leva son verre en l'honneur de Lord Lytton, le poète, le lettré, le diplomate. Chacun de ses toasts fut accueilli avec enthousiasme, et le spirituel causeur sut envelopper les hommages, adressés à chacune de ces trois hautes personnalités, avec des observations les plus fines et des éloges les plus discrets.

Le président fondateur reçut naturellement une coupe d'honneur et dut subir avec modestie les acclamations provoquées à son endroit par l'incorrigible *Toqué*. Il remercia ses chers collègues pour le témoignage de tant de sympathie affectueuse, et donna la parole au vice-président n° 2, Henri Béraldi, qui, en une brève et remarquable improvisation, chanta avec ferveur les mérites de l'art moderne et des artistes contemporains, littérateurs,

imprimeurs, dessinateurs, graveurs et relieurs, qui valent bien d'être encouragés, dit-il, et auxquels on a jusqu'ici trop refusé d'attention, au profit d'un art rétrospectif qui ne doit absorber ni notre argent ni notre admiration. — Cette allocution nette, incisive et chaleureuse était bien faite pour ravir les *Biblio-contempo* qui toastèrent d'un même mouvement : *Aux Modernes!*

L'ère des discours n'était point achevée. M. Georges Bengesco, Conseiller de la légation de Roumanie, se leva pour remercier le vice-président, Charles Cousin, du toast chaleureux qu'il venait de porter à Sa Majesté la Reine Élisabeth de Roumanie, et il lut la petite harangue délicatement tournée que voici reproduite en partie :

En plaçant, dit-il, notre Société sous le haut patronage de l'illustre écrivain qui, sous le pseudonyme, aujourd'hui presque populaire en France, de Carmen Sylva, a buriné des *Pensées* dignes de vos meilleurs moralistes, vous avez voulu non seulement donner à la nation roumaine un témoignage de sympathie dont elle vous est reconnaissante, mais encore marquer votre respectueuse admiration pour mon Auguste Souveraine, qui porte si noblement la double Couronne de la Royauté et du talent.

Nulle assurément n'est plus digne qu'elle de présider à nos travaux, parce que nulle peut-être ne réunit au même degré ces qualités d'originalité, de charme, de grâce et de goût qui distingueront très certainement nos futures publications. Véritable âme de poète et d'artiste, aimant et cultivant le beau dans toutes ses manifestations et sous toutes ses formes, nulle ne pourra mieux seconder nos efforts pour réaliser dans cet art exquis du livre la perfection idéale vers laquelle s'élèvent nos aspirations; et, tandis que ses œuvres si belles, si harmonieuses, d'une conception si touchante et d'une si rare perfection de forme, pourront inspirer délicieusement le pinceau magique d'une Madeleine Lemaire ou d'un

Olivier Merson, qui sait, Messieurs, si Carmen Sylva ne daignera pas un jour nous donner un gage précieux de l'intérêt qu'elle porte à notre Société, en illustrant Elle-même, de son crayon magistral, pour les *Bibliophiles contemporains*, quelque belle légende de Pierre Loti, son prosateur favori, ou quelque superbe poème de Leconte de Lisle, son poète préféré?

. . . . . .

Sous de pareils auspices, et avec le concours dévoué de son fondateur, qui jouit à un si haut degré de notre confiance, de notre estime et de notre sympathie, la Société des Bibliophiles contemporains peut envisager sans crainte l'avenir. Elle est sûre du succès, et d'un succès d'autant plus éclatant que la pléiade de bibliophiles, de lettrés et d'artistes qui la composent ne voudra rien négliger pour lui faire atteindre très rapidement le but élevé qu'elle poursuit, et qui, aux termes mêmes de nos Statuts, est d'introduire dans l'art de la typographie de luxe le plus haut degré de perfection possible.

Permettez-moi en terminant, Messieurs et chers collègues, de me conformer à un constant usage diplomatique en portant la santé de M. le Président de la République française, et en buvant avec vous à la grandeur et à la prospérité de la France, cette terre classique de l'élégance, de l'esprit et du goût, si hospitalière pour les étrangers, et si largement ouverte aux savants, aux érudits et aux artistes de tous les pays.

Vivent les *Bibliophiles contemporains!*

Inutile de dire l'accueil galant et chaleureux qui fut fait à l'élégant Conseiller de légation de Sa Majesté le Roi de Roumanie ; le savant bibliographe de Voltaire fut couvert de fleurs, et chacun, non content de l'avoir applaudi en communauté, tint à le féliciter en personne.

Charles Cousin, le *Toqué*, lâché en liberté de bavar-

dage pétillant, voulut avoir la dernière manche ; il avait en face de lui le correct Jules Brivois, l'ami des livres brochés et des cotisations acquittées ; il porta la santé de notre très sympathique et courtois Archiviste-Trésorier dont les fonctions, souvent ingrates, réclament tant d'activité, de zèle, de soins constants et de dévouement pour notre Société.

C'était assez d'éloquence champagnisée pour un premier repas, et il était permis de se lever de table pour passer au salon voisin.

> Le dîner fait, on digère, on raisonne,
> On conte, on rit, on médit du prochain.

a si bien dit le patriarche de Ferney. Les *Contemporains*, chaudement enveloppés dans une bienfaisante atmosphère de cordialité, agitèrent les projets grandioses, conçurent des livres extraordinaires et jurèrent de se liguer contre la tyrannie des grands formats, si peu conformes à la vie moderne, si rarement élégants, si illisibles ou plutôt inlisibles.

On s'unit et causa par petits groupes, et Jean Richepin se vit fêté, rencontrant parmi nous autant d'admirateurs que de collègues heureux de lui être présentés. — Un joli mot au sujet de l'auteur des *Blasphèmes :* Béraldi père, le voyant entrer, demanda à Béraldi junior : *Quel est ce Monsieur ?* et sur la réponse du fils désignant le chantre des *Gueux :* — *Il lui ressemble !* clama le féroce iconophile qui n'aime à connaître les hommes de son temps que par l'œuvre gravé des portraitistes.

Il lui ressemble est immense ! ce mot superbe piédestalise à lui seul un amateur d'estampes.

La petite fête, si cordiale, si intime, si impétueusement égayée par la verve de son vice-président — un

roi de la toquade qui est son propre fol — prit fin peu avant le milieu de la nuit. Chacun partit à l'anglaise pour se retrouver à la française au mois des roses éditées à la verte feuille, chez le tant attendu Désiré Printemps, chasseur de brumes, de rhumes et d'influences.

Tous les convives du Dîner du 18 Décembre aimeront longtemps à se souvenir de cette belle soirée où quelques-unes de nos charmantes *biblio-contemporaines* — ont, il faut bien le dire, malheureusement fait défaut. —

UN MONSIEUR DU COMITÉ DES DIX
(férocement Bibliophile et vertement Contemporain).

ON-DIT, RACONTAGES
ET ANECDOTES DU MONDE DES CURIEUX

Les Tableaux des mœurs du temps

HARLES COUSIN, le plouto-bibliophile auteur des *Racontars*, possède en son grenier un petit *Enfer* dont l'incandescence monte à des atmosphères inconnues des lecteurs du *Gil Blas*. Parmi les perles les plus pures en convoitise dans ce sabbat bibliographique, figure ce livre inappréciable en exemplaire unique qui a nom : *les Tableaux des mœurs du temps*, du fermier général La Popelinière ou La Poupelinière, l'un et l'autre se dit ou se disent, lorsqu'il s'agit du mari de la gentille Mimi Dancourt, en faveur de laquelle le galant duc de Richelieu avait fait fabriquer une plaque de cheminée tournante ayant issue chez la belle, à l'insu du mari.

Ce Livre manuscrit sur vélin est orné de vingt surprenantes miniatures exécutées avec le plus grand soin (seize en couleur et quatre au lavis), dont on peut attribuer la paternité à Monnet.

Il paraîtrait que le *Toqué* reçoit, pour l'acquisition de ce fameux ouvrage vêtu de maroquin janséniste, les propositions

les plus folles ; les grands libraires ont des commissions fabuleuses et d'honnêtes dames très blasées et blasonnées se sont mis en tête de posséder coûte que coûte cette merveille.

Le *Toqué* résiste, rien ne le *tantalise;* il vit courbé sur son La Popelinière comme saint Antoine sur la Bible et il échappe aux suggestions des reines de Sabba les plus insidieuses.

Ce Livre a une histoire et des parchemins ; je ne pense point que Charles Cousin possède l'une et les autres au complet ; aussi tâcherai-je d'être le D'Hozier et aussi le Quérard de ce livre troublant.

La première mention qui soit faite de cet oiseau rare se trouve dans Bachaumont, à la date du 15 juillet 1763.

Tout le monde sait — y est-il dit — que M. de la Poupelinière visoit à la célébrité d'auteur ; on connoissoit de lui des comédies, des romans, des chansons, mais on a découvert, depuis quelques jours, un ouvrage de sa façon qui, quoique imprimé, n'avoit point paru. C'est un livre intitulé : *les Mœurs du siècle* (ici Bachaumont n'est pas exact) *en dialogues;* il est dans le goût du *Portier des Chartreux.* Ce vieux paillard s'est délecté à faire cette œuvre licencieuse. Il n'y en a que trois exemplaires existants. Ils étoient sous les scellés ; *un d'eux* est orné d'estampes à très grand nombre. Elles sont relatives au sujet. Il en est qui ont beaucoup de figures, toutes très finies. Enfin on estime cet ouvrage, tant pour sa rareté que pour le nombre et la perfection des tableaux, plus de 20,000 écus.

Lorsqu'on fit cette découverte, Mlle de Vandi, une des héritières, fit un cri effroyable et dit qu'il falloit jeter au feu cette production diabolique. Le commissaire lui représenta qu'elle ne pouvoit disposer seule de cet ouvrage, qu'il falloit le concours des autres héritiers ; qu'il estimoit convenable de le remettre sous les scellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti ; ce qui fut fait. Ce commissaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de Saint-Florentin. Le ministre a expédié un Ordre du Roi qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour Sa Majesté ; ce qui a été fait.

Toujours pour les fins morceaux, ce Louis XV, comme disait Monselet.

Depuis lors, il s'écoula un assez long espace de temps, pendant lequel on n'entendit plus parler de ce mystérieux exemplaire. On le retrouva dans la fameuse armoire de fer des Tuileries. De là, il passa en Russie ; on le signale dans le

catalogue des livres précieux du prince Michel Galitzin (Moscou, 1820). Vendu à l'amiable, sans avoir été exposé, et à un très haut prix, il arriva de main en main à M. Jérôme Pichon, président de la Société des Bibliophiles françois.

M. le baron Jérôme Pichon trouva sans doute le voisinage de ce livre un peu trop brûlant et peu associable avec l'austérité de ses mœurs, puisqu'il s'empressa de céder ce monument de la corruption du XVIIIe siècle à M. Frédéric Hankey.

Cet Anglais, véritable érotobibliomane, était alors fort connu à Paris et son cabinet de la rue Laffitte a été visité par tous les passionnés d'ouvrages étranges par le sujet, l'illustration et la reliure. Il est mort il y a quelques années, et sa veuve, de concert avec M. B***, bibliophile très érudit sur la question, procéda à la liquidation de cette suprenante collection de livres, tous en remarquables conditions de fraîcheur et de reliure.

C'est de la succession de Frédéric Haurkey que Charles Cousin tient ce joyau bibliographique d'une si haute valeur et que Malassis, à bout d'épithètes, qualifiait de *Superlatif*.

Le *Toqué* a payé cette merveille *vingt mille francs* au bas mot ; mais, dans bien des librairies, on se remue pour le lui arracher à coups de doublons, de ducats et de florins.

Toqué, résisteras-tu aux formidables *toc toc* de ces béliers d'or?

Je n'en répondrais point. — Variables comme l'onde, les vrais curieux !

Les *Amis des Livres* doivent se réunir le mardi 14 janvier en vue de procéder à la nomination du bureau et au compte rendu de *l'exercice* 1889.

Ce ne sera pas sans quelque stupeur que l'on verra l'honorable Archiviste-Trésorier, Alfred Piet, apparaître au dessert comme Banco pour rendre ses comptes, donner sa démission et se retirer dans un manteau de froide dignité doublé de la chaude fourrure, en ventre de petit-gris, des devoirs accomplis.

Alfred Piet, biblioiconophile très fervent, homme de méthode jusqu'à la science des détails la plus crispante pour les nerveux, fils de notaire et d'un esprit nourri des *minutes* paternelles; a donné son temps, ses soins et le gage constant de sa fidélité à la Société depuis sa fondation. Il a été le gardien vigilant du magot social qu'il ne voulut jamais laisser entamer, le recruteur des cotisations, le signataire à nobles parafes de mandats à toucher chez Rouquette par les artistes illustrateurs et graveurs ; un conflit est survenu à propos de *Zadig* que la *Société des amis des Livres* doit publier.

Remplacera-t-on Piet, cet homme intègre qui ne buvait que de l'eau et qui n'était, comme Cerbère, sensible qu'aux Orphées de l'Opéra-Comique ? — Non, Piet ne sera pas remplacé. Ce Don *Pedro* du trésor social ne méritait point la révolution de palais qui le met hors comité et le rend tout entier, mais pas en *Premier État*, croyez-le, à la catalographie nocturne de ses chères estampes.

Piet (Alfred) ferait bien cependant de méditer ces vers de Ponsard sur la vertu des Archivistes-Trésoriers :

La vertu qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance, après le sacrifice;
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et seule devant soi, paisible, refroidie,
Par un monde oublieux n'étant point applaudie,
A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.

J'ai dit que la Société des *Amis des Livres* préparait une édition du *Zadig*, de Voltaire. L'illustration en avait été confiée au peintre Jules Garnier et la gravure à Gaujean, qui devait exécuter toutes les aquarelles de l'auteur de *Borgia s'amuse* en chromogravure, par trois planches repérées.

Deux dessins et deux planches ont été faits et gravés, croyons-nous, mais le pauvre Jules Garnier vient d'être

emporté le mois dernier de façon foudroyante, et l'illustration du *Zadig* est en plan, arrêtée dès son début.

Comment s'en tirera le directeur de la publication? Ne pas abandonner les planches déjà faites serait un tort, car avec un continuateur on risque de n'obtenir qu'une œuvre bâtarde; d'autre part, il faudra du temps pour remettre le tout entre les mains d'un nouvel artiste et la Société n'a rien publié depuis *Aline,* c'est-à-dire depuis dix-huit mois. Les collègues de M. Eugène Paillet manifestent une impatience légitime et trouvent que la Société est d'un platonisme navrant.

Aline, ce n'était qu'un délicieux hors-d'œuvre, et l'on peut dire que les *Amis des Livres* n'ont rien mis au jour depuis *Grandeur et Servitude.* — Il y a bien un Annuaire qui représente la valeur de l'*Annuaire du Bureau des longitudes* et qui offre moins d'intérêt. Franchement il serait temps que les *Amis des Livres* montrent qu'ils ne sont pas morts, frappés par l'*influenza* du lazaronisme et la malaria de l'indifférence.

Un autre décès non moins regrettable qui frappe le monde de l'édition est celui du peintre Jacques Leman, illustrateur du *Molière* qui porte son nom et l'un des membres fondateurs des *Bibliophiles contemporains.* Jacques Leman, peu connu du grand public, était un artiste de la plus haute valeur et de la plus rare conscience.

Le *Molière* auquel il donnait ses soins restera un des plus beaux monuments élevés à la gloire du grand maître de la scène française. Il était impossible d'être plus minutieux, plus érudit, plus précis dans l'ampleur du talent que ne le fut Leman au cours des nombreuses compositions hors texte et dans le texte de son édition magistrale. Ce fut un illustrateur hors ligne, un vignettiste exquis par le goût, la distribution et l'agencement décoratif des lettrines, têtes de pages et culs-de-lampe.

Il est de ceux qui ne sauraient trouver de remplaçant dans

notre génération hâtive, où les jeunes artistes n'ont plus le souci de perfection des anciens.

Leman était un lettré, un philosophe, un savant dans l'archéologie des costumes historiques du grand siècle.

L'éditeur Testard, qui avait repris la suite de l'édition du *Molière* Leman-Lemonnyer, doit se trouver en cruel embarras pour le couronnement de cette superbe publication.

Les *Bibliophiles contemporains* doivent publier *la légende de Saint Julien Hospitalier* de Flaubert. La mise en marche est prête ; Olivier Merson, enthousiaste de cette conception superbe, rêve de chefs-d'œuvre incomparables dans une illustration très spéciale et déjà déterminée.

Il ne reste que l'autorisation des héritiers Flaubert à obtenir, et il nous paraît que de mesquines difficultés peuvent s'élever de la part de Mme Commanville. — Nous parlerons tout à notre aise de ce sujet le mois prochain, lorsque la question sera résolue dans un sens ou dans l'autre. Nous pourrons alors apporter ici les pièces mêmes du différend ; aussi bien n'avons-nous fait aujourd'hui qu'une bien maigre potinière qui, nous l'espérons, sera plus grasse et aussi plus épicée par la suite.

UBIQUISTE.

LA BOURSE DES LIVRES

Les Enchères d'hier et de demain

IER est bien lointain; aujourd'hui, nous finissons à peine de subir l'influence des étrennes et toutes les pralineries du nouvel an.

Les grandes ventes, d'ailleurs, n'ont pas encore attiré les compétiteurs acharnés, ni suscité, dans les salles de l'Hôtel Drouot, les titaniques combats.

La forte somme donnée pour un livre a été, ces temps derniers, comptée directement au libraire Émile Rondeau, le successeur de Fontaine, des Panoramas, par un amateur anonyme, chevalier au casque fermé et à l'écu voilé, — mais qui a mis au grand jour, ruisselant et froufroutant sur table, quarante-cinq jolis mille francs pour un manuscrit à miniatures, de Froissart, dont on a du reste assez parlé, et plus en mal qu'en bien : ce qui prouve, peut-être, que beaucoup qui le dénigrent chez le voisin le trouveraient merveilleux chez eux.

Le libraire L. Sapin a procédé, les 11, 12 et 13 novembre,

dans la salle de la rue des Bons-Enfants, à la vente d'une collection de livres modernes, d'ouvrages illustrés, et d'affiches illustrées de Chéret, Caran d'Ache, Nadar, etc.

J'y remarque une recherche de plus en plus grande des journaux artistiques de mode de l'école romantique. Ainsi (n° 10) *l'Album,* journal des arts, des modes et des théâtres, de 1821-1823, avec un volume supplémentaire sur sa disparition, a atteint 110 francs; et (n° 566) neuf volumes de *la Sylphide,* modes, littérature, beaux-arts, de 1840 à 1844, se sont vendus 38 francs.

La mort d'Augier n'a pas donné une grosse plus-value à ses œuvres, même en première édition. Je ne trouve guère que *Maître Guérin,* 1864, avec envoi autographe au maréchal Vaillant, qui mérite d'être noté à 15 francs. Le reste s'est distribué à la poignée, comme menu fretin.

(N° 167). — *Coppée. Le Reliquaire,* eau-forte de Flameng. 1866, 12 br., couv. impr., 1re éd.; papier de Hollande : 19 francs. Je donnerais bien, à ce prix-là, *le Pater* par-dessus le marché.

(N° 183). — La première édition du *Tartarin de Tarascon,* de Daudet (1872), dans sa couverture, est arrivée à 50 francs; et celle de *Jack,* en 2 vol. avec couvertures, à 82 francs. Mais celle-ci était en hollande. Il s'en faut que les autres romans de Daudet aient fourni une course comparable.

(N° 233). — *Dumas. Alexandre III et sa cour.* 1829, in-8°, dans sa couverture; édition originale : 38 francs.

(N° 243). — *Dumas fils. La Dame aux Camélias.* 1852. in-12, dans sa couverture, 1re édit. : 34 francs. — Je ne suppose pas que ces deux pièces de quarante sous marquent la différence du père au fils.

(N° 287). — La première édition du *Capitaine Fracasse,* de Théophile Gautier, en rel. d'amateur, non rog., avec la couverture, se hisse difficilement à 49 francs. C'est Conquet qui l'a recueille.

(N° 292). — Vingt sous de plus *les Émaux et Camées,*

édition de 1872 avec eau-forte de Jacquemart, mais en papier de Hollande; sur papier ordinaire, ça fait 3 fr. 50.

(N° 323). — Un des dix exemplaires sur hollande de *Renée Mauperin,* 1re éd., 1864, avec la couverture, 77 francs.

(N° 373). — *Victor Hugo. Ruy-Blas.* Leipzig. 1838, in-12, couv. impr. : 26 francs.

(N° 451). — La première édition des *Scènes populaires* de Henry Monnier (Levavasseur), 1830, in-8°, fig., demi-mar., avec coins, non rog., couv. impr. : 35 francs.

Les comédies de Musset en premières éditions dansent un pas fantaisiste et irrégulier, depuis cinquante sous jusqu'à 50 francs et plus. Ainsi le n° 467, *Il ne faut jurer de rien,* a atteint 63 francs; le n° 471, *les Caprices de Marianne,* 50 francs, et le n° 468, *l'Habit vert,* proverbe fait en collaboration avec Émile Augier, a été acquis 119 francs par Rouquette, bien que l'exemplaire fût un peu délabré.

(N° 522). — *La Vie de Jésus-Christ* d'Ernest Renan, 1863, in-8°, 1re édit.; dans sa couverture et sur hollande, est monté à 59 francs, à la grande honte de son pendant *l'Antéchrist* qui, dans les mêmes conditions, n'a rapporté que 20 francs.

Les Zola sont chers en papier de Hollande. Le fait est que le linge propre du papier de fil ne saurait leur faire de tort. Je cite (n° 616) *les Soirées de Médan,* 60 francs; (n° 621) *Une Page d'amour,* 42 francs; (n° 617) *Madeleine Férat,* 31 francs; *l'Assommoir,* 135 francs. — On peut rester sous ce dernier coup.

Les 18, 19, 20 et 21 novembre, M. A. Durel vendait, Hôtel Drouot, salle n° 5, des livres anciens et modernes, parmi lesquels des livres à figures du XVIIIe et du XIXe siècle, et des éditions originales d'auteurs contemporains, le tout provenant de la bibliothèque d'un amateur étranger.

Je note tout d'abord une publication des *Amis des Livres,* (n° 2) *About, les Mariages de Paris,* dessins de Pignet, gravés sur bois par Huyot; imprimé par Lahure, 1887; petit in-8° avec sa couverture et dans son étui. On sait que l'édition a

été tirée à 115 exemplaires, tous sur papier de Chine, avec la suite des dessins à part. Mis à prix à 100 francs, le livre a dû être adjugé à 68. C'est maigre. — *Aline, reine de Golconde,* fût vendue au bas mot 200 francs..., et c'est une plaquette!

(N° 69). — *L'Amour impossible,* de J. Barbey d'Aurevilly. 1841, in-8°, édition originale : 25 francs.

D'autres ouvrages de Barbey d'Aurevilly, également en éditions originales, se sont arrêtés à des prix bien inférieurs.

(N° 78). — *La Galerie Poulain* en premier tirage, dans une reliure en veau porphyre, tranches dorées, a été achetée 162 francs par la librairie Morgand.

(N° 94). — Un *Béranger* de 1828 (Baudouin frères, 2 tomes en 1, in-8°), avec des vignettes de Deveria et 33 dessins coloriés d'Henri Monnier, exemplaire légèrement défectueux, a atteint 86 francs.

(N° 119). — *Œuvres diverses du sieur D***.* Paris, Denis Thierry, 1674, in-4°, première édition de Boileau sous le titre d'*Œuvres;* très bel exemplaire en maroquin de Chambolle-Duru, 39 francs. — Voilà qui est rafraîchissant pour une conscience pure! Surtout en un temps où une des premières maisons de la librairie française sollicite l'amateur avec un *Boileau* somptueux sur du papier lourd d'une livre la feuille, avec des eaux-fortes, très belles, mais où les auteurs semblent avoir pris à tâche de montrer quelle diversité d'interprétation on peut apporter dans l'illustration d'un texte dont, pour les contemporains, le sens est perdu. Les ventes de l'avenir nous réservent de belles vengeances!

Il ne me paraît pas non plus que les in-4°, dans lesquels Sébastien Mabre-Cramoisy présentait au monde les chefs-d'œuvre de l'aigle de Meaux, aient un mouvement de hausse prononcé.

(N° 127). — *Discours sur l'Histoire universelle* (1681), en maroquin, avec dent. int., a décroché tout juste 12 francs. Ce n'est pas la timbale!

(N° 166). — Un manuscrit autographe de Champfleury, *les Sensations de Josquin,* traité avec toutes sortes de respect

de reliure, avec les armes du comte de Mandre, a été adjugé au libraire Th. Belin pour 15 francs. Ce n'est pas réconfortant pour les mânes de notre regretté collaborateur.

(N° 187). — *Le Drapeau,* de Jules Claretie, avec 1 front. et 12 vign. dessinés par Kauffmann et gravés par Clapès, en trois états, dont les eaux-fortes pures et les avant-lettres, et une suite de 5 aquarelles de Sta. Paris, Calmann-Lévy, 1886, petit in-8° sur papier vélin à la cuve, dans une belle reliure en maroquin rouge doublé de maroquin bleu, par Chambolle-Duru, a péniblement atteint 247 francs.

La même dépréciation se fait sentir un peu partout.

(N° 214). — *Le Théâtre de Pierre Corneille.* Rouen et Paris, Louis Billaine, 1668; 4 vol. in-12, en maroq. jaune, dent. intér. (Belz-Niédrée) s'est arrêté à 39 francs.

(N° 395). — *Les Grands peintres français et étrangers,* publiés à 600 francs chez Launette en 1884, se vendent ici 135 francs.

D'un autre côté, les incunables rares gardent leur prix. Sous le n° 437 s'est vendu un *Hortus sanitatis* antérieur à 1491, avec des figures sur bois. Il a atteint, malgré ses mouillures, 78 francs.

(443). — Une autre publication de la Société des Amis des livres, *les Orientales,* de Victor Hugo, en maroquin, belle reliure de Chambolle-Duru, a rapporté 248 francs.

(N° 586). — *Les Amours du chevalier de Faublas.* An VI. 4 vol. in-8° avec la suite des 27 figures, dont 26 avant la lettre. Exemplaire provenant de la bibliothèque B. Jouvin, — ce qui n'est pas une grosse recommandation : 125 francs.

(N° 633.) — Première publication due aux « Amis des Livres » : la *Chronique du règne de Charles IX*, par P. Mérimée, 1876, 2 vol. gr. in-8°, mar. bl., 390 francs. — Faible en vérité. Où sont les cours de 500 et 600 francs ?

(N° 639.) — Un *Molière* de 1682, 8 vol. in-12, en maroquin; 260 francs. J'en ai vu un passer dans une *Auction Sale*, à Édimbourg, vers 1878, et réaliser 42 livres sterling, soit 1.050 francs.

(N° 670.) — Un exemplaire spécial, sur papier vélin, de *Zélomir*, par Morel de Vindé, Paris, Didot l'aîné, 1801, in-8°, maroquin doublé de maroquin, avec dorures en feuillages, non rogné, avec les figures avant la lettre et les 6 dessins originaux de Lefèvre, s'est donné à 305 francs. C'est M. Piat qui a profité du cadeau.

(N° 699.) — l'*Ovide* de l'abbé Banier, 1767-1770, 4 vol. in-4°, en veau, et, je le suppose, les figures de second tirage, 85 francs.

(N° 771.) — Le *Rabelais* de Le Duchat, avec les figures de Picart; Amsterd., J. Fréd. Bernard, 1741; 3 vol. in-4°, 50 fr. *Dirt cheap!* dirait un bibliophile anglais.

(N° 792.) — *Recueil des meilleurs contes en vers*. Londres (Paris, Cazin, 1778), 4 vol. in-18, fig., mar. r., dent. intér., 90 francs. — Quelle dèche, mon empereur!

(N° 888.) — *Sterne. Voyage sentimental.* Launette, 1884, in-4°, mar. bl., dent. intér. (Chambolle-Duru). L'un des cent exemplaires sur papier Whatman, orné d'un sujet inédit peint à l'aquarelle par M. Maurice Leloir, et d'une double suite des photogravures, épreuves sans la lettre, 336 francs.

La vente des livres d'Arnold Mortier, le « *Monsieur de l'Orchestre* » du *Figaro*, dont le catalogue comprend deux parties, et qui s'est faite à l'hôtel Drouot les 15, 16, 23, 25 et 26 novembre, par les soins de la librairie Fontaine, a été honorée d'une préface par M. Auguste Vitu. Nous ne nous y arrêterons pas. Cette vente était *maquignonnée* par plusieurs amateurs réunis et ne signifiait rien d'important.

La curiosité de la collection était un recueil manuscrit sur vélin de *Fables et Emblèmes*, in-4°, dans une reliure en maroquin vert de Bauzonnet-Trautz. Ce manuscrit, qui date du commencement du XVIe siècle, contient 18 feuillets et autant de miniatures avec encadrements de feuillages. Il a été exécuté pour Louise de Savoie, mère de François Ier, dont le portrait et les armes sont peints sur le premier feuillet. L'auteur des fables est Pierre de Sala, de Lyon, écrivain de la Chambre du

Roi, dont le nom se trouve au 18e feuillet. — Ce manuscrit a été adjugé 1.200 francs au libraire dirigeant la vente. Nous croyons savoir qu'il acquérait pour son compte et non sur commission.

Les 25, 26, 27 et 28 novembre, M. A. Durel a vendu, hôtel Drouot, les livres ayant fait partie de la bibliothèque de feu Louis Ulbach. Ce gros homme à figure de moine, qui sonna la cloche de tant de couvents, avant d'obtenir prébende et prieuré à l'Arsenal, possédait une bibliothèque assez en rapport avec le politicien et le littérateur qu'il se donna tant de mal à être. On y retrouve beaucoup des ouvrages modernes ou du siècle dernier que nous avons cités déjà. Mais tous ces livres étaient reliés par de véritables cordonniers. Parmi les numéros ayant un intérêt un peu particulier, nous citerons :

(N° 35.) — *Baudelaire. Les Fleurs du mal.* 1857, 1re éd. maroq. (Simier), 63 francs.

(N° 69.) — *Carmen Sylva. Les pensées d'une reine.* Préface par L. Ulbach. Calmann Lévy, 1882, pet. in-8°; port. par Lalauze ; reliure vélin blanc. Un des 15 ex. sur japon contenant :

1° Sur un feuillet cet envoi autographe : « A monsieur Louis Ulbach, avec toute ma reconnaissance pour m'avoir introduite dans son beau pays. » « Élisabeth. »

2° Sur le faux titre : « Ames d'élite tendez-moi la main et appelez-moi sœur. » « Carmen Sylva. »

3° A la fin de la préface, une bordure peinte à l'aquarelle, entourant ces deux vers :

> Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
> Doit rester dans sa chambre et briser son miroir.

La reliure est ornée d'une aquarelle originale représentant une pensée, dans un encadrement or et couleurs de style oriental.

Maître Conquet, qui sait bien ce qu'il fait, a pris possession de toutes ces beautés pour 300 francs.

(N° 184.) — Une collection de la *Gazette des Beaux-Arts*, de 1857 à 1886, s'est vendue 425 francs.

(N° 237.) — 51 volumes des œuvres complètes et inédites de Victor Hugo, dans l'édition *ne varietur* Hetzel-Quantin, ont donné la misère de 135 francs.

(N° 367.) — Un *Paris-Guide* de A. Lacroix et C° pour l'exposition de 1867, a atteint 200 francs, grâce à un album de 182 autographes d'écrivains ayant concouru à la publication du *Paris-Guide*.

Un des premiers volumes publiés par L. Ulbach, qui n'avait été tiré qu'à 240 ex., *l'Ère nouvelle*, Troyes, Bougnot, 1848, in-8°, avec sa couverture, a été mis à prix à 20 francs et s'en est allé tout heureux d'avoir trouvé acquéreur à 20 sous.

Terminons cette course rapide, à travers les salles des enchères, par la vente d'une collection de romantiques faite par les soins de M. Antonin Chossonnery, le 14 décembre.

Le marché est toujours bien flottant, plein de dessous, d'imprévus et de traîtrises, en ce qui regarde ces romantiques, que les amateurs font toutes sortes de mines pour accepter, malgré les risettes et clins d'œil agaçants des libraires.

Des premières éditions de Balzac à 22 francs, y compris *Eugénie Grandet ;* les *Iambes* de Barbier (1832), au même prix ; deux Drouineau pour 3 francs ; *Antony* (1832) pour 10 ; les 4 volumes de *Chants et chansons* de Pierre Dupont, à 22 fr. Tout cela n'est pas très encourageant et ne sent guère la poudre des grandes batailles.

Un avenir prochain nous réserve sans doute des compensations. La vente du baron Seillière, encombrée de gothiques et de gothiques espagnols, *bone Deus !* sera intéressante, mais bien dure. Émile-Jean Fontaine en prépare une, la vente du chocolatier Marquis, où les amateurs pourront se donner rendez-vous et s'amuser à la danse des billets de banque. D'ici là, on prend ce qu'on a sous la main. — Nous allons nous outiller pour tout voir, tout entendre, tout connaître.

LOOKERMAN.

JOURNAUX ET REVUES

La Presse et la Critique à vol de plumes

ECHERCHER à travers tout le papier imprimé que nous apportent chaque matin journaux et revues les curiosités littéraires dignes de fixer l'attention, signaler les polémiques de plume, noter les fantaisies dignes de survivre quelques heures à leur sort éphémère, mettre en relief les critiques sincèrement exprimées dans la presse, applaudir aux talents naissants, inventorier tout ce qui se rattache à l'état du livre dans les publications périodiques, nous tenir sans cesse en éveil sur toutes les questions d'art littéraires traitées dans les revues par des érudits compétents, et ne rien négliger de résumer de ce qui intéresse l'esprit des curieux, faire en un mot le tri consciencieux des idées imprimées et servir chaque mois à nos lecteurs une suprême quintessence du mois précédent, tel sera notre rôle dont nous espérons nous tirer à la satisfaction de chacun.

Pour cette première cueillette, nous avons été pris un peu de court et étranglé par le temps, en une époque où la fièvre dengue a raison des plus robustes — ce sera une revue improvisée que nous publierons ici en sommaire. Salut donc à tous nos futurs compagnons dans nos vues panoramiques sur la littérature du jour — et ceci dit, regardons autour et alentour de nous.

Au loin beaucoup de volumes apparaissent sur le point d'entrer en scène. — Voici d'abord *le Cadet*, roman inédit de Jean Richepin que Charpentier doit lancer le 15 de ce mois ; — puis, plus lointainement, chez Calmann-Lévy, l'*Avenir de la Science*, par Ernest Renan ; *Essais sur l'histoire de la littérature française*, de J.-J. Weiss, *les Lettres intimes de Stendhal; Nouvelles questions de critique*, de Fernand Brunetière. — *Aspasie, Cléopâtre et la reine Théodora*, par Henry Houssaye. — *Théâtre des Marionnettes*, de Maurice Sand. — *Nouveaux entr'actes*, un volume de causeries, par Alexandre Dumas fils. — *O province !* par Gyp. — *Honneur d'artiste*, par Octave Feuillet. — De la *Modernité des Prophètes*, par Ernest Havet. — *Au Maroc*, par Pierre Loti. — *La Conversion de Thaïs*, par Anatole France et un *Petit neveu de Mazarin*, étude sur le duc de Nivernais, par Lucien Perey.

On voit que la moisson littéraire des premiers mois de 1890 promet d'être abondante, et par les noms que nous venons de citer on peut penser que la bibliographie peut apprêter sa palette d'épithètes, sans compter le Roman nouveau de Zola, des œuvres de Maupassant et la grande lutte académique qui met en ligne tant de candidats pour un seul fauteuil.

Notre chronique ne chômera pas.

Un portrait peu flatté, bien que reconnaissable, de M. Maurice Barrès, lettré plus que jamais *Sous l'œil des Barbares*, puisqu'il est aussi député — demandez plutôt au poète échappé de la galère Clovis Hugues, — s'étale en article de tête dans

la *Revue Bleue* du 23 novembre. Sybil a la dent dure d'une pythonisse masculinisée. Il l'enfielle de la haine boulangique, ce commencement de la sagesse républicaine et parlementaire. En plus d'un endroit il emporte le morceau, et ce sont justement ces endroits-là que le lecteur trouve le plus friands. — M. Barrès, d'autre part, publie dans la *Revue illustrée* un portrait de Jules Simon, très intéressant et d'une critique moderne féroce.

La *Revue critique* que dirige, avec tant de talent et de savoir, mon collègue A. Chuquet, chez l'éditeur Ernest Leroux, nous annonce que M. Julien Vinson fera paraître, dans l'automne de 1890, une *Bibliographie basque* qui formera un volume de cinq cents pages environ.

J'ajoute que, bien auparavant, vers la fin de janvier, je crois, paraîtra chez Rouquette une autre bibliographie qui intéressera les Basques et les *Escualdunacisants* comme les autres — car on mange chez eux de fameuses « garburres », — en un volume de plus de 700 pages, dans le format des Cohen. C'est la *Bibliographie gastronomique*, dont l'auteur, M. Georges Vicaire, finit de revoir les épreuves.

Les amateurs des *Chansons populaires*, c'est-à-dire tous les *Folkloristes*, feront bien de lire une étude assez longue, que M. Gaston Paris a insérée dans les numéros de septembre, d'octobre et de novembre du *Journal des Savants*, à propos des *Canti Populari del Piemonte* publiés par M. Costantino Nigra, l'année dernière, à Turin, chez Loescher (1 vol. in-8°). Des investigations patientes pour établir la filiation de certains thèmes, des vues fort ingénieuses sur la façon dont les chansons populaires naissent et se propagent, et des recherches minutieuses et savantes sur la rythmique des poésies populaires, en font un morceau capital.

Malgré mon désir de ne pas m'arrêter aux journalistes en fonction régulière dans tel ou tel journal, je ne peux m'empê-

cher de signaler à l'admiration de tous ceux qui ont le sens littéraire, et aussi de tous ceux qui ont jamais eu sur leurs lèvres ce *milk of human kindness* que lady Macbeth reproche à son époux, deux, en particulier, des contes que Jean Richepin jette, comme ils sortent de ses mains hâtives de puissant ouvrier mêlés de scories ou tant d'or pur finement fondu, dans la fournaise du *Gil Blas*. Je veux parler de *Jean le Cocu* et de *Une Sainte*. L'un et l'autre sont en vers. Jamais langue plus nette, plus riche d'images et plus dédaigneuse de vains ornements n'a fait vibrer la sonorité du vers sous le marteau de la rime. Et, dans la seconde pièce, jamais le sentiment intense de la misère humaine avec, pour seul adoucissement et seul rachat, la bonté, ne s'est exprimé en de plus simples, vraies et navrantes paroles.

Le *Figaro* aussi a publié des vers. Du fruit défendu! Du nanan, quoi! Il nous donnait tout au long, dans son numéro du 23 décembre, *le Pater*, drame en un acte, en vers, par M. François Coppée, accepté par la Comédie-Française et interdit par la Censure. — Honnête Anastasie, que de mal n'a-t-on pas dit de vous! Et comme je suis disposé à en dire du bien. — Oh! rien que pour cette fois et sans préjudice de votre existence, — pour avoir caché autant que vous l'avez pu cet humble chef-d'œuvre aux yeux des Coppéelisants!

Qui donc prétend que les patrons opulents des lettres et des littérateurs, les grands seigneurs, les fermiers généraux recherchant et pensionnant les beaux esprits, sont choses du temps passé et à jamais englouties avec la vieille France d'avant la Révolution? Ce serait se tromper lourdement. Fouquet, j'entends Fouquet avant les dilapidations, — revit

parmi nous, et, pour ne point paraître suranné, il s'est fait directeur de journal boulevardier, l'*Écho de Paris*.

Grâce à son prestige, trois jurys, où siégeaient des poètes comme Leconte de Lisle et Théodore de Banville; des romanciers comme Daudet, de Goncourt, de Maupassant, Zola; des chroniqueurs ou des critiques comme Jules Lemaître, Octave Mirbeau, Aurélien Scholl, J.-J. Weiss, se sont réunis à plusieurs reprises et ont distribué les récompenses.

Il en est sorti une ou deux douzaines de beaux poèmes et de beaux contes, dont les uns ont valu à leurs auteurs mille francs, les autres cinq cents, les autres deux cent cinquante, les autres cent, les autres un salut flatteur, et le tout a fourni aux lecteurs de l'*Écho de Paris* deux suppléments de quatre pages sur papier glacé, pour les bibliophiles d'occasion.

●

Extrait d'une lettre contenant l'opinion de Stanley sur les femmes et les poètes, qu'il réunit dans le même dédain :

« ..... Je ne peux parler de la femme et de l'amour. J'ai toujours vécu avec les hommes, non avec les femmes. Et c'est la rudesse, la franchise crue de l'homme que j'ai contractée par la force des choses.

« Les poètes sont, à mon sens, mous, efféminés, si différents, à ce qu'il me semble, du type de l'humanité, que celui qui leur parle ainsi qu'aux femmes, doit adoucir sa voix, lui donner un débit lent et affecter une articulation particulière... Aussi les hommes sont rarement sincères avec les femmes ou les poètes. Ils doivent prendre une douceur que je ne saurais mieux comparer qu'à celle d'un colosse vis-à-vis d'un baby.

« Je suis d'ailleurs incompétent pour parler des femmes, avec lesquelles je suis moi-même fatalement hypocrite, comme les autres, et cela m'irrite. »

Stanley adoucit cependant ses critiques en disant à son correspondant, un poète, qu'il y a une femme de ses amies avec laquelle il peut parler librement et sans contrainte.

●

Dans le *Figaro* du 5 janvier, à signaler un article des plus intéressants signé Whist, sur les fameux *Mémoires de Talleyrand*, dont on annonce toujours l'apparition comme prochaine.

La lettre mensuelle d'Orient que publie la *Revue Britannique* contient souvent des aperçus très judicieux qui dénotent chez son auteur une connaissance approfondie de son sujet. De la dernière datée de Constantinople, 10 décembre, je détache la curieuse information que voici :

« Grâce au séjour, à Yildizkiosk, de l'empereur allemand, un curieux a pu voir sa bibliothèque de voyage. Si restreinte qu'elle soit, elle donne une idée plus nette de sa nature d'esprit, que tout un volume de prétendues révélations.

« Cette bibliothèque se compose du *Dictionnaire de la Conversation allemande*, et de deux ouvrages de chasse, la *Vie animale*, de Brehm, et la *Faune Alpestre*, de Tschudi. Ces trois ouvrages, en allemand, ont pour complément le *Dictionnaire allemand-français* de Thibaut. Il paraît, en effet, qu'en fait de journaux, Guillaume II, semblable en cela à M. de Bismarck, ne lit guère que les nôtres. C'est une lecture qui doit mettre plus d'une fois son caractère à l'épreuve, car il n'y trouve guère de compliments, et il n'y a que la vérité qui offense. Mais il n'y a aussi que la vérité qui intéresse. »

Le correspondant oriental de M. Pierre-Amédée Pichot paraît d'ordinaire si bien renseigné, qu'il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité de sa nouvelle.

Il serait intéressant de connaître ainsi la bibliothèque portative de tous les souverains, ministres et chanceliers et d'écrire un ouvrage à sensation sous ce titre : L'*Avenir de l'Europe dévoilé par les bibliothécographies royales*.

ACCIPITER.

REVUE COSMOPOLITE

Les Livres et la Littérature à l'Étranger

Deux des poètes les plus grands par le talent et la renommée que l'Angleterre contemporaine ait produits, ont chacun publié, ce dernier décembre, un nouveau volume de vers. L'un, poète-lauréat du royaume, devenu lord d'Angleterre par la toute-puissance de sa poésie officielle, porte allégrement une verte vieillesse, chargée d'œuvres et d'honneurs. L'autre, dont on est trop près pour le bien voir dans ses grandes lignes d'ensemble, veuf depuis maintes années de celle qui fut la plus haute personnification de la poésie féminine dans cette ère victorienne, retrouvait, il y a quelques mois à peine, l'ardeur indignée de ses jeunes ans pour défendre, contre un maladroit, la mémoire de la femme qu'il aima dans la vie et qu'il avait continué d'aimer au delà. Suivi par l'admiration raisonnée de tous ceux qui ont qualité pour êtres juges, environné de la vénération et de l'émerveillement des foules pour

lesquelles son grand front était d'autant plus majestueux qu'il se perdait dans les nuages, étudié et commenté comme un classique et comme un ancien, il vient de mourir, en Italie, à Venise, le jour même (12 décembre) de l'apparition de son poème *Assolando : Fancies and Faits,* dont le sous-titre « Fantaisies et Faits » dévoile, autant qu'il est possible en deux mots les sources intimes de son inspiration. Il était né en 1812. Aujourd'hui il repose dans le coin qu'il a bien gagné, au *Poets' Corner,* dans l'abbaye de Westminster.

Finissons-en avec le vivant, s'il vous plaît, pour mieux revivre avec le mort.

Qui ne connaît, depuis le temps que les brises d'Angleterre en emportent les échos sur toutes les rives, la poésie d'Alfred lord Tennyson?

Figurez-vous un Lamartine officiel, fabriquant des *Chants du sacre* et se livrant, à ses loisirs, à toute sorte d'exercices pompeux et graves sur les divers modes lyriques, avec la touche de *pathos* et la verbosité de description sans quoi restent fermés les cœurs tendres et champêtres des idylliques enfants d'Albion. Ajoutez-y un plus grand art d'ouvrier, moins de jet et plus de ciselure, et, de temps en temps, grâce à ce travail sincère, des vers superbes et sans défaut de frappe, tels que l'abondance lamartinienne n'en offre guère dans cette perfection.

> Wealth with his wines and his wedded harlots;
> Honest Poverty, bare to the bone.

Voilà deux vers dont un poète comme Richepin peut rendre, sans doute, les caractérisations si nettes et l'opposition farouche, mais que personne ne traduira.

Le poème qui donne son nom à ce petit recueil, modestement vêtu d'une toile verte sans ornements ni dorures, *Demeter,* n'apporte aucune indication sur le ton général du volume[1],

1. *Demeter and other Poems,* by Alfred lord Tennyson. Lond., Macmillan and Co, 1889.

formé des morceaux les plus divers de ton, de forme et d'objet. Il n'en est même pas la pièce la plus longue ni la plus importante. *La Bague (the Ring), le Progrès du Printemps (the Progress of Spring), le Remords de Romney (Romney's Remorse),* et même ce long et sentimental récit lyrique de la fiancée du lépreux, intitulé *Happy,* auraient autant de droit que les lamentations, les démarches et le succès final de Demeter en quête de sa fille, à fournir une étiquette au dos du recueil.

Le poète-lauréat a, par la publication de ce volume, ajouté quelques fleurs à sa guirlande. Elles disparaissent dans l'ensemble; mais, si on les examine à part, on reconnaît que, pour l'éclat du coloris et la beauté de la forme, elles valent les autres. Le parfum, je veux dire la pensée, n'en est pas d'ordinaire bien pénétrant; mais, quoi qu'il en soit, à soixante-dix-neuf ans, lord Tennyson forge encore de beaux vers.

De Robert Browning je ne peux dire que deux mots, à mon chagrin. Deux mots de son œuvre, non de son dernier ouvrage, sur lequel il se peut que nous revenions; mais ce poète, dont la puissance est telle que, si l'on veut lui donner un rang, on ne peut que le mettre à côté de Shakespeare, tous les autres — je dis les mieux inspirés et les plus glorieux — paraissant trop petits pour soutenir son voisinage, ce poète, que les peuples de langue saxonne regardaient de son vivant comme un être à part, plongeant dans l'infini et, qu'il vécût ou non, inéluctablement immortel, nous ne le connaissons pas; à peine ceux d'entre nous qui tiennent l'oreille ouverte aux manifestations littéraires du dehors ont-ils retenu son nom. Et qui, parmi ceux-là, est sûr de ne pas confondre Robert Browning avec un *educationist* en réputation, je crois, chez nos voisins de l'autre côté de l'Atlantique, et qui, s'appelant aussi Browning, a pour surnom Oscar?

Il y a, en Angleterre et en Amérique, des *Browning Clubs,*

des *Browning Societes,* qui se donnent pour mission de commenter l'œuvre du poète, d'en tirer les sens cachés, d'en exprimer la philosophie, d'en mettre en lumière la haute portée, poussant à l'excès ce culte d'un grand esprit. Non, quand on nous parle de *Paracelsus,* de *Sordello,* du *Dramatic Lyrics,* de *Christmas Eve and Easter Day* (« Veille de Noël et Jour de Pâques »), de *Men and Women,* de *Dramatis Personæ,* de *the Ring and the Book,* de *the Two Poets of Croisic,* de *la Saisiaz* et de tant d'autres poèmes où la sagacité de l'observateur le dispute à l'envolée du poète, nous disons, si nous sommes très bien informés : « Ah! oui, des excentricités d'une bizarrerie supérieure, dans un langage que nul ne comprend. »

Le fait est que Browning, outre le pouvoir créateur poétique qu'il possédait au plus haut degré, était obsédé du besoin d'analyse et portait, dans la peinture de ses caractères et dans la recherche des mobiles de leurs actions, une subtilité passionnée qui l'entraîne à mille détours et en mille recoins, et fait au lecteur simpliste l'effet de lumières qui se contrarient, l'empêchent de voir et lui sont plus désagréables qu'une franche et pleine obscurité. Le génie de Browning est, si l'on veut me passer cette figure, le produit de l'étonnant mélange d'un cerveau de scolastique du moyen âge et d'un cerveau de poète moderne dans une même tête, le tout nourri et échauffé par les pensées d'un cœur d'homme assez grand pour comprendre l'humanité tout entière, la voir à fond dans ses misères les plus hideuses, et l'aimer.

Eh! tenez! ce poète inconnu de nous a fait, en de tristes jours, une bonne œuvre — qui est une belle œuvre — envers nous qui ne le connaissons pas. En un temps où notre pays était à la merci de l'Allemand, où tous nos sentiments nationaux frémissaient, impuissants et meurtris, au milieu des lamentations des amis de Job et des hymnes des Pharisiens chantant la main qui relève et qui châtie, Robert Browning écrivit un poème où il révélait à la France une de ses gloires ignorées. Ce poème parut dans une des revues de Londres, je

ne me souviens plus laquelle, et les honoraires qui en revinrent à l'auteur — une assez forte somme — furent versés par lui au comité de secours pour la France. Lui, le poète anglais, a reconstitué pour nous, vainçus, raillés ou gratifiés d'une pitié hautaine, l'histoire d'un marin du Croisic, Hervé Riel, qui, après le désastre de la Hogue, fait entrer à Saint-Malo toute l'escadre de d'Amfreville, serrée de près par les vainqueurs, et, comme récompense, demande un congé de vingt-quatre heures pour aller au Croisic voir sa femme, la *Belle Aurore*.

Je ne connais rien d'une plus superbe allure lyrique, de plus brûlant de sentiment patriotique et d'enthousiasme pour les braves gens, que ces onze strophes intitulées *Hervé Riel*.

Merci donc à Robert Browning, au grand poète mort d'hier, qui, au jour de la détresse, nous a donné, avec le prix de son talent, de retentissantes paroles de courage et d'espoir, et a fait passer dans la désespérance de nos cœurs la réconfortante vision d'un héros français !

B. H. G.

DE

L'ILLUSTRATION DES LIVRES

ET

DES PUBLICATIONS ILLUSTRABLES

UAND on regarde les publications de luxe faites depuis quinze ans, avec tant de surabondance et si peu de discernement par des éditeurs le plus souvent improvisés et comprenant à peine l'A B C du métier, on est frappé de voir que l'illustration s'est répandue beaucoup trop généralement dans des ouvrages les moins dignes d'être enrichis d'eaux-fortes ou de gravures sur bois, et que l'entente, la perception, le tact de ce qui est littérature ou, si l'on veut, matière illustrable, semblent manquer totalement aux faiseurs de livres contemporains.

Toutes les œuvres, il faut bien le dire, ni même

tous les chefs-d'œuvre, ne sont point illustrables ; — ils le sont parfois d'autant moins, que leur renommée est plus grande et que la cristallisation de la fiction qu'ils représentent s'est faite plus profondément dans l'esprit des lecteurs d'élite. Mieux un ouvrage littéraire est minutieusement dessiné, plus il est pittoresquement dépeint, moins il est aisé à illustrer ; — il n'est point un peintre de valeur qui me contredirait sur ce point.

Pour demeurer dans les conditions d'une illustration supérieure, un ouvrage ne doit exprimer ni un sens dramatique trop déterminé, ni une localisation trop précise, ni montrer une série de personnages d'une idéalité trop élevée, car le contour d'un dessin humainement exécuté ne peut presque jamais arrêter et fixer par l'expression écrite des traits mieux faits pour demeurer flottants dans la chambre noire de l'imagination du lecteur que pour être formulés par le crayon d'un artiste. — Nos anciens conteurs français, italiens et espagnols des trois derniers siècles étaient faits pour être imagés, car ils offraient un thème naïf qui se prêtait à toutes les variations ; ils présentaient un solide canevas transparent qui ne demandait que les reliefs d'une broderie d'art ; nos psychologues modernes et nos naturalistes alambiqués repoussent l'interprétation du peintre. — Bourget, avec ses mièvreries de style, n'est pas transposable en un art intéressant, tandis que Guy de Maupassant, ce successeur de nos maîtres conteurs d'antan, avec sa sobriété de touche, sa clarté, son exécution sans surcharges,

mérite de séduire, par son talent suggestif, tous les illustrateurs d'origine et tous les amoureux des scènes d'observation moderne.

Le Conte, au demeurant, est plus illustrable que le roman qui offre de gros inconvénients, en ce sens que ce dernier demande une illustration touffue qui ne s'accommode guère qu'avec la fiction héroïfiante des aventures de cape et d'épée, car, pour les œuvres dites « intimes » — où une série de compositions pourrait être suffisante, — la nature même de ces compositions forcément banales ou vulgaires fait qu'elles rappellent toujours assez vaguement les anciennes gravures du *Journal pour Tous* dont les légendes, d'une drôlerie invincible pour les esprits irrespectueux, soulignaient les attitudes du dessin par des textes habilement tronqués comme : *La comtesse se leva indignée* ou bien encore : *Edgar ému se précipita aux pieds de la jeune fille.*

Il est impossible de sortir de là, croyez-le, et toutes les suites d'illustrations pour les Bibliophiles exécutées pour *M. de Camors, Fromont jeune et Risler aîné, le Roman d'un jeune homme pauvre, la Mare au Diable, une Page d'amour,* etc., etc., ne sont au fond que des compositions ayant forcément le côté comique des vignettes du *Musée des Familles* où le : *Sortez, monsieur, s'écria le comte,* revient malgré tout comme situation capitale, en dépit du talent de l'exécutant, qui ne peut rien contre le dramatique bourgeois de scènes aussi peu variées que nos actes d'humains trop civilisés. — Dans ces romans, nous voyons se jouer nos passions dans des décors

mondains formés de parcs éternels, de serres, de jardins d'hiver et de vastes salons de ce faubourg Saint-Germain, d'où nos romanciers ne nous ont jamais tirés depuis cinquante ans d'une assidue fréquentation qui plaît toujours aux lecteurs de France.

Le conte, ou mieux encore la nouvelle, n'a point le désavantage du roman; elle est plus souple à l'interprétation, étant plus condensée. — Comme une pièce en un acte, une nouvelle ne traîne pas et court droit au but sans se charger de digressions parasites ni de développements de mise en scène. — *Exemple:* on ne saurait publier une édition illustrée des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié, bien que ce soit un livre foisonnant de choses de la plus étourdissante imagination; mais on édite avec d'heureuses vignettes la petite nouvelle du *Lion amoureux* digne de la bibliothèque des amateurs lettrés.

Voyez combien les plus belles œuvres de Balzac sont difficiles à traduire en éditions de luxe avec vignettes et planches gravées : *Eugénie Grandet, le Cousin Pons, Vautrin, la Cousine Bette, le Père Goriot, le Lis dans la vallée :* ce sont cependant de rudes livres, mais dont vous ferez très malaisément des bijoux de bibliothèque, tandis qu'en cueillant dans des ouvrages moindres, vous obtiendrez, avec quelques-unes des nouvelles qui composent les *Scènes de la vie privée*, — il y en a trop pour que je les puisse citer — des opuscules à souhait pour réaliser nos rêves qui se portent sur de jolis ouvrages d'un bel ensemble, où le texte puisse rester très intimement en communion d'art avec le dessin.

Si les contes et nouvelles, comme je viens de le dire, offrent à l'illustration plus d'accueil sympathique que le roman de ce temps et une surface d'événements mieux équilibrée, je n'en ferai pas cependant, loin de là, les principaux ouvrages littéraires qui doivent intéresser nos modernes éditeurs.

Au premier rang des publications décoratives et susceptibles de donner lieu à des chefs-d'œuvre d'édition, je placerai volontiers les monographies, les dissertations fantaisistes, les voyages humoristiques, les singularités amusantes et les physiologies spéciales dans le goût de 1830. Dans ces livres, l'artiste peut se donner carrière avec génie, souplesse et esprit; il peut appeler à son aide l'allégorie. l'allusion plaisante, la variété du costume, l'ingéniosité de son intuition individuelle, qui s'irradie vite au contact des idées de l'auteur dont il n'est point tenu de serrer de trop près le texte. Il se sent, ce décorateur vignettiste, en véritable compagnonnage d'idées dans ces chapitres tissés de paradoxes, qui ouvrent des perspectives sur toutes choses; il travaille sans contrainte, laissant se jouer l'humour de son crayon en marge même des aphorismes de l'auteur. — Un éditeur avisé devrait, le plus généralement possible, réserver tous ses moyens pour les impressions de luxe illustrées de ces ouvrages de notre littérature ingénieuse, qui a fourni les plus purs chefs-d'œuvre à notre histoire des lettres, tant au siècle dernier qu'aujourd'hui même.

Quel livre incomparable ce serait que la *Physiologie du Mariage* de Balzac confiée, non pas à un

grand peintre, — les grands peintres sont d'atroces illustrateurs, — mais à l'un de nos plus heureux rôdeurs de marges, à quelqu'un de ces artistes amusants ayant la grâce d'Eisen, la souplesse de Gravelot, le charme de Choffard, la prestesse de Gigoux, la malice de Grandville et l'esprit de Gavarni !

Ces ouvrages de philosophie sociale, d'observation, de morale mondaine ou de dissertations humoristiques, ces petites monographies historiques forment bien les livres illustrables par excellence, et aussi, il faut bien le dire, ce sont également les livres choyés des bibliothèques de lettrés, ceux qui se relisent ou se parcourent bien mieux que les romans, car on aime à reprendre ceux-ci sur les tablettes aussi peu qu'on se soucie de revivre une aventure dont on connaît trop bien la conclusion.

Ces sortes de livres physiologiques et monographiques, que produisent seuls les vrais écrivains, sont de ceux qui ne datent pas, qui ne font pas époque, où le costume n'est pas imposé par le temps, où l'esprit d'observation se promène à travers les siècles, où l'amour est encore mythologique et la femme déesse ; ce sont les livres enfin qui s'enlèvent avec succès quand ils paraissent, car ils sont dans le sentiment de notre génie français qui compte ses chefs-d'œuvre les plus indiscutables dans cette littérature d'un esprit spécial où Voltaire, Diderot, Balzac, Brillat-Savarin et tant d'autres ont excellé.

Je n'ai fait dans ce bavardage initial que de présenter une ou deux idées dans le vague, peut-être un peu nébuleux, de l'impromptu ; ce n'est qu'un

maigre préambule aux vagabondages que je compte vous proposer de faire de compagnie, par étapes successives, sur le domaine si étendu du livre illustré moderne et des diverses expressions d'art qu'il peut et doit revêtir.

Je n'ai prétendu, dans ces notes brochées à la hâte, que mettre tous les débutants en garde contre le roman illustré en éditions d'amateurs, dont la plupart de nos libraires-éditeurs se disposent à doter les bibliophiles. Il ne faut pas abuser du roman; il y a des chefs-d'œuvre en dehors des fictions dramatiques, et je pense qu'avec la *Théorie de la Démarche,* les *Voyages en zigzags, les Opinions de Thomas Graindorge, l'Histoire d'une épingle, les Souvenirs de jeunesse de Nodier,* et cent autres ouvrages du même esprit, nous pourrions enrichir nos bibliothèques plus sérieusement que par l'introduction de certains romans, qui ne seront, quoi qu'on fasse, sur nos rayons, que des échantillons somptueux d'une littérature qu'on ne pourra jamais posséder dans un ensemble d'éditions luxueuses et qu'il est préférable de réunir sur un bel alignement dans l'état original peu coûteux de leur primeur.

Puis, d'autre part, nous ne pouvons encore discerner les chefs-d'œuvre véritables de nos contemporains ; l'éloignement nous manque, il ne nous est point possible de juger ceux qui sont *postéritéables,* — l'avenir est toujours plein de surprises !

LES

LIBRAIRES DE BIBLIOPHILES

SILHOUETTES PARISIENNES

LÉON CONQUET

LA vogue parisienne si instable met en haute vedette une librairie parisienne régulièrement tous les dix à quinze ans dans le public des Bibliophiles du monde élégant. — On proclame un Roi de l'édition ou bien un prince des libraires auxquels « Messieurs du Livre » portent leurs hommages et qu'ils soutiennent avec ferveur jusqu'à ce que la Mode, qui régit notre inconstante humanité, pousse ces fashionables du genre bouquinier à se chercher un autre temple muni d'un autre grand prêtre qu'ils aban-

donneront encore dix ans plus tard avec une apparente lassitude de gourmets changeant leurs traiteurs.

Conquet aujourd'hui tient la corde du monde bibliophile ; on peut le discuter, mais on ne saurait nier qu'il ait su s'imposer par le travail obstiné, par le bon goût de ses éditions et par l'affabilité de ses manières. Il atteint dès maintenant l'âge critique du succès, cette heure psychologique où, si l'on ne se renouvelle pas, on décroît. — Actif, remuant, l'esprit très en éveil sur les formules d'art typographique, profondément épris de la perfection matérielle pour tout ce qu'il exécute, Léon Conquet a largement mérité le grand renom dont il jouit dans le public des Bibliophiles modernes de France et de l'étranger; nous pouvons donc lui accorder la première place dans notre *Galerie des Libraires du jour*.

Depuis dix ans qu'il édite avec un savoir-faire remarquable et une délicatesse de sentiment d'art rare chez un faiseur de livres, Conquet nous a présenté, tirés à petit nombre, une vingtaine de vrais ouvrages de bibliophiles, auxquels rien ne manque sous le double rapport de la beauté et de la perfection de la forme. On ne peut y blâmer ni la bonne entente de l'imposition du texte, ni la richesse du papier, ni l'ordonnance des caractères de choix, ni même le nombre et le fini des gravures dues aux maîtres aquafortistes et burinistes de ce temps et toutes exécutées d'après des habiles compositions signées des premiers peintres de l'heure présente. — Nous ne trouverons donc rien à reprendre dans le bagage éditorial de l'ardent libraire de la rue Drouot; il mérite à plus d'un titre de voir rougir sa boutonnière pour ne pas envier le ruban pourpre de ses confrères, car il a mis au jour des éditions impeccables, polies, affinées et d'un attrait indiscutable pour tous les amoureux du livre;

seulement il faut bien le dire, et ce serait notre grief, Conquet est resté obstinément *traditionnaire;* dans l'art des jardins bibliographiques il n'a pas dépassé Le Nôtre; c'est-à-dire qu'il s'est montré ami de l'alignement, du bien peigné, du ratissage et du correct à outrance sans ouvrir de nouvelles perspectives sur aucun des points du domaine livresque. — Il nous a dotés de vingt beaux ouvrages que nous avons tous, par sincère sympathie, revêtus de nos privilèges; mais, au milieu de ces vingt volumes irréprochables comme la froide beauté vertueuse, il ne nous a pas encore permis d'applaudir à un *seul livre* ORIGINAL, à un beau fils naturel de l'art et de la fantaisie, très irrespectueux du passé.

Un livre original, c'est-à-dire une publication ingénieuse, nouvelle, étonnante, bizarre, montrant des sentiers non battus, des formules encore vierges. Un livre original, c'est mieux encore, c'est un livre tout ce qu'il y a de plus sujet à controverse, un ouvrage souvent même mal venu, ayant un manque d'unité, des trahisons d'exécution, peut-être, au surplus, des faiblesses de procédés, mais enfin *un original*, un irrégulier, un livre de bohème, laissant voir ce je ne sais quoi qui est comme la fleur des choses nouvelles et, en outre, montrant l'indépendance de ses filiations et la belle allure des êtres insoumis aux règles trop aisément admises.

Nous ne ferions pas le *Livre Moderne* si nous pensions autrement, et si, aux louanges très véridiques dont nous gratifions L. Conquet, nous ne mettions une sourdine. Nous n'ajouterons ici que l'expression d'un désir, celui de voir ce Libraire-Éditeur encore si remuant, si jeune et si justement orgueilleux de sa situation acquise, ne pas se reposer sur le socle de ses publications devenues « rares et curieuses ». — Qu'il veuille

bien essayer d'aller de l'avant, qu'il cherche, qu'il s'ingénie, qu'il ne craigne point d'oser des gravures en couleur à l'eau-forte, des impositions nouvelles, des mariages de textes et de vignettes aquarellées, qu'il nous sorte du noir de ses titres, du fini admirable de ses gravures au burin, impeccables même à la loupe. L'esprit de l'homme est ainsi conçu, qu'il se lasse plus du parfait que de l'imparfait et il n'est pas un seul de nous, je le pense tout au moins, qui ne ferait des traits à la Vénus de Milo en faveur d'une faunesse de Clodion ou d'une baigneuse de Pradier. — La beauté du diable est plus affolante que la beauté classique.

Mais c'est trop montrer de pédanterie bibliognostique et assez faire le néo-rhéteur. — Présentons maître Conquet dans une hâtive silhouette bibliographiée.

Tout le monde des arts et des lettres, de la finance assise et de la magistrature ambulante connaît l'Éditeur de luxe et le libraire d'art de la rue Drouot. — Un petit homme fort, vigoureux, agile, de la solide race de l'Aveyron, relevant d'une main fébrile une chevelure grisonnante dont les mèches sont parfois rebelles aux caresses de ses doigts.

Agé de quarante-deux ans environ, très avenant, très renseigné sur toutes les choses de la librairie de ce siècle, il séduit tous ses clients de passage qui deviennent vite ses fidèles attitrés après avoir franchi son seuil.

Une vie laborieusement remplie comme on le verra.

A ses débuts, d'abord commis chez Rouquette où il séjourna peu de temps, et d'où il partit, taquiné par la passion de la photographie à laquelle il faillit se livrer entièrement. Mais le bouquin l'avait impressionné plus fortement que le collodion, il y revint et entra chez

Garousse, son cousin, libraire au boulevard Bonne-Nouvelle.

Ce fut dans cette maison que tous les curieux éclos à la vie et à l'amour des livres, vers les cinq ou six années qui suivirent la guerre, connurent le jeune Conquet, qui, lui aussi, était bibliophile d'instinct et de vocation, cela se flairait à première vue. — N'ayant pas encore atteint la trentaine et très fougueux, très entraînant, il se créa dans la librairie qui faisait face au Gymnase la clientèle sympathique et dévouée de tous les jeunes amateurs qui se ruaient alors vers le livre avec une ardeur d'autant plus méritoire que leur bourse ne les secondait pas toujours par l'équilibre des lois de pesanteur. Conquet comprit qu'il fallait ouvrir une nouvelle voie aux investigations de ces jeunes curieux. Les livres à vignettes du XVIIIe siècle, de prix fort élevés, ne permettaient pas d'aspirer à des possessions dignes d'un Fermier général, aussi le petit commis de Garousse, déjà maître en la demeure de son cousin, se mit avec zèle, avec ardeur et intelligence, à s'attaquer à d'autres livres moins en faveur, et ce fut lui qui devint en partie le véritable instigateur du mouvement qui porta les Bibliophiles vers les Romantiques, les Illustrés du XIXe siècle et les petites curiosités littéraires dans le genre Malassis.

Parmi les Bibliophiles qui fréquentaient alors chez le petit commis Conquet, on comptait Jules Claretie, Monselet, Paul Gallimard, Abel Giraudeau, Jules Brivois, Decaux, etc., et plusieurs d'entre ceux de ce temps-là possèdent encore des livres, introuvables aujourd'hui, qui leur ont été dénichés par le fureteur enragé qui créait une nouvelle école en la boutique de Garousse, inconscient de cette révolution opérée sous son toit.

En 1874, celui-là avait succédé à celui-ci, et le futur

éditeur de la *Chartreuse de Parme* se tirait du mieux qu'il pouvait de son rôle de patron. Peu fortuné, avec un capital roulant très léger, il fallait acheter, acheter souvent et toujours pour faire un négoce productif, et la caisse n'était pas pleine tous les jours. Mais Conquet luttait avec opiniâtreté; il avait pris en sa compagnie son ami Poisson, qui l'aidait de son mieux à remonter le courant; ce même brave Poisson, qui est encore aujourd'hui la doublure de Conquet bibliophile, une doublure solide frappée de la dentelle à roulette de l'amitié. Poisson, le secrétaire, parfois même le conseiller du libraire à la mode, est resté attaché à la proue éditoriale du raréfacteur des Romantiques. N'est-ce pas curieux, l'association de ces deux noms maritimes : Conquet et Poisson, ces nouveaux Oreste et Pylade; on n'y songe pas tout d'abord, mais la vie a de ces bizarres rapprochements de noms sur le ciment des affections naturelles.

Ce fut en 1880 que Conquet émigra du boulevard Bonne-Nouvelle vers la rue Drouot, à deux pas du boulevard et à deux enjambées de l'Hôtel des ventes. Il s'y installa avec un luxe tout moderne, dans une boutique vaste, largement vitrée et laissant voir partout des livres comme en un mirage des pèlerins voient les paradis rêvés. En 1881, l'éditeur apparut avec la publication de ce chef-d'œuvre littéraire: *Mon oncle Benjamin*. C'était une tentative; elle réussit bien, au delà de l'espérance de l'entrepreneur, et l'on sait depuis avec quel souci de mieux faire Conquet, éditeur, a graduellement fait monter le nombre déjà respectable de ses impressions de luxe et d'art.

La caractéristique la plus originale de ce libraire, c'est qu'il a toujours été et qu'il est resté bibliophile. — La plupart de ses clients sentent chez lui le confrère plus

que le négociant. Il aime les livres, les connaît, les apprécie, les confie au bon faiseur et sait en faire des joyaux sur lesquels Cuzin, Marius Michel et dix autres maîtres relieurs ont mis glorieusement leur signature.

Dans la boutique actuelle de Conquet, au *five o'clock-book*, on est sûr de pouvoir passer une heure instructive en maniant des livres sur lesquels vous apprenez mille particularités ignorées. On ne trouve là, du reste, que le *nanan des curieux,* le fin du fin, l'édition rare en état d'origine, conservée intacte sous le manteau somptueux de la reliure. *On peut toucher,* comme chez la femme colosse, et ce sont des délices, car vous n'avez là sous la main, ni des *rognures* ni des *graillons,* comme dirait l'ami Béraldi, mais des ouvrages de marque, lavés, encollés, reliés sur brochure avec des états, des suites, parfois des *fumés,*..... je ne vous dis que cela!

Et, tandis que vous bouquinez dans les Grandeurs, la main intimidée par la beauté caressante des maroquins, vous sentez que votre intellect baigne et macère dans le jargon bibliophilesque; votre oreille perçoit des conversations qui eussent bouleversé l'entendement du bon La Bruyère, le cruel proclamateur du mot *Tannerie;* vous apprenez les on-dit, les nouvelles, le langage spécial des gens du bel air bibliographique; vous voyez enfin défiler tout un monde de célébrités diverses, artistes, littérateurs, critiques dont les noms cités feraient une longue nomenclature.

Sur la table placée au milieu de la boutique et autour de laquelle les habitués prennent chaise, sont disposées les nouveautés du jour parues chez tous les libraires parisiens. — On les prend, on les soupèse, on les palpe, on en inventorie les vignettes et généralement on les *bèche,* on les *chine,* on les *éreinte,* si bien qu'il en reste

rarement quelque chose. Conquet, très exclusif en fait de livres illustrés, n'est pas le plus conciliant de tous les *bêcheurs* réunis chez lui; — il vous a un mouvement d'épaule, une moue méprisante qui cassent un livre en deux. — On n'est pas tendre *pour le confrère,* à la rue Drouot; mais, dans le métier, chacun défend sa reliure, car il serait puéril de le cacher dans la mêlée des efforts communs, — trouer la peau du voisin, c'est encore protéger la sienne, — le système des éreintements mutuels étant en vigueur dans toutes les corporations.

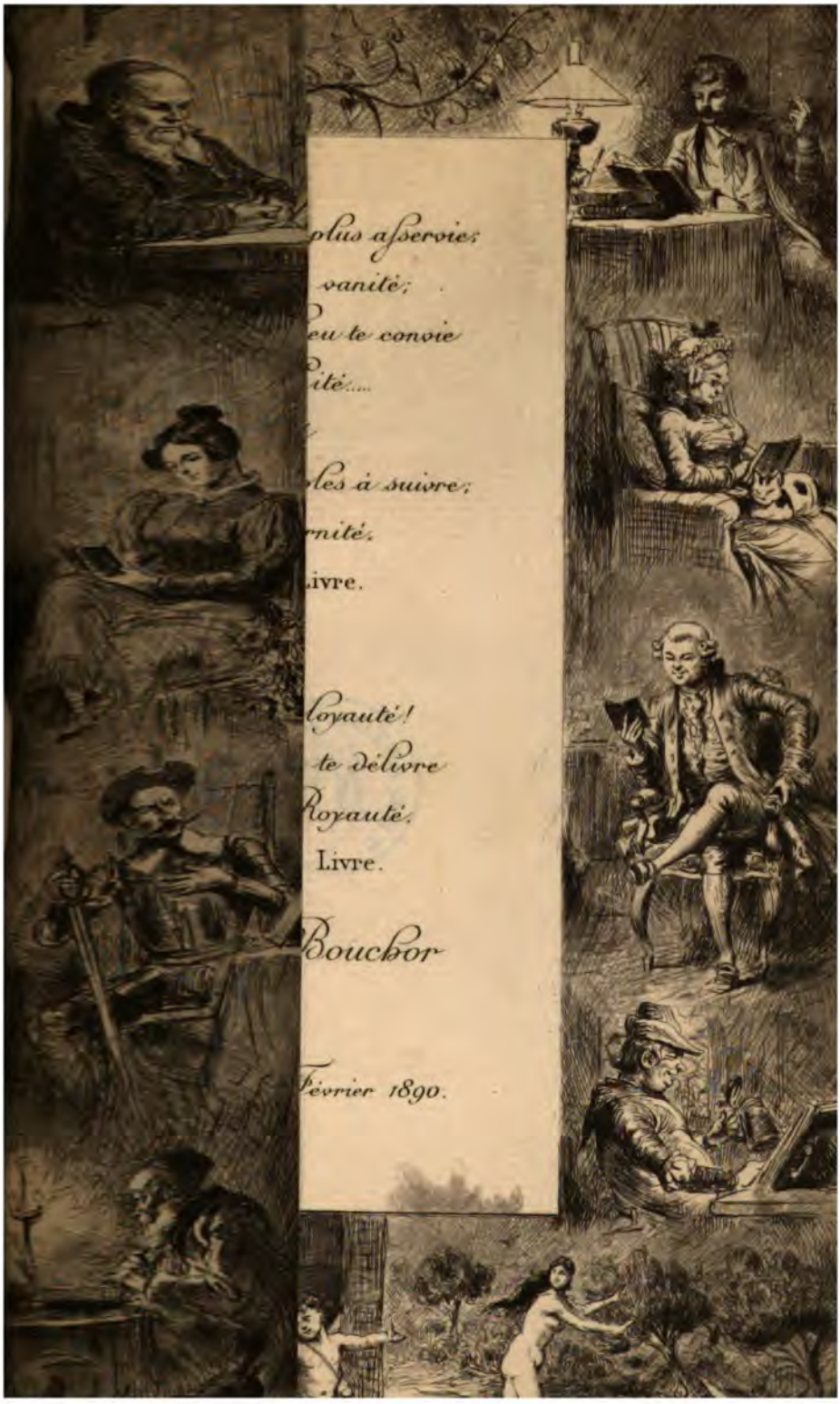
Mais un régal incomparable vous attend peut-être et, si vous voyez Conquet dispos, souriant et de loisir, n'hésitez pas; priez-le de vous introduire dans sa chambre du fond, où se trouve sa bibliothèque privée. Sous une large bibliothèque vitrée, l'éditeur du *Brivois* a réuni une série de plus de 300 volumes absolument hors ligne qu'il a enrichis d'aquarelles, d'états de gravures, de dessins originaux, d'autographes d'auteurs et illustrateurs de tout ce que le délire d'imagination du collectionneur peut inventer. Ces livres inouïs et qui, vendus aux enchères actuellement, monteraient certainement à plus de cent cinquante mille francs, sont tous brillamment habillés dans les plus nobles reliures exécutées par les premiers bibliopigistes de Paris.

Sur le premier feuillet de garde de chacun de ses livres, Conquet a collé son *ex-libris.* Un gros oiseau chantant sur des livres, avec cette devise : *J'ouvre l'œil;* l'eau-forte de cet ex-libris est de Champollion, je crois, d'après une composition de Giacomelli. Pourquoi un oiseau? me dira-t-on. — Je l'ignore; mais, si j'avais à fournir une opinion, je dirais qu'à mon avis ce ne peut être là assurément qu'un merle blanc. Cette bibliothèque, pour être sommairement cataloguée, demanderait une forte

brochure ; nous n'y égarerons donc pas notre plume par esprit de prudence, mais sur un exemplaire de la *Mi-Carême* de Meilhac et Halévy, nous cueillerons simplement ce joli quatrain de l'auteur de *Décoré :*

Pour que notre âme soit en fête,
Pour avoir un bonheur complet,
Que faut-il ? Faire la conquête
D'un livre édité par Conquet.

N'est-ce pas un parchemin que cette dédicace et pouvions-nous trouver meilleure citation pour mettre fin à cette hâtive étude de bibliopole-bibliophile ?



plus asservie;
vanité;
eu te convie
ité....

les à suivre;
rnité.
Livre.

loyauté!
te délivre
Royauté.
Livre.

Boucher

Février 1890.

THE ASTOR LIBRARY
NY

CUEILLETTES LITTÉRAIRES

Singularités. — Pièces inédites et oubliées.
Notes curieuses — Diversités

La Bibliomanie au Théatre. — L'accueil fait à la notice sur le *Voyage autour de ma Bibliothèque,* d'Antoine Caillot, nous encourage à publier ici une autre notule sur une curiosité de même nature. Toutefois, ce n'est plus d'un roman qu'il s'agit, mais d'une pièce de théâtre, récemment découverte dans un recueil factice de productions dramatiques. Elle doit être fort peu commune, car on ne la trouve que rarement, et l'exact Quérard ainsi que le copieux catalogue Soleinne ne la mentionnent pas. Jugez un peu ! — En voici la description :

La Bibliomanie, *comédie en trois actes et en vers*, par Prévost, lieutenant de gendarmerie, à Provins. — Prix :

noms des personnages, suivant la mode ancienne, sont significatifs; cé sont :

VOLUMEN, bibliomane, *amateur de vieux livres.*

CÉCILE, sa fille.

DORVAL, bibliomane, *amateur de nouveautés*, amant de Cécile.

FEUILLET, bibliothécaire de Volumen.

OCTAVO, garçon de bibliothèque de Volumen.

VIGNETTE, suivante de Cécile.

GRIFFON, écrivain public.

Le théâtre représente une belle Bibliothèque remplie de vieux livres et de meubles antiques, « mais très beaux » *(sic)*.

L'intrigue est des plus simples : le riche Volumen, ancien sous-fermier, occupe les loisirs que lui a faits la suppression de la ferme, à collectionner des livres, des *vieux*, des manuscrits surtout, que le bonhomme est d'ailleurs parfaitement incapable de comprendre et même de lire. Feuillet, son ancien secrétaire, flatte de son mieux cette manie qui justifie son nouvel emploi de bibliothécaire; à son instigation le vieillard sème à profusion les assignats pour de très médiocres acquisitions, sur lesquelles l'aigrefin Feuillet ne manque pas de prélever un honnête bénéfice.

Dorval, le fiancé de Cécile, jeune homme de goût, amateur de *nouveautés*, ne montre point autant de souplesse à l'égard des manies de son futur beau-père. Il le raille si imprudemment sur sa passion des vieilleries, que Volumen exaspéré le congédie tout net et fait choix, pour sa fille, du complaisant Feuillet, tout heureux, comme on peut croire, de cette aubaine inespérée. Désespoir des amants que, suivant les us du vieux répertoire, la fine

servante Vignette — avec lettres — se charge de tirer de peine. Son petit complot se réduit à ceci : elle prouve à Volumen que Feuillet est un fripon qui ne le flagorne que par intérêt et qui le vole; l'écrivain Griffon arrive à point pour déclarer que c'est lui qui est le copiste d'un manuscrit des *Caquets de l'Accouchée*, commandé par Feuillet, moyennant deux mille livres, et revendu six mille au vieux bibliomane. On devine le reste, Feuillet est lestement mis à la porte par Volumen, qui marie enfin les deux amants. Inutile d'ajouter que Vignette épouse Octavo.

Tout cela, comme on le peut voir, sans être fort « empoignant », a le tort d'être long et fade. Quant au talent poétique de l'auteur, il suffira, pour en donner l'idée, de citer quelques vers choisis parmi les moins ternes. Ainsi par exemple, Octavo, déplorant le nouveau genre de vie de son maître, dit :

Boire, manger, dormir était son habitude;
Que n'a-t-il, sur ces points, poussé plus loin l'étude?
Il regrette aujourd'hui le temps qu'il passe au lit,
Et court une journée après un manuscrit;
Plus les livres sont vieux et plus il les achette;
Il ne rentre jamais qu'il n'ait fait quelque emplette
Et l'argent qu'il dépense est d'autant plus en vain
Qu'on ne le voit jamais avec un livre en main.
Ah! qu'un bien mal acquis rarement nous profite!

Ce même Octavo, qui est vraiment le sage de la pièce, apostrophe ainsi un tas de bouquins dont l'a gratifié Volumen :

Je vais dans ma mansarde emporter mon cadeau
Et mettre à part Vadé, pour meubler mon cerveau;
Pour vous, infortunés, oubliés pour la vie,
Vous irez sur les quais, au soleil, à la pluie,
Attendre, en pourrissant, qu'un oisif campagnard
Jette, en passant, sur vous un coup d'œil, par hasard.

A noter cette réflexion de Volumen partant en chasse :

> . . . . . Il se fait déjà tard ;
> Je devrais avoir fait la moitié de ma ronde,
> *Un bon achat, souvent, dépend d'une seconde.*

Ce qui précède, du reste, doit suffire à faire comprendre qu'une *vraie* pièce sur la Bibliomanie est encore à composer. — *A l'œuvre, mes Amis !*

NOTE D'UN CORRESPONDANT.

Dans la livraison de janvier (p. 45), il est parlé d'un travail projeté sur les ouvrages que les illettrés réclament dans les bibliothèques publiques, et on cite quelques exemples de bonnes bourdes commises sur certains bulletins de demandes. Ce travail existe ; j'en ai tenu le manuscrit tout préparé pour l'impression. C'est l'œuvre d'un homme de mérite, *Théophile Baudement*, conservateur à la Bibliothèque nationale, mort en 1874, à qui l'on doit plusieurs traductions d'auteurs latins compris dans la *Collection Nisard* et une intéressante plaquette sur *le Rabelais de Huet* (Jouaust, 1867).

Le manuscrit de Baudement, composé, autant qu'il m'en souvient, d'une centaine de feuillets du format de papier à lettres, eût fourni la matière d'un charmant in-18. Il m'a été *montré* par un des neveux et héritiers du défunt, qui me consultait sur les moyens de l'éditer « fructueusement ». — Je ne puis en dire le titre exact.

Je donnai les meilleurs conseils qu'il me fut possible au neveu de l'auteur. Sans doute, il ne put s'accorder avec aucun des éditeurs que je lui indiquai ; il attribuait, à vrai dire, un prix énorme au manuscrit qu'il pensait devoir lui rapporter des sommes considérables.

Il est regrettable que le travail de Théophile Baudement, qui avait de la finesse et de la gaieté, n'ait pas vu le jour; ce devait être fort récréatif. Le manuscrit a dû rester dans la famille, à moins qu'il n'ait été acquis, de gré à gré, par quelque bibliotaphe jaloux de garder pour soi seul les joyeuses bévues patiemment collectionnées par l'érudit bibliothécaire...

M. Émile Zola, qui se présente à l'Académie en compagnie de douze autres candidats, a singulièrement oublié ses majestueuses indignations d'autrefois et, parmi les diatribes imprudentes qu'il a jadis publiées, nous avons plaisir à recueillir la suivante qui a paru dans une étude sur Balzac, à la page 38 des *Romanciers naturalistes* (Charpentier, in-18); — savourez le morceau :

L'échec de Balzac auprès de l'Académie suffit à juger cette institution caduque qui s'entête à vivre dans les temps nouveaux. Elle a perdu depuis longtemps toute action sur les belles-lettres. Elle ne peut même pas achever le dictionnaire que M. Littré a terminé avant elle. Chaque année, elle se contente de distribuer des prix de littérature, comme on distribue des images de sainteté dans les couvents, aux plus sages et aux plus religieux. *Le grand courant moderne, qui doit fatalement l'emporter un jour, passe, sans s'inquiéter de ce qu'elle fait ni de ce qu'elle pense.* Et il est des années où l'on peut véritablement croire qu'elle n'existe plus, tant elle paraît morte. *Pourtant, la gloriole pousse encore nos écrivains à se parer d'elle comme on se pare d'un ruban.* Elle n'est plus qu'une vanité. Elle croulera le jour où tous les esprits virils refuseront d'entrer dans une compagnie dont Molière et Balzac n'ont pas fait partie.

Décidément, une vérité chaque jour plus triste à

découvrir, c'est que ce n'est pas le talent qui manque à l'homme, mais l'*homme* qui manque au talent. M. Zola, qui n'avait pas le désir d'Académie, a succombé normalement à cette vanité, grâce au gros point de vue bourgeois qui est en lui. L'esprit viril dont il parle lui a fait défaut. — Flaubert disait de Dumas fils : « Il veut être de l'Académie, il est bien modeste. » — M. Zola rêve de l'Académie, comme le négociant rêve des médailles et décorations officielles qui poussent à la vente. N'a-t-il pas formulé, dans le même ouvrage signalé plus haut (p. 38), cette opinion qui montre bien le mercantilisme de ses vues actuelles :

Dans notre pays, l'on veut que le talent soit patenté; pour le reconnaître, les bourgeois ne s'inclinent que devant l'écrivain qui porte l'estampille de l'Institut. *Les livres de cet écrivain s'écoulent à un beaucoup plus grand nombre d'exemplaires, sa personne devient comme sacrée.*

Le talent considérable de l'auteur de *Pot-Bouille* ne sera pas encore patenté A. G. D. A. en avril prochain. Le fauteuil d'Augier ne deviendra point le siège d'Augias — comme on dit dans le Parti des Ducs. — M. Zola attendra quelque temps la patente qu'il réclame pour ses œuvres, par le vulgaire désir de maintenir le gros tirage.

Henri Meilhac, l'auteur de la *Margot* en vogue au Français, est un fin bibliophile dont nous aurons quelque jour plaisir à esquisser la physionomie bibliothécographiée. Aujourd'hui nous nous souvenons qu'il fut poète avant de songer sérieusement à devenir Immortel et nous éprouvons un sentiment de joie maligne à publier

ici, à titre de curiosité littéraire, le bizarre et piquant sonnet suivant de l'ancien collaborateur de Ludovic Halévy.

Un sonnet, dites-vous; savez-vous bien, madame,
Qu'il me faudra trouver trois rimes à sonnet?
Madame, heureusement, rime avec âme et flamme,
Et le premier quatrain me semble assez complet.

J'entame le second, le second je l'entame
Et prends en l'entamant un air tout guilleret.
Car, ne m'étant encor point servi du mot âme,
Je compte m'en servir et m'en sers en effet.

Vous m'accorderez bien, maintenant, j'imagine,
Qu'un sonnet sans amour ferait fort triste mine,
Qu'il aurait l'air boiteux, contrefait, mal tourné.

Il nous faut de l'amour, il nous en faut quand même,
J'écris donc en tremblant : Je vous aime, ou je t'aime,
Et voilà, pour le coup, mon sonnet terminé.

Le tour en est galant et la chute admirable Ne pensez-vous point que ce sonnet eût reçu un chaleureux accueil à l'hôtel d'Arthémise? La marquise de Rambouillet et Mlle Paulet, *la Lionne*, se fussent pamées à son audition, bien qu'en agitant l'éventail pour la conclusion.

Dans un ancien numéro du journal disparu, le *Parlement* (12 février 1882), nous trouvons, sous la signature de Paul Bourget, cette jolie description de la Bibliothèque de l'homme de lettres, à propos de la vente de Paul de Saint-Victor, qui eut lieu vers ce temps-là :

Surtout la bibliothèque de l'homme de lettres est une sorte d'être vivant dont chaque livre est comme la cellule. Vous rencontrerez sur les rayons d'en bas, ceux qui sont bien à portée de la main, les volumes que l'écrivain relit dans les jours de reploiement d'esprit. Celui-ci préfère les moralistes, et c'est Montaigne ou c'est Pascal, c'est La Rochefoucauld,

c'est le Stendhal de la *Correspondance* qu'il ouvre au hasard, pour raviver en lui le goût de la réflexion personnelle et solitaire. Cet autre ne se complaît que dans les feux d'artifice de style et l'invention violente des images; il dira comme Gautier dans *Albertus :*

> . . . Et dites qu'on m'apporte
> Un tome de *Pantagruel!*

C'est Rabelais, c'est Saint-Simon, c'est Chateaubriand dont il contemplera quelques périodes furieusement colorées. Cet autre s'enivrera de la mélodie d'un poète préféré. Tous ont ainsi des auteurs dont ils sont les tout proches parents par l'arrière-fond de la sensibilité. Puis c'est sur d'autres rayons les livres d'il y a déjà vingt ou trente années, dans leurs premières éditions. Ce sont les livres donnés par les amis. Les volumes sont là, ornés de leur dédicace. L'ami est mort, ou, s'il vit, parfois il n'est plus l'ami. Des reliures précieuses ou commodes attestent le goût luxueux ou pratique du maître... Et tout ce petit univers d'idées doit cependant être dilacéré. L'homme de lettres est malade, il est mort, et déjà les amateurs guettent leur exemplaire. Les indifférents entrés à l'hôtel Drouot par flânerie auront aussi le leur, et montreront à d'autres indifférents avec un orgueil naïf la signature de l'écrivain défunt!... Heureusement qu'en dépit du mot du poète, il n'est pas d'âme aux choses et que ces livres chéris, ces beaux livres, ne sentent rien!

Nous avons parlé de la magistrale façon dont le regretté J. Barbey d'Aurevilly rédigeait ses dédicaces. Un bibliophile très délicat et amoureux d'ouvrages modernes, M. Ernest Chaze, nous communique les jolis vers suivants, écrits en encre polychrome par le maître styliste sur un exemplaire des *Diaboliques*, relié par Thibaron en maroquin rouge, avec milieu et dos orné :

A Qui relie mon Livre et lie mon cœur.

Un jour, racontent les chroniques,
Et ce trait m'a toujours semblé touchant et beau,
Sur deux amants, hardis comme mes *Diaboliques*,
Et qui faisaient l'amour au fond des basiliques,
Un saint roi jeta son manteau!
C'était le temps des Rois et non des Républiques!
Mais toi, tu n'es pas Leffemberg...
Toi, tu te moques bien des morales publiques!
Et tu vas me couvrir mes pauvres sataniques
D'un manteau des plus magnifiques...
Chaze, tu m'es le Roi Robert!

Quelle allure! hein! et quelle noblesse magnifique dans tout ce que signa ce véritable preux des lettres!

Nous recevons la communication suivante :

L'un de vos collaborateurs, qui signe *Polymorphile*, a bien voulu, en termes fort aimables, me signaler un quatrain dont feu Alexandre Dumas aurait été le père. Permettez-moi de lui opposer, au sujet de cette paternité, les réflexions insérées dans *l'Argus Soissonnais* du 22 janvier 1890.

D'après ce dernier journal, les vers cités seraient de M. de Tillancourt. « Ils s'appliquaient à M. Charles Méaulle, fils de Jean-Baptiste Méaulle, député à la Convention et qui fut le collègue du regretté député de l'Aisne à l'Assemblée nationale de 1847, comme représentant d'Ille-et-Vilaine.

« M. Méaulle, qui ne rappelait en rien Apollon, avait donné son portrait à M. de Tillancourt, avec cette inscription placée dans la marge supérieure : Méaulle (Ille-et-Vilaine). M. de Tillancourt, en contemplation devant ce portrait, s'écria :

Cette image dont j'ai l'étrenne
Représente Méaulle au regard incertain.
On lit en haut : *Ille-et-Vilaine*,
On devrait dire : « Il est vilain. »

J'abrite donc ma défense derrière l'article 340 du Code

civil qui interdit la recherche de la paternité, mais je ne crois guère, malgré les assertions portées aux pages 45 et 46 du *Livre moderne*, qu'il faille grossir de ces quatre vers le bagage poétique de l'illustre enfant de Villers-Cotterets.

C. Glinel.

M. Glinel, qui est évidemment le rédacteur anonyme de *l'Argus Soissonnais*, — ô Scatographes, eussiez-vous inventé ce titre de journal! — nous permettra de penser que M. de Tillancourt, qui tenait fort souvent ses calembours de seconde main et qui était peu scrupuleux sur le choix, à dû confisquer à son profit et dénaturer le quatrain que nous avons cité et qui nous a été donné à Rennes avec toutes les garanties de paternité désirables. Mais ces quatre petits vers plaisants ne méritent pas une plus longue argumentation. Terminons ici ces *Cueillettes littéraires*, la provision est suffisante.

EXCURSION BIBLIOGRAPHIQUE

Aux frontières des Nouveautés littéraires

Vous vous souvenez que le mois dernier, sous la conduite de notre Directeur du *P.-L.-M.* (traduisez toujours : *Paris-Livre-Moderne*), fut inauguré *l'Express-Bibliographe*, un vrai train de plaisir constamment égayé par les ingénieux aperçus, la causerie pleine d'impromptu et la verve du conducteur, qui ne nous fit stopper qu'aux plus attrayantes stations du réseau. Aussi, le simple chef de train, chargé dès aujourd'hui de diriger ces excursions bibliographiques, éprouve-t-il de légitimes inquiétudes ; car, s'il n'appréhende ni de dérailler, ni de s'égarer dans un pays qu'il parcourt depuis plus de vingt ans, il redoute, à juste titre, une comparaison malaisée à soutenir avec son devancier. Il s'empresse donc de solliciter l'initiale indulgence, et, son itinéraire étant assez chargé, il donne, sans plus tarder, le signe du départ.

En voiture, en voiture, un coup de timbre, un coup de

levier, quelques tours de roue, et nous voici à la première halte désignée sur l'ordre de route, celle des :

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

Hum! l'aspect du pays n'est pas gai et le sol en paraît bien aride. Voyons vite qui nous attend en ces contrées peu fréquentées des bibliophiles.

C'est d'abord *Saint Thomas d'Aquin et la Philosophie cartésienne* (chez Victor Lecoffre), par le R. P. Élisée Vincent Maumus, des frères prêcheurs, docteur en théologie. A quoi tendent ces deux gros volumes? A rien moins qu'à prouver que l'illustre docteur du XIIIe siècle, l' « Ange de l'école », la gloire de l'ordre de Saint-Dominique, était infiniment plus fort et plus logique que Descartes, le père de la philosophie moderne, qui, suivant l'auteur, a commis de très grosses erreurs. Dans cette œuvre consciencieuse, le R. P. Maumus a naturellement, comme on dit, prêché pour son saint. Notons, en passant, que son livre, qui n'est pas pour plaire beaucoup à Messieurs les professeurs de Sorbonne, contient un bien étonnant chapitre sur l'accord possible de la célèbre théorie de la « prémotion physique » avec la doctrine du libre arbitre.

La Philosophie de Lamennais, par M. Paul Janet (chez Félix Alcan), est une œuvre beaucoup plus accessible au commun des lecteurs, et son éminent auteur y a merveilleusement exposé les évolutions successives du célèbre écrivain.

Voici maintenant M. Maurice Vernes qui vient, dans *les Résultats de l'exégèse biblique* (chez E. Leroux), résumer, avec sa haute compétence, les travaux de la critique moderne appliquée à l'étude des Livres saints; mais nous ne pouvons nous arrêter même un moment à un ouvrage de cette importance, car déjà *l'Express-Bibliographe* est reparti pour nous déposer à la station :

HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Malgré l'accalmie ordinaire au mois des étrennes, nous rencontrons assez de monde aujourd'hui dans ce grand débarca-

dère où divers embranchements viennent verser une foule pittoresque et bigarrée : historiophiles purs, bien emmitouflés de chartes et de documents pour affronter les brumes du passé, géographes armés de compas et de lunettes, voyageurs bottés d'épaisses cnémides de cuir et coiffés du casque blanc qui défie les ardeurs du soleil des tropiques.

Le premier compagnon de route qui se présente est M. Paul Lejay, portant sous le bras ses *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or* (Ém. Bouillon, in-8°), recueil utile et bien fait qui rendra de réels services à la science épigraphique. Les centaines d'inscriptions, fidèlement reproduites et ingénieusement commentées, qu'il a recueillies sur des monuments de toute nature, aideront à fixer bien des points encore douteux de la vie publique et privée de nos ancêtres, pendant les cinq premiers siècles de notre ère.

Voici maintenant un laborieux s'il en fut, M. le comte Hector de la Ferrière, qui a consacré sa longue et honorable carrière à fouiller les petits coins du XVIe siècle. Il nous offre dans *Henri IV, le Roi, l'Amoureux* (Calmann Lévy), trois nouveaux essais sur « le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ». D'abord il conte les péripéties du premier mariage du Béarnais avec Marguerite de Valois, ainsi que les négociations difficiles poursuivies à Rome, à la veille de l'abjuration du prince. Puis, et c'est assurément la plus curieuse partie de ce volume documenté, l'auteur retrace l'histoire des dernières amours du roi Vert-Galant. Le caractère et les intrigues de la fameuse duchesse de Verneuil sont ici présentés sous un nouveau jour ; ce qui n'est ni moins neuf, ni moins intéressant, c'est le chapitre relatif à la mort du roi, aux révélations, trop négligées par les historiens, de la femme de confiance de la duchesse de Verneuil, une certaine d'Escoman, qui accusait, et non sans vraisemblance, son ancienne maîtresse et le duc d'Épernon d'avoir été les complices de Ravaillac. Il y a là une source d'indications précieuses pour l'étude de cette énigme historique, toujours posée et jamais résolue : les causes de l'assassinat d'Henri IV.

M. Henri Wallon poursuit le cours de ses admirables recherches sur *les Représentants en mission et la justice révolutionnaire en l'an II* (Hachette); son quatrième tome, consacré aux départements de la frontière du Nord et aux provinces d'Alsace et de Lorraine, n'est pas moins terrifiant que ses devanciers. Ah! ils allaient bien, nos pères de 1793-1794, et c'était une bien belle chose que la justice confiée à des scélérats tels que l'abominable Euloge Schneider, de Strasbourg, qui parcourait ses « états » entraînant après lui la guillotine.

A quelque opinion que l'on appartienne (à moins que l'embarras du choix ait fait renoncer à en avoir aucune), on ne saurait se désintéresser du livre posthume de M. le duc d'Orléans, *Récits de campagne,* 1833-1841 (Calmann Lévy), publiés par ses fils, M. le comte de Paris et M. le duc de Chartres. Ces mémoires, demeurés jusqu'à présent inédits, retracent avec une vigueur singulière les glorieux exploits de nos armées pendant les expéditions de Mascara (1835) et des Portes-de-Fer (1839). Il se dégage de ces « Commentaires » d'un prince-soldat un discret parfum d'héroïsme et de fortifiantes leçons de vrai patriotisme et de dévouement au devoir.

Passons maintenant, si vous voulez bien, aux récits des voyageurs, ces hardis pionniers de la civilisation et de la science, qui, possédant vraiment, comme dit le poète antique, *robur et æs triplex*, affrontent mille périls, parfois même une mort horrible, avec autant de courage que d'abnégation et d'absolu désintéressement.

C'est ainsi, par exemple, qu'un savant naturaliste norvégien, le docteur Carl Lumholz, désireux d'accroître nos connaissances sur la faune et la flore australiennes, s'est condamné à passer cinq années (1880-1884) au milieu des plus sauvages indigènes de l'Australie orientale (Queensland). Vous imaginez quelles privations, quelles peines il a subies, quels dangers il a courus parmi ces hommes plus que primitifs et parmi leurs hideuses femelles, adonnés les uns et les autres à l'anthropophagie. Lisez d'ailleurs le livre du docteur C. Lumholz, *Au Pays des cannibales* (Hachette, gr. in-8°, nombreuses figures),

et vous aurez une exacte idée des fatigues de son auteur et des précieuses découvertes dont il a pu enrichir l'histoire naturelle.

La mission accomplie par M. J. Chaffanjou, aux bords des fleuves *l'Orénoque et le Caura* (Hachette, figures), ne saurait non plus passer pour un voyage d'agrément. Que de patience et de persévérance il a fallu à l'intrépide explorateur français pour pénétrer jusqu'aux bassins supérieurs de ces deux grands fleuves, à travers les contrées du continent sud-américain, peuplées seulement de multitudes de bêtes désagréables et de rares indigènes plus déplaisants encore !

Lumholz et Chaffanjou, toutefois, ne semblent pas avoir atteint le comble des misères de l'exploration, si on compare leurs récits aux deux suivants qui se complètent bien l'un par l'autre : *la Délivrance d'Émin pacha*, d'après les lettres de H. M. Stanley (Hachette), et *Stanley au secours d'Émin pacha*, par A.-J. Wauters (Quantin). C'est dans ces volumes, dignes d'être entre toutes les mains, que l'on se rend compte de ce que peut l'énergie humaine contre les efforts combinés du terrible sol de l'Afrique centrale et de ses bizarres et tant variées populations.

Ne quittons pas cet arrêt déjà long, sans jeter, avec M. Louis Henrique, un coup d'œil sur nos possessions et protectorats de l'hémisphère sud et de l'océan Pacifique. Son quatrième et dernier tome des *Colonies françaises* (chez Quantin) nous sera un guide aussi attrayant qu'instructif à feuilleter jusqu'au moment où nous arrivons au pays des :

BEAUX-ARTS.

C'est ici que le fameux *utile dulci* trouvera une fois de plus son application ; quatre volumes bien faits, pimpants, largement illustrés et fort intéressants nous attendent ; à peine, hélas ! avons-nous le temps de les décrire.

L'*Histoire de la peinture décorative* (chez H. Laurens, in-8°), par M. A. de Champeaux, bibliothécaire de l' « Union

centrale des Arts décoratifs », est un résumé très méthodique des progrès accomplis, depuis trente siècles, dans une branche de l'art pictural qui n'a pas encore été, que nous sachions, étudiée isolément. Les styles, les caractères distinctifs de chaque époque et de chaque école y sont nettement définis; la conclusion de l'ouvrage n'est pas très flatteuse pour notre temps, dont le caractère particulier semble être de n'avoir pas de style personnel.

La maison Quantin nous présente les tomes XXXIII et XXXIV de son excellente « Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts ». Avec M. Lecoy de La Marche, nous apprendrons à connaître *les Sceaux*, dont on n'avait pas, jusqu'ici, assez apprécié l'importance au point de vue des mœurs, usages et costumes du moyen âge et dont les érudits tireront si bon parti pour l'étude historique proprement dite. Voilà heureusement la sigillographie « lancée », et nous pouvons nous attendre à voir paraître maints bons travaux sur cette science intéressante. Avec *l'Art héraldique*, de M. H. Gourdon de Genouillac, nous reprendrons goût à l'étude du blason, si bien connu jadis, aujourd'hui presque totalement négligé. Et c'est un grand tort, car rien n'est plus utile que cette science pour empêcher les artistes modernes de tomber dans de grossières erreurs héraldiques, et pour mettre les collectionneurs en garde contre les supercheries que les marchands antiquaires ne se privent pas de commettre, au grand dommage des amateurs de curiosités. Un procès tout récent (la fameuse table aux armes de Richelieu) en est la preuve.

On ne tirera pas moins de profit du travail de M. Ris-Paquot, à qui l'on doit déjà tant de bons livres sur diverses matières d'art et de curiosité. Son *Dictionnaire des poinçons, marques et monogrammes*, etc., *des orfèvres français et étrangers* (H. Laurens) permettra de reconstituer avec certitude l'état civil, au besoin depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, de ces précieuses pièces d'or ou d'argent que les amateurs s'arrachent à un prix souvent centuple de leur valeur intrinsèque. Gare aux truquages et supercheries! nous avons

à présent un sûr moyen de savoir à quoi nous en tenir sur l'origine de nos « Vieilles argenteries de famille », comme dit Baron à la voix d'or, dans *la Cigale*.

Tandis que nous causons, notre train s'est remis en mouvement et a lentement marché, car voici qu'il s'arrête à la gare très fréquentée :

BIBLIOGRAPHIE. — CRITIQUE. — MÉLANGES LITTÉRAIRES.

Quel est, sous un vêtement tout neuf, cet ancêtre qui s'avance courbé sous le double fardeau d'un latin baroque et d'un français passablement barbare? C'est le bon frère mineur Nicole Bozon, dont MM. Lucy Toulmin Smith et M. Paul Meyer viennent d'exhumer les *Contes moralisés* (Didot), au profit des membres de la « Société des anciens textes français ». Montez, bon père en Dieu, montez dans le sleeping, et que la lecture de vos vieux contes et de vos pieuses fables vous procure promptement un doux sommeil!

Eh! voici un trio de bibliographes : ils ont l'air tout déconfits de ne pas trouver de wagon de troisième classe (il paraît que la bibliographie n'enrichit guère!). Bah! qu'ils montent tout de même dans le train, ils payeront leur place en remettant leurs ouvrages au contrôleur. M. René Kerviler donnera le huitième fascicule (Bli-Boi) de son *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Rennes, chez Plihon et Hervé), cette œuvre colossale qu'il a entreprise avec tant de hardiesse et qu'il poursuit avec tant de persévérance, justifiée par le succès. M. P. de Boutarel ne sera pas moins bien accueilli avec sa *Table alphabétique et bibliographique des matières et des auteurs* figurant dans les 130 premiers volumes du compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (Alphonse Picard); il n'est pas besoin de dire quels services rendra aux travailleurs cet excellent et indispensable répertoire, composé en collaboration avec M. Henry Vergé, sous la direction du secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Jules Simon. Enfin, nous réserverons

un bon coin de faveur à M. Fernand Drujon, qui nous apporte un bien curieux et piquant chapitre d'histoire littéraire publié en petite partie dans l'ancien *Livre*, intitulé :

Essai bibliographique sur la destruction volontaire des Livres ou Bibliolytie (Quantin). Ce volume, imprimé avec le plus grand luxe, renferme une multitude de sûrs renseignements et de particularités très intéressantes sur près de trois cents ouvrages que leurs auteurs ou éditeurs ont volontairement *détruits*, en dehors de toute intervention de la Justice et de l'Église. Les motifs de ces exécutions, parfois regrettables, sont aussi bizarres que variés, et ce n'est pas sans surprise qu'on voit figurer dans les cinq cents noms de l'index final certains auteurs, non des moins celèbres, de notre temps.

La critique est représentée, ce mois-ci, par un seul volume, *Critique et esquisses* (chez Croville-Morant), de M. Jacques Talmor. C'est un recueil de huit essais, où ne manquent pas les vues originales, et destinés à réagir contre le pessimisme qui tend de plus en plus à envahir la littérature.

Les amis de la littérature italienne feront bon accueil à l'ouvrage suivant : *Antologia della nostra critica letteraria moderna* (Cità di Castella, chez Lapi), compilation fort bien faite par M. Luigi Morandi. Plus de cent vingt articles critiques, dus aux meilleurs écrivains de l'Italie contemporaine, sont réunis en cet énorme volume de près de huit cents pages ; choisis par un homme d'un goût judicieux et sûr, ils sont très propres à donner l'idée de ce que l'élite des écrivains d'au delà les monts pense de la riche littérature italienne. Il serait à désirer qu'un recueil analogue fût fait, chez nous, pour notre propre littérature.

Une œuvre posthume du comte de Villiers de l'Isle-Adam, *Axël*, vient de paraître à la maison Quantin. Ce n'est pas le livre le moins extraordinaire de l'écrivain ; il est difficile à classer, participant à la fois du drame et de l'étude philosophique. C'est une sorte de tétralogie, à laquelle, dit-on, l'auteur a travaillé toute sa vie, ce que l'on croit volontiers en parcourant maintes pages, qui semblent avoir été écrites aux

plus beaux jours du romantisme. Quant à la pensée maîtresse qui a inspiré cette production, dont les superbes qualités littéraires ne peuvent dissimuler l'étrangeté, il semblera peu commode, même aux adeptes, de la dégager avec précision.

La collection des « Classiques populaires », éditée par Lecène et Oudin, vient de s'accroître de trois volumes qui feront bonne figure dans les bibliothèques d'étudiants et même sur les rayons des lettrés désireux d'avoir, sous un mince format, une bonne analyse critique des grands auteurs. Ces trois œuvres de vulgarisation, publiées par d'éminents universitaires, ont pour titre : *Démosthène*, par M. Ouvré, — *Cicéron*, par M. Pellisson, et la deuxième série des *Chroniqueurs, Froissart et Commines*, par M. A. Debidour.

La station des *Mélanges littéraires* dessert, comme vous savez, plusieurs localités très voisines ; profitons donc de cet arrêt pour grimper sur l'omnibus que remorque le cheval Pégase et poussons jusqu'au gros bourg de la sacrée colline, sous le Lyrique Portique des :

POÉSIES.

Sans descendre de l'impériale, nous pouvons apercevoir les manteaux coquets de jolis recueils de vers, de petits poèmes familiers, intimes, champêtres et même philosophiques, tels que *Femmes antiques* (Ollendorff), par une femme très moderne qui signe : M. Jean Bertheroy, — *Drapeaux et voiles* (Jouaust), par M. E. Houard, — *Pour mes amis* (Havard), par M. G. Boisson, — *Les Automnales* (Jouaust), par M. Camille Thorin, sans oublier *La Boulangeade* (Havard), poème en treize chants, de M. Louis Lafon, qui raconte les péripéties de l'aventure boulangiste. Bornons-nous à prendre le signalement de ces dangereux séducteurs qui, si on les laissait faire, envahiraient tout notre papier, et, en regagnant notre train, traversons au pas l'élégant village des

RÉIMPRESSIONS. — ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES.

Ah ! quels aimables gens, peu nombreux, mais si choisis, l'on voit en ce délicieux séjour. A l'hôtel Jouaust, nous ren-

controns l'érudit M. H. Monin qui nous présente les *Mémoires sur la Bastille*, du grincheux Linguet et du bon Jean Dusaulx, l'un nous retraçant, avec son exagération ordinaire, les « tortures » de la fameuse citadelle, l'autre nous en racontant la prise et la destruction; — puis un autre savant, M. F.-A. Aulard, qui nous offre un livret devenu introuvable, l'*Almanach des bizarreries humaines*, du conventionnel Jacques-Charles Bailleul, précieuse peinture, prise sur le vif, de la vie des prisons sous la Terreur, où l'on voit, par un bizarre contraste, périr des suspects qui avaient tout fait pour sauver leur tête, tandis que d'autres, insouciants ou las de vivre, ont pu, malgré de téméraires bravades, échapper à l'échafaud.

Devant la villa Lemerre apparaissent deux nouveautés charmantes : d'abord un nouveau tome des *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, l'*Art romantique*, recueil des essais de critique artistique et littéraire du maître écrivain ; — puis dans la même « Petite bibliothèque littéraire », le chef-d'œuvre de Benjamin Constant, *Adolphe*, dont M. Anatole France s'est chargé de faire ressortir l'extraordinaire beauté psychologique.

Au pavillon Charpentier enfin se présente, réuni pour la première fois, le *Théâtre complet* de M. Henri Becque, l'auteur justement célèbre des *Corbeaux*, de la *Parisienne*, de la *Navette*, etc. En même temps, dans la mignonne « Petite bibliothèque », commence la publication de l'*Œuvre poétique de Victor Hugo ;* les deux tomes déjà parus comprennent l'un les *Odes*, — l'autre les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*, illustrées de petites eaux-fortes de Jazinski, d'après les dessins de Rochegrosse.

Mais nous nous attardons, lecteurs, rentrons vite en gare et remontons dans *l'Express-Bibliographe* qui, cette fois, ne s'arrêtera plus qu'à notre destination finale :

ROMANS ET NOUVELLES.

Oï moï ! oï moï ! Pheu ! pheu ! comme s'écriaient les héros de Sophocle, quel encombrement et comment nous débrouiller au milieu de ces impatients qui déjà nous entourent ? Tant pis ! arrangeons-nous avec le premier venu. Peste ! ce premier venu n'est autre que *Le Cadet* (Charpentier) de M. Jean Richepin ; nous avons la main heureuse, car si ce roman... épicé peut provoquer quelques grimaces pour les palais trop délicats, il sera absorbé avec plaisir par les tempéraments robustes qui ne craignent point une nourriture solide, fût-elle diablement assaisonnée. Il y a là, en effet, une œuvre qui, dégagée de certains épisodes scabreux et d'expressions trop souvent empruntées à la langue « naturaliste », doit être considérée comme une conception d'une réelle hardiesse et d'une psychologie excessivement curieuse. Amable Randouin, le triste héros du livre, est, cela ne fait pas question, un monstre de vanité, d'égoïsme et d'ingratitude, que l'obsession d'une idée fixe amène au viol, à l'inceste et au fratricide ; mais, et c'est par là que M. Jean Richepin nous attache à son étude, l'évolution de sa perversion morale est si bien enchaînée, si rationnelle, qu'il semble que ce criminel conscient (son premier mobile étant accepté) ne pouvait agir autrement qu'il ne fait. Pour étrange qu'elle soit, la conception d'un phénomène exceptionnel tel qu'Amable Randouin ne laisse pas d'être fort remarquable ; mais ce n'est qu'un phénomène, ce n'est qu'une exception, et l'on se demande ce que peut bien vouloir exprimer l'auteur quand il nous invite à « contempler notre cœur dans ce véridique miroir ? » — Au résumé, œuvre forte, savamment écrite et superbe comme tout ce que signe Jean Richepin.

Dans *Un petit ménage* (Dentu), M. Paul Ginisty nous ramène, sous une forme aimable, à des scènes moins compliquées et moins violentes. Ce n'est pas, toutefois, que son héros ne soit, lui aussi, dans son genre, un drôle de corps ; mais, si nous comprenons bien la pensée du romancier, c'est

à dessein et dans un but de fine satire qu'il l'a construit ainsi : Jugez-en : Robert, Parisien très affiné, s'est épris de sa cousine Marie-Ange, une ravissante petite Bretonne, aussi simple et unie que possible.

C'est en jouant la comédie de l'amour qu'il s'est pris à son propre piège, piège très doux qui le conduit au mariage. Mais ce nouvel état ne le corrige pas de son péché mignon, l'horreur du banal et du bourgeois compliquée de l'amour du factice. Il ne lui suffit pas d'être le maître aimant et aimé d'une créature exquise ; il faut à son nervosisme cérébral le ragoût de l'irrégularité. Mener sa femme en cabinet particulier, pour la conquérir ensuite comme il ferait d'une demoiselle, feindre les ruptures, simuler les jalousies, telles sont les suprêmes joies de cet aimable détraqué qui, à chaque épreuve, ressent pour Marie-Ange un surcroît d'affectueuse passion. A bout de fictions, il en vient à persuader à sa femme d'essayer, pour faire semblant, du divorce. Marie-Ange y consent, sans entrain, pour lui plaire, et la procédure se poursuit jusqu'à l'ordonnance de la séparation. C'en est trop, toutefois, pour la pauvrette qui, lasse de cette vie de simulation, désenchantée et désespérant pour toujours du bonheur calme et uni qu'elle pensait trouver dans le mariage, profite de l'ordonnance pour signifier à son mari qu'elle en reste là et qu'il ne la reverra pas. Le roman s'arrête à ce point, sans nous dire ce que devient et ce que pense le trop inventif Robert. Malgré le silence de M. Paul Ginisty, nous pouvons imaginer qu'un jour, guéri de ses lubies amoureuses, Robert pourra reconquérir, et cette fois sans complications baroques, l'adorable créature qu'il a tant fait souffrir par ses capricieuses imaginations.

Alfrédine (Ollendorff), par le comte Stanislas Rzewuski, peut se résumer ainsi : Quel malheur pour un homme sensible de ne pouvoir être légalement bigame ! Si cela se pouvait, il ne manquerait rien au bonheur du comte Henri qui aime aussi tendrement Louise, sa femme légitime, qu'il adore passionnément Alfrédine, son amie d'enfance. Il ne saurait vivre sans l'une et l'autre ; mais, comme il faut bien choisir et

comme il ne saurait leur infliger la honte et la douleur d'un partage, il se décide à divorcer. Louise en mourra ; tant pis, il lui faut Alfrédine. Par bonheur pour la morale, celle-ci se sacrifie, rapproche les époux et disparaît pour toujours.

L'espace va nous manquer et cependant nous ne pouvons pas ne pas dire au moins un mot d'œuvres estimables telles que *Sur le seuil* (Calmann Lévy), de M. Léon de Tinseau, — *Péri en mer !* (Havard), de M. Gustave Toudouze, — *Le mal du siècle* (Westhausser), cette remarquable satire de la société allemande, par un des premiers romanciers de l'Allemagne, M. Max Nordau, — *Sauveteur* (Dentu), attachante peinture de mœurs maritimes, par Pierre Noël, — *Ceux qui rêvent* (Comptoir d'édition), par M. Albert Tournaire. Il faut bien aussi, sous peine d'être incomplet, mentionner, pour mémoire, des productions d'un ordre moins élevé, mais dont les dévoreurs de romans voudront au moins connaître les titres : *Lucine* (Ollendorff), récit peu édifiant, par Monjoyeux; — *Secrets à vendre* (idem), plaidoyer contre les agences Tricoche, par MM. Louis Bloch et Sagari ; — *Le roi des bonneteurs* (Marpon), récit *ejusdem farinæ,* par M. Maxime Boucheron ; — *L'enfance d'un homme* (Lemerre), livres aux allures d'autobiographie par M. Armand Charpentier; — *Chaste et flétrie,* (Dentu), roman honnête, mais singulièrement « poncif » et « mélo », par le fécond M. Charles Mérouvel ; — *Evel* (Havard), par M. Belz de Villas, et *Entre mère et fille* (idem), par Mme la baronne Staffe, etc., etc.

Enfin, il est indispensable de joindre à ces œuvres d'imagination les recueils de nouvelles intitulés : *L'Infidèle* (Havard), suite de galants récits par M. Catulle Mendès, — *André Marsy* (Perrin et Cie), esquisses variées et fines par M. Émile Hinzelin, — *Devant l'âtre,* contes très moraux de M. Lucien Douel, — et *Quarts de nuit* (Jouaust), scènes de la vie maritime, ornées de jolis croquis, et dues sans doute à un homme de mer, qui se déguise sous le pseudonyme de Georges Matapo.

Voici notre deuxième excursion bibliographique terminée

et je n'ai plus qu'à prendre congé de vous... Mais qu'est-ce encore ? Que nous veut cet homme d'équipe porteur d'un léger paquet ? J'y suis, c'est un envoi d'une toute petite halte que nous avons dû brûler, car elle ne figure que de temps en temps sur notre feuille de service ; c'est celle des :

QUESTIONS POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

Voyons lestement ce qu'elle nous adresse: d'abord un volume dont on peut juger le mérite sur le vu seulement du nom de son auteur, *Remarques sur l'Exposition du Centenaire* (Plon), par M. le vicomte E.-M. de Vogüé, qui y juge magistralement toutes les manifestations de l'art et de l'industrie que nous avons admirées, cet été, dans les palais du champ de Mars et de l'esplanade des Invalides. — C'est ensuite la traduction du livre de A. Dovérine (Tchernoff), *L'Esprit national russe sous Alexandre III* (Charpentier), et une nouvelle édition de *Russie et Liberté* (Savine), par un gentilhomme russe, — productions qui, dans l'état actuel de la politique européenne, présentent un intérêt sur lequel il n'est pas besoin d'insister.

C'est bien tout maintenant, et c'est « pour de bon », cette fois, que je vous tire ma révérence, en vous donnant rendez-vous mensuel pour d'autres voyages au pays des Livres, sous des formes variées qui excluront, j'espère, toute monotonie, comme on le verra.

F. DE TROYES.

LES TROUVAILLES

ET LES

NOTES D'UN AUTOGRAPHOPHILE

Un Album *Amicorum*. — *Hernani* et la Censure. — Le comédien Michelot à ses électeurs. — Quelques prix des Autographes les plus curieux de la vente Louis Ulbach.

Les amateurs d'autrefois préféraient les choses qui leur rappelaient le passé, et ne donnaient qu'une attention secondaire aux autographes contemporains. C'était peut-être de l'exagération, mais comme nous ne prétendons pas être juges de cette question de goût ou peut-être de mode, nous ne nous y étendons pas davantage.

Parmi les curiosités autographiques collectionnées autrefois, on remarquait les *Album Amicorum* que la plupart des étudiants ou des voyageurs de distinction portaient soigneusement avec eux dans leurs pérégrinations, et sur les pages

blanches desquels s'étalaient pompeusement les témoignages d'amitié et de sympathie dont le propriétaire de l'Album était l'objet.

Nous voulons signaler à nos lecteurs un de ces précieux vestiges du passé qui, par son intérêt et par les documents qu'il renferme, mérite de fixer un instant l'attention. Nous reviendrons ensuite à des choses plus modernes.

Ce curieux Album figurait à la vente de la bibliothèque de M. Henri Bordier, érudit d'une rare modestie, mort récemment. La vente a eu lieu à la fin de décembre dernier, et le catalogue dressé avec soin par un savant libraire, M. Claudin, donne une description claire et intéressante de cet objet unique. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire ici la note du catalogue.

Amicorum *in Helvetia, Gallia, utraque Germania et Anglia cognitorum memoriæ Joannes Jacobus a Staal Patricius Solodorensis hunc librum consecravit. Lutetiæ* 14 *junii* 1567. — Pet. in-4°, vél., fil., dent., tr. dor.

Cet *Album Amicorum* de J. Jacq. de Staal, de Soleure, est fort intéressant. Commencé sur les feuillets d'un exemplaire des *Devises héroïques de Paradin,* édition d'*Anvers, Plantin,* 1561, il a été continué sur des feuillets blancs et augmenté de cahiers de papier et de feuillets de vélin tant au commencement qu'à la fin. Dans les feuillets additionnels du commencement, il est question des voyages de Staal à travers la France, et les villes qu'il traversa sont dénommées. On y remarque trois petites vues très joliment peintes en miniature; la première est une vue d'Étampes, la seconde une vue de Fontainebleau et la troisième, la plus curieuse, représente la terrasse ou quai des Augustins à Paris, en 1566, lieu favori de promenade de Staal, que l'on aperçoit avec un groupe d'amis. Dans le fond, on voit le pont Saint-Michel avec ses maisons. De Staal, qui faisait partie de la garde suisse au service des rois de France, était en relations avec les célébrités de son temps. On trouve dans son *Album* des autographes de hauts personnages, tels que Robert Myron, J. de Bellièvre, Méric de Vic. Parmi les littérateurs on voit des signatures et des devises autographes de *Jean Daurat, P. de Ronsard, P. de la Ramée, André Thévet, Gentian Hervet, Denys Lambin,* etc. — Ces devises sont souvent accompagnées d'armoiries délicatement peintes en miniatures et de petits dessins. L'un de ces dessins, à la page 137, signé de P. Tassel, *peintre à Langres,* représente une *vue de Langres en* 1567. Cet album est un des plus curieux que nous

connaissions. Nous renvoyons au *Cabinet historique*, t. V, p. 74-76, où il est plus amplement décrit. — Tous les feuillets ont été remontés.

Ce manuscrit a été vendu 750 francs ; il est retourné, dit-on, dans la famille de Jacques de Staal, encore existante.

Revenons maintenant à nos contemporains et plaçons sous les yeux des amis du « Livre moderne » un document autographe d'une grande valeur pour l'histoire littéraire et pour l'art dramatique.

Ce document nous est communiqué par un admirateur enthousiaste de Victor Hugo, et cette pièce ne pouvait mieux tomber assurément qu'entre nos mains; nous en voulons donc régaler nos lecteurs.

C'est le rapport du Comité du Théâtre-Français sur *Hernani*, signé par MM. Brifaut, Chéron, Laya et Sauvo, daté du 23 octobre 1820. Comme cette pièce est beaucoup trop étendue, nous nous bornerons à en citer les principaux passages.

Le rapporteur qui tenait ce jour-là la plume antiromantique s'exprime ainsi :

« Cette analyse ne peut donner qu'une idée imparfaite de la bizarrerie de cette conception et des vices de son exécution. Elle m'a semblé un tissu d'extravagances, auxquelles l'auteur s'efforce vainement de donner un caractère d'élévation, et qui ne sont que triviales et souvent grossières. Cette pièce abonde en inconvenances de toute nature. Le roi s'exprime souvent comme un bandit. Le bandit traite le roi comme un brigand. La fille d'un grand d'Espagne n'est qu'une dévergondée, sans dignité, ni pudeur, etc., etc.

« Toutefois, malgré tant de vices capitaux, je suis d'avis que non seulement il n'y a aucun inconvénient à autoriser la représentation de cette pièce, mais qu'il est d'une sage politique de n'en pas retrancher un seul mot. Il est bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance. »

En suite de cette conclusion lumineuse, nous voyons apparaître le baron Trouvé [1]. Outre ses fonctions au ministère de l'intérieur, qui l'obligeaient à intervenir dans cette circontance solennelle, le baron avait fait ses preuves. N'avait-il pas inséré de petites poésies dans l'*Almanach des Muses*, et enfin n'était-il pas l'auteur d'un *Pausanias*, tragédie en cinq actes, représentée au théâtre Feydeau en 1795, comme pièce de circonstance (le sujet est le *Neuf Thermidor*) ? — C'était suffisant, et au delà, pour se montrer sévère envers *Hernani*.

Donc, le baron Trouvé, dans une longue note, indique les corrections ou suppressions à faire au pauvre drame, et, malgré l'avis de la Commission qui veut qu'on livre au public la pièce telle qu'elle est, il pense qu'il convient d'exiger :

« 1° Le retranchement du nom de *Jésus* partout où il se trouve.

« 2° Aux pages 27 et 28, de substituer aux expressions insolentes et inconvenantes : *Vous êtes un lâche, un insensé*, adressées au roi, des mots moins durs et moins pénétrants (*sic*).

« 3° A la page 28, dans le même sens, ce vers doit être changé :

Crois-tu donc que les rois à moi me soient sacrés ?

« 4° Page 59, supprimer ou changer ce commencement de ce vers.

Un mauvais roi...

« On peut rester, par réticence, sur la fin du vers précédent : *Roi, don Carlos, vous êtes...* .

« Mais on craindrait d'odieuses allusions à ce passage.

« 5° Remplacement de ces deux vers (page 71), dont le

1. Charles-Joseph, baron Trouvé, littérateur, né à Chalonnes-sur-Loire (Anjou), en 1768, mort à Paris, en 1860. Il était, en 1829-1830, chef de la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur.

sens est trop amer et l'expression trop dure, en parlant des courtisans :

Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur.

« 6° Pages 73 et 74.

Pauvres fous (les rois) qui, l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde, et disent : *J'ai mon droit.*
Ils ont force canons rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre les villes ;
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux... et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés.
Baste!... Au grand carrefour de la nature humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'échafaud nous mène,
A peine ils font trois pas qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux-même, et dans le doute
Au nécromant du coin vont demander leur route.

« Cette paraphrase du mot de Frédéric : Dieu est du côté des gros bataillons, semble devoir être retranchée à cause du ton général du couplet, du *Droit* attaqué et de l'*échafaud*. Le sens et le commentaire tolérables de cette pensée se trouvent suffisamment dans les vers qui précèdent ceux-ci... »

Pour en finir avec ces longues divagations de dame Censure, ajoutons que, dans une conversation que le baron Trouvé eut avec Victor Hugo, relativement aux suppressions exigées dans sa pièce, le grand poète se borna à réclamer contre quatre. Elles lui paraissaient purement littéraires, parce qu'il s'agissait de mots de situation qui n'avaient aucun but politique. Don Carlos, âgé de dix-neuf ans, a enlevé une Espagnole. Un brigand, qui en est aimé, poursuit le prince, etc.

Bref, on finit par s'entendre ; mais ce ne fut pas sans difficultés.

Nous parierions que François Coppée n'a pas eu, avec son *Pater*, le quart des ennuis de toutes sortes qui furent suscités au génial auteur d'*Hernani*.

Puisque nous touchons au théâtre, nous allons reproduire une pièce typique : c'est la profession de foi politique d'un acteur sociétaire de la Comédie-Française, nommé Michelot[1], devenu professeur au Conservatoire. La scène se passe en 1848.

« Citoyens,

« Je n'ai point d'antécédents politiques, ma vie n'a été que celle d'un artiste laborieux. Républicain par principes, j'ai toujours senti vivre au fond de mon cœur le symbole de notre régénération :

« Liberté, égalité, fraternité.

« Pour arriver à la réalisation de cette Trinité, je demande le bien-être pour toutes les carrières utiles et honorables, par l'organisation et surtout par la moralisation de tous les républicains. Je prendrai l'initiative, ou je voterai des lois :

« Sur l'impôt proportionnel et progressif, en faveur des travailleurs pauvres ;

« Sur l'abolition de l'agiotage à tous les degrés.

« Je voterai une loi qui aura pour but d'honorer publiquement le travail et de flétrir l'oisiveté, afin que tous les républicains comprennent bien que la vraie fraternité n'a de sens moral et religieux que chez ceux qui produisent réciproquement.

« Je voterai la proscription des jeux, dont l'argent est le but, depuis la roulette des rues, qui corrompt le pauvre, jusqu'aux cartes des cercles et aux marchés à terme de l'*Antre* de la Bourse.

« Je demanderai le divorce à plusieurs degrés.

« Je demanderai une loi sur la tutelle des enfants de la République, par la République.

« Je voterai une loi sur l'abolition et sur la répression du

1. Pierre-Marie-Joseph Michelot naquit à Paris le 5 juin 1785, et mourut à Passy, le 28 décembre 1856. Il débuta en 1805 et fut reçu sociétaire en 1812. Il prit sa retraite en 1831, mais il professa au Conservatoire jusqu'en 1851.

duel, parce que le sang français ne doit couler que pour la défense de la République.

« Je demanderai également une loi sur la mobilisation graduée de la garde nationale, pour le cas seulement d'agression étrangère.

« Et enfin, je provoquerai un essai pratique et expérimental, dans une seule commune agricole de France, du procédé de l'association intégrale du capital, du travail et du talent, afin de porter un jugement en connaissance de cause, sur l'erreur ou la valeur de la théorie sociétaire. »

Là s'arrête ce document autographe qui n'a pas été achevé par son auteur. Évidemment, ce pauvre Michelot devait être un bon et brave homme, car sa profession de foi respire les sentiments les plus honnêtes, et ne plonge pas le lecteur ou l'électeur dans les folles théories inventées par ce qu'on est convenu d'appeler la politique.

A la même époque, un véritable grand acteur, celui-là, Bocage, le farouche et romantique Bocage, rêvait également de la moralisation du peuple et de son relèvement social.

Nous devons dire, pour être vrais, que, pas plus que Michelot, il n'eut le moindre succès sur le théâtre politique où son républicanisme l'avait entraîné.

Vente des autographes de feu Louis Ulbach, homme de lettres, bibliothécaire de l'Arsenal, — et ajoutons, — quelque peu conseiller littéraire de S. A. la Reine de Roumanie.

Cette réunion d'autographes (car ce n'était pas à proprement parler une collection formée par un amateur) se composait exclusivement des correspondances adressées à l'auteur de *Monsieur et Madame Fernel*, durant le cours de sa vie littéraire, et à ce point, de vue précisément, offrait un vif intérêt, en raison du côté absolument littéraire des lettres

cataloguées et des noms plus ou moins célèbres de ceux qui les avaient écrites à Louis Ulbach.

Disons tout d'abord que les honneurs de la séance (ou vacation, en langage de l'hôtel Drouot) ont été pour M. Émile Zola, dont on s'est littéralement arraché les pattes de mouches, et qui a triomphé sur toute la ligne.

Voici les prix des principaux articles de la vente, qui plongeront les curieux ou les collectionneurs dans une douce perplexité. Ils pourront se demander, en présence de certains chiffres des enchères, en quoi consiste la popularité et si elle n'est pas trop souvent l'œuvre de la fantaisie de l'enregistrement irréfléchi et de l'imbécillité.

Suivons l'ordre du catalogue :

1. *About* (Edmond). Article autographe de sa jeunesse; 12 francs.

6. *Agoult* (comtesse d'), 63 lettres; 12 fr. — Peu galants, les amateurs.

10. *Aumale* (duc d'). 1 lettre; 13 francs.

15. *Baudelaire*. Lettres à Th. Gautier, accompagnées de plusieurs pièces de vers publiées plus tard dans les *Fleurs du Mal*; 105 francs.

17. *Baudelaire*. Réunion de 8 pièces de vers qui prirent également place plus tard dans son célèbre volume; 150 fr.

18. *Bernhardt* (Sarah). 1 lettre; 9 francs.

25. *Coppée* (François). 5 lettres; 10 francs.

31. *Deschanel* (Émile). 24 lettres; 3 francs. — Où étiez-vous donc, MM. les Universitaires?

33. *Dumas* fils. 34 lettres; 53 francs.

34. *Élisabeth*, Reine de Roumanie. 12 lettres; 116 francs.

35. *Femmes de lettres françaises*. 40 lettres, *Gyp*, *Mélanie Waldor*, *Louise Colet*, etc.; 15 francs. — Quel contraste piquant avec le numéro précédent.

36. *Ferry* (Jules). 3 lettres; 4 francs.

38. *France* (Anatole). 2 lettres; 7 francs.

42. *Gérard de Nerval*. *Le Prince des sots*, manuscrit au-

tographe, 200 pages in-4°; 250 francs. — C'est le prix le plus élevé de la vente.

47. *Hetzel.* 21 lettres; 2 francs. A quoi peuvent servir l'esprit et l'humour, alors?

49. *Houssaye* (Arsène). 4 lettres; 3 francs.

50. *Hugo* (Victor). 2 lettres superbes; 30 francs.

51. *Le même.* 1 lettre de deux pages; 21 francs.

54. *Le même.* 6 lettres; 35 francs. — Hugo, le nom le plus glorieux du catalogue, ne s'est pas vendu. Il s'en consolera avec ses amis Paul Meurice et Auguste Vacquerie (voir plus loin).

63. *Lamartine.* 11 lettres; 19 lettres de Mme de Lamartine et de Valentine de Cessia, sa nièce; 50 francs.

66. *Laurent-Pichat.* 290 lettres; 12 francs!!!

68. *Ledru-Rollin.* 1 lettre; 30 francs. — Est-ce que la politique serait supérieure aux lettres? — Pourtant, Jules Ferry (n° 36, ci-dessus). Hum! hum! c'est un abîme.

79. *Meurice* (Paul). 30 lettres; 5 francs.

91. *Ratisbonne* (Louis). 18 lettres; 2 francs. De mieux en mieux.

93. *Renan* (Ernest). 1 lettre; 13 francs.

95. *Sand* (George). Lettre de 7 pages; 38 francs.

98. *La même.* 1 lettre de 11 pages; 85 francs.

100. *La même.* Manuscrit de 40 pages, intitulé: *la Rêverie à Paris;* 105 francs.

102. *Simon* (Jules). 135 lettres; 34 francs. Nous n'engageons pas l'acquéreur à publier cette correspondance, car ce serait sans doute une déception amère.

107. *Vacquerie* (Auguste). 14 lettres; 2 francs.

110. *Zola* (Émile). 1 lettre de 3 pages; 55 francs.

111. *Le même.* 1 lettre de 4 pages, dans laquelle il proteste énergiquement contre l'épithète d'*obscène* dont on a qualifié son œuvre; 36 francs.

113. *Le même.* Manuscrit de 14 pages, intitulé: *Lettres d'Alceste;* 71 francs.

114. *Le même.* Manuscrit de 56 pages, ayant pour titre: *Une histoire d'amour;* 140 francs.

115. *Le même.* Autre manuscrit intitulé : *les Rougon-Macquart, histoire d'une famille sous le second Empire,* 26 pages. Curieux travail. Il trace le plan de sa célèbre série de romans. On y a joint une généalogie de la famille Rougon-Macquart; 105 francs.

En résumé, et sauf quelques écarts fantaisistes dans les enchères, dus aux amateurs, la vente a eu du succès, et elle a été fort habilement dirigée par M. Étienne Charavay, l'expert intelligent, dont il n'y a plus à faire l'éloge.

Dans notre prochaine livraison, nous donnerons à nos lecteurs quelques correspondances de la vente Ulbach qui ne les laisseront pas indifférents.

C'est égal, les enchères, qu'il s'agisse de livres ou de pièces manuscrites, nous inspirent une profonde philosophie. Le vent de la mode y souffle toujours sur la girouette de l'opinion que la force même du génie ne parvient pas à fixer.

LE MONDE DES LIVRES

CE QUI S'Y DIT, S'Y FAIT, S'Y PRÉPARE

Convoqués pour le 14 du mois dernier, les *Amis des Livres* ont reconstitué leur comité. Alfred Piet, l'Archiviste-trésorier démissionnaire, a été remplacé par M. Billard. Oh! la bonne bille qu'ont nos chartres! Messieurs des Cinquante! Le mari de la grande bibliophile Mme de Chamillard eût carambolé de joie à l'audition de ce joli nom de trésorier, chargé du roulement de nos fonds sur le tapis vert de l'Espérance.

Rien autre à signaler; le Comité ayant été nommé à nouveau sans autre changement, maître Eugène Paillet en tête, à cette présidence qu'il occupe si bien avec toutes les qualités requises, courtoisie, belle humeur et autorité sereine.

On a songé à remplacer — pour l'illustration du volume de *Zadig* en préparation — le pauvre peintre Jules Garnier si brusquement emporté le mois dernier et l'on a fait choix de Félicien Rops, qui de lui-même s'était offert aux *Amis des Livres* pour mettre la magie de son art exquis en communion avec la diablerie malicieuse de Voltaire.

Notre avis — qui n'est pas humble, on le sait — est loin de contredire au choix de Félicien Rops, qui, s'il le veut patiemment et en dehors de la fantaisie du moment, peut faire une des plus adorables illustrations de ce temps, une œuvre fine, très spirituelle, enjouée, avec toutes les séductions du nu et toutes les grâces de sa haute valeur personnelle.

Mais, pourquoi ne pas l'avouer? — nous nous méfions du lendemain. — Rops, à notre sentiment, n'est pas illustrateur *de suites*, c'est-à-dire interprète suivi et constant d'une même œuvre. Il ne peut se plier de façon à passer sous les petits arceaux d'une illustration de dix compositions successives. — Il s'élance, ravi, enthousiasmé par le sujet, assuré d'arriver au bout du but, mais nous l'attendons au second, voire au troisième dessin aquarellé de Zadig! Quand il atteindra le quatrième croquis, nous ferons amende honorable au dernier ténor dessinateur de la place Boïeldieu, où le peintre des Sataniques a campé son atelier, en face de cet Opéra-Comique dont il savoure voluptueusement l'heureuse incinération.

Le talent considérable de Rops est trop alambiqué, trop parfait, trop *moyen-ageusement* ciselé pour se distribuer méthodiquement et se canaliser dans un long ouvrage.

La fleur de ce talent bizarre est semblable à celle des orchidées; elle est, selon le mot des botanistes, hermaphrodite et étrangement polymorphe, mais elle apparaît seule et ne se reproduit pas à souhait. — Le talent orchidéen de Félicien Rops se classe à part, loin des artistes ordinaires, — on ne peut jamais dire s'il florira, ni comment il fleurira, mais on peut être sûr que ce que son génie fera issir de lui sera toujours rare, varié, incomparable et au-dessus de toutes les critiques courantes. C'est pourquoi Rops ne *s'en Zadiguera* pas, quoi qu'il en dise, au delà d'une ou deux compositions. — Que parie-t-on? — l'enjeu est ouvert, mais qui le tiendra?

Les *Bibliophiles Contemporains* seront vivement désappointés en apprenant que Mme Commanville, nièce et héritière

de Flaubert, prétextant d'un article écrit par le Président de notre Société contre elle-même — (en temps que publicatrice des lettres amoureuses du grand écrivain) — n'a pas autorisé l'*Académie des Beaux Livres* à publier la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

Nous n'insisterons point sur cette façon assez étroite de comprendre les devoirs d'exécutrice littéraire d'un maître styliste, et nous laissons à tous nos collègues le soin de juger l'auteur de ce singulier procédé. — Le Comité, sur la proposition du Président fondateur, a accepté de publier, en lieu et place du conte de Flaubert, l'admirable chapitre de la *Légende des siècles* connu sous le titre : *les Chevaliers errants*, perle incomparable de l'écrin poétique de Victor Hugo. Nous ne parlerons de nos projets sur cet ouvrage que lorsque nous aurons obtenu des héritiers et des nombreux éditeurs de Victor Hugo le droit de nous occuper de cette publication.

Que de difficultés n'a-t-on pas pour avoir droit de témoigner par des hommages artistiques coûteux de son culte littéraire envers un maître contemporain !

Les éditeurs Boussod et Valadon, après le succès de leur grand volume de l'*Abbé Constantin* et le suffrage d'estime, avec vente moyenne, de *Pierre et Jean*, roman de Maupassant, ont cherché à publier une œuvre très parisienne, très coquette et féminine, et ils se sont adressés à M. Paul Hervieu, un jeune écrivain très subtil et très mondain qui, dans la défunte revue des *Lettres et des Arts*, a publié par fragments le roman réclamé qui va paraître très prochainement sous ce titre : *Flirt*. — *Flirt* a été illustré de nombreuses aquarelles par la fée des fleurs et des élégances modernes, Madeleine Lemaire. L'exposition de ces aquarelles a eu lieu rue Chaptal les derniers jours du mois et le *high life* le plus affiné s'est porté à cette exhibition de délicates illustrations qui vont bientôt, grâce aux reproductions héliographiques, attirer les regards aux vitrines de nos librairies. Attendons pour juger.

Flirt, souvenez-vous de ce nom. Je gagerais que littérairement le roman est exquis; les aquarelles sont *divines*, comme on eût dit au temps du Directoire. Mais l'héliogravure en couleur, voilà le point discutable. Faisons nos réserves pour les hommes dessinés par Mme Lemaire. — Hum!

La vente des livres et objets d'art de Champfleury aura probablement lieu au prochain printemps. MM. Jules Troubat et Maurice Tourneux ont été désignés testamentairement pour le classement des papiers de l'auteur de *Chien-Caillou*.

Je trouvais hier dans une note de Delvau ce terrible mot inédit sur l'historien de la Caricature : — *Champfleury : Une illustre plume ;* ses ancêtres ont sauvé le Capitole.

Serait-ce vrai, ô Justice immanente, cesserais-tu d'être torse, aveugle et sourde?

Il paraîtrait que les derniers Ohnet se vendent maigrement et que le public ne *s'enbéguine plus de forge* comme au début; les piles des éditions Eiffeliennes ne sont plus démontées aujourd'hui par la ferveur des Ohnetistes. Mais, ô prodige, Ohnet s'illustre, Ohnet vise aux suffrages des Bibliophiles, et nous allons être dotés des œuvres du dramatique romancier en éditions de luxe in-8o, avec eaux-fortes de Lalauze et de Paul Avril et de nos plus fameux vignettistes.

Seigneur! protégez-nous!

Nous avons entr'aperçu un certain *Serge Panine* en faveur duquel Lalauze a embourgeoisé ses meilleurs cuivres, — sans aucun talent d'ailleurs, — et il est question de faire mordre à l'acide toute l'épopée flatulente des romans d'Ohnet.

Qui donc osera s'offrir un Ohnet sur chine ou japon avec états de première morsure? — O réalité! tu dépasses le cauchemar! — Un Ohnet non rogné, texte réimposé, cela foudroie! Quelle perspective pour un nouvel *Enfer du Bibliophile!*

Et tandis que Ollendorff *embibliophilise* son petit auteur à grand succès, il ne donne pas à Maupassant, ce vrai Roi littéraire de sa librairie, les honneurs des vignettes et des impressions de luxe qui nous feraient tous applaudir à son initiative, ne fût-elle que médiocrement réalisée.

Un Bibliophile de la vieille école, qui fut un remarquable collectionneur et l'un des plus fins connaisseurs de beaux livres anciens du XVIe siècle, français, italiens et espagnols, Eugène Piot, est mort le mois dernier, âgé de soixante-dix-sept ans.

Tous les curieux connaissent son *Cabinet de l'amateur* dont la première série (1842-1846) forme quatre volumes qui se vendent fort cher aujourd'hui dans les ventes avec la fameuse planche du *Fumeur* de Meissonier qui fait souvent défaut, et sur laquelle il est temps de revenir.

M. Eugène Piot a fait partie, tout au début, de la Société des *Amis des livres*, mais il donna vite sa démission. Ce fut un des amis de Théophile Gautier, de Thoré et de toute la génération romantique; — d'humeur assez acariâtre, il fréquentait peu les milieux où les Bibliophiles de la nouvelle école se réunissaient. Voyageant très fréquemment, on le rencontrait à Venise, à Vienne, à Florence ou à Londres, furetant partout avec passion et accumulant une grosse fortune par suite de ses heureux achats, ventes et échanges.

Nous nous souvenons d'avoir pris le lunch en sa compagnie il y a six ans environ à Londres, chez le grand bibliophile Turner, où Eugène Piot frémissait de bonheur en palpant de vieux maroquins et vélins qui recouvraient des « Espagnols » de la plus rare origine typographique. Depuis, Turner est mort de manière tragique et Piot est allé rejoindre aux Champs Élysées les bons bibliophiles à la manière de Nodier, dont il ne trouvait plus guère trace parmi nous.

Eugène Piot est une physionomie intéressante à fixer. En février prochain, M. Maurice Tourneux nous fournira

sur ce grand amateur vraiment typique une étude de quelques pages très documentées et curieuses.

Le papa Maloret, le doyen des bouquinistes des Quais de Paris, est mort le mois dernier, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans. Ce vétéran du Bouquin était, lorsqu'il voulait bien causer, dans les jolis jours d'été qui permettaient de stationner près de son étalage du pont des Arts, un aimable bavard tout rempli d'anecdotes; il avait vu passer bien des générations littéraires et l'on eût fait un recueil fort piquant en collectionnant les *Maloretana*. Dans le livre sur les *Quais de Paris* que nous préparons et qui paraîtra, *enfin!* — dans le cours de cette année, le père Maloret y prendra la place qui revient de droit à ce bouquiniste de la vieille roche.

Il n'est bruit à Rome, dans le monde des *Bibliophiles*, que du procès intenté par le duc de Parme au gouvernement italien pour obtenir la restitution de la Bibliothèque Parmesane, que le prince déclare être sa propriété privée.

Il y a là matière à des plaidoiries susceptibles d'agiter dans leurs tombes tous les illustres vieux maîtres imprimeurs de l'antique Toscane.

Il paraîtrait que nous allons posséder, *per gracià et labore Joannis Guigardi,* un *Nouvel Armorial du Bibliophile,* entièrement refondu et mis au courant des révolutions du jour. M. Émile Rondeau, successeur d'Auguste Fontaine, a eu le bon goût de se faire l'éditeur de ce *Guide de l'Amateur des livres armoriés.* — Les rois s'en vont, les écussons restent! Le vieil *Armorial* de Joannis Guigard était bien vétuste et démodé, il sentait son Bachelin de Florenne des temps napoléoniens; il avait grand besoin d'être frappé à neuf et considérablement augmenté pour l'instruction et l'esbattement des

générations présentes, et ce nous est grand plaisir de voir pointer cette publication à l'horizon bibliographique.

Ce *Nouvel Armorial* formera deux volumes in-8° raisin de 600 pages chacun, contenant 2,500 armoiries. Le prix de ces deux volumes sera de 50 francs. — Pour faciliter les recherches, l'auteur a fait quatre grandes divisions : *Souverains français et étrangers. Amateurs ecclésiastiques. Femmes bibliophiles* et *Amateurs particuliers.*

En outre de cette classification, une table bien comprise et un résumé des termes héraldiques avec figures rendront les recherches très faciles.

Ce Nouvel Armorial contiendra aussi la reproduction d'un certain nombre de riches reliures armoriées appartenant à quelques-uns de nos plus célèbres Bibliophiles et à nos bibliothèques publiques.

Quand ce livre mirifique verra le jour, nous le saluerons de nouveau à son entrée dans le monde des Bibliophiles.

En attendant, nous accordons un bon point à l'éditeur débutant Rondeau, en espérant que ce nom cher aux nourrissons des Muses sera par la suite non moins agréable aux amis de la curiosité littéraire et savante.

A-t-on jamais songé à une *Biblio-iconographie du Général Boulanger?* — Le catalogue de tout ce qui a été écrit, publié, dessiné sur cet encombrant *Général-chromo* est inénarrable; chansons, journaux, brochures, portraits, livres, charges, caricatures variées, c'est une montagne de choses qui serait intéressante à déblayer et à classer.

On nous affirme que ce travail formidable est fait. Le catalographe serait M. Henri Ferrari et la *Bibliographie du Général Boulanger*, imprimée clandestinement chez l'auteur, à très petit nombre, verrait le jour d'ici quelques mois. Attendons patiemment cette monographie des *Rayons et des Ombres* de l'astre éteint.

LA CURIOSITÉ DES ENCHÈRES

(BOURSE DES LIVRES)

Nous n'avons guère à enregistrer, ce mois-ci, que trois ventes faites à la salle de la rue des Bons-Enfants par le ministère du libraire Porquet; encore la troisième n'est-elle pas terminée au moment où nous livrons notre copie à la composition, ce qui nous oblige à remettre au mois prochain ce que nous aurions eu à dire sur les Mérimée, les Balzac, les Stendhal et les Romantiques dont elle est amplement fournie.

Les 16 et 17 janvier, la collection, d'un intérêt médiocre, contenait cependant un certain nombre d'ouvrages bibliographiques, parmi lesquels beaucoup de monographies et d'études par Gustave Brunet, le fécond bibliographe, qui n'ont trouvé acheteur que par grâce. Cela se vendait dans les trente ou quarante sous le lot.

Ce discrédit est, d'ailleurs, et pour des raisons qu'il est superflu d'exposer à des lecteurs au courant de la science des

livres, particulier aux travaux un peu légers du pauvre bibliographe bordelais aujourd'hui frappé de cécite.

N° 3. — *La description des livres de liturgie de la bibliothèque de Charles-Louis de Bourbon,* par Anatole Alès (Hennuyer, 1878), a atteint 26 fr.;

N° 71. — *Le catalogue du cardinal Loménie de Brienne* (Mauger, 1797), qui ne se trouve pas tous les jours, 20 fr.;

N° 74. — Celui de la bibliothèque de M. Chardin (de Bure, 1823, in-8°), 20 fr. également;

N° 110. — Un louis encore, la lettre de Dibdin (Lettre neuvième) relative à la bibliothèque de Rouen (Crapelet, 1821);

N° 89. — Et 18 fr. seulement, *Il Codice Cassinense della divina Commedia* (Tipografie di Monte Cassino, 1864, in-4°), bibliographie dantesque importante que M. Welter n'aura pas de peine à revendre avantageusement.

Un *Salammbô,* avec envoi d'auteur (1863, édition originale, n° 135), a été acheté 25 fr. par le successeur d'Auguste Fontaine, et un exemplaire sur Hollande de l'*Éducation sentimentale* (1870, édit. orig., n° 136), aussi avec dédicace autographe, a atteint 40 fr.

N° 138. — Une collection de la *Gazette archéologique* de J. de Witte et Fr. Lenormant, en 13 vol. in-4°, s'est payée 230 francs;

N° 157. — L'*Histoire du vicomte de Turenne* (J.-B. Garnier, 1735, 2 vol. in-4°), en maroquin, n'a pas dépassé 42 fr., malgré les armes d'A. de Ségur, président au Parlement de Bordeaux, et l'*Astrée* de 1633 (Anth. de Sommaville, 5 vol., pet. in-8°, fig. n° 187) s'est donné à 62 francs.

Dans la seconde vente (18 janvier), qui se composait de livres et de manuscrits provenant du château du Titre, la plupart des volumes étaient recouverts de bonnes reliures anciennes en maroquin aux armes de J.-B. de Machault, chan-

celier de France, et quelques-uns avaient des vêtements véritablement illustres et précieux.

Des manuscrits historiques d'une valeur incontestable, comme (n° 4) l'*Analyse de la guerre de* 1740 à 1748, en Silésie, en Allemagne et en Bohême, en Italie et dans les Pays-Bas et en Écosse, acheté 108 fr. par le libraire chargé de la vente; (n° 50) l'*État alphabétique des officiers de la marine* en 1774, vendu 420 francs à Morgand; (n° 93) la *Liste générale des gardes du Pavillon de la marine jusqu'en* 1574, acheté 330 francs par Baudoin;

Toute une collection de cartes et de plans originaux, et la plupart, je pense, inédits, tels que: (n° 27) Carte du cours de la Seyne, de la Marne et de l'Oyse, levée en 1747 et 1748; 365 fr. Morgand; (n° 28) carte générale de Flandre et cartes particulières de Lille à Liège, plus le plan de la bataille de Rocou et de Laveldt, 200 fr.; (n° 123) Plan de la Route de Paris à Huningue, front. et 56 cartes, 755 fr., Morgand; (n° 124) Plan de la Route de Paris à Lyon, aux armes et aux chiffres de Louis XV, front. et 70 cartes, 1205 fr., Greppe; (n° 125) Plan de la Route de Paris à Maubeuge (1754), front. et 34 cartes, 1205 fr., Morgand;

Ont été dispersés, quand il eût été si intéressant et si utile de les avoir réunis dans quelque dépôt public. Mais il est bien rare, dans ces ventes, de voir des représentants de nos grandes bibliothèques, et les commissions qu'elles donnent aux libraires ne sont guère plus fréquentes, croyons-nous. Affaire de budget, sans doute, l'État ayant de moins en moins d'argent à dépenser pour les choses de l'esprit.

Parmi les manuscrits purement littéraires, il faut faire mention du poème de Rosset, *l'Agriculture,* 1754, in-4°, avec des variantes au texte imprimé en 1774, un titre aux armes du Chancelier et 10 vignettes inédites à l'encre de Chine (n° 149). M. Morgand a payé cette assez remarquable pièce 280 fr.

La collection était riche en grands ouvrages géographiques et en œuvres descriptives du genre de celles que les Anglais appellent *pageants*. Citons entre autres :

N° 15. — *Bellin. Essai géographique sur les isles Britanniques* (Didot, 1757, in-4°), 200 fr.

N° 31. — *De Chabert. Voyage dans l'Amérique septentrionale en* 1750 *et* 1751 (Imp. roy., 1753, in-4°), 152 fr.

N° 45. — *Description de la grotte et des fontaines de Versailles* (Imp. royale, 1779, in-f°), 900 fr.

N° 57. — *Fête publique donnée par la Ville à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin, le* 13 *fév.* 1742, in-fol. dans une reliure de Padeloup avec 7 planches coloriées, 2,150 fr. à l'absorbeur de gros morceaux Morgand.

N° 129. — *Portraits des grands hommes illustres et sujets mémorables de France,* gravés et imprimés en couleur (Blin, in-4°; 192 pièces), 430 fr.

N° 136. — *Recueil des plans, élévations et coupes des châteaux, jardins et dépendances que le roy de Pologne occupe en Lorraine* (Paris, François, 2 vol. in-fol.) 1,100 fr.

N° 145. — *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour la convalescence du Roi* (1744), inventé et dessiné par Weiss (Strasbourg, in-fol.), aux armes de Louis XV, 1,005 fr.

N° 171. — *Van der Meulen. Œuvres* (Paris, s. d., gr. in-fol.), portrait et 80 planches sur les 152 de son œuvre gravé, aux armes de Louis XIV, 2,500 fr., adjugé à Rouquette.

Les *fanciers* ont pu se disputer le n° 133, l'*Art de faire éclore et d'élever en toute saison des oiseaux domestiques,* par de Réaumur (Imp. roy., 1751, 2 vol. in-12), que le même Rouquette a acquis pour 787 fr.

Relevons en terminant les prix de quelques dix-septièmes :

N° 23. — *Bossuet. Traitez du libre arbitre* (B. Alix, 1731), in-12, aux armes du prélat, 150 fr. Mais le numéro suivant, *Méditations sur l'Évangile* (1731, 4 vol. in-12), s'en est allé pour 21 fr.

N° 102. — *Molière,* D. Thierry, 1682, 8 vol. in-12, en veau, 170 fr.

N° 120. — *Les Provinciales,* Cologne, Pierre de la Vallée,

1637, première édition elzévirienne sous cette date, en maroquin de Bozérian, 132 millim., 120 fr.

Enfin un beau spécimen de reliure du XVIIIe siècle, in-f° en maroquin rouge, doublée de tabis, aux armes de Machault, avec larges dentelles, a atteint le joli prix de 955 fr.

Quelques échos de ventes à l'étranger.

ALLEMAGNE. — Le 9 novembre de l'an passé, il s'est vendu en vente publique à Leipzig, un volume des œuvres de Rabelais ainsi composé :

1° *La plaisante et joyeuse histoire du grand Geant Gargantua. Second (et tiers) livre de Pantagruel.* 3 parties, imprimées à Valence en 1547.

2° *Le quart Livre des Faicts et Dictz Heroiques du noble Pantagruel.* Composé par M. François Rabelais, Docteur en Medicine, et Calloier des Isles Hieres. A Lyon, Lan mil cinq cens quarante et huict.

De l'édition de Valence on ne connaissait que trois exemplaires : l'un à la Bibliothèque nationale; l'autre dans la bibliothèque du comte de Lurde; et le troisième qui fut vendu 1,800 fr. en 1874 par Edwin Tross. — Il y a bien une réimpression de Valence; mais elle diffère de l'édition originale, et c'est de l'édition originale qu'il s'agit ici.

Quant au *Quart Livre* de Lyon, 1548, aucune grande bibliothèque ne le possède en première impression. La Bibliothèque nationale n'a que la seconde et la troisième réimpression. Le seul exemplaire connu jusqu'ici avait été vendu par Edwin Tross à feu James de Rothschild.

Ce volume précieux, qui appartenait au conseiller supérieur de Justice A. F. G. Meyer, de Hanovre, a été acquis pour la relativement modique somme de 610 marks par un libraire de Leipzig.

Angleterre. — On annonce, à Londres, pour ce mois-ci, des ventes qui font palpiter le cœur de tous les amateurs du Royaume-Uni. Les manuscrits autographes du premier chant du *Lay of the last Minstrel* (Walter Scott), et de tout le poème de *Lalla Rookh* (Thomas Moore), un journal autographe de John Franklin pendant ses voyages à Malte et aux îles Ioniennes (1831), des lettres de Dickens, une note de Nelson écrite de la main gauche, une aquarelle signée de Thackeray, une feuille manuscrite de Tennyson, deux vieux et beaux manuscrits anglais à enluminures, l'un contenant la seconde partie de la Bible de Wiclif, et l'autre un livre d'heures: tel est le résumé des merveilles que livreront au plus offrant et dernier enchérisseur MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge.

États-Unis. — La superbe collection de Harrison Gray Otis, dont le noyau se composait de la bibliothèque Spietz achetée en bloc en Suisse par feu M. Otis père, a été récemment revendue à Boston pour le compte de l'héritier du bibliophile. Les Alde, les Elzevier, les Plantin, les incunables, les manuscrits, missels et livres d'heures enluminés y abondaient. Le catalogue, mal rédigé et plein d'erreurs, n'était pas fait pour allécher les amateurs et les grands libraires, et de merveilleux ouvrages se sont vendus pour rien. Ainsi un exemplaire parfait de la *Bible de Nuremberg* (1487) a été donné pour 12 fr. 50; l'*Atlas de Mercator* (Amst., 1616), dans une superbe reliure du temps, a atteint 25 fr. Les 53 planches de la *Danse de la mort d'Holbein* (1547), dans une belle reliure maroquin, se sont élevées à la somme énorme de 16 dollars (80 fr.), et le reste à l'avenant.

La maison Labitte, Émile Paul et Cie vend en ce moment

la bibliothèque de M. V. de T. (3, 4 et 5 février). Nous y reviendrons le mois prochain.

On annonce pour le mois d'avril la vente de la bibliothèque de M. Madden, de Versailles, riche en incunables, hélas! — et pour le mois de mars, celle de la bibliothèque de M. Alkan aîné, plus alléchante peut-être au goût des amateurs modernes. — M. Alkan aîné, le vieux typographe qu'on nommait aussi *le Petit père Alkan*, était le beau-père du libraire Claudin — un type, je vous jure, cet Alkan, mais si amoureux des choses typographiques qu'on lui pardonnait son allure de courtier équivoque échappé d'un roman de Gaboriau.

LES LETTRES ET LES LIVRES

A TRAVERS LE MONDE

Pour commencer par les poètes, je dirai respectueusement un mot à l'un des plus grands, qui ne dédaigne pas d'écrire en prose. Notre ancien *Livre* a signalé la splendide étude que M. Algernon Charles Swinburne a récemment consacrée à Ben Jonson, un des géants de l'âge d'Élisabeth[1]. Le vieux poète ne pouvait espérer meilleur critique, plus capable de le comprendre, de faire la part du blâme et de l'éloge, de ne rien dissimuler des fautes, même quand il y trouve de quoi admirer, et de revêtir analyses, louanges, critiques et admiration du langage le plus magnifique et le plus savant.

Mais j'ai une querelle à faire à l'illustre critique de Ben Jonson, et je l'ai d'autant plus à cœur qu'il est aussi versé dans l'histoire de notre littérature que dans l'histoire de la sienne propre. Il se trouve que Ben Jonson a composé des épigrammes et que ces épigrammes sont parfois grossières, au point de « fleurer plus fort, mais autrement que rose ».

1. *A Study of Ben Jonson*, by Algernon Charles Swinburne. London, Chatto and Windus, 1889, 1 vol. in-8°.

Cela fait songer à Martial et autres écrivains latins, dont Boileau disait :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Or c'est pour le lecteur anglais seul que M. Swinburne réclame ce respect, car « tous les lecteurs anglais, il en a la confiance, tomberont d'accord avec lui que la coprologie doit être laissée aux Français ». Suit toute une tirade où il déplore qu'un écrivain anglais aussi grand que Ben Jonson ait fait, comme un Zola parisien, le plongeon dans la fosse à vidange. Outre que cette insistance à agiter la matière n'indique pas une délicatesse olfactive aussi sensible que les premiers mots l'auraient pu faire supposer, M. Swinburne trouverait-il beaucoup d'écrivains anglais, du XVe au XVIIIe siècle, qui n'aient pas fait le plongeon dont il parle, et lui serait-il bien difficile de citer, même de nos jours, des écrivains anglais — oh! ceux-là de la *baser sort* — qui s'y baignent à plaisir ou s'y vautrent par métier?

Cette dernière partie de la question relève trop de la Société de Vigilance — qui a bien d'autres chats à fouetter — et de Scotland Yard, pour qu'il me soit permis d'y insister. Mais la première? Faut-il rappeler à M. Swinburne le portier de Macbeth et ses plaisanteries sur la boisson?

« La boisson, monsieur, provoque grandement à trois choses... *Nose-painting, sleep and urina.* »

Butler, assimilant le Parlement au croupion qui « dans les corps naturels est le fondement de tout », et reprenant avec lyrisme : *Os sacrum!* etc.

Congrève, dont il fait, à juste titre, grand cas, Rochester, Wycherley et tous les poètes de la Restauration.

Swift, qui donne un tonneau de vidange par semaine à un des savants de Laputa pour ses expériences, qui invente un soufflet à guérir la colique, et qui fait souiller Gulliver par les excréments des Yahoos.

Enfin, pour clore une liste qui se prolongerait indéfiniment,

Smollett et son *Roderick Random*, où le pot de chambre joue un rôle dont l'importance est à peine égalée dans certains romans de Paul de Kock.

Non, non! n'en déplaise à M. Swinburne, Paris n'a point de monopole en cette affaire, et chacun peut trouver amplement chez soi de quoi se contenter.

Les Anglais, au surplus, le savent bien, qu'ils n'ont pas besoin de chercher en France ni ailleurs, puisqu'ils sont la *Merry England*, et que, s'il faut en croire de petits papiers imprimés qui circulent parmi les couches profondes des lecteurs de la Grande-Bretagne, à l'insu, sans doute, du grand poète, l'homme heureux est celui qui se délecte *in the smell of his own Farts*.

Un auteur, qui signe Clelia, a fait sur Shakespeare ce que notre philosophe aimé des dames, Caro, a tenté de faire sur Gœthe : elle y a cherché et suivi, à travers un gros volume, l'idée de Dieu [1]. A vrai dire, elle se propose quelque chose de plus.

« Je veux vous montrer, s'écrie-t-elle en accents pleins de foi, que le profane acteur était un saint prophète. En vérité, je vous le dis, et plus qu'un prophète, le Messie! Heine, un Hébreu, a le premier appelé Stratford la Bethléem du Nord. Je veux montrer que Heine, le poète, disait plus vrai qu'il ne le savait lui-même. »

Nous n'entraînerons pas le lecteur dans la démonstration de Clelia. Les messies pullulent, et ceux qui éprouvent le besoin d'en avoir un n'ont qu'à le choisir autour d'eux, tout vivant.

Ce travail, qui pourrait avoir de la valeur comme contribution à l'étude du texte de Shakespeare, n'est que l'élucubration curieuse d'un esprit que le mysticisme a détraqué.

1. *God in Shakespeare*, by Clelia. London, T. Fisher Unwin, 1890 1 vol. in-8°.

Mentionnons un autre travail où tout souffle poétique fait défaut, d'ailleurs, et qui est la première section d'un *Traité sur l'immoralité de l'idolâtrie*[1]. Cette première section s'occupe spécialement de la *Métaphysique du christianisme*.

Théologie supratranscendante, nous vous respectons et vous saluons! mais notre âme est prise par le double culte, un au fond, des beaux livres et des beaux-arts.

Aussi recommanderons-nous avec plus de confiance à nos lecteurs, que charment les mollesses habituelles et les soudaines énergies du parler italien, le joli et émouvant roman signé Cordelia et intitulé *Forza irresistibile*, que publiaient naguère les frères Trèves, de Milan, et qui a déjà eu plusieurs éditions.

C'est bien à regret que nous ne pouvons dire qu'un mot des deux superbes volumes que M. Paul B. du Chaillu a consacrés aux origines et aux antiquités des peuples de langue anglaise[2]. C'est l'histoire des gestes, des mœurs et des coutumes des ancêtres des populations connues sous le nom d'anglo-saxonnes, tirée surtout des monuments scandinaves, et illustrée d'après les antiquités découvertes dans les tumuli, les *cairns*, les dépôts d'ossements, et aussi d'après les Sagas et les Eddas. On voit que si ce livre, profusément illustré de dessins authentiques, a, grâce au talent d'écrivain de l'auteur, tout l'attrait d'une œuvre de vulgarisation, il soulève de graves problèmes, et tend, non sans force, à trouver chez les Scandinaves, et non chez les Teutons, les véritables ancêtres des Anglais d'aujourd'hui.

1. *A Treatise on the Immorality of Idolatry*. London, W. Ridgway, 1888, 1 vol. in-8°.

2. *The Wiking Age* : The early History, Manners, and Customs of the Ancestors of the English-speaking Nations, by Paul B. du Chaillu. London, John Murray, 2 vol. in-8°, fig.

La science bibliographique est de plus en plus en honneur en Angleterre. Nous parlerons, un jour, tout au long du livre de M. Wheatley, *How to Catalogue a Library*. Mais, sans nous arrêter, pour l'instant, à la théorie, nous nous plaisons à admirer la pratique dans le gros volume où M. Charles Welch a dressé le catalogue de la *Guildhall Library* de la cité de Londres[1], institution qui correspond à peu près, bien qu'avec toute sorte de différences et de nuances, à notre bibliothèque de l'Hôtel de Ville. Pour plus de simplicité, et pour ne pas augmenter indéfiniment le volume d'un ouvrage déjà considérable, on a adopté l'ordre alphabétique par noms d'auteurs; les anonymes sont classés sous le mot générique indiquant la matière dont ils traitent. Ainsi toutes les brochures sans nom d'auteur, sur le commerce de l'argent, sont réunies à l'article *Banking*. Ce système, qui serait insuffisant pour un dépôt de livres très considérable, compense ici les inconvénients qu'il peut avoir par une brièveté qui, dans une collection limitée, ne nuit pas sensiblement à la commodité des recherches. Les pièces historiques en français y sont assez nombreuses. Mais la bibliothèque est riche surtout, comme il est naturel, en ouvrages sur Londres et ses industries. Le mot *London* n'occupe pas moins de cinquante colonnes à lui seul.

Comme typographie, le volume est irréprochablement exécuté et la correction nous en semble, à première vue, parfaite.

L'auteur anonyme des deux études sur le phallisme et l'ophiolâtrie, dont nous avons rendu compte dans un des derniers numéros du *Livre* de 1889, vient d'ajouter deux nouveaux volumes à sa série. L'un passe en revue les différents monuments et objets qui se rapportent au culte phal-

1. *Catalogue of the Guildhall Library of the City of London. With Additions to June* 1889. Prepared under the Direction of the Library Committee. London, 1889 ; 1 vol. gr. in-8° de 1137 p.

lique[1], et l'autre étudie le culte des arbres[2] en le rattachant, comme il semble juste, à l'idée sexuelle.

Pour porter un jugement sur ces deux ouvrages, nous devrions répéter ce que nous avons dit de leurs aînés. L'érudition qui s'y trouve condensée est immense; elle pourrait être mieux ordonnée, et tous les faits curieux qu'elle entasse un peu pêle-mêle gagneraient beaucoup à être bien mis au plan. Nous laissons à d'autres le soin de démêler si l'esprit de système ne fait pas une trop large part au culte phallique, et si c'est bien toujours le pouvoir générateur qui était adoré sous le symbole des diverses manifestations des puissances naturelles. D'ailleurs, il est juste de dire que l'auteur n'est pas outrecuidamment affirmatif, et qu'en bien des cas il déclare honnêtement former une hypothèse et exposer un doute.

Le *Cultus Arborum* se termine par une liste des autorités consultées par l'auteur. Tout incomplète qu'elle est, c'est un intéressant essai de bibliographie spéciale et curieuse.

Le libraire A. Reader (Orange Street, Londres), qui a présidé à l'impression coquette et à petit nombre de ces volumes d'amateur, nous annonce, pour clore la série, une étude sur les poissons, les fleurs et le feu, en tant que symboles phalliques.

Nous nous contenterons aujourd'hui de signaler une nouvelle édition fort augmentée de *The Book-Hunter*, l'ouvrage

1. *Phallic Objects, Monuments and Remains.* Illustrations of the Rise and Development of the Phallic Idea (Sex Worship), and its Embodiments in works of Nature and Art. Privately printed, 1889; 1 vol. in-8°, 76 p.

2. *Cultus Arborum.* A descriptive account of Phallic Tree Worship with Illustrative Legends, Superstitions, Usages, etc., exhibiting its Origin and Development amongst the Eastern and Western Nations of the World from the earliest to modern Times; with a Bibliography of Works upon and referring to the Phallic Cultus. Privately printed, 1890; 1 vol. in-8°, VIII-111 pages.

de John Hill Burton (William Blackwood and sons, 1 vol. in-8), qui a obtenu un si vif succès en Angleterre sous sa première forme. Le sujet est trop de notre goût et du goût de nos lecteurs pour que nous ne remettions pas la dégustation de ce fin morceau à un temps où nous pourrons le savourer à loisir.

La littérature slave prend de jour en jour une plus grande importance dans le mouvement intellectuel européen. On nous signale la publication toute récente, à Cracovie, d'un ouvrage historique important, sous le titre « l'Affaire de Sigismond Unroughe, chambellan de la cour du roi de Pologne Auguste II, 1715-1740 » (*Sprawa Zygmunta Unruga*), par Alexandre Kraushar (2 vol., 1890), poète et historien dont il a déjà été question dans *le Livre* (février 1889, p. 69). Il s'agit d'une étrange accusation de blasphème portée contre Unroughe par un André Potocki qui convoitait ses biens, accusation qui lui valut une condamnation à mort, à laquelle il échappa par la fuite. En vain, pendant onze ans, le clergé polonais, Auguste II lui-même, le pape, la Sorbonne s'évertuèrent à prouver son innocence et à faire casser le jugement. Il fallut la grande diète de 1726 pour le réhabiliter, sans grand avantage matériel pour lui, d'ailleurs, car, depuis longtemps, ses biens avaient été vendus et dispersés.

Cet ouvrage remarquable est une manifestation nouvelle de l'activité littéraire des Slaves. On trouvera un tableau instructif, bien que incomplet de parti pris, des résultats de cette activité dans une brochure que le révérend père P. Martinov, de la Société de Jésus, extrait du compte rendu des travaux du congrès bibliographique international (1888), sous ce titre : *la Littérature slave* 1878-1888 (Paris, au siège de la Société bibliographique, 1888; br. in-8°, 38 p.). L'auteur y donne malheureusement une importance exagérée aux ouvrages religieux et parle à peine des ouvrages de fiction. C'est le contraire qu'il nous faudrait.

LA LITTÉRATURE

DANS LE JOURNALISME

RÉSUMÉ PAR SIGNALEMENT DES MEILLEURS ARTICLES DE LA PRESSE PÉRIODIQUE

La critique dans le Journal est morte ; il y a longtemps qu'on a chanté son *Miserere*. Quand nous rencontrerons des audacieux ou des croyants qui prétendent la ressusciter ou, plus modestement, la galvaniser, nous ne manquerons point de les signaler à l'émerveillement des contemporains. Rien de pareil pour le moment. La littérature originale a plus ses coudées franches que la critique dans la presse quotidienne ; et il y aurait de quoi se consoler, si cette littérature était moins en proie au chic, au procédé et au poncif, et voulait bien, avant de s'offrir au public, se soumettre à quelques injections antiseptiques pour assainir sa facture.

Le poète Rollinat continue à donner des morceaux de valeur diverse au *Figaro ;* mais, soit qu'il se répète ou qu'il

tente des voies nouvelles, il ne semble point qu'il fasse un pas en avant : bien au contraire, il en reste à ses promesses qui, il y a deux ou trois lustres, eurent tant d'éclat et firent tant de bruit.

Le *Gil Blas*, outre ses chroniqueurs, ses poètes et ses conteurs, à propos desquels il faudrait se répéter chaque mois, s'en est pris récemment au bel Arthur Schopenhauer dont il a publié les *Dernières Pensées* en dizain. C'est le pendant des *Maximes* d'Alexandre Dumas, dont s'enorgueillissait naguère l'*Écho de Paris*. Mais il ne nous paraît point qu'il y ait équilibre, Schopenhauer distance Dumas fils. Qu'on en juge plutôt :

« La force de Shakespeare, c'est qu'il n'a pas de goût. Il n'est pas homme de lettres. »

« Une réputation est une cloche que personne ne consent à tinter le premier. Mais, si le vent la fait tinter, c'est à qui s'y suspendra. »

L'*Écho de Paris* continue à être un des journaux les plus littéraires de la ville dont il résonne : Théodore de Banville y publie périodiquement ses *Petites Odes* où la culture classique se mêle si artistement et si plaisamment au modernisme le plus aigu. Nous avons remarqué particulièrement, sous le titre de *l'Héautonkaiomènos* (22 janvier), un conte de Catulle Mendès où il incarne, avec un singulier relief, en un seul individu, toutes les mauvaises et criminelles imaginations qui, en dépit de la conscience et de la volonté, assaillent parfois nos âmes.

Le forgeur et tréfileur de phrases, Léon Cladel, donne depuis quelque temps à ce journal des échantillons choisis de ses périodes à perdre haleine et de ses fantaisies héroïques et quatre-vingt-treizeuses (voir *Housard de l'an III;* 21 janvier).

Guy de Maupassant y découpe en chroniques ses impressions de voyage en yacht sur les côtes de la Méditerranée, à

quoi nous préférons les impressions qu'il nous suggère avec tant d'intensité quand il nous fait un simple récit.

Enfin, Octave Mirbeau y sert par tranches un nouveau roman, *Sébastien Roch*, étude d'une âme d'enfant dans un milieu étranger et hostile.

L'*Écho de Paris* annonce au surplus une nouvelle œuvre posthume de Stendhal, que M. Casimir Stryiensky vient de faire sortir des papiers originaux découverts par lui dans la bibliothèque de Grenoble. Sous le titre de *Vie de Henri Brûlard*, c'est, paraît-il, l'histoire de son enfance et de sa jeunesse que Beyle raconte avec bonne foi. Peut-être y trouvera-t-on la clef de tant de choses inexpliquées et choquantes que ses admirateurs se sont affligés de rencontrer dans son *Journal*, récemment publié et provenant de la même source.

L'*Écho* vient enfin de traiter avec M. de Goncourt pour la publication complète de la seconde partie du Journal des deux frères.

M. Jules Brisson étudie, dans *le Parti national* (12 et 13 janvier), le rôle de l'homme de lettres dans la société romaine, et le même journal donne, sous la signature Paul Margueritte (12 janvier), une notice sympathique sur le bon poète Maurice Bouchor, dont la décoration toute fraîche fait grand honneur au ministre dont il la tient.

Le Temps du 10 janvier analyse les *Souvenirs* sur le grand historien Carlyle, que le professeur Tyndall publie dans *the Fortnightly Review*.

Le numéro du 19 contient, sous la rubrique « la Vie littéraire », un article où M. Anatole France, s'étant promené sous les galeries de l'Odéon, en prend prétexte à parler des lecteurs en plein air; des gens du monde qui n'achètent pas de livres; des éditeurs français qui feraient mieux de publier

leurs volumes tout reliés comme les éditeurs anglais, ou, du moins, dans une solide et artistique couverture, comme les *Zigzags d'un curieux*.

⁂

En passant rapidement, et sans aucune prétention à être complet, les périodiques en revue, nous signalerons, dans les *Annales politiques et littéraires*, la contribution ordinaire qu'y fournit, sous le titre *l'Autographe*, l'auteur de la nouvelle comédie donnée aux Français, *Meilhac*, bibliophile d'une passion débordante à effrayer le libraire qu'il charge de ses commissions aux ventes, et digne d'apprécier toute la vérité de cet aphorisme : « Le livre et la femme qu'on désire ne se payent jamais trop cher. »

⁂

Dans *la Curiosité universelle* (20 janv.) une *Histoire résumée* — trop résumée — de *l'affiche*.

⁂

La belle publication de M. S. Bing, *le Japon artistique*, a donné la fin de la remarquable étude sur *la Tradition poétique dans l'art au Japon*, par M. J. Brickmann, et continue la série de ses planches si curieuses et si suggestives.

⁂

Le morceau capital de la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier) est un fragment de *l'Histoire des princes de Condé* par le duc d'Aumale, tiré du livre VI et ayant pour sujet la *Lutte entre Turenne et Condé* (1654-1657).

⁂

La nouvelle Revue commence un ouvrage de M. Pierre Loti, écrivain cher à Mme Adam et à Carmen Sylva, sans compter les autres. L'œuvre nouvelle s'appelle *le Roman d'un*

enfant. Dans le même numéro (15 janv.), Mlle Marie-Anne de Bovet, qui éprouve le besoin de parfaire le travail de M. Larroumet, étudie, à son tour, *Marivaux romancier*.

La Revue de famille nous donne la fin de *la Cure de Misère*, nouvelle par M. François Coppée.

Enfin la *Revue internationale*, qui, pour se publier en Italie, n'en mérite pas moins une mention ici, puisqu'elle est rédigée en français et qu'elle accorde une attention toute spécialé à notre littérature, publie, sous le titre *Un assaut d'esprit au* XVIIIe *siècle*, d'agréables vers inédits de Voltaire et du chevalier de Boufflers.

Beaucoup de livres sont à l'horizon, point n'est besoin de le dire, puisqu'il s'en publie tous les jours des douzaines. M. de Goncourt prépare une série d'études sur les actrices du XVIIIe siècle : Lecouvreur, Clairon, Sophie Arnould, Camargo, Guimard, Contat et Favard. La biographie de la Clairon a déjà paru dans un journal du matin ; mais l'auteur y ajoutera plusieurs documents inédits et curieux. Nous croyons savoir que c'est l'étude sur la Guimard qui est la plus avancée.

On faisait espérer la publication prochaine des *Mémoires* du prince de Talleyrand, dont les deux propriétaires actuels sont le notaire Chatelin et le duc de Broglie. Mais il paraîtrait qu'il y a dans les mémoires des allusions, des détails sur certains faits politiques comme la mort du duc d'Enghien, et surtout sur certains faits d'ordre purement privé dont quelques-uns touchent de près Talleyrand lui-même, et que la publication n'en serait guère possible actuellement. Les divulgations de toute sorte qui se sont produites sur les faits et les hommes de cette époque permettent de s'étonner de scrupules si vifs et si prolongés. Talleyrand lui-même ne les avait pas, puisqu'il

admettait, dans son testament, qu'il se pouvait faire que la publication de ses mémoires fût devenue possible trente ans après sa mort. Les descendants de nos hommes historiques ont l'épiderme de plus en plus sensible. Est-ce à force d'avoir été battus?

D'autres ouvrages historiques moins passionnants sont sur le chantier. Ainsi le recteur de l'Académie d'Aix, M. Belin, ayant découvert dans un grenier les registres universitaires d'avant 89, prépare une *Histoire de l'université d'Aix*. La deuxième série des *Affiches portant un intérêt historique* (1600-1789) va paraître ou a déjà paru à Aix chez Makaire. A Marseille, on annonce un savant travail intitulé *Studio sulla Malebolga di Dante* (imprimerie Marseillaise).

Le Livre Moderne et la Presse anglaise. — *The Athenæum* a, dans son numéro du 28 décembre dernier, annoncé dans les termes les plus bienveillants, la métamorphose du *Livre* en *Livre moderne.*

Notes and Queries y a fait plus d'une fois allusion, et, dans son numéro du 11 janvier, il donne au dernier fascicule du vieux *Livre* des éloges qui nous sont précieux, tout en pronostiquant le succès du nouveau. Et, de fait, dans son numéro du 25, il nous consacre un long et très élogieux paragraphe analytique où il dit — on nous saura gré de le répéter, dût notre modestie en rougir... — « La vogue du *Livre moderne* semble devoir éclipser celle de son prédécesseur. Le format en est plus commode, le caractère plus lisible, et le texte plus littéraire et moins *journalistique*. Au lieu de critiques sur les livres nouveaux, nous avons maintenant de courtes *causeries*. L'ensemble est pétillant, brillant et neuf... En disant que la publication nouvelle est en progrès sur l'ancienne, nous lui faisons un grand éloge. C'est l'œuvre la plus fraîche, la plus élégante, la plus délicieuse, qui se soit jamais,

sous forme de périodique, adressée aux bibliophiles. L'exécution de certaines vignettes, lettrines, etc., est tout à fait exquise, et l'œuvre, qui est tirée à un nombre limité, sera un jour — destinée peu commune aux publications périodiques — recherchée comme un bijou. »

The Academy (11 janvier), qui, avec *the Athenæum*, est à la tête des journaux littéraires de la Grande-Bretagne, nous adresse également une note trop flatteuse et trop longue pour être reproduite ici.

Il nous convient d'ailleurs de n'être pas trop modestes et de remercier les nombreux souscripteurs qui ont répondu à notre appel dès le début.

Le *Livre moderne, avant l'apparition de sa seconde livraison,* peut donner ici l'attestation de son grand succès en France et à l'étranger. Ses exemplaires de luxe en totalité sont depuis longtemps entièrement souscrits et près des deux tiers de son tirage restreint est déjà absorbé par les abonnements. Merci donc à tous nos amis connus et inconnus, Le *Livre moderne* ne trompera, nous le garantissons, aucune de leurs espérances.

LE

PHONO-BIBLIOGRAPHE

MONITEUR DES BIBLIOPHILES

Variétés — Nouvelles — On-dit
Renseignements

Le calme reste plat chez les « Éditeurs au bois dormant » qu'aucun prince Charmant ne vient éveiller. On y prépare de nombreux livres de luxe, mais mollement, sans enthousiasme, car on sent que l'amateur, le brave amateur *gobe-tout* des bons temps commence à se faire rare et ne mord plus avec la même gloutonnerie aux appas du *petit nombre* et de « la petite merveille typographique destinée à devenir *introuvable*. »

L'*Introuvable* s'est si étrangement transformé en solde à tous prix et en sollicitations d'achat dans ces dernières années que les nombreux dupés se méfient et ne mettent

plus deux ou trois louis sur des ouvrages qu'ils espèrent voir glisser au petit écu de cinq livres.

Il est survenu enfin une crise prévue et salutaire dans la librairie, les boulimiques bibliophiles n'entassent pas chez eux les publications menacées du krack, et, comme le marché est encore encombré, jusqu'à l'engorgement, par des *ouvrages* que les publicateurs d'hier destinaient *à la rareté*, les éditeurs d'aujourd'hui sont prudents, car ils savent que, malgré les plus étourdissants entrechats de la réclame, — cette ballerine des petits échos payés, — le public ressent de plus en plus de l'indifférence en matière de librairie banale mise en vedette par le tam-tam de la presse.

L'avenir et le succès seront aux novateurs, à ceux qui, au lieu de fournir des réimpressions d'auteurs de la veille et de l'avant-veille, donneront des œuvres originales mises au jour dans une manière nouvelle, avec un aspect jeune, aimable et plein de fraîcheur et d'attraits. — Le siècle vieillit; il lui faut des *tendrons* à mine réjouie, vêtus avec un art prime-sautier et montrant une expression naïve et précieuse à la fois. Le bégayement des débuts, une certaine gaucherie d'impression, une imperfection par suite de tâtonnement, tout cela est préférable aux grâces surannées des vieilles formules et aux publications dont le poncif d'exécution ou le fini bêtement correct du burin rappellent les peintures vitrifiées de l'inimitable Bouguereau.

Vous avez lu, il y a moins d'un mois, les détails de l'incendie de la très illustre bibliothèque du comte Osborne, secrétaire d'ambassade. Cette bibliothèque, estimée à plus de deux millions et que son propriétaire conservait en son appartement de la rue de Seine, dans

l'*Hôtel de Valois,* a été entièrement incinérée ; le feu n'a rien épargné, ni les manuscrits précieux, ni les incunables, ni les documents uniques sur l'histoire d'Angleterre, l'époque de Cromwell, la restauration des Stuarts et l'histoire d'Espagne et d'Italie. Plusieurs de ces pièces avaient été payées par le comte Osborne, qui était un bibliophile très érudit, plus de quarante mille francs.

Aucun des manuscrits, des documents et des cartons renfermant des dessins et des planches des grands maîtres italiens et espagnols n'a pu être sauvé. Les quelques éditions de luxe qui n'ont pas été brûlées, jetées et entassées dans la cour, ont été irrémédiablement détériorées par l'eau dont on les a inondées.

Comme il était question de ce véritable désastre, l'autre soir, dans une réunion de *bouquiniers* très renseignés, l'un des assistants nous fit le récit que le comte Osborne aurait eu, quelques nuits avant son désastre, un véritable cauchemar prémoniteur qui l'avait impressionné très fortement à la manière noire. Dans ce rêve fantastique, tout rempli de démons, de sombres diables à mines de pédants, de chats hirsutes et de figures goguenardes, le pauvre bibliophile aurait vu ses livres vendus par lots, dispersés le long des quais, livrés à l'épicier et dilapidés de mille façons terribles et poignantes.

Nous raisonnâmes, comme de juste, sur ce songe et sur les mystères qui relient le monde occulte à la vie réelle ; — le sujet se présentait à notre imagination avec des allures de conte très horrifique bien fait pour enténébrer l'entendement de nos chers contemporains. — Le Belzebuth le plus abracadabrant des illustrateurs, Albert Robida, mandé au chevet de notre conception, y prêta une attention enflammée : — « *J'en ferai une eau-forte,* cria-t-il avec une gesticulation luciferéenne ! la première

eau-forte que je mordrai ! », et il partit sans plus attendre, fébrilement pour griffer félinement de la pointe et vitrioler son cuivre.

Quand nous parvint cette *Eau-Robida-forte*, elle nous stupéfia par son inattendu. C'était mordu comme un visage d'infidèle par une veuve Gras en délire ; mais point ordinaire : la planche, ni léchée, ni caressée assurément, *un vrai cauchemar* que l'œil entrevoit sans le démêler, quelque chose comme un Bresden civilisé jusqu'à l'irrévérence. Ce cuivre méritait d'être confisqué pour le *Livre moderne* et de paraphraser ce court entrefilet en forme de *fait divers* bibliographique. On verra ci-contre la première morsure de Robida qui s'est mis dans tous ses états pour n'en faire que deux... dont le premier, très hardi déjà, figure dans les exemplaires de l'aristocratie du Japon, de la Chine et de l'illustre maison de Whatman.

Ce n'est pas, certes, la manière des petits burinistes et aquafortistes des keepsakes courants, mais en tant que gravure de dessinateur, cela vaut bien d'être regardé.

Les peintres graveurs viennent précisément d'ouvrir leur seconde exposition ; on y voit les œuvres dernières de Besnard, Guérard, Tissot, de Los-Rios de Cheret, de Mme Bracquemont, de A. Lepère et de vingt autres artistes dont les noms sont célèbres tant en France qu'en Angleterre et en Hollande. On peut dire que cette exposition seule en apprend plus sur l'art de la gravure indépendante que toutes les illustrations des interprètes mises en volume et qui révèlent un art trop strictement domestiqué par des formules apprises et qui semblent inexorables.

Il y aurait une curieuse étude à faire sur les livres

illustrés à l'eau-forte dans ce siècle, en divisant les gravures d'interprétation et les œuvres des peintres graveurs. Il nous semble que le résultat de cette étude serait que les ouvrages les plus rares et les plus intéressants, aux yeux des biblio-iconophiles vraiment éclairés et d'un goût cultivé, sont ceux qui ont été interprétés par leurs compositeurs originaux. Il y a dans la gravure du peintre une facture libre, dégagée, franche, vagabonde, qui donne à l'ensemble un charme, une vigueur, une séduction complète, que n'auront jamais les eaux-fortes de l'interprète graveur. Les uns ont le coup d'aile de la création, les autres le terre à terre de l'adaptation.

Les *Bibliophiles contemporains* ont été appelés à donner leur sanction au projet de publication des *Chevaliers errants,* le chapitre le plus héroïque de la *Légende des siècles.* Il est peu probable que l'on rencontre de l'opposition, et le *Livre,* tel qu'il est conçu avec ses nombreuses têtes de pages, ses grandes compositions initiales et son *tripti-frontispice,* — une invention d'eau-forte en forme de tableau antique, — aura, nous l'espérons, un succès général, même avant sa complète exécution. Le dessinateur est choisi, mais jusqu'à nouvel ordre le secret sera gardé. — On discute un choix, on ne discute plus des preuves de talent, et il est bon d'éviter des dissertations inutiles avant la mise en exécution.

La Société des *Bibliophiles contemporains* est à peine créée que déjà on prétend abuser de cette réunion de lettrés, amoureux d'ouvrages de ce temps. La *liste des membres et fondateurs* très recherchée par les placeurs de

livres, a été, par l'obligeance de quelques collègues, communiquée à des libraires aux aguets, car on nous apprend qu'un débitant de publications fraîchement décorées vient de lancer ses prospectus-écriteaux à tous les membres de la Société, pour une édition mise chez lui en sous-location. Il s'agit d'une opération de librairie que nous avons d'autant moins à recommander que nous l'ignorons ; mais nous ne saurions trop mettre en garde nos confrères contre les sollicitations de toute nature qui les visent. Le titre de membre de l'Académie des Beaux-Livres n'implique pas celui de : souscripteur breveté de MM. les éditeurs et libraires. — Amis, barricadez-vous ; gardez vos munitions pour les belles causes à défendre, pour les vraies batailles de l'art et de l'idée à soutenir ; laissez pleuvoir les bulletins de souscription. Il est un chapitre dans Rabelais, où la plupart de ces prospectus méritent de figurer.

Eugène Paillet vient de rehausser son siège présidentiel de la Société des *Amis des Livres*, par la belle acquisition qu'il a faite, il y a une quinzaine, à la vente Marquis, d'un précieux exemplaire imprimé sur vélin de la *Daphnis et Chloé* de Longus, Paris, Didot 1802, in-folio, relié en maroquin bleu par un praticien assez peu célèbre du nom de Lewis. Ce précieux exemplaire, contenant les dessins originaux de Prud'hon et du baron Gérard (3 de Prud'hon et 6 de Gérard), a toute une histoire qui nous est révélée par une note du *Catalogue de M. Morgand* que voici :

Ces neuf dessins de *Prud'hon* et de *Gérard*, réunis à un exemplaire de l'ouvrage imprimé sur vélin, furent offerts en

1807 à Junot, futur duc d'Abrantès, ainsi que le prouve la dédicace suivante, imprimée en lettres d'or sur vélin : *Exemplaire unique imprimé sur vélin, auquel on a joint les dessins originaux par Prud'hon et F. Gérard, pour la bibliothèque de Son Excellence le colonel général des hussards Junot, grand officier de l'Empire, premier aide de camp de l'empereur Napoléon Ier, grand cordon de la Légion d'honneur, grand'croix de l'ordre du Christ, commandeur de l'ordre royal de la Couronne de fer, gouverneur de Paris,* janvier MDCCCII.

Ce volume devint, après la mort de Junot, la propriété de sa femme, Mme d'Abrantès, en même temps que la magnifique bibliothèque que Junot avait rassemblée. Mme d'Abrantès, criblée de dettes, vendit tout vers 1816, et le volume de Longus passa en Angleterre, où il fut vendu 73 livres, ainsi que le prouve une adjudication citée par Brunet. Ce fut probablement à cette époque qu'il fut acquis par M. Beckford, à la mort duquel il passa entre les mains du duc d'Hamilton, il a été vendu à la vente de ce dernier, au mois de décembre 1882. (N° 1874 du cat.) £ 900 — (22,500 fr.).

Ce que ne dit pas le catalogue Morgand, c'est que le chocolatier Marquis acheta ce livre unique 30,000 francs. Il y avait donc de l'émotion lors de la mise sur table de ce numéro hors ligne. Eugène Paillet a triomphé de toutes les convoitises en se faisant adjuger ce livre, deux fois historique, pour la somme de 15,000 francs, soit 16,500 francs avec les frais. C'est là, franchement, un joli coup de marteau qui a profité à la nouvelle bibliothèque Paillet, chez lequel cette bonne fortune va attirer le dimanche une foule de collègues mordus par la curiosité et par l'envie.

Cette édition du Longus est imprimée comme l'*Euripide* en lettres majuscules. Paillet, qui lit le grec comme feu Philoxène Boyer, va pouvoir s'offrir un plaisir que

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Cauchemar d'un Bibliophile
Composition à l'eau-forte par A. Robida

Socrate ni Platon ne connurent jamais. — Heureux homme!

C'est égal, Henri Béraldi, auteur de la *Bibliothèque d'un bibliophile,* doit bien enrager dans sa reliure humaine de n'avoir pu cataloguer ce livre-ci avec la pompe héroïque de son histoire, écrite en un style spécial, auquel Marco de Saint-Hilaire n'aurait certainement rien compris.

Notre article sur le libraire-éditeur Conquet nous a attiré lettres et bavardages. L'opinion de nos correspondants et interlocuteurs semble être que nous avons été trop bienveillant pour Conquet, alors que celui-ci se montre en général si peu tolérant pour tout ce qui ne porte pas son estampille, et si féroce, paraît-il, — ceci nous importe peu, — pour le fondateur des *Bibliophiles contemporains.*

Nous répondrons aux uns et aux autres que les commérages de boutique sont trop au rez-de-chaussée pour notre jugement, que nous plaçons très au-dessus du niveau des concierges. Nous n'avons pas à apprécier la nature d'esprit ni la façon d'être de M. Conquet, mais à montrer le libraire et l'éditeur, ce que nous avons fait sans parti pris; quant aux *on dit* et aux *on repète,* ces choses-là ne montent pas à nos assises, et nous n'en tiendrons, qu'on le sache bien, jamais compte dans nos futurs jugements bibliographiques et bibliopolesques.

Ex-abonnés du *Livre*, vous tous qui possédez les dix années au complet de cette grande revue terminée, réjouissez-vous! — *Le Livre est épuisé, archiépuisé;* les

Cauchemar d'un Bibliophile
Composition à l'eau-forte par A. Robida

NY BIBLIOTEKA

éditeurs ne sont point parvenus à réunir deux simples collections totales, et il a été décidé de mettre au pilon les livraisons et années séparées; sauf dix séries de 1889 qui seront réunies avec peine. Aujourd'hui, il ne reste plus rien en magasin de ce qui fut *le Livre* et nous pensons avec un ravissement sous-cutané que peut-être, très prochainement, la collection complète sera cotée de façon très honorable. Nous parlerons, en avril prochain, de la Table des matières qui sera tirée à petit nombre et dans des conditions que nous pourrons alors faire connaître; nous n'épargnerons rien pour réserver aux anciens souscripteurs du *Livre* le plaisir de posséder une édition peu commune sur le marché, et qui bientôt sera très demandée dans les petites colonnes de la *Bibliographie de France*. — *Vive le Livre!*

La vente des livres manuscrits et objets d'art ayant appartenu à Champfleury n'aura lieu qu'en novembre prochain. Sapin a été choisi comme libraire-expert. Trois amateurs bibliophiles, MM. Paul Eudel, Henri Beraldi et Jules Troubat, sont chargés de l'inventaire et de la classification de ces livres, tableaux et estampes dont la vente fera sensation à l'automne de cette présente année.

Les bibliophiles laborieux et fureteurs de Londres sont dans l'allégresse :

Le British Museum est à présent éclairé à la lumière électrique et, depuis une quinzaine, les visiteurs y sont admis de 8 h. à 10 h. du soir. Le nombre des visiteurs a toujours été en augmentant et maintenant il dépasse

12,000 pour les six soirées de la semaine, et est plus considérable que pendant la journée.

Un nouveau règlement a été inauguré à la Bibliothèque. On s'est aperçu qu'une grande partie des places était occupée pendant la journée par des lecteurs de romans nouveaux, en sorte que les travailleurs véritables n'avaient pas de sièges à leur disposition. Il a été décidé qu'à partir du 15 février on ne délivrerait plus de romans, à moins qu'ils ne soient imprimés au moins depuis trois ans. On avait pris déjà une décision semblable à propos des manuscrits et des journaux qui ne sont plus communiqués que dans une salle particulière. Malgré toutes ces restrictions, il y a encore quotidiennement 700 personnes à la Bibliothèque, et l'encombrement demeure encore considérable.

Il est vrai que la salle de lecture est si commode, que l'on y est si bien installé, que beaucoup de gens y passent toute leur journée, y jouissant par moment d'un repos réparateur. Je ne serais pas surpris si l'on organisait une salle spécialement affectée aux dormeurs ; ce serait le moyen le plus sûr de permettre aux travailleurs de faire leurs recherches sans être troublés par les trop sonores ronflements des voisins.

NOTES

POUR

L'ENSEIGNEMENT DES MODERNES CURIEUX

A deuxième livraison de ce recueil contient (page 123) sur l'*Album* de J.-J. de Staal, de Soleure, une notice qui vaudra sans doute un regain de curiosité et d'intérêt aux recueils de ce genre. Les amateurs savent de reste ce que sont ces types abrégés, familiers et portatifs de la collection d'autographes, dont les XVIe et XVIIe siècles nous ont légué un certain nombre de types variés. A peine est-il besoin de rappeler la définition très explicite qu'en donne le Dictionnaire de Trévoux : « *Album* est le nom que l'on a donné à un petit registre ou livret que les savants portent avec eux. Lorsqu'ils se trouvent dans quelque ville, en voyage ou autrement, ils vont visiter les savants du pays et ils leur présentent leur *Album Amicorum,* et les prient d'y écrire quelque chose, afin d'avoir de l'écriture

de leur main. Ce qu'on écrit sur l'*Album* est ordinairement une devise, ou quelque sentence, ou quelque chose d'obligeant pour celui qui présente l'*Album*. » — On ne saurait mieux dire et nous voici parfaitement édifiés sur le vrai mobile de ces dignes savants ou simples étudiants, qui allaient béatement quêter à domicile « quelque chose d'obligeant » et de flatteur pour leur amour-propre. Sans doute, il devait être difficile de refuser l'inscription requise (à titre de réciprocité peut-être), et l'on s'explique que, sur les *Albums* qui nous sont parvenus, figurent tant de noms de personnages célèbres s'évertuant à glorifier des solliciteurs demeurés parfaitement obscurs. Cela, d'ailleurs, n'est que de peu d'importance; ce qui en a beaucoup plus, c'est l'avantage qui est résulté pour nous de cet usage très répandu, surtout en Allemagne. Grâce à cette coutume, en effet, nous possédons, revêtues de signatures autographes, maintes pensées fines ou profondes, maintes piécettes curieuses, malheureusement enfouies encore dans ces « petits registres » qui ne passent que rarement en vente.

Ce n'est pas, cependant, qu'il n'ait été fait quelques essais d'analyse de ces intéressants livrets; ainsi M. Ch. Asselineau a consacré un bon article aux *Albums et Autographes* (1853); — M. Rathery nous en a dit des choses excellentes (*Bulletin du Bibliophile*, 1861); — M. Lalanne ne les a point omis dans ses *Curiosités littéraires;* — M. de Lescure en a parlé dans son livre sur les *Autographes en France et à l'étranger;* — enfin, le regretté M. Feuillet de Conches s'est plu, dans ses *Causeries d'un curieux* (tome II), à résumer, en soixante-dix pages, les particularités les plus intéressantes sur cet attrayant sujet. Malgré ces esquisses, un bon travail d'ensemble est encore à faire, tâche peu commode, du reste, puisque

les *Albums Amicorum (Alba* serait plus correct, mais *Albums* a prévalu) se trouvent dispersés, par tout petits groupes ou par unité, en cent bibliothèques publiques ou collections particulières.

Les bibliothèques publiques sont accessibles aux travailleurs, mais combien sont parfois strictement fermées celles des bibliophiles ! Certes, on aime à se faire honneur des raretés que l'on possède, on montre volontiers un beau livre, une riche série d'estampes, on est plus réservé en matière de manuscrits ; et c'est ainsi que les détenteurs d'*Albums* ne tiendraient pas, en général, à communiquer trop largement leurs trésors. Le nombre est bien restreint, d'ailleurs, des amateurs qui ont été assez heureux pour réunir plusieurs spécimens de ces précieux livrets. On en peut citer pourtant quelques-uns qui y ont réussi. Les Cabinets de la reine douairière Marie de Saxe, du Dr Wellesley à Londres, de Frédéric Kampe, négociant à Nuremberg, renfermaient, au dire de M. Feuillet de Conches, d'importantes séries d'albums, et beaucoup de catalogues de bibliothèques en décrivent souvent une demi-douzaine. Tels sont, par exemple, les catalogues du chanoine Gasparoli, d'Anvers (1823), — de Dawson Turner, de Londres (1859), qui mentionnait douze *Albums Amicorum,* — de Van Woorst, d'Amsterdam (1859), qui en énumérait dix-huit, — enfin, triomphe du genre, celui d'une collection d'autographes vendue à Londres, par Sotheley, en 1825, qui en renfermait quarante-trois.

Les *Album Amicorum, Liber Amicorum, Philotheca, Stamm-Büchern,* car ils ont successivement porté ces noms divers (voir les essais de Lilianthal et de Stierlandt), comportent, a-t-on dit, une grande variété de forme ; ils consistent le plus souvent en « petits registres », comme dit le Dictionnaire de Trévoux. Mais les

livres à figures, les recueils d'armoiries, les livres d'emblèmes surtout, ont été fréquemment transformés pour cet usage; bien plus, d'ingénieux imprimeurs, désireux de servir fructueusement un goût si fort en vogue, eurent l'idée de faire paraître de beaux livres, bien illustrés, spécialement destinés à cet emploi. Tout le monde connaît, au moins de nom, le *Thesaurus Amicorum*, composé de feuillets blancs, avec encadrements variés, gravés sur bois, que publia l'imprimeur lyonnais Jean de Tournes; on peut mentionner, comme productions analogues, le *Stammoder Gesellenbuch*, orné de superbes bois de Jost Amman, avec des écussons vides, qu'un étudiant de Francfort fit exécuter, en 1579, chez Sig. Feyrabend, — puis un livre de même nature, mais non plus destiné aux seuls étudiants, qui parut, la même année, à Vienne, chez l'imprimeur David de Neker.

En voici bien assez pour faire comprendre l'attrait et la variété, sinon l'importance, de ces intéressants recueils, dont quelques-uns ont eu les honneurs de l'impression. Tel fut l'*Album de la Puce de mademoiselle Desroches*, « chef-d'œuvre unique (dit M. de Lescure) de la galanterie bourgeoise, pédantesque et parlementaire, comme *la Guirlande de Julie* est le monument de la galanterie aristocratique et raffinée. » Tel fut aussi le recueil conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, que la « Société des Bibliophiles montois » fit imprimer, en 1849, sous le titre de : *Albums et œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas* (in-8°, caractères gothiques, 200 exemplaires).

Ces trois ouvrages imprimés étant à la portée de tous, il n'est pas besoin de s'y arrêter, bien qu'ils renferment des pièces agréables et piquantes; il vaut mieux dire un mot de quelques autres albums moins connus, que nous

voyons figurer parmi les notices (cent quarante environ) recueillies sur les albums par un bibliophile de nos amis. — Nous signalerons d'abord comme un des plus curieux spécimens le *Liber Amicorum* de *Nicolas Van Sorgen*, natif de Delft, qui, dans un voyage effectué en France, en Suisse et en Allemagne, de 1604 à 1605, a recueilli des centaines d'autographes de personnages éminents : Philippe de Mornay, Pierre du Moulin, Isaac Casaubon, Janus Gruter, Nicolas Viguier, J. Pacius, Jacques Lectius, J. Paré, Nicolas Van Svieten, ont rempli successivement les pages de ce précieux registre de pièces de vers ou de prose, en français ou en latin, et même en grec ou en hébreu. La plus intéressante de toutes ces inscriptions est peut-être celle qu'écrivait, à Genève, Théodore de Bèze, alors âgé de quatre-vingt-sept ans, au folio 69 du volume : *Nemo ægrotus est eo insanabilior qui tibi sanus videtur*.

Tous les albums n'offrent point le caractère de pieuse gravité qu'on remarque dans celui de Van Sorgen. Un certain *Léonard-Christophe Rehlinger*, bourgmestre d'Augsbourg vers 1550, préférait aux sentences sévères les amusettes auxquelles se plaisaient alors les beaux esprits. Aussi son album est-il farci de pièces de vers en forme d'œufs, d'ailes, de haches, de poissons, de cœurs enflammés et autres bagatelles chères aux amateurs de rébus et de *difficiles nugæ*.

Les « galanteries » même n'étaient pas rares, principalement sur les albums de « belles et honnestes dames », dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. On en trouve une assez bonne collection sur celui de *Marie de Mompraet* (1596), que conserve actuellement la Bibliothèque de Bruxelles; M. de Reffenberg, qui l'a longuement décrit dans le *Bibliophile belge* (tome II, 1845), en

a extrait quelques gaillardises, dues, paraît-il, en bonne partie, au « grand-duc de Croy » ; il suffit de citer celle-ci, composée de deux lignes rimées :

Vestire les filles richement c'est chose perdue;
Car qui les ayme vrayment les demande toutes nues.

Bien plus décent était Malherbe quand, en tête de l'album de Madame *Des Loges*, une précieuse avant l'heure, passablement maltraitée par Tallemant des Réaux, il écrivait ce galant sixain :

Ce livre est un sacré Temple
Où chacun doit, à mon exemple,
Offrir quelque chose de prix.
Cette offrande est due à la gloire
D'une dame que l'on doit croire
L'ornement des plus beaux esprits.

Dans le même ordre d'idées, l'album de *Madeleine de Laubespine*, dame *de Villeroy*, sur lequel s'inscrivirent Ronsard et toute la pléiade, fournirait les éléments d'une abondante cueillette de jolis vers.

Il ne doit pas non plus manquer de pièces piquantes, l'album de *Basile Branwers*, d'Amsterdam (1567), à qui *Jeanne Magon*, « sa bonne amye », adressait ces vers plus riches de promesses que de poésie :

Qui veult avoir lyesse
Seullement d'ung regardt
Vienne vers ta maîtresse
Que Dieu maintient à gard.
Elle a tant bonne grâce
Que celluy qui la voit
Mille douleurs efface.
Et plus s'il en avoit.

Pour revenir à des sujets moins badins, il suffit de jeter un coup d'œil sur les albums de *Guillaume Barclay*, qui avait fait interfolier un superbe exemplaire du *De*

Constantia de Juste-Lipse, et sur lequel se sont inscrits maints personnages, tels que Juste-Lipse lui-même, Philippe Rubens, Casaubon, Martin del Rio, etc.; — de *Jacques Lauro*, peintre et graveur (1598-1640), livre magnifiquement illustré de dessins et armoiries en couleurs, où l'on trouve des autographes de toutes les personnes de marque qui passèrent à Rome en cette période; — de *Jean Sarasin* (1574-1632), l'un des plus savants hommes de son temps, qui a recueilli un nombre considérable d'illustres témoignages; — de l'infortuné *Charles Ier*, qui écrivait au premier feuillet : 1626. — *Si vis omnia subjicere, subjice te rationi* — *Carolus, R.*, — sentence au-dessous de laquelle la reine ajoutait cette devise : *En Dieu est mon espérance.* — *Henriette-Marie, R.*; — de *Clément XIII*, somptueux manuscrit sur vélin, composé de cinquante-quatre grands dessins d'emblèmes curieux accompagnés d'un texte hébraïque et latin, et revêtu d'illustres signatures; — du *Synode de Dordt*, rempli d'autographes des célèbres théologiens réformés qui prirent part à cet important congrès (1618-1619); — de *Louis de Sonntag* (Sempronii, 1753), volumineux recueil qui prouve que la mode des albums n'était pas tombée en désuétude au milieu du siècle dernier; — de *Christophe Felber*, simple ouvrier relieur (1642), qui, à l'époque de la guerre de Trente ans, allait, comme compagnon, travailler dans les principales villes d'Allemagne; — enfin, la merveille du genre, l'album du *baron de Burkana*, personnage étrange, né à Alep, élevé à la cour de l'empereur, et mort à Vienne en 1766, après avoir parcouru toute l'Europe. — Qui sera assez heureux pour retrouver ce manuscrit qui, dit M. Lalanne, appartint en dernier lieu à Gœthe et qui a disparu depuis? Ce vaste recueil de 3,532 témoignages d'estime et d'amitié en prose

et en vers, de compliments, maximes, plaisanteries et anecdotes, portait ce titre en français et en latin : « Temple de la piété, de la vertu, de l'honneur, de l'amitié et de la foi; consacré au souvenir durable et éternel; vous donc tous qui êtes pieux comme Énée, forts comme Hercule, amis comme Pylade, fidèles comme Achate; entrez-y, honorez-le de votre présence, vous êtes invité par des seigneurs : le baron de Burkana et Aleppo-Syrien. » Tout le XVIIIe siècle a passé par cet album.

Jam satis... Les citations qui précèdent suffisent pour faire comprendre combien, à défaut d'une monographie proprement dite, un travail d'ensemble sur les albums serait intéressant et curieux, et quelle anthologie piquante on en pourrait extraire au milieu, il est vrai, de beaucoup de fatras.

LES AMATEURS DISPARUS

EUGÈNE PIOT

BIBLIOPHILE ET PUBLICISTE

La mort récente de M. Eugène Piot et ses legs splendides au Louvre et à l'Académie des inscriptions ont donné à son nom, connu seulement d'un petit nombre de curieux, une notoriété qui lui a été refusée de son vivant. Combien de gens, en effet, ont dû apprendre son existence en ouvrant le journal qui leur annonçait ses munificences! Et combien, parmi le petit groupe des survivants de ceux qui furent ses contemporains, auraient pu supposer qu'il se préparait une si glorieuse oraison funèbre! Il faut bien le dire, au risque de paraître piétiner sur une tombe à peine fermée, Eugène Piot n'était pas aimé, et quoiqu'il souffrît certainement au fond de l'isolement où il vivait, il n'a jamais rien fait pour apaiser les rancunes qu'il avait soulevées et pour dissiper

les légendes auxquelles son humeur insociable avait donné cours. D'où venaient ces haines? Je n'ai pas à les rechercher ici, ni à plaider les circonstances atténuantes qui expliqueraient; si elles ne les excusent, bien des travers et des procédés désobligeants, mais en attendant que l'heure soit venue de rendre à l'homme une plus équitable justice, le moment et le lieu nous sont favorables pour esquisser la physionomie du bibliophile.

Eugène Piot, on l'a dit déjà et l'on ne saurait trop le redire, fut dans toutes les branches de la curiosité et de l'érudition un précurseur et un initiateur, et ce n'est pas le côté le moins extraordinaire de cette nature complexe que ce sens si net et si perspicace dévolu à un homme dont l'instruction première avait été complètement négligée. Loin d'en rougir, d'ailleurs, il s'en enorgueillissait volontiers, et lorsqu'il plaçait sous vos yeux les premiers spécimens de la typographie grecque, il prétendait être hors d'état de les déchiffrer; mais ce qu'il ne disait pas et ce dont on s'apercevait bien vite, c'est qu'il avait suppléé à l'enseignement routinier du collège par une autre éducation autrement suggestive pour quiconque est en mesure de voir, de retenir et de comparer : tout ce qu'il savait, — et il savait beaucoup, — il le devait à ses yeux et à sa mémoire.

M. Ch. Yriarte, dans un supplément du *Figaro* (numéro du 8 février), M. L. Courajod dans un prochain article de la *Gazette des beaux-arts,* ont dit et diront les mérites de l'archéologue. Ce n'est pas empiéter sur leur domaine que de rappeler le goût très vif qu'Eugène Piot eut de tout temps pour les livres dont, de tout temps aussi, il sut tirer un double profit, leur demandant de l'instruire et de payer au centuple les peines qu'il s'était données pour les remettre en valeur. Personne n'ignore l'étroite parenté de la plupart des amateurs modernes avec feu M. Jourdain père qui « se connoissoit fort bien en étoffes, en alloit choisir de tous côtés, les faisoit apporter chez lui et en donnoit à ses amis pour de l'argent. » En ceci encore Eugène Piot devança son temps. Seulement, au lieu d'*écrémer* les boîtes des quais et les échoppes des bou-

quinistes parisiens, il choisit pour champ d'expérience l'Europe tout entière, sauf la Russie où il n'a, je crois et je ne sais pourquoi, jamais mis les pieds; de Stockholm à Cadix et d'Édimbourg à Naples il n'est peut-être pas de boutique de libraire qui n'ait reçu sa visite; mais c'est surtout en Italie, où il passa une partie de sa vie, que la chasse fut giboyeuse. Quand, après avoir franchi les cordons de douaniers, de *Kaiserlicks* et de policiers qui en rendaient alors l'accès sinon redoutable, au moins singulièrement incommode et coûteux, il pouvait vaguer du nord au midi, il mettait la main non seulement sur d'incomparables exemplaires sortis des presses vénitiennes ou florentines, mais il recueillait au passage plus d'une épave des conquêtes de Charles VIII et de Louis XII. Sa moisson faite, il rentrait en France, et tantôt sous son nom, tantôt sous ses seules initiales, il livrait au hasard des ventes la meilleure part de son butin, se réservant les livres d'étude où il puisait un savoir toujours accru. La plus ancienne de ces ventes est, je crois, de 1840; mais sur ce point comme sur bien d'autres, nous en sommes réduits aux conjectures, car Eugène Piot ne livrait pas plus volontiers le secret de ses opérations que celui de ses origines. La liste de ces ventes, qu'il serait curieux et même profitable de dresser, ne suffirait pas cependant encore à nous faire connaître toutes les richesses qui, durant un demi-siècle, ont passé par ses mains : c'est ainsi qu'il céda, vers 1862, au musée de South-Kensington une magnifique collection de ces luxueux livrets *d'entrées* et de *fêtes*, si légitimement recherchés aujourd'hui, et dont il avait, m'a-t-il dit, entrepris une bibliographie raisonnée.

Il en fut malheureusement de ce travail comme de plusieurs autres qu'il avait promis ou annoncés : ses exécuteurs testamentaires pourront seuls nous dire s'il en subsiste quelques vestiges. Soit par suite de la paresse dont il se targuait, soit en raison de ses longues et fréquentes absences, soit tout simplement, enfin, par suite des lacunes de son éducation première, ses écrits sont rares et ne donnent point la mesure de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. La forme en est pé-

nible, vulgaire ou pédantesque ; elle ne prend quelque verve et quelque allure que dans la polémique, et il n'était pas homme à la redouter.

Bien que, jusqu'en ces toutes dernières années, il se soit laissé qualifier dans l'*Annuaire* Didot-Bottin de directeur du *Cabinet de l'amateur,* en réalité cette revue n'a eu que deux séries, séparées l'une de l'autre par un intervalle de plus de quinze ans. Postérieurement, il est vrai, Piot fit tirer à part et brocher un recueil d'actes d'état civil d'artistes français (1873, in-4°) dont il avait commencé la publication, mais il n'en est pas moins constant que ce fameux Cabinet s'est clos, pour ne plus se rouvrir, dans le courant de 1863.

Si courte, si lointaine et si intermittente qu'ait été son existence, le *Cabinet de l'amateur* a laissé sa trace dans l'histoire de la curiosité et lorsqu'on parcourt ces quatre volumes, on est frappé de la variété, de la prescience ou de l'*actualité* des sujets qu'on y traitait. La première série (1842-1846) a eu pour collaborateurs Th. Gautier, Frédéric Villot, L. Batissier, A. de Longpérier, M. V. Schoelcher, M. A. Chabouillet, etc.; ses planches sont peu nombreuses, mais elles sont signées Delacroix, Meissonier, Chasseriau, Wattier, Steinheil et Trimolet. La seconde (1861-1863), exclusivement rédigée par son directeur, est ornée de reproductions de bois empruntés à des plaquettes italiennes ou allemandes, de marques de porcelaines et d'épées, ou de croquis d'après divers objets d'art. En s'en tenant cette fois à une ornementation purement documentaire, Eugène Piot faisait encore œuvre de précurseur; mais l'insuffisance des procédés dont on disposait alors nuit à l'originalité de la tentative.

Sous un pseudonyme d'une modestie inattendue (*Nemo*) Piot s'était réservé dans le premier *Cabinet* le compte rendu des ventes. Celles de l'*Alliance des arts*, fondée par Techener et Paul Lacroix, lui fournirent l'occasion de plus d'une passe d'armes avec le bibliophile Jacob, et la lutte fut d'autant plus piquante qu'elle avait lieu à armes égales, sinon toujours courtoise, chaque adversaire ayant *son* journal. Au lieu de répondre

à des observations fort justes dans le fond, mais formulées en termes tranchants et rogues sur des erreurs commises dans les catalogues Vellenave (Dessins anciens, novembre 1842), et Soleinne, le *Bulletin de l'alliance des arts* avait beau jeu à railler cette publication mensuelle « qui ne paraissait pas tous les mois » et qui s'intitulait, « sous prétexte d'art, sinon de grammaire », *Revue de tableaux et d'estampes anciennes*, mais le *Cabinet*, fort de l'exemple d'Henri Estienne qui donnait un sou par faute que lui signalaient les polissons du collège Montagu, — il y a *polissons*, — renvoyait Paul Lacroix à la grammaire, chapitre de la *Syllepse*, en l'invitant à l'étudier pour son usage particulier, avant d'avoir « la sotte prétention » de corriger les autres, déclarait que « la bibliographie était une science dont il ne savait pas le premier mot et ajoutait que si une fantaisie de jeune homme lui avait fait mettre depuis quinze ans le mot de *Bibliophile* sur quelques romans, cela ne suffisait pas à lui donner des droits sérieux au titre de bibliographe. »

Ce ne sont pas les seules aménités de même nature qu'on pourrait retrouver en feuilletant les deux feuilles rivales; plus tard, il est vrai, et en dépit du triple airain dont il semblait cuirassé, Piot regrettait ces violences de plume dont le temps émousse l'acuité, mais qui creusent le plus souvent entre les champions un fossé infranchissable.

Il ne faudrait pas conclure de cette trop rapide esquisse que Piot professât, en tant que bibliophile, un fanatisme exclusif et intolérant. Je ne jurerais même pas que, sous l'influence persuasive de M. le baron Roger Portalis, il n'ait eu pour l'art d'Eisen et de Moreau de passagères indulgences, et sa conversion m'étonnerait d'autant moins qu'il a le premier signalé la valeur hors ligne des compositions de Meissonier pour les *Contes rémois*. Témoin et vétéran des grandes batailles romantiques, il avait pressenti là encore l'intérêt qu'offriraient plus tard ces beaux in-8° à couverture jaune et leurs originales vignettes; sous un panneau secret d'une de ses biblio-

thèques je vis un jour toute une rangée de ces curiosités en *états* irréprochables. « Il faut bien avoir de tout, » disait-il.

Assurément, mais ils sont rares, ceux-là qui peuvent avoir de *tout* et ne garder que la *fleur* de tout. L'argent n'est point ici le seul facteur du problème : il faut apporter à sa solution le flair, le goût, le savoir et la patience. Cet axiome, assez banal en lui-même, prenait sur les lèvres de celui qui l'émettait l'accent d'une profession de foi, et l'appartement où il fut formulé attestait assez quel avait été le constant souci de son locataire. Eugène Piot a demeuré plus de trente ans au n° 20 de la rue Saint-Fiacre, d'abord au cinquième, puis au quatrième étage ; aussi, lorsqu'on avait franchi les premiers paliers ornés à chaque porte de plaques de cuivre appartenant à d'honorables lingers ou chemisiers, la surprise était grande de se trouver tout à coup en présence des plus rares merveilles. J'ai encore dans les yeux l'éblouissement que me causa une haute et large vitrine de chêne clair remplie, — bourrée plutôt, — d'exquises reliures des principaux artistes modernes et que surmontait une admirable ébauche de Van Dyck d'après Henriette d'Angleterre. Là siégeait l'élite des hautes raretés; mais si le maître vous faisait pénétrer dans sa salle à manger transformée en cabinet de travail, un coup d'œil vous suffisait pour vous assurer que les outils indispensables au travailleur comme au curieux n'étaient pas traités avec moins de luxe et de raffinement. Buloz, en villégiature chez M. de Pontmartin, se demandait, dit-on, comment on pouvait faire payer sa copie quand on avait de si beaux arbres; j'aurais volontiers demandé à Piot comment il pouvait rester oisif dans un pareil atelier; mais il professait à cet égard la théorie des Orientaux sur la danse et il préférait assister au labeur d'autrui plutôt que d'ajouter quelques pages au petit nombre de celles qu'il laissera.

Dans quelques mois, tous ces beaux livres iront chercher asile chez d'autres curieux. Souhaitons qu'il subsiste de leur passage chez Piot un bon catalogue, — mais rien de plus ne trahira leur origine. Soit par modestie, soit en vue de favo-

riser de fréquents échanges, Piot n'avait ni marque spéciale, ni *ex libris*, bien que, selon M. Béraldi, Frédéric Hillemacher en eût gravé un pour lui. Il est vrai qu'en dehors de photographies anciennes il n'existe pas davantage une effigie de Piot qui n'avait point d'ailleurs, — tant s'en faut,

Une tête romaine à graver en camée.

Il restera de lui plus et mieux qu'un monogramme ou qu'un portrait, car ses largesses posthumes ont désarmé les hostilités les plus invétérées, et rarement on n'entendit un plus unanime concert de louanges que derrière le cercueil de cet homme qui n'avait pas un ami.

MAURICE TOURNEUX.

LES

LETTRES QUI PASSENT

ET

LES MANUSCRITS QUI RESTENT

Lettres inédites de George Sand

INTÉRIEUR ARTISTIQUE D'UN HOMME DE LETTRES :

Auguste Vacquerie

Nous avons promis de donner ici la primeur de quelques autographes curieux de la collection Louis Ulbach, vendue en janvier dernier.

Voici la reproduction des quatre lettres de George Sand, que l'acquéreur de ces précieux billets a bien voulu nous communiquer avec une bonne grâce dont tous les curieux, nos amis, lui seront, non moins que nous, reconnaissants.

Nohant, 16 août 1863.

C'est venir bien tard vous remercier, monsieur, des sentimens d'estime et de *confiance morale* qui ont dicté l'article relatif à *M*lle *La Quintinie* dans le *Tems*. Je n'ai pas pu lire

plus tôt tout ce qui a été écrit à ce sujet et je le lis mieux maintenant. Je vous dois de la gratitude et de la sympathie pour les choses vraies que vous dites sur tous, et pour la loyauté de vos appréciations générales. Vous revenez sur le tems déjà éloigné — nous vivons si vite maintenant ! — où vous écriviez *M. et Mme Fernel,* cette excellente étude où il me semblait que vous alliez en artiste puissant, sans trop songer au péril que j'ai signalé dans *Mlle La Quintinie*, et vous dites : *J'avais mes raisons, dans lesquelles je persiste encore.* Oui, sans doute, vous aviez vos raisons et, à un certain point de vue, elles seront toujours bonnes; l'artiste saisit la poésie où il la rencontre, à travers le confessionnal, la lessive, l'amour, et l'odeur des confitures, il voit passer des types dont il a mission de dégager l'idéal en dépit des details naïfs de la vie bourgeoise. Il est entré dans un tableau flamand, il y a découvert une Madone de la Renaissance, et il mettra sa force et son habileté à peindre ce contraste. Mais, épris de son sujet, il n'en est pas moins l'homme de son tems et le serviteur du progrès, et il n'impose pas son étude comme le dernier mot de sa croyance. Voilà, si je ne me trompe, ce qui vous laisse la conscience dans un légitime repos à l'égard de Mme Fernel. Mais l'encouragement sérieux et fraternel que vous donnez à des tentatives opposées prouve du reste que vous n'avez pas abandonné la question vitale de notre époque. Vous aviez pressenti, dites-vous, *Mlle La Quintinie* dans ma lettre à propos de *Mme Fernel.* Me permettez-vous de pressentir dans votre article un roman ou une pièce de théâtre où vous montrerez toute la philosophie du mariage, selon votre conviction et votre critique. Quel que soit le thème et quelle que soit la thèse, il y aurait grand profit pour tous et pour vous-même à dire et à peindre ce sanctuaire de la vie humaine où l'on pénètre si peu ou si mal encore, et où tout le monde n'est pas compétent pour porter la lumière.

Mille complimens bien affectueux,

GEORGE SAND.

Cher Monsieur,

Combien je suis heureuse d'avoir à vous remercier ! Quand votre loyale et forte main signe un brevet de talent, l'apprenti passe maître et prend son rang. Vous avez surtout senti ce qui ne pouvait échapper à un coup d'œil comme le vôtre; mais ce qu'il était bien utile pour mon fils de dire au public vulgaire, c'est qu'il a une individualité qui est bien sienne et qu'aucune direction n'a pu lui donner. Tout mon rôle à moi était de ne pas la lui ôter et de comprendre sa réelle valeur. C'est à quoi je me suis attachée toute ma vie, et j'en suis récompensée, le jour où vous me prouvez, vous en qui je crois, que je ne me suis pas fait d'illusions maternelles sur cette valeur des talens.

Votre appréciation si franche et si délicate est une joie réelle pour moi, et je vous remercie du fond du cœur d'avoir lu le livre avec cette conscience et cet esprit de généreuse protection. J'envoie l'article à Maurice qui est à Nohant avec sa femme.

Je vous serre les mains, cher confrère, et suis avec affection. Tout à vous.

G. Sand.

Palaiseau (Seine-et-Oise), 27 juin 1865.

Vos livres me sont arrivés dans un moment affreux, cher monsieur, laissez-moi plutôt dire *ami*. J'ai été morte, je ne sais pas si je suis vivante, bien que mon corps marche et agisse. Était-ce une bonne disposition pour vous lire? Pourtant je viens de lire *Louise Tardy* et cela me semble un chef-d'œuvre d'analyse délicate, subtile et vigoureuse à la fois, une de ces histoires sans événements qu'on n'oublie pourtant jamais parce qu'on croit avoir toujours connu ces âmes-là. Et quelle forme exquise, ingénieuse à définir toutes les émotions et toutes les réflexions. Vous me traitez de maître, c'est vous qui passez maître et moi je passe je ne sais quoi. Je double le cap de l'amertume et j'entre dans les mers inconnues de

l'isolement. N'importe. Dans la douleur ou dans le calme je vous applaudirai toujours du cœur et des deux mains, merci d'avoir pensé à moi. Je lirai le *Parrain*, bien sûr. Cette femme de lettres que vous peignez si bien, elle est jeune, et on peut s'imaginer au premier abord que son état l'a blasée sur les choses de la vie; mais, si elle était vieille, vous eussiez pu la peindre tout de suite, comme aiguisée et surexcitée, et disposée à souffrir plus que les autres. Au reste, vous avez bien conclu. Vous avez montré que notre travail d'analyses à vous, à moi, à tous les artistes qui prennent leur tâche au sérieux, pousse au besoin de se dévouer et de se défendre, deux sollicitations contraires qui rendent la vie plus difficile à nous qu'aux autres.

Quelle affaire que la vie ! et la mort, quel abîme !

Ayez grand courage, vous aurez le grand lot.

A vous de cœur.

G. SAND.

Palaiseau (Seine-et-Oise), 27 septembre, 1865.

Cher bon ami,

Vous me désolez. Si vous m'eussiez avertie quelques jours plus tôt, je vous aurais envoyé un article que j'ai fait sur le nouveau livre de Flaubert. Il est trop tard à présent. Je l'ai offert à Girardin et il l'a. Et ceci me prive d'apparaître à votre début, car j'ai un traité très rigoureux avec la *Revue des Deux Mondes*. Je ne peux donner aux journaux que de *courts articles et rarement*.

Jugez si je peux donner un roman, même une nouvelle! Certes le plaisir de vous obliger vaudrait plus pour moi que *l'or* que vous m'offrez, mais en me donnant de *l'or*, Buloz m'a pris ma liberté. J'arrive bientôt à la fin de mes engagements avec lui, nous devons renouveler dans un an. Je tâcherai de renouveler sans me lier de cette façon.

Mais dans un mois ou deux, il ne grondera pas si je vous donne un article *court*, c'est-à-dire un feuilleton, et je ferai

de mon mieux pour vous être utile, si je suis bonne à quelque chose, et surtout pour vous prouver mon amitié de cœur.

G. Sand.

Nohant, 11 décembre 1869.

Vous êtes bon et tendre, et *vrai*. Vous pleurez votre vieille mère, comme un enfant, et c'est bien, c'est bon, c'est touchant.

INTÉRIEUR ARTISTIQUE D'UN HOMME DE LETTRES.

Chez M. Auguste Vacquerie.

Les manuscrits restent et révélent parfois des intérieurs tapissés de chefs-d'œuvre, c'est ainsi que nous avons découvert une curieuse description, écrite par M. Vacquerie lui-même, des tableaux et dessins ornant son appartement.

M. Auguste Vacquerie reste un de ces vaillants hommes de lettres dont la race supérieure tend malheureusement à disparaître. A ce titre qui le rend sympathique à tous les lettrés, nous reproduisons ce curieux état de lieux artistiques que voici :

Dans le salon.

Eugène Delacroix. — La Femme du massacre de Scio. — Le Lever (Marguerite au miroir). — Le Bon Samaritain. — Le Giaour. — Le Christ aux Oliviers.

Géricault. — Un cheval à l'écurie. — Un lion.

Corot. — Une plage. — Un coup de vent. — Un chemin dans un bois. — Étude d'arbres.

Paul Huet. — Bords de la Seine.

Diaz. — Scène de carnaval.

Petit salon.

Léon Glaize. — Mon portrait. — Portrait de ma sœur. — Portrait de mon petit-neveu.

Salle à manger.

Trois grands dessins de Victor Hugo. — Ce qu'il voyait de la dernière maison qu'il ait habitée avant le coup d'État (rue de la Tour-d'Auvergne). — Environs de Saint-Denis. — Ruines dans une montagne.

Grandes aquarelles de Louis Boulanger. — Dernière scène du premier acte de *Lucrèce Borgia* du même peintre.

Ma chambre.

Dessins de Victor Hugo. — Un dessin daté de 1866 (pendant l'exil). — Un vaisseau démâté, à demi brisé, secoué par une mer furieuse, avec cette légende : *Fracta, sed invicta. A Auguste Vacquerie* : Victor Hugo.

Autre dessin d'exil : Une vague énorme tourmentant un navire. — Au bas : *Ma destinée.*

Les bords du Rhin (page d'album). — Goulatromba. — Dessous de bois; etc.

Géricault. — Un cuirassier. — Le Naufrage de la Méduse.

Decamps. — Des enfants devant une cage de lapins.

Eugène Delacroix. — Dessins, aquarelles.

Diaz. — Baigneuse.

Corot. — Un enfant.

Que dites-vous de ce musée Vacquerie? — Quel petit Louvre, Messeigneurs! — Cette description nous ferait battre dans la tête le Rappel de la convoitise. L'auteur de *Souvent homme varie* doit encore, espérons-le, posséder au grand complet cette précieuse galerie.

Un autographe de Paul Lacroix. — On sait que le Bibliophile Jacob fut, dans la belle période romantique, grand éditeur de *Keepsakes* et livres de beautés. Il en

dédia un, *le Royal Keepsake* (Paris, Ve Louis Janet; gr. in-8°), aux femmes en ces termes galants :

Entre toutes les royautés, la vôtre est la plus douce et la mieux établie;
Ce Keepsake que je publie sera royal, puisque vous l'acceptez.

Nous en possédons un exemplaire qui porte, sur sa feuille de garde, ce madrigal dédicatoire manuscrit, et, sans doute, inédit :

A Madame la Marquise de Lacarte.

J'ai dédié ce livre aux femmes,
Quand je ne vous connaissais pas,
Vous qui charmez les yeux, les esprits et les âmes;
Ma dédicace est à changer hélas!
Et je fais l'*eratum* en vous nommant tout bas.

Paul L. Jacob Bibl.

PETITES NOTES CURIEUSES

Un admirateur de M. Gladstone a formé une collection des brochures du chef du parti libéral; il y en a 229, sans compter les articles de journaux et de revues!

Un curieux manuscrit vient d'être offert à l'Académie française par M. le comte de la Ferrière : c'est la seule copie qui existe du *Livre de dépenses* de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, du mois de septembre 1540 à la fin d'août 1549.

L'original de ce manuscrit est conservé dans la bibliothèque du marquis de Frotté, descendant en ligne directe de Jehan de Frotté, secrétaire des commandements de la reine Marguerite.

Savez-vous, qu'il en coûtait chaud aux érudits d'autrefois quand ils voulaient s'offrir le luxe d'un livre.

En effet, voici d'après des papiers manuscrits qui nous sont remis, ce que dépensa Étienne de Conty, pour faire copier les *Commentaires*, d'Henry Bohic :

	liv.	s.
Salaire de l'écrivain	31	5
Achat et apprêt du parchemin, y compris la réparation des trous	18	18
Prix de six grandes initiales dorées	1	10
Prix des autres enluminures rouges, noires et bleues	3	6
Location d'un exemplaire fourni au copiste par le bedeau des Carmes	4	»
Réparation des trous de marges et tirage du livre	2	»
Reliure	1	12
Soit (monnaie parisis)	62	11

Environ 825 francs de notre monnaie actuelle. — C'est assez raide!

M. Monval, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, nous a signalé quelques erreurs au sujet du rapport sur *Hernani*, publié dans notre deuxième livraison.

Erreurs typographiques et faciles à corriger. Nous l'en remercions sincèrement.

Quant aux dates de naissance, de sociétariat et de mort de l'acteur Michelot, nous les avons reproduites d'après l'article donné par M. de Manne sur cet artiste, dans la *Biographie Didot*.

Or, d'après M. Monval, qui est mieux placé que personne pour connaître ces petites particularités, aucune de ces dates n'est exacte.

A qui se fier, de Manne ; à qui se fier, Didot?

Le catalogue 72 des libraires lyonnais Bernoux et Cusnier, contient sous le n° 333 — les trois bossus — la très précieuse pièce que voici :

333. Baudelaire (Charles). *Le Marquis du 1er Houzards*, pièce autographe signée de ses initiales, 12 p. in-fol. 150 fr.

Manuscrit d'une très curieuse pièce. Canevas d'une comédie qui n'a jamais été terminée.

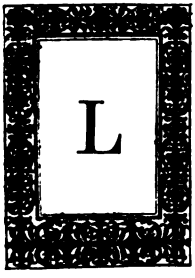
Quelle aubaine pour notre revue investigatrice si l'acquéreur de cet autographe nous permettait sa reproduction ! et mieux encore... si le livre n'était point vendu — l'invraisemblable n'est souvent que la vérité cristallisée dans son puits ; mais l'inédit toutefois ne nous fait pas défaut, on en verra les preuves de mois en mois, de livraison en livraison. Amis connus et inconnus, aiguisez vos appétits de curiosité, nous nous chargeons de les satisfaire.

Cependant du Baudelaire théâtral, ce serait étrange !

LES POÉSIES DU LIVRE

UN SONNET ET UNE BALLADE

Vélin doré. — Les bons bouquineurs.



Les livres ont de tout temps inspiré la muse des Parnassiens, depuis Ronsard à nos jours. — Nous conserverons le plus souvent possible dans notre périodique le *Coin des Poètes bibliographes*.

Aujourd'hui, notre ami José-Maria de Hérédia, qu'on eût baptisé jadis *le Magnifique*, pour l'éclat de ses rimes d'or, la sonorité de son verbe et l'ampleur de son geste et de son allure conquérante, nous fait tenir un sonnet inspiré par un de ces beaux vieux vélins à dentelles d'or si caressants à nos yeux et même à nos mains amoureuses des petits fers bien poussés sur le poli de la peau. — La large écriture de Hérédia, contournée, pleine de liés et d'arabesques, a dû être réduite au cadre de notre texte.

Elle y perd, mais son sonnet est si parfait que nous y gagnons encore. Le voici :

Vélin doré

Vieux maître relieur, l'or que tu ciselas
Au dos, aux nerfs et dans l'épaisseur de la tranche,
N'a plus malgré le fer poussé d'une main franche,
La rutilante ardeur de ses premiers éclats.

Les chiffres couronnes que liant l'entrelacs
S'effacent chaque jour de la peau fine et blanche,
À peine si mes yeux peuvent suivre la branche
De lierre que tu fis serpenter sur les plats

Mais cet ivoire souple et presque diaphane,
Marguerite, Marie ou peut-être Diane,
De leurs doigts amoureux l'ont jadis caressé ;

Et ce vélin pâli que dora Cloris Ève
Évoque, je ne sais par quel charme passé,
L'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve.

José-Maria de Heredia

D'autre part, et dans une note combien différente, nous recevons de M. Maurice Champavier, un inconnu qui se plaît à musarder à la façon d'Auguste de Châtillon et aussi de feu Mac-Nab, une ballade aux rimes vagabondes et espiègles à laquelle nous nous empressons de donner l'hospitalité pour l'esjouissement des honnestes descouvreurs de livres vieilz et antiques. Cela est intitulé

BALLADE DU BON BOUQUINEUR

Les uns s'en vont aux Tuileries
Pour jeter du pain aux moineaux;
D'autres vont lire les journaux
Aux portes des imprimeries;
D'autres hantent les mastroquets
Et fêtent la dive chopine.
Ma passion est moins mesquine :
Je Bouquine le long des Quais.

Les uns vont devant les mairies
Voir défiler les conjungos;
Au Palais, d'autres, des nigauds!
Sont bouche bée aux plaidoiries
Des avocats alambiqués;
Foin de la toque et de l'hermine!
Quant à moi, moins sot, je bouquine,
Je Bouquine le long des Quais.

Ne me parlez pas des prairies,
C'est trop vert! — ni des clairs ruisseaux,
Ça mouille! — ni des chants d'oiseaux,
De la Seine aux rives fleuries;
C'est bon, ça, pour les freluquets
Que mons Cupidon turlupine :
L'amour des livres me domine;
Je Bouquine le long des Quais.

Envoi

Vénus, je hais tes airs coquets,
Passe! Tu vois bien à ma mine
Que je n'ai pas l'humeur badine :
Je Bouquine le long des Quais.

Songez un peu à ce que deviendrait cette ballade monologuée sur la scène par un habile diseur travesti pittoresquement en Gustave Colline de la *Vie de Bohème*. Elle y obtiendrait un vrai succès de public.

Au reste, la passion des livres est si variée, si étrange, si fantasque dans ses outrances, qu'elle prêterait aux poésies sério-comiques les plus amusantes; stances, ballades, rondeaux, triolets méritent de se laisser cueillir par les poètes du livre, et nous accueillerons avec galanterie les sourires des muses bouquinières, et même les chansons dans le goût des couplets de la *Clef du caveau*, dont les épigrammes s'aiguiseraient sur notre sereine et heureuse toquade car, il faut bien le dire, nous sommes les premiers à nous gausser de notre humaine folie en vrais petits-fils de Rabelais.

LE PETIT QUÉRARD

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

CATALOGUE SUCCINCT DES LIVRES DU MOIS

INSTALLÉS commodément dans de bons fauteuils, nous allons, s'il vous agrée, passer en revue la soixantaine de volumes qui se sont amassés sur notre table. — Mais quel énorme paquet! Comment nous débrouiller au milieu de cette bousculade d'ouvrages qui, de l'insinuant in-18 à l'in-4° solennel, rivalisent de célérité pour se trouver en belle page dans la légère et trop brève étude critique que nous pouvons leur consacrer? — Il y aura place pour tous cependant, et nous allons ponctuellement inventorier à la manière du bon Quérard ces derniers venus de la librairie, avec un peu plus de mansuétude toutefois que ce cher savant, qui n'en montrait guère en ses ouvrages; avec également beaucoup moins

de cette minutie descriptive dont l'excellent homme se faisait un devoir et dont nous nous tiendrons éloigné comme du Mancenillier de la bibliographie reposante.

D'ailleurs, nous ne nous piquons pas ici de science bibliotechnique dans le sens aride du mot et nous avons moins de souci de la forme matérielle d'un livre que de son contenu. Nous pousserons même la profanation de l'art de Psaume jusqu'à ne pas tenir compte des classifications consacrées, et, pour bien marquer notre indépendance absolue, nous allons dresser notre petit catalogue suivant notre conception individuelle, c'est ainsi que, partant de la grave Histoire, — qui nous conduira normalement par l'histoire littéraire à la critique et à la Bibliographie, — nous arriverons aux Variétés et Mélanges, puis aux Œuvres dites d'imagination. Pour plus de clarté, d'ailleurs, nous procéderons par articulets, tout comme dans un véritable catalogue.

Bibliographes, tenez-vous à l'écart et ne protestez point... Mais vous, curieux des nouveautés littéraires, approchez! Nous y sommes. On commence.

HISTOIRE. — VOYAGES

— *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs*, par M. Achille Luchaire (Hachette). — Voici un excellent livre où, résumant ses leçons faites en Sorbonne, le savant professeur condense avec un ordre et une clarté remarquables, tout ce que les travaux de la critique historique contemporaine ont ajouté à l'œuvre des Augustin Thierry et des Guizot. Non seulement il met en pleine lumière les origines réelles du grand mouvement communal qu'on a si souvent représenté comme une première manifestation de l'esprit démocratique, non seulement il retrace, avec une exactitude parfaite, les moindres détails de l'organisation civique, financière et militaire des communes, mais il nous fixe sur le véritable caractère de ces « Seigneuries collectives » souvent hostiles aux autres éléments sociaux, imprégnées de l'esprit de particula-

risme, agitées de passions belliqueuses. Il faut en rabattre sur ces organisations tant vantées, où les conquêtes de tous n'aboutissaient qu'à assurer la fructueuse suprématie de quelques-uns, dont la décadence est due en grande partie à l'incapacité financière des oligarchies qui les administraient. Encore une légende du « bon vieux temps » qui s'en va, car rien ne serait moins enviable que de vivre « dans ces républiques militaires, jalouses à l'excès de leurs privilèges, souvent impitoyables pour le menu peuple, qu'elles excluaient des charges municipales tout en l'écrasant d'impôts, et qui, ruinées par l'anarchie et l'émeute, préparaient insensiblement leur absorption par le seigneur roi ».

— *Les Cabochiens et l'ordonnance de* 1413, par M. Alfred Coville (Hachette). — Ouvrage non moins important et intéressant que le précédent. L'auteur nous fait revivre en plein Paris du temps de Charles VI, au milieu du fastueux désordre de la Cour, des troubles des factions d'Orléans et de Bourgogne, des souffrances et de la terreur des Parisiens opprimés par le fameux Caboche et ses écorcheurs. C'est un récit singulièrement émouvant que celui des journées d'avril et mai 1413, pendant lesquelles la Bastille fut prise une première fois par le peuple. L'analyse de la grande Ordonnance qui mit fin à ces troubles occupe une bonne partie du volume ; on n'avait point encore étudié avec autant de fruit ce vaste document en 259 articles, véritable encyclopédie administrative de la France au XVe siècle.

— *La France pendant la guerre de Cent ans*, par M. Siméon Luce, membre de l'Institut (Hachette). — Excellent recueil d'épisodes de la vie publique et privée de nos pères aux XIVe et XVe siècles. Ces articles séparés ont pour lieu commun la grande figure de Jeanne d'Arc, qu'entourent de nobles personnages tels que Charles V et Du Guesclin et de vaillants et obscurs serviteurs de la patrie, tels que ce Guillaume l'Aloue et ce Grand Ferré, si redoutés de l'Anglais, et ce sublime Philippe

Le Cat, le pauvre « harpeur » de Cherbourg, un martyr inconnu de l'idée nationale. Dans d'autres chapitres, l'auteur nous offre des tableaux moins réconfortants, alors que, par exemple, il retrace les prouesses de l'épicier Pierre Gilles, un des meneurs de la commune de Paris en 1358, et ce fameux Étienne Marcel, traître au roi, traître au Dauphin, finalement traître à la patrie même, mais homme d'expédients et de précautions, casant paternellement sa famille aux bons emplois, surtout aux bons postes financiers de la ville.

— *Les comtes de Tende de la maison de Savoie*, par le comte de Panisse-Passis (Didot). — Ce magnifique in-4°, luxueusement édité, largement illustré, contenant maints curieux fac-similés d'autographes, mérite à tous égards l'attention des bibliophiles, qui feront bien de se hâter de l'acquérir, car il n'est tiré qu'à 250 exemplaires, dont un petit nombre seulement sont mis en vente. Le sujet en est très spécial; c'est une monographie des princes de la maison de Savoie qui, par le mariage de René de Savoie, dit le Grand-Bâtard, avec la grande héritière du comte de Tende, devinrent maîtres de ce riche domaine. Cette étude, cependant, est fort intéressante au point de vue de notre propre histoire; les quatre comtes de Tende-Savoie ont été intimement mêlés aux affaires de France pendant tout le XVIe siècle; les services qu'ils ont rendus aux rois de France, leurs suzerains, les événements importants auxquels ils ont pris part, sont retracés par M. le comte de Panisse avec une précision et une richesse d'authentiques documents, recueillis en maintes archives, qui font de son travail une source précieuse à consulter pour les érudits qui s'occupent de notre histoire au XVIe siècle.

— *Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes*, par l'amiral Jurien de la Gravière (Plon, 2 vol., cartes). — Le savant académicien, à qui l'histoire de la marine est redevable de tant de bons volumes, retrace ici les travaux et les voyages des illustres navigateurs qui ont

peu à peu conquis à leur patrie l'empire des mers; son travail embrasse la période qui va de 1576 à 1617; Barentz, Mahu, de Noordt, d'une part, et, de l'autre, Baffin, Davis, Cavendish, Hudson, sont les principaux personnages de cet intéressant chapitre d'histoire.

— *Les Préliminaires de la Révolution*, par M. Marius Sepet (Retaux-Bray). — Cet ouvrage, qui n'est pas, tant s'en faut ! le premier sur la matière, offre du moins cet avantage de présenter, d'après les travaux d'écrivains autorisés, un résumé consciencieux et impartial. Il se divise en deux parties: La société française à la veille de la Révolution, les dernières années de l'ancien régime, et constitue, dans son ensemble, une œuvre de vulgarisation estimable.

— *Assemblée électorale de Paris. — Procès-verbaux d'élections*, par Étienne Charavay (Quantin, Jouaust et Noblet). Ce septième tome de la « collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française » continue dignement l'œuvre entreprise sous le patronage du Conseil municipal. Nous avons là les premiers travaux (18 novembre 1790, 15 juin 1791) de l'assemblée qui, en vertu de la constitution nouvelle, était appelée à élire les fonctionnaires de l'ordre civil et ecclésiastique. Procureur général, syndic, juges et administrateurs, membres du tribunal criminel, évêque et curés, tels sont les personnages dont nous trouvons ici les procès-verbaux d'élection. Les délibérations de l'assemblée électorale, sont, comme on pense bien, pleines de faits intéressants, mais elles ne sont pas plus curieuses que la liste « critique » des 913 électeurs, dont M. Étienne Charavay, le savant archiviste-paléographe que l'on sait, nous a esquissé la physionomie d'ensemble et fait le dénombrement avec une abondance de documents et une précision tout à fait remarquables.

— *Paris pendant la Terreur*, par Edmond Biré (Perrin et

Cie). — Cet excellent livre forme la suite et le complément de *Paris en* 1793, ouvrage auquel l'Académie française a décerné, cette année, une de ses plus enviables récompenses. Il comprend la période qui va du 31 mai au 31 octobre 1793, c'est-à-dire de la chute et la proscription des Girondins à leur procès et à leur exécution. Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt puissant de la nouvelle œuvre de M. Edmond Biré. La mort et les funérailles de Marat, l'exécution de Charlotte Corday, le procès de Custine et le supplice de la reine, sont les scènes capitales de cette émouvante et consciencieuse étude. Dans ce récit soigneusement documenté de la vie de Paris pendant la Terreur, l'auteur, avec un merveilleux souci de scrupuleuse exactitude, fait tour à tour passer sous nos yeux le club des Jacobins, le Tribunal révolutionnaire, les séances de la Convention, ainsi que le public et les mœurs des cafés, des restaurants et des théâtres. Rien de plus saisissant que ces dramatiques tableaux qu'on pourrait parfois croire empruntés au roman et qui ne sont, hélas! que de la pure histoire.

— *Paris. — Le Quatre Septembre et Châtillon*, par Alfred Duquet (Charpentier, 4 cartes). — Dans ce quatrième tome de sa série d'études sur la guerre 1870-1871, l'auteur raconte, d'après d'authentiques et multiples documents, les événements accomplis dans et devant Paris du 2 au 19 septembre 1870. Comme ses devanciers, ce nouveau livre fait bien augurer de l'ensemble de l'ouvrage, qui contiendra sept autres parties et qui constituera l'un des monuments les plus utiles à consulter sur l'année terrible.

— *Lettres de lord Beaconsfield à sa sœur*, traduction et notes par Alexandre de Haye (Perrin et Cie). — Quel bon article on pourrait faire sur cet ouvrage, si notre cadre très restreint ne s'y opposait! Que de citations curieuses et attachantes on en pourrait extraire! Malheureusement, nous avons tout juste assez de place pour signaler la remarquable introduction de l'érudit traducteur « Lord Beaconsfield et le parti tory », et

pour appeler l'attention sur cette correspondance de vingt années (1832-1851), adressée par le futur lord Beaconsfield à sa sœur chérie, Sarah Disraëli (l'adorable *Myra* du roman d'*Endymion*). Inutile d'insister sur l'attrait de ces lettres charmantes et sur leur importance, tant au point de vue de la vie intime de leur auteur, que sous le rapport historique proprement dit.

Ne quittons pas ces sérieux travaux sans y ajouter deux monographies biographiques dignes d'intérêt : *Thouret, sa vie et ses œuvres*, par Ernest Carette et Armand Sanson (Alph. Picard), joli petit in-4° avec portraits et fac-similés, contenant la plus complète étude que l'on ait encore écrite sur l'un des fondateurs de notre organisation judiciaire ; puis *le Père Damien*, par Mme Augustus Craven (Perrin et Cie, portrait) biographie touchante de l'admirable missionnaire, « l'apôtre des lépreux de Molokaï », que la mort a emporté l'an passé. Disons aussi un mot rapide de deux volumes de voyages : *Au Maroc*, par Pierre Loti (Calmann Lévy), incomparable peinture du *Moghreb*, de ce pays de l'Islam noir, si mystérieux encore pour l'Européen, si étrange et si merveilleux pour qui sait voir. Or personne n'ignore à quel rare degré M. Théophile Viaud est doué du don de l'observation, et comment il sait traduire ses impressions. L'autre volume, *España*, par M. Lionel de La Laurencie (Lemerre), se compose d'une quinzaine de simples esquisses, charmantes d'ailleurs, sur le pays et les mœurs de nos voisins d'au delà les monts.

HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES.

BIBLIOGRAPHIE.

— *Chapelain et nos deux premières Académies*, par M. l'abbé Antonin Fabre (Perrin et Cie). — Pour un bon livre, voilà un bon livre, bien fait, largement documenté et rempli de particularités instructives. Il n'aboutit à rien moins qu'à la réhabilitation de l'infortuné chantre de *la Pucelle*, réhabilitation invraisemblable pour ceux qui n'en sont encore qu'aux

rudes sarcasmes de Boileau contre ce médiocre prosateur, doublé d'un plus méchant poète. Mais, comme l'a déjà fait comprendre M. l'abbé Fabre dans une précédente étude (*les Ennemis de Chapelain*), si Chapelain fut réellement un pauvre auteur, ce fut du moins un homme de bon sens, dont le bon goût égalait la profonde érudition. Ce fut, en outre, en dépit des dispositions avaricieuses qu'on a tant raillées, un homme de cœur et un brave homme. Ce n'est point, d'ailleurs, de parti pris que M. A. Fabre nous le présente sous cet aspect honorable:

C'est la force même des choses qui l'y a amené. Il se proposait d'étudier les origines de nos deux premières Académies, l'Académie française et celle des Inscriptions et Médailles; or il n'a pu mettre de côté le rôle fort important de Chapelain dans la fondation et l'organisation de ces deux illustres compagnies ; il n'eût pu, sans réelle injustice, méconnaître les services considérables rendus alors par la victime de l'inexorable Boileau; et c'est ainsi qu'il nous l'a montré, usant de son crédit et de son influence, d'abord sur Richelieu puis sur Colbert, non seulement dans l'intérêt des Académies, mais aussi pour le bien de ses confrères et pour tout ce qui touche à l'honneur et à la prospérité des Lettres. Lisez, chers bibliophiles, lisez l'excellente étude de M. l'abbé A. Fabre, et vous ne trouverez point excessive son œuvre de juste réhabilitation.

— *Dix-huitième siècle. — Études littéraires*, par M. Émile Faguet (Lecène et Oudin). — Dans ce digne complément de ses études sur les XVIIe et XIXe siècles, M. Émile Faguet étudie les principaux écrivains du siècle intermédiaire qui sont analysés ici plutôt en leurs idées qu'en leurs procédés d'art. La raison de cette préoccupation particulière est celle-ci: c'est que le XVIIIe siècle a plutôt remué des idées qu'il ne s'est appliqué à la recherche de formes littéraires. Pierre Bayle et Fontenelle, Le Sage et Marivaux, Montesquieu et Voltaire, Diderot et J.-J. Rousseau, Buffon, Mirabeau et André Chénier, tels sont les

éminents esprits, sur lesquels l'auteur, avec la compétence et les rares qualités que l'on sait, a réussi à dire des choses nouvelles et singulièrement attachantes.

— *Vauvenargues*, par M. Maurice Paléologue, forme la huitième étude de cette exquise « Collection des grands écrivains français » publiée avec tant de goût par la librairie Hachette ; l'auteur de cette œuvre vraiment neuve nous donne de Vauvenargues un portrait fort curieux, bien fait pour nous intéresser au malheureux jeune homme, officier de mérite, dont les premiers écrits avaient charmé Voltaire, et qui mourut à trente ans, au moment où il allait se consacrer exclusivement aux lettres.

— *Portraits et souvenirs littéraires*, par Hippolyte Lucas (Plon). — Une main pieuse a recueilli les essais qui composent ce livre posthume d'un littérateur justement regretté. C'est une suite de souvenirs notés par l'auteur, pendant sa longue carrière, sur des personnages très connus avec lesquels il s'était trouvé en relations amicales ou littéraires. Balzac, Chateaubriand, Rossini, Gérard de Nerval et d'autres encore figurent en ce volume qui ne renferme rien de bien nouveau, et dont le principal intérêt réside en une série de lettres inédites.

— *La Bataille littéraire*, par Philippe Gille (Victor Havard). L'excellent critique du *Figaro*, nous donne, en ce deuxième recueil de ses judicieux articles, un fort bon chapitre de l'histoire littéraire contemporaine. La période qu'il étudie (1879-1882) est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle a vu croître et s'affirmer davantage les écrivains nouveaux apparus au cours des cinq années précédentes. Réalistes et naturalistes, spiritualistes et romantiques, historiens et philosophes, sont groupés et caractérisés dans ces pages avec une sûreté de méthode et d'appréciation qui fait grand honneur au sens critique et à l'aimable esprit de M. Philippe Gille.

— *Bibliographie gastronomique*, par M. Georges Vicaire

(P. Rouquette). — Pour le coup, chers Bibliologues, voici du nanan, une production magnifique en tant que travail bibliographique, une œuvre délectable en tant que sujet. Jugez un peu! il s'agit ici, non pas seulement des vulgaires livres de cuisine, mais de cette innombrable variété d'ouvrages, en prose ou en vers, sérieux ou comiques, didactiques ou fantaisistes qui, de près ou de loin, se rattachent à cette louable *Science de Gueule*, si chère à Montaigne et à Rabelais, si prisée par tant de bons esprits de tous les temps. Savez-vous combien M. Georges Vicaire a su dénicher de productions curieuses, pour remplir les 900 colonnes de son superbe in-8° ? Plus de 2,500, qu'il s'est plu à décrire avec une rigoureuse exactitude et à commenter en des notules sobres, mais substantielles et pleines de saveur. Que d'introuvables raretés, valant dix fois leur pesant d'or, il a fait figurer en ce vaste répertoire ! Que de *farces* plaisantes il nous signale, que de poèmes badins, que de précieuses plaquettes dont il a suivi les pérégrinations à travers d'incomparables *auctions !* L'espace nous manque, et nous le regrettons fort, pour nous étendre comme il conviendrait sur cette bibliographie savoureuse, tirée, à notre avis, à trop peu d'exemplaires (avis aux amateurs !).

Ne la quittons pas cependant sans mentionner au moins une de ses plus singulières curiosités : *Roti-Cochon, ou méthode très facile pour bien apprendre les enfants à lire en latin et en français* (Dijon, in-8° de 36 pages, vers 1696, avec figures). Dans ce livret bizarre « très utile, et même nécessaire, tant pour la vie et le salut, que pour la gloire de Dieu (*sic*) », les petits Bourguignons du XVIIe siècle s'instruisaient par des inscriptions moralement expliquées de plusieurs représentations figurées de différentes choses de leurs connaissances. Exemple, page 15 : deux lignes, « *Principibus servire et Populo. — Il sert aux princes et au peuple* », servent de devise à l'image d'un délicieux jambon, que suit cette judicieuse observation : « Le jambon de pourceau bien mayencé est bon à manger, mais non pas sans boire. » — C'est la grâce que je

vous souhaite, lecteurs, en vous conseillant d'acquérir la curieuse bibliographie de M. Georges Vicaire.

— *A Bibliography of Tunisia*, par H. S. Ashbee (Londres, Dulau, — carte). L'auteur de cet important travail est bien connu des lecteurs de l'ancien *Livre*, qui renferme plusieurs articles de lui. Notre aimable confrère a réuni ici *tout* ce qui a été publié, livres, brochures, articles de revues ou de journaux, sur la Tunisie, depuis l'antiquité jusqu'à la fin de 1888. Utique et Carthage, les guerres puniques, la domination romaine, la conquête arabe, les expéditions de saint Louis et de Charles-Quint, enfin l'établissement de notre protectorat, sont les principaux sujets des nombreux écrits consignés en ce vaste répertoire, qui ne rendra pas moins de services à l'historien et à l'archéologue, qu'à l'économiste et à l'homme d'État. Ce qui ajoute un surcroît de valeur à cette étude, c'est que l'auteur en a recueilli sur place de nombreux éléments, au cours d'un voyage qu'il a effectué vers 1887 et qu'il a raconté dans son beau livre : *Travels in Tunisia*.

— *Ricordi Bibliografici*, di Camillo Raineri Biscia (Livourne, Francisco Vigo, 2 vol. in-8.) Ce précieux travail n'est autre chose qu'un catalogue raisonné de 1,935 ouvrages de valeur et d'importance, appartenant pour la plupart à la littérature italienne, catalogue rédigé dans le genre de la célèbre « Bibliothèque Poétique » de Viollet-le-Duc. A la suite de chaque description de livre, se trouve une notice plus ou moins étendue dans laquelle l'auteur, résumant ses impressions, a fait la critique du livre et consigné toutes les particularités bibliographiques intéressantes. Il aborde ainsi maints sujets, il élucide maintes questions controversées de littérature et d'histoire que, pour plus de commodité, il a méthodiquement classées dans un index final. Il n'est pas besoin de dire quels services peut rendre un tel ouvrage non moins à l'histoire littéraire qu'à la science bibliographique proprement dite.

Mentionnons encore deux publications, l'une fort utile :

Annuaire des Journaux, Revues et Publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1889 (H. Le Soudier, in-8), l'autre très curieuse : *Bibliographie des écrits relatifs à Mandrin* (Grenoble, 2. Baratier), plaquette pleine de détails intéressants, due à M. Edmond Maignien, l'érudit conservateur de la bibliothèque de Grenoble ; — et passons aux productions que, pour éviter trop de subdivisions, nous réunirons, sans crainte des disparates, sous la rubrique collective :

VARIÉTÉS.

— *Les Plaisirs en Chine*, par le général Tcheng-Ki-Tong (Charpentier), sont un livre tout à fait propre à délecter ces *folk-loristes* qui y trouveront d'intéressants détails sur la vie et les mœurs du peuple chinois. Les fêtes religieuses, les plaisirs champêtres, les divertissements littéraires, le théâtre, la table et les jeux y sont décrits successivement. L'auteur, dont on ne saurait contester la compétence en l'espèce, rectifie en diverses pages maintes erreurs et maints préjugés des Européens sur les idées et les usages de ses nationaux.

— *La Campagne, paysages et paysans*, par Eugène Noël, (Taneur). Charmante réimpression, illustrée de jolies vignettes, d'un livre paru pour la première fois depuis bientôt trente ans. L'auteur y retrace avec beaucoup d'humour et de bons sens les mœurs rustiques et vise à ce double but : faire aimer la campagne par les habitants des villes, la faire aimer surtout par les paysans.

— *Le Comte d'Orsay. Physiologie d'un roi de la mode*, par le comte G. de Contades (Quantin), — portrait, — délicieux volume, luxueusement édité et tout à fait digne de la maison de la rue Saint-Benoît. Cette biographie du roi des « Lions », le successeur et l'émule victorieux du beau Brummel, est un fort piquant chapitre de la « petite » histoire de ce siècle. — Qui pense encore aujourd'hui à ce fashionable raffiné qui fit loi

dans le beau monde ? D'où lui vint l'empire qu'il exerça sur toute une génération ? Pourquoi méritait-il à certains égards d'être tiré de l'oubli ? C'est ce que nous explique très bien M. le comte de Contades dans cette agréable étude qui fera bonne figure, sur les rayons des bibliophiles, près de l'élégante plaquette que le regretté J. Barbey d'Aurevilly a consacrée jadis au *Dandysme* et à *G. Brummel.*

— *Du faubourg Saint-Germain en l'an de grâce* 1889, par le comte Léonce de Larmandie (Dentu). L'auteur de l' « éthopée » intitulée *la Comédie mondaine* (voir *Patricienne, Excelsior, Pur-Sang,* etc.), entreprend ici une « étude physiologique et documentaire » de la noblesse contemporaine ; c'est une œuvre « d'apologie et de glorification » inspirée par des sentiments respectables ; mais vraiment l'auteur se montre bien peu tendre pour les simples bourgeois actuellement aux affaires.

— *Le Gai Conscrit* (Jouaust) mérite de prendre place en tête de ces *Militariana* que nous prodiguent les romanciers ; c'est un recueil humoristique de silhouettes du tirage au sort et de la revision, suivies d'un petit manuel pratique du conscrit, d'après la nouvelle loi militaire.

— *En pays envahi,* par Mme Pauline Drouard (Savine), est une affligeante étude sur les désastres de 1870-1871.

— *Le Testament d'un musicien* (Fischbacher) se compose de souvenirs recueillis par M. Arved Poorten, maître de chapelle à la cour de Russie.

— La jolie « Édition définitive » des *Œuvres de Victor Hugo* (Hetzel et Quantin) s'enrichit de deux nouveaux volumes : *Actes et Paroles, Avant l'exil,* recueil des manifestations politiques de l'illustre écrivain, de 1841 à 1851.

POÉSIE.

— Nous entrons, avec les vers, dans le domaine des œuvres d'imagination ; mais il nous faut marcher d'une telle allure que nous avons à peine le temps et la place nécessaires pour cataloguer ces agréables productions. Essayons cependant :

— *Les Orages*, par M. Paul Vérola (comptoir d'édition, 14, rue Halévy), luxueux volume de bibliophile abondamment illustré de charmants dessins de J. Villeclère et plus délicieux encore par les pièces exquises qu'il renferme. La meilleure, peut-être, est le petit poème de *Coaraze*, ainsi intitulé du nom de certain village perdu dans la montagne niçoise. L'auteur y évoque avec un attendrissement mêlée d'humour et parfois d'une large philosophie, les plus vifs souvenirs de son enfance. Ce nous est un vrai crève-cœur de n'en pouvoir rien citer, faute de place.

— *L'Orient antique*, première partie des *Siècles morts* (Lemerre) par M. le vicomte de Guerne, se compose, comme le fait pressentir le titre, de pièces empreintes d'une haute philosophie, traduite en vers bien frappés.

— *Les Chansons du village*, par M. Charles Grandmougin (Lemerre) nous offrent une aimable variété de poésies inspirées par la muse rustique.

— *Modes Mineurs*, par M. J. Guy-Ropartz (Lemerre), renferme une série de pièces où l'on retrouve les qualités habituelles à l'auteur du *Parnasse Breton contemporain*.

— *Résurrection. Souvenons-nous!* de M. G. Cabaret (Ollendorff), est, le titre l'indique du reste, un recueil de poésies patriotiques.

— *Les Musardises*, par M. Edmond Rostand (Lemerre), savent passer du grave au doux, et si l'on est tenté de s'at-

trister aux mélancolies des *Songe-creux*, on finit par s'attendrir aux vers charmants du *Livre de l'Aimée*.

— *La Chanson de l'hiver* (Lemerre), recueil tour à tour sérieux et fantaisiste, par l'excellent poète M. Antony Valabrègue, nous offre une suite attrayante et variée de croquis intimes et bien parisiens.

— Enfin, *Récits et Légendes* (2e série, Retaux-Bray), de P. V. Delaporte *S. J.*, se composent de poésies, plus édifiantes que récréatives, « à l'usage des jeunes gens ».

ROMANS — NOUVELLES

C'est ici qu'il faut redoubler de concision si nous voulons parvenir à réunir dans notre catalogue toutes les fictions romanesques que nous a prodiguées février. En voici vingt, ni plus ni moins, que nous devons nous borner à décrire en en indiquant, d'un mot, le caractère. « A tout seigneur, tout honneur », la première place revient de droit à

— *Toute une jeunesse*, de M. François Coppée (Lemerre). On a soupçonné dans ce livre un essai d'autobiographie et l'auteur a pris soin de repousser cette supposition en déclarant qu'il n'y a rien de tel. Il avoue seulement que son héros Amédée Violette, « personnage imaginaire dans une action imaginaire, sent la vie comme il la sentait lui-même dans son enfance et sa jeunesse ». S'il faut émettre un avis sincère, il ne semble pas que cette production, très curieuse et passionnante pour qui aime l'auteur, — et il n'est pas besoin de le dire, profondément honnête, — soit la meilleure œuvre de l'éminent écrivain. Ce livre sent le froid mélancolique de l'automne, surtout étant dépouillé des jolis dessins qui accompagnaient le récit quand il parut tout d'abord dans le journal *l'Illustration*. Le poète Amédée Violette, ce beau caractère, cette âme tendre et concentrée, ce sentimental aigu, nous touche moins par la peinture de ses douloureuses désillusions, qu'il ne nous

étonne finalement par le pessimisme que l'on dégage de sa résignation. Mais Coppée se trouve tout entier dans ce livre, le cher François Coppée Rive-gaucher Parisien des heures du siège et d'après la Commune, et c'est plaisir à nous de suivre ce cher compagnon dans tout ce passé qu'il évoque avec sa magie de poète qui sait voir et exprimer ses visions avec un art de conteur ravissant.

— *Les Fictions*, par M. Léon Allard (Charpentier) semblent, dans leur genre, une œuvre plus réellement poignante. Ce n'est plus seulement sous le poids des douleurs d'ordre moral que se débat l'humble professeur Manoury ; tous les fléaux de la vie semblent ligués pour l'écraser. Quoi de plus émouvant que la lutte de ce savant méconnu contre les jalousies et les haines, contre l'horrible misère, contre l'incessant supplice que lui inflige l'étroite méchanceté de sa femme, l'acariâtre bigote qu'une tendre pitié lui a fait tirer de la détresse, — quoi de plus navrant que ce père si cruellement éprouvé? Qu'on lise ce livre pour apprendre ce que peut une âme bien trempée pour résister aux pires suggestions et pour demeurer droite, alors même qu'elle sait n'avoir d'autre fin à attendre, comme le pauvre Manoury, qu'une mort solitaire sur un misérable grabat.

— *Comme dans la vie*, deuxième partie de *Un monde qui s'en va* (Ollendorff), par M. Albert Delpit, est un roman d'allures philosophiques, reposant en partie sur les principes de l'école darwiniste. L'étrange héros du livre y commet force crimes avec sérenité ; c'est un vrai *struggle-forlifeur* à qui tout réussit à merveille, jusqu'au moment où, enfin éclairé par le tardif éveil de sa conscience, il se châtie lui-même par le suicide. Quant au style, dame! c'est du Delpit!

— *La Confession d'un fou* (Ollendorff), par M. Léo Trézenik, ressortit également à l'étude psychologique, et nous n'hésitons point à dire que c'est une des productions les plus attachantes qui aient récemment paru. C'est le journal d'un

homme instruit qui, se sentant menacé par la folie, entreprend de retracer pas à pas la marche de sa déchéance intellectuelle et psychique. L'abolition progressive de la volonté, le dédoublement, l'hallucination, sont décrits ici avec une rare précision.

— *Le Termite*, de M. J.-H. Rosny (Savine), est un « roman de mœurs littéraires » tout à fait étonnant comme conception et plus surprenant encore au point de vue du style. Et dire que l'auteur a dû sertir tant de talent avec un effort visible pour mettre au point cette œuvre peu recréative ! Que n'en est-il resté à sa première manière, aux études consciencieusement fouillées telles que *Nell Horn* et surtout *Le Bilatéral*, ces livres qui avaient fait concevoir, parmi les délicats sur l'avenir littéraire de M. J.-H. Rosny, des espérances dont, nous voulons le croire, la réalisation ne peut être qu'ajournée.

— *Cœurs inquiets* (Calmann Lévy), par M. J. Ricard, nous ramène avec charme à des scènes plus douces, à une littérature moins surchauffée. C'est l'éternelle histoire, mais combien rajeunie et délicatement agencée ! de l'homme qui néglige le bonheur vrai qu'il a sous la main, pour s'attarder aux attraits factices d'une liaison « troublante » où les sens et l'esprit ont plus de part que le cœur. Le héros de M. J. Ricard sait heureusement se délivrer de la tyrannie de la maîtresse pour se soumettre au joug plus légitime de l'épouse tendre et dévouée.

Mais nous n'en finirons pas, si nous allons de ce train ; résignons-nous à citer en bloc les autres œuvres romancières, sans nous arrêter davantage aux livres du genre estimable, qu'à ceux dont, suivant l'expression consacrée, « le besoin ne se faisait pas sentir ». Ce sont donc : *Un Mystère* (Plon), roman honnête et habilement conduit par Mme Henry Gréville ; — *Rivales !* (Calmann Lévy), histoire d'une femme abominable comme épouse et comme mère, par M. Paul Labarrière ; — *Le Docteur Frank* (G. Carré), par Mme A. F., œuvre d'un genre nouveau et qui paraît tracer un bel avenir

au « roman pharmaceutique » ; — *Les Nœllet* (Calmann Lévy), étude intéressante, par M. René Bazin, qui a encadré une attachante histoire dans des scènes de mœurs de la vie rurale ; — *La Peau* (V. Havard), production pimentée, de M. René Maizeroy ; — *L'Absente* (Savine), œuvre molle par le fond et la forme, de M. Adrien Remacle ; — *Biribi* (Savine), peinture très poussée au noir de la vie militaire, aux « compagnies de discipline », par M. Georges Darieu ; — *Le chemin de Mazas* (Calmann Lévy) histoire de deux fieffés coquins, par M. Édouard Cadol ; — *Mam'zelle Quinquina* (Ollendorff), lamentable histoire d'une fille de brasserie, par M. François Oswald ; — enfin deux romans anglais : *L'Irlande il y a quarante ans* (Hachette), épisode de l'insurrection irlandaise de 1848, par Miss Annie Keary ; — et *Rachel Ray* (idem), intéressante peinture de la vie de province, en Angleterre, par Ant. Trollope.

Signalons, en outre, trois recueils de nouvelles : *Cœurs à part* (Charpentier), études psychologiques fort curieuses, par M. Abel Hermant ; — *Les Décembristes* (Savine), fragments d'une œuvre inachevée du comte Léon Tolstoï, et *contes d'Amérique* (Lemerre), récits pleins d'humour et d'originales excentricités par M. Louis Mullem.

— Hé bien, à la légère et tant bien que mal, voilà qui est fait. — Nous avons réussi à caser tous nos hôtes dans notre « Petit Quérard », auquel il ne manque pour mériter tout à fait son titre que de parler des livres de Droit et de Sciences. Nous y reviendrons, en signalant les quelques ouvrages de cette nature qui peuvent intéresser les bibliophiles. En attendant, nous nous bornerons à vous indiquer une œuvre qui n'a pu trouver place sous les rubriques précédentes. Elle appartient à la fois à l'étude scientifique et à l'art dramatique, comme l'indique son titre : *la Science au théâtre* (Tresse et Stock, 2 vol. in-18), par M. Louis Figuier, l'un des initiateurs de la presse scientifique. Le savant écrivain, qui a tant contribué par ses excellents livres à vulgariser les acquisi-

tions et les découvertes de la science, a, depuis des années, eu l'ingénieuse idée de la populariser par le Théâtre, on peut dire même que cela a été le rêve de toute sa vie. C'est ainsi qu'il a composé un certain nombre de comédies et de drames (dont plusieurs ont, non sans succès, affronté les feux de la rampe), qu'il réunit ici pour le plus grand profit de ceux qui veulent se récréer et s'instruire. Lisez ces pièces, *Gutenberg, Papin, Kepler*, etc., où sont merveilleusement exposés les origines ou les progrès des plus hautes conquêtes du génie humain, et vous reconnaîtrez que M. Louis Figuier n'a pas moins bien mérité des Lettres que de la Science.

Sur ce, je prie l'ombre de Quérard de nous avoir en sa sainte et digne garde pour nous être tenu dans ce catologue ultra-moderne, à l'abri de son nom vénéré. Puissent Louandre et Bourquelot et Otto Lorenz n'en être point jaloux!

C'est égal, que de livres en un mois! — Devant cette foule de talents, le plus ardent liseur doit renoncer à se maintenir au courant et le rôle du moniteur bibliographe est des plus ardus. Il est aussi malaisé de *bonjourer* au passage tous les nouveaux venus, qu'il est impossible au plus vert galant de France de faire une politesse aux innombrables jolies filles écloses chaque matin à l'aurore de l'amour.

Le critique n'a qu'une plume! l'amoureux n'a qu'un cœur!

F. DE TROYES.

L'INVENTION

DES

BOITES AUX LETTRES

PETITS DOCUMENTS LITTÉRAIRES.

Ce n'est pas, — en dépit du jeu de mots, — s'écarter de l'histoire des *lettres* modernes que de rechercher l'origine de ces dépôts à missives qui, chez nous, affectionnent les devantures des marchands de tabac, également marchands de timbres-poste, et que les Anglais aiment à disposer le long des trottoirs dans des cylindres de bronze semblables à descanons posés de champ sur la gueule, qu'ils appellent des *pillur-boxes*. — Ils rendent assez de services journaliers à la presse et à la littérature pour qu'on les considère comme un des plus utiles instruments de nos manifestations intellectuelles.

Le journal des curieux anglais, *Notes and Queries* (7 décembre 1889), rappelant que la poste aux lettres à deux sous avait été inaugurée à Londres par le tapissier Robert Murray, en 1685, fait remarquer que, plus de trente ans auparavant, un système de boîtes avait été organisé à Paris, grâce auquel

les lettres étaient distribuées dans toutes les parties de la ville, à raison d'un sou pièce. Il cite à l'appui un édit de Louis XIV qui se trouve dans le *Recueil d'Isambert*, mai, 1653, tome LIII, p. 307, et dont voici les passages les plus plus caractéristiques.

« Louis, etc. — Considérant que la grande étendue de notre bonne ville de Paris, et la multitude des personnes qui la composent, cause beaucoup de longueurs et de retardements au nombre infini des affaires qui s'y traitent et qui s'y négocient, nous avons reconnu qu'il étoit nécessaire d'apporter quelques ordres particuliers afin d'en avoir une plus prompte et diligente expédition, et après avoir examiné plusieurs propositions qui nous ont été faites sur ce sujet, nous n'en avons point trouvé de plus innocente pour les particuliers, ni de plus avantageuse pour le public, que l'établissement de plusieurs commis dans notre dite ville de Paris, lesquels étant divisés par quartiers auront la charge de partir tous les matins, et de prendre chacun dans un bon nombre de boëtes qui seront mises en différents endroits desdits quartiers pour la commodité de tout le monde, les billets, lettres et mémoires que l'on est obligé d'écrire à tous moments et à toutes rencontres, et de les porter dans une boutique ou bureau qui sera dans la cour du Palais pour y estre delivrés par ordre de quartiers et rendus par lesdits commis sur-le-champ diligemment et fidèlement à leurs adresses.

« Ainsi l'on fera plus d'expéditions et de diligence en un jour que l'on en peut faire à présent en une semaine entière..... Les habitants de Paris pourront facilement communiquer entre eux, tandis que jusqu'ici on avoit plus facilement des nouvelles de ceux qui habitent les provinces que de ceux qui sont dans les quartiers éloignés. Enfin, cette disposition sera surtout avantageuse au marchand qui ne peut quitter sa boutique, à l'artisan qui n'a rien de si cher que le temps de son travail, à l'officier, de quelque condition qu'il soit, qui, durant l'assiduité à son exercise, ne le peut abandonner.

Loret paraphrase plaisamment cet édit dans sa *Gazette* :

On va bientôt mettre en pratique,
Pour la commodité publique,
Un certain établissement
(Mais c'est pourParis seulement)
De boëtes nombreuses et drues
Aux petites et grandes rues,
Où, par soy-mesme ou son laquais,
On pourra porter des paquets,
Et dedans à toute heure mettre
Avis, billet, missive ou lettre,
Que des gens commis pour cela
Iront chercher et prendre là,
Pour d'une diligence habile
Les porter par toute la ville,
A des neveux, à des couzins,
Qui ne seront pas trop voizins,
A des marchands, à des marchandes,
A des galands, à des galandes,
A des amis, à des agens,
Bref, à toutes sortes de gens.
Ceux qui n'ont suivans, ni suivantes,
Ny de valets, n'y de servantes,
Ayant des amis loin logez,
Seront ainsi fort soulagez;
Outre plus, je dis et j'annonce
Qu'en cas qu'il faille avoir réponce,
On l'aura par mesme moyen,
Et si l'on veut sçavoir combien
Coûtera le port d'une lettre
(Choze qu'il ne faut pas obmettre)
Afin que nul n'y soit trompé,
Ce ne sera qu'un sou tapé.

Malheureusement le service ne fut organisé que dans l'ordonnance ; Furetière prend le soin de nous dire, dans son *Roman bourgeois,* que les lettres n'arrivaient jamais à leur adresse; et quand on ouvrait les boîtes, on n'y trouvait que des souris, que de mauvais gamins y avaient fourrées.

Ce ne fut que plus d'un siècle après que M. de Chamouset établit la *petite poste*, et nul ne se souvenait alors de la malheureuse tentative de 1653.

LE PETIT TÉLESCOPE LITTÉRAIRE

Les douze Candidats de l'Académie

OUZE !... vous avez bien lu... ils sont douze ! — Douze comme les apôtres, douze comme les mois, douze qui veulent s'*encoupoler* en face du pont des Arts. Avant que onze d'entre eux ne succombent, passons-les en revue, ces gladiateurs des arènes de l'immortalité. — Les voici alphabétiquement classés :

— BARBIER (Jules). A gagné bien des parties à la roulette dramatique avec le double zéro, — a rencontré toutes les heureuses fortunes de la médiocrité, mais n'a point su doter ses rimes en détresse, pauvres filles sans contour, sans fraîcheur et sans flamme ! — Les Quarante se souviendront de leur collègue d'hier, l'auteur des *Iambes*, et ils ne voudront point que Jules puisse être confondu avec Auguste. — Celui-ci fut César une heure, celui-là ne le sera jamais. — L'Opéra-Comique doit suffire à sa gloire.

— Becque (Henri). — Je sais bien qu'il a fait *la Parisienne*, *les Honnêtes femmes*, *Michel Pauper*, et qu'il passe pour un de ces hardis novateurs auxquels nos contemporains réservent toute leur indulgence, comme à tous les incomplets des arts et des lettres ; mais là, voyons, vraiment, entre nous, — bien que Villon ait dit : *Il n'est bon Bec que de Paris*, — voyez-vous bien les palmes vertes sur ce corbeau pervers aux ailes coupées ?

— Brunetière (Ferdinand), académicien de la fondation, école de Conrart, moins le silence, — ce n'est pas un homme de lettres, c'est un régent de lettres, — les grandes traditions des belles phrases et de la pure rhétorique. Alceste de notre siècle et Philinte de la Société polie du XVIIe ; passera cette fois ou une autre au nombre des quarante comme un décret fatal du destin. — Mézières et Mazade en jureraient.

— Fabre (Ferdinand). *L'Abbé Tigrane* lui a donné les indulgences plénières aux yeux des vrais lettrés. Peu bruyant, modeste, vivant loin des réclames et des basses confréries, il est de ceux qu'on respecte pour le respect qu'ils accordent eux-mêmes à l'art. Trop silencieux peut-être. Les immortels donnent parfois leur voix à ceux qui font sonner dans leur propre organe avec la plus haute vibrance le la dièze de la vanité triomphante.

— Houssaye (Henri). Un Grec attardé qui a écrit l'histoire d'*Alcibiade* avec la sagesse et l'éclat d'un Périclès. Auteur d'un 1814 très supérieurement documenté ; il apportera dans l'hémicycle de l'Institut la coquetterie de sa blonde barbe d'Apollon et l'élégance de ses manières délicates. Très bibliophile ; avant d'être des Quarante, il a tenu à faire partie des *cinquante*, c'est-à-dire des *Amis des Livres*. Est également membre de l'*Académie des contemporains*. — Vient de faire paraître *Aspasie*, *Cléopâtre* et *Théodora*, trois *divines* de l'histoire que l'auteur de *l'Art français pendant dix ans* a voulu mettre comme atouts dans son jeu, avec une malice qui n'a

d'égale que la façon exquise dont il nous a présenté ces trois voluptueuses maîtresses de notre imagination.

— Loti (Pierre). *Mon frère Yves* guette à la porte et fait les visites. Julien Viaud n'attend qu'un signe et reste en croisière; soyez sûr qu'il pourra évoluer et aborder habilement, en faisant mine de se laisser imposer la quarantaine au Lazaret de Mazarin.

— Manuel (Eugène). Auteur des *Ouvriers*, ce *Manuel Roret* de la poésie sensible. Candidat à vie; ne craint plus le microbe du ridicule et fait toujours *échec et mat* la voix de Jules Simon, sa victime.

— Nauroy (Charles). Un obscur directeur du journal défunt *le Curieux* (1884-1885). A laissé deux livres, l'un sur la Duchesse de Berry, l'autre sur Louis XVII.

De la dépouille de Nauroy
Avril va joncher la terre.
Le vote sera sans mystère,
Et le *Curieux* en désarroi.

— Regnault (A.), de l'Académie de Lyon. — Ombres et mystères! Évoque des souvenirs plus pectoraux que littéraires.

— Theuriet (André).

J'aime tant ses romans, le soir au fond des bois!

— Thureau-Dangin. La tireuse de cartes de la rue de la Fidélité affirme le succès de son élection. Dans les séances de spiritisme, les ombres de Thiers et de Mignet s'agitent en sa faveur, et les crayons mystiques laissent des traces versifiées semblables à celle-ci:

Par la foudre frappés quand les trônes succombent,
Il salue en pleurant leurs débris abattus;
Car il aime à chanter les monuments qui tombent.
Et les héros qui ne sont plus.

— Zola (Émile). « L'*Académie*, écrivait il y a neuf ans l'auteur des *Rougon-Macquart*, a perdu depuis longtemps toute

action sur les belles-lettres. Chaque année, elle se contente de distribuer des prix de littérature, comme on distribue des prix de sainteté dans les couvents aux plus sages et aux plus religieux. Il est des années où l'on peut croire qu'elle n'existe plus, tant elle paraît morte. Pourtant la gloriole pousse encore nos écrivains à se parer d'elle comme on se pare d'un ruban ! »

— Après cela, j'ai comme idée que Zola ne se présente chez les immortels que pour être retoqué. Il brûle du désir de poser devant la postérité, avec Molière, Balzac, Baudelaire et Gautier, parmi les génies qui se sont vu fermer la porte au nez. Je crois bien qu'on lui facilitera ce rôle. Il serait cependant bien spirituel de le recevoir. Il y a tant de mots dans le Dictionnaire en cours d'élaboration (avant d'arriver au W) dont Zola seul paraît susceptible de dégager toute la fleur de quintessence !

LA

CHRONIQUE DES SALLES DE VENTE

ÉCHOS DES DERNIÈRES ENCHÈRES

Le grand événement du mois est la vente Marquis. Ce chocolatier était un collectionneur polyphile. Nous n'avons pas à parler des curiosités mobilières dont il avait décoré ses appartements, et qui, dispersées aux enchères, ont produit, avec des surprises de plus et de moins-value, des sommes fort rondes que les journaux ont enregistrées. La bibliothèque est le dernier morceau de ce long festin offert aux amateurs. A peine la vente en est-elle terminée. Aussi attendons-nous la dernière minute pour en signaler les incidents.

Du 10 au 12 février, le libraire A. Durel a procédé à la vente d'une bibliothèque moderne composée par un industriel en chaussures qui ne croyait pas fait pour son usage le proverbe : *Ne ultra crepidam.* Il avait réuni la plupart des éditions de vrai ou de faux luxe dont des libraires de toute catégorie, depuis les fins artistes jusqu'aux fabricants de camelote, ont, depuis vingt ans, encombré le marché. Mais ce qui

donnait un attrait particulier à sa collection, c'était le grand nombre de livres ornés dans les marges, ou enrichis hors texte, d'aquarelles et de dessins originaux. Nous citerons seulement quelques-uns des principaux ouvrages avec les hauts prix relatifs qu'ils n'ont dû qu'à leurs ornements.

N° 2. — About. *Le nez d'un notaire* (1886), avec 32 aquarelles et 5 dessins à la plume, par A. Sonnier : 81 fr.

N° 29. — Balzac. *Le colonel Chabert* (1886), ex. sur Japon, avec 25 aquarelles de H. de Sta sur les marges : 210 fr.

N° 36. — Barbey d'Aurevilly. *Le Chevalier des Tombes* (lib. des bibliophiles, 1886, fig.), sur grand papier de hollande, avec 40 aquarelles, par A. Bligny : 190 fr.

N° 94. — Claretie. *Le drapeau* (1886), sur Japon, avec 35 aquarelles de A. Bligny sur les marges : 245 fr.

N° 229. — Gœthe. *Werther* (lib. des bibliophiles, 1886, fig.) avec 30 dessins et aquarelles de E. Benassit : 156 fr.

Le numéro suivant, *la Fille Élisa* (1877), bien qu'orné de 116 compositions d'Edgard Vial, n'a pas dépassé 75 fr.

N° 324. — Maupassant. *Bel-Ami* (1885), 44 compositions de A. Sonnier : 120 fr. *Mont-Oriol*, avec 77 aquarelles et 10 dessins à la plume (N° 325), par Jules Longuet, a été acheté 100 fr.

N° 461. — Sandeau. *Un début dans la magistrature* (1887), sur Japon ; 25 aquarelles de H. de Sta : 151 fr.

N° 487. — Sterne. *Voyage sentimental*, édition Launette (1884), avec une double suite des illustrations de Maurice Leloir et une aquarelle originale et inédite du même artiste : 232 fr.

N° 507. — Theuriet. *Nos oiseaux* (Launette, 1886) ; ex. sur Japon, avec double suite des illustrations de Giacomelli, et une aquarelle originale par l'illustrateur : 327 fr.

Tout le reste s'est vendu à des prix bien inférieurs à ceux de la mise en vente. Seuls les livres en condition spéciale de papiers ou de suites de figures se tiennent un peu. Une suite

des illustrations de Paul Avril pour *l'Éventail* en épreuves sur Japon (N° 519) a été achetée 140 fr. par le libraire Pellet. Le numéro 168, qui a atteint le chiffre le plus élevé : 1,050 fr., est un exemplaire sur Japon, avec double suite, de l'*Armée française*, texte par J. Richard, types et uniformes par Ed. Detaille (Boussod, Valadon et Cie, 1885-1889, 2 tomes in-fol).

Le lendemain de cette vente, 13 février, M. Durel offrait aux enchères, dans la même salle de l'hôtel Drouot, des livres provenant de la bibliothèque de M. G. de B., pseudonyme genre de Bruxelles sous lequel les initiés lisent le nom du libraire Deman. Beaucoup de livres modernes, la plupart sans grand intérêt, quelques-uns avec aquarelles ajoutées, comme *le Drapeau*, de Claretie (N° 45), qui a atteint 232 fr. avec 3 états des planches et 4 aquarelles de H. de Sta, le *Paul et Virginie* (N° 164), édition Launette, sur Japon, avec cinq suites et une aquarelle de Maurice Leloir, payé 360 fr. ; un *Voyage sentimental* (N° 170), dans des conditions analogues, relié sur brochure par Chambolle-Duru, que M. Rondeau, le successeur d'Aug. Fontaine, s'est fait adjuger à 320 fr. après avoir acheté 300 fr. le *Manon Lescaut* (N° 156).

Les livres à figures du XVIIIe siècle étaient en bel état et ne se sont pas vendus cher ; le grand engouement est décidément passé. Exemple : N° 2, *Almanach de la Révolution* de Rabaut, sur papier vélin, avec figures avant et après la lettre, dans une belle reliure de Chambolle-Duru : 90 fr.

N° 63. — *Lettres à Émilie* (Renouard 1801), mêmes conditions : 145 fr.

N° 71. — *Les quatre heures de la toilette des dames* (1779) ; papier de Hollande, non rogné : 90 fr.

N° 91. — *Lettres d'une Péruvienne* (1797), grand papier vélin, 3 états des figures et les dessins originaux : 111 fr. et ainsi du reste.

Quelques livres anciens intéressants n'ont pas excité de grandes convoitises. C'est ainsi que M. Rondeau a pu avoir pour 75 fr. la *Cosmographie d'Appian* (Anvers, 1544, in-4°), et M. Belin *le Jardin d'Hyver* de J. Fresneau (Douai, 1616, in-4°), pour 42 fr. Un *Regnier* des Elzevier (1652), en maroquin, et haut de 121 millim. n'a trouvé acquéreur qu'à 14 fr. Un *Bruscambille*, édition de Rouen, 1635, relié par Bradel-Drome, a péniblement atteint 28 fr. ; les *Contes et Discours bizarres de Cholières* (A. du Breuil, 1610), dans une reliure de Capé, 22 fr. ; le *Boileau* de David Mortier, 1718, 2 vol. in-4° avec le portrait de Gunst et les figures de Picart, 11 fr. !

En revanche l'édition originale d'*Une vieille maîtresse* (Cadot, 1851) 2 vol. reliés en maroquin, par Belz-Niédrée, avec les couvertures et une lettre autographe de Barbey d'Aurevilly, a été achetée par M. Durel 84 fr.

Notons pour nos lecteurs anglais et américains un exemplaire de la seconde édition du *Hogarth Illustrated* (London, Brydell, 1793-1798), 3 vol. gr. in-8°, ornés de 133 planches qui s'est vendu 40 fr.

Nons arrivons aux gros morceaux de la vente Marquis, faite par M. Jean Fontaine du 24 au 28 février. Le catalogue, dans un bel ordre classique, bien que certains ouvrages figurent dans des sections qui ne sont pas les leurs, bien imprimé, donne, avec une sobre exactitude, le signalement et l'état civil de ces livres, dont la plupart ont une histoire.

Les vieux livres à gravures sur bois avaient, dans cette vente, quelques représentants d'élite qui ont atteint de hauts prix, la place nous fait défaut pour les citer.

L'exemplaire des *Lettres de saint Augustin* (Paris, J. B. Coignard, 1701, 6 vol. in-8°), aux armes de Mme de Chamillard et qui avait successivement appartenu au baron J. Pichon et au baron de La Roche Lacarelle, a été vendu 6,800 fr., (n° 19) ; ce même exemplaire à la vente Lacarelle (n° 36 du catalogue) s'était vendu 9,000 fr.

Un *Examen du prince de Machiavel,* Londres, G. Meyer, 1741, in-8° (n° 56), a dû sans doute son prix de 700 fr. à sa belle reliure aux armes de Turgot, œuvre de Dubuisson.

C'est aussi la reliure, très beau spécimen du talent de Le Gascon, qui aura fait vendre 1,705 fr. les *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables,* Paris, Jacques Du Puys, 1567, 2 vol. in-8° (n° 86), ouvrage très peu connu d'ailleurs.

Les grands livres d'estampes ont été chaudement disputés. Les deux plus importants étaient (n° 167), la *collection des costumes,* gravés par Delaucourt d'après Vernet (Paris, Bauce, 1814-1818 in-fol.), qui a atteint 2,705 fr., et les trois suites (n° 165) d'*Estampes pour servir à l'histoire des mœurs et des costumes des François,* par Freudeberg et Moreau (1774-1783, 3 tomes en 2 fol. in-8°), qui s'est vendu 14,800 fr. Il est vrai que les estampes y sont avant la lettre, et que cet exemplaire, dans des conditions extraordinaires de fraîcheur et de reliure, s'était vendu 10,700 fr., à la vente Béhague (n° 333 du catalogue).

Citons encore, dans cette section, le n° 168, *le Bon genre* (Paris, 1827, petit in-fol.) rare et curieux recueil satirique de modes et de costumes, vendu 1,745 fr.

M. Marquis avait une jolie série de livres de cuisine, avec les traités sur le café, le thé et le chocolat, comme il convient. Un *Taillevent,* Paris, G. Nyverd, petit in-8° goth., provenant de la bibliothèque Bourdillon, en passant par celles des barons Pichon et La Roche Lacarelle, en faisaient la gloire (n° 189). M. Morgand l'a conquis au prix de 1,580 fr.

Parmi les ouvrages classiques, les *Métamorphoses d'Ovide,* de l'abbé Banier (n° 221), exemplaire aux armes de La Mothe de Dreuzy, avec épreuves avant la lettre, et, pour le *Jupiter amoureux d'Io* et la *Diane au bain,* en double état, a été adjugé à 13,000 fr.

La collection des poètes et auteurs dramatiques français

du XVIe au XVIIIe siècle était assez remarquable. Nous enregistrerons les enchères les plus importantes :

N° 311. — *Corneille*, en éditions originales, 1644-1652, 3 vol. petit in-12, provenant de la bibliothèque Didot, a été acheté 1,660 fr., par M. Porquet.

N° 314. — *Molière*, Est. Loyson, 1666, 2 vol. in-12 : 1455, à M. Durel.

N° 316. — *Racine*, Cl. Barbin, 1676, 2 vol., avec un troisième volume composé d'*Esther* et d'*Athalie*, Denys Thierry, 1689-1692 : 990 fr., à M. Morgand.

N° 271. — *Le myosotis* d'Hégésippe Moreau, Paris, Desessart, 1838, gr. in-8° dans une délicieuse reliure de Cuzin, avec 110 dessins à l'aquarelle de Giacomelli : 5200 fr., vendu à Morgand.

Les romans et contes n'étaient pas moins bien représentés, à commencer par les *Pastorales* de Longus, en grec, édition Pierre Didot, 1802; exemplaire unique sur vélin, in-folio, tiré par Junot, duc d'Abrantès, avec les dessins originaux de Prud'hon et de Gérard, (n° 326). Ce livre princier s'est vendu 15,000 francs. M. Paillet (Eugène) est l'acquéreur de ce livre admirable que feu Marquis avait payé 30,000 fr., — très malin Paillet; combien le revendra-t-il?

N° 342. — *Télémaque*, Florentin Delaulne, 1717, 2 vol. in-12, dans une reliure de Padeloup ornée des insignes de Longepierre, son premier possesseur, 5,100 fr.

N° 389. — *Mademoiselle de Maupin*. Qu'on ne se scandalise pas du rapprochement : cette troublante Maupin vaut bien la nymphe Eucharis! Renduel, 1835, in-8° avec 12 aquarelles d'Édouard Morin : 1,805 fr.

N° 425. — *Les contes drolatiques;* 1855, in-8°; premier tirage des figures de Doré; exemplaire sur chine : 1,605 fr.

N° 436. — *Les Nouvelles* de Cervantes, Paris, Jean Richer, 1618, 2 vol.; aux armes de Louis XIV; 3,060 fr.

Dans la section historique :

N° 533. — *Nouvel abrégé chronologique*, du président

Hénault, Prault, 1749, in-4°, grand papier, reliure de Padeloup; 2,500 fr.

N° 548. — *Journal de l'Estoile,* 1744, 5 vol., et 1741, 4 vol., reliés par Derome, à l'oiseau; ex. de La Roche Lacarelle : 4,120 fr., (à la vente La Carelle vendu 4,700).

N° 571. — *Fête publique donnée par la ville de Paris* à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin (1745), gr. in-fol. Reliure de Padeloup, aux armes de Mme Victoire, les figures et vignettes peintes à la gouache : 2,300 fr.

Nous ne faisons qu'écrémer ce riche catalogue. Il y aurait mille détails à relever, et des observations intéressantes à prendre sur les ouvrages de valeur réelle et de prix modestes. Mais nos limites sont étroites, et il faut se hâter : un volume n'y suffirait point.

La vente de la bibliothèque Sand vient d'être terminée après avoir duré du 24 février au 3 mars (rue des Bons-Enfants). Le catalogue, très mal dressé et assez médiocrement présenté par un petit libraire de la rive gauche, n'a pas excité les convoitises. Nous sommes tout d'abord frappés par la faiblesse des prix. La plupart de ces livres modernes, enrichis d'envois autographes, dont quelques-uns sont d'une véritable curiosité pour l'histoire littéraire de ce temps, se sont plutôt donnés que vendus. Le système adopté par le catalogueur, qui réunit quantité d'ouvrages sous un seul numéro et pousse le succès de la description jusqu'aux environs du néant, n'est pas de nature à attirer les amateurs, et est, au contraire, plein d'avantages pour les libraires. D'un autre côté beaucoup de ces volumes, et, des plus précieux, reliés à La Châtre, sans doute, sont déplorablement rognés ou *châtrés* et semblent sortir d'un cabinet de lecture proprement tenu. Nous n'en voulons pour exemples que les œuvres de George Sand elle-même (n° 769) en 79 vol. sur grand papier de Hollande, reliés en demi-chagrin, que M. Conquet a acquis pour 395 fr., et

dont la taille est à peine celle des petits papiers ; et la *Confession d'un Enfant du siècle*, Bonnaire, 1836, 2 vol. en grand papier, avec un précieux envoi de l'auteur à George Sand, que le relieur a bien voulu épargner en pliant de quatre ou cinq centimètres la feuille qui le porte. Cet exemplaire d'un livre fort rare et fort recherché, qui, dans des conditions convenables, aurait atteint facilement 1,200 ou 1,400 fr., s'est vendu 325.

Quelques numéros émergent de la monotonie de ces enchères à dix sous la mise. Nous citons en courant :

N° 155. — L'*Essai sur le Duel* de Châteauvillard, Paris, Bonnaire, 1836, in-4° maroquin ; acheté 73 fr., par Morgand.

N° 245. — Un lot de contes de Dumas, de la Bédollière, d'Ourliac, de Feuillet, de Stahl et de Gozlan en première édition (1845-1846), 8 vol. in-8° br., sur lequel Conquet a fait main basse pour le prix honnête, celui-ci, de 200 fr.

N° 255. — *La Femme de Claude*, d'A. Dumas fils, 1873 ; avec envoi autographe, acheté par le même 51 fr.

N° 385. — *Histoire de Jules César* (1865-1866), avec envoi autographe de Napoléon III : 53 fr.

N° 626. — *Des idées Napoléoniennes*, 1839, également avec envoi : 250 fr.

N° 535 La première édition d'*Azyadée* de P. Loti, 1879, payée 55 fr. par M. Rouquette.

N° 679. — *Polichinel ex-roi des marionnettes devenu philosophe*, par A. J. Lorent. — Paris, Wilermy, 1848, in-8°. Satire politique ornée de curieuses figures sur bois, avec envoi : 115 fr.

N° 741. — *Volupté*, de Sainte-Beuve, Renduel, 1834 ; 2 vol. dem. rel. avec envoi : 118 fr.

D'autres romans de G. Sand, dans des conditions semblables, se sont vendus à des prix analogues.

N° 868. — *Le théâtre de Clara Gazul*, 1825 ; la *Mosaïque*, 1833 et la *Chronique de Charles IX*, 1832, en demi-reliures, ébarbés seulement : 155 fr.

N° 937. — *Son Excellence Rougon*, par E. Zola; 1876; 1re édition, avec envoi: 46 fr.

Un livre d'Armand Sylvestre, *les Poésies*, 1866-1874, Paris, Charpentier, 1875, s'est payé une quarantaine de francs avec l'admirable sonnet manuscrit que nous avons pu transcrire sur la première page, et qui exprime bien l'ardente dévotion du poète des *Heures* pour le grand écrivain rustique. Voici ce sonnet, daté du 2 mai 1875 :

A GEORGE SAND

Tous ces vers sont à vous, je vous dois le courage
D'avoir voulu, d'avoir souffert, d'avoir lutté.
Humblement à vos pieds, j'apporte votre ouvrage,
Et ce qui, de mon cœur — l'œuvre faite — est resté.

Votre nom, qui, du temps, brave à jamais l'outrage,
Porte en soi le secret de l'immortalité.
Puisse-t-il, protégeant le mien contre l'orage,
L'emporter sur son aile à la postérité.

Je vous dois tout, l'amour du beau, du vrai, du juste;
J'ai gardé tout entier cet héritage auguste,
Qu'un jour tendit vers moi votre vaillante main.

Je veux dire bien haut que j'ai tout reçu d'elle;
La gloire me suffit d'avoir vécu fidèle
A l'ombre de la vôtre, et sur votre chemin.

Le livre enrichi de ce sonnet, et qui a été acquis par Rouquette, méritait mieux que la petite somme dont la mollesse des enchères l'a gratifié.

On aurait pu s'attendre à rencontrer beaucoup de Gustave Planche. Il n'est représenté que par son *Salon* de 1831 (N° 667) vendu 69 fr., et deux volumes de ses *Portraits littéraires*, 1836, adjugés à 35 fr.

Quelques grands livres, *rari nantes*, ont maintenu leurs prix. Ainsi les chansons de La Borde (N° 442), tomes I et II,

dans une reliure à l'oiseau de Derôme aux armes du maréchal de Saxe, — un livre de famille, sans doute, — a été très disputé et finalement adjugé à 3,510 fr.

En somme, bonnes journées de ravitaillement pour le commerce des livres parisiens.

DERNIÈRE HEURE :

La vente des livres rares et précieux de la bibliothèque Marquis a produit la somme exacte de 234,469 fr. 50. Avec les objets d'arts, cette vente a donné une somme de 913,176 fr. pour toute la collection.

ÉTRANGER. — Les *Auctioneers* Bennett et fils, de Dublin, ont vendu dans cette ville, le 19 février, une importante collection de livres formée par M. Berwick, magistrat récemment décédé. Parmi les articles qui peuvent intéresser plus spécialement nos lecteurs nous relevons un *Homère*, traduction anglaise de Chapman, vendu 10 guinées; un exemplaire de l'édition originale des comédies de Wycherley, avec une dédicace autographe à Swift et la signature du fameux auteur des *Voyages de Gulliver*, adjugé à onze livres sterling; et, entre tous, l'*Heptaméron*, édition de 1559, dans une reliure ancienne avec armoiries, mosaïque et le collier de la Toison d'or. Ce beau livre a atteint cent livres, soit 2,500 fr. environ.

NOUVELLES UNIVERSELLES DES LETTRES

MISCELLANÉES INTERNATIONALES

Les livres nouveaux mis en vente par la librairie française pendant le mois précédent ont déjà reçu leur estampille sous la Rubrique du *Petit Quérard*, et nous n'avons point à y revenir. Nous ne voulons annoncer qu'une ou deux primeurs, non encore parvenues sur le marché. D'abord *Pères et maris*, de Guy de Maupassant, chez Victor Havard, et un nouveau roman psychologique du jeune écrivain-député Maurice Barrès, qui ne se lasse point de s'agiter *sous l'œil des barbares*. Dans ce livre, M. Barrès se propose d'expliquer les raisons pour lesquelles il a subitement passé du rêve à l'action, et comment il a déserté les lettres pour la politique. Modestement, il l'intitulera : *Qualis artifex pereo! Quel artiste je meurs!* Voilà qui est plein d'intérêt... pour M. Barrès. Mais de cette mort nul ne s'inquiétera, car tout le monde sait, pour le lui avoir entendu dire, que M. Barrès vaut au moins l'oiseau phénix.

Parmi les productions à éclore prochainement de la librairie étrangère les mieux faites pour être appréciées par des esprits français, nous signalerons une *Histoire de la Révolu-*

tion française en quatre volumes, par M. Justin Huntly Mc Carthy, qui va paraître chez Chatto et Windus, et un livre où M. W. H. Hurlbert, écrivain catholique bien connu aux États-Unis, expose, sous le titre *France and her Republic* les impressions que lui ont laissées ce qu'il a vu et entendu en France pendant l'année du Centenaire de 1789. Cet ouvrage sera publié par MM. Longmans et Cie.

Citons enfin un travail considérable qui remplira une lacune dans l'histoire générale de la typographie. C'est une bibliographie de la Silésie, qu'après bien des recherches le docteur Crzcpki va faire paraître à Breslau. Ce grand travail sera intitulé : *Die Bibliographie der schlesischen Drucke bis zum Ende des neunzehnten Jahrhunderts.*

Un livre qui n'affiche point des prétentions aussi vastes et ne s'occupe que du temps présent, mais qui sera du plus grand secours aux bibliographes de l'avenir, c'est le *Literatur Kalender* que publie depuis douze ans le savant et infatigable directeur de la revue allemande *Ueber Land und Meer,* M. Joseph Kürschner (Stuttgart, chez l'auteur, 1890; 1 vol. in-18; 4 portraits; 1020 p.). Grâce à une impression très compacte et pourtant très lisible, ce volume donne, avec tous les détails nécessaires, mais sans rien de superflu, 1° les lois et conventions qui régissent la propriété littéraire en Allemagne (Bavière, Hambourg, Prusse, Saxe, Wurtemberg, Bade et Hesse), en Autriche et en Suisse; 2° les sociétés de publication et les associations littéraires de langue allemande, y compris celles qui ne s'occupent que de questions locales; 3° une chronique comprenant une nécrologie, l'énumération des auteurs promus à des fonctions publiques, récompensés ou décorés, et une statistique de la production littéraire (toutefois cette dernière section se trouve dans le volume XI pour 1888 et ne sera donnée que dans le volume XIII pour 1889); 4° enfin, et c'est la partie de beaucoup la plus considérable,

une notice succincte, mais complète, sur chacun des écrivains allemands vivants, avec leur adresse; l'indication des agences littéraires, des correspondances de journaux et des théâtres allemands non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier.

Le *Press Directory* anglais est loin de cette abondance de renseignements et de cette perfection de méthode, et je ne vois rien en France qui puisse être comparé au *Kalender* de M. Kürschner.

Nous ne quitterons pas l'Allemagne sans signaler les pages que M. Ferdinand Gross consacre à Pierre Loti dans la livraison de février de la revue *Nord und Süd* (Breslau), et dont voici la conclusion, très solidement soutenue par l'ensemble de l'article. « A la question : « Loti est-il un grand écri- « vain ? » Nous répondrons honnêtement : « Presque. »

Une analyse systématique et régulière de la presse périodique atteindrait des proportions qui lasserait toute patience. Nous relevons, au courant et au hasard de la lecture, dans nos journaux et dans nos revues :

Les articles que donne sur le théâtre contemporain et sur l'art théâtral en général M. Ancey, dont les théories viennent de recevoir une assez malheureuse application dans *Grand'mère*. Les mémoires de jeunesse de Stendhal, publiés dans le même journal (*l'Écho de Paris*), sont sans doute intéressants; mais la matière est maigre et l'on y sent combien Beyle, déjà vieux, est préoccupé de se trouver en germe et de se reconnaître tel qu'il était devenu dans ses actes et ses impressions d'enfant. Quant aux nouveaux mémoires des de Goncourt, dont la publication est commencée depuis quatre jours à peine, nous en parlerons, lorsqu'ils paraîtront en volume.

Le Figaro (25 janvier) annonce qu'il se fait l'éditeur du

prochain livre d'Alphonse Daudet, autre carambolage de la série Tartarin, et en donne, par la plume de M. André Maurel, un avant-goût à ses lecteurs. Comme l'exploitation livresque s'internationalise de plus en plus, on ne s'étonnera pas que *Port-Tarascon* — tel est le titre du volume promis — paraisse tout d'abord en anglais dans une revue de New-York, le *Harper's Magazine*, avec des illustrations en couleurs. Le même numéro contient un article assez curieux de M. Lucien Descaves sur *le Roman populaire* et ses fabricants les plus en renom : MM. de Montépin, d'Ennery, Richebourg, Mary, du Boisgobey, Bouvier, etc. Enfin, dans le numéro du 20 février, *Un Badaud* (lisez Hugues Leroux) fait un charmant portrait du poète François Coppée à l'occasion de son nouveau livre : *Toute une Jeunesse.*

M. Anatole France cède au même sentiment dans *le Temps* du 16 février, et parle de *Toute une Jeunesse* et de son auteur avec une émotion douce qui est grandement honorable pour l'écrivain dont le caractère éveille de telles sympathies et garde de telles amitiés. Dans le numéro du 21, M. E. Legouvé donne une étude pleine d'entrain et d'esprit de jeunesse sur *les Jeunes filles dans Molière.*

A propos des prochaines élections académiques, où tant de coureurs sont engagés, M. Paul Desjardins fait, dans *les Débats* (25 janvier), une revue animée des performances de l'un des favoris, Émile Zola. Il n'est point sympathique à l'œuvre du grand romancier ; mais il reconnaît l'énormité puissante de « ces surprenantes épopées matérialistes ».

Un nouveau périodique mensuel, la *Revue d'aujourd'hui* publie dans son premier numéro (janvier) de curieuses pages posthumes : *l'Amour sublime*, par Villiers de l'Isle-Adam. M. Gustave Geffroy, qui fait la critique d'art à la *Revue d'aujourd'hui,* débute par un brillant article sur Jules Chéret. La livraison de février contient une bonne étude de M. Paul Alexis sur Gustave Flaubert considéré comme auteur dramatique, et des poésies de M. Paul Verlaine que j'avoue ne goûter guère.

M. Emile Gebhart insère, dans la *Revue Bleue* du 1er février, une intéressante contribution aux études dantesques : *le mysticisme du Dante.* C'est un fragment d'un livre qui paraît chez Hachette sous ce titre : *l'Italie mystique; Histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge.* On lira aussi avec plaisir l'étude, superficielle d'ailleurs, que M. Pierre Foncin consacre à la presse canadienne.

A savourer dans le *Gil Blas* un conte breton : *Haine* (4 février) et un douzain de superbes ballades (11-25 février), par Jean Richepin.

Les périodiques anglais et américains ne nous fourniront que quelques glanes. M. Samuel Smiles continue, dans le *Murray's Magazine*, son travail sur les auteurs et les éditeurs (*Authors and Publishers*), travail plein de renseignements curieux dont nous ferons, quelque jour, profiter nos lecteurs.

Belgravia publie un parallèle entre Eugène Süe et Émile Zola qu'un Anglais seul pouvait concevoir et écrire. L'auteur, M. Joseph Forster, y donne l'avantage à Eugène Süe, dont tous les personnages, le chironeur [*sic*] lui-même, ont de nobles instincts. « Süe enseigne l'espérance, la foi et l'amour. Zola prononce l'arrêt d'une société qui rend un tel écrivain possible et célèbre. » — Enlevez, c'est pesé !

Il y avait encore quelque chose à apprendre et à dire de lord Chesterfield, comme l'a bien prouvé la collection de lettres inédites publiée récemment par lord Carnavon à la Clarendon Press, et comme le prouve derechef, à propos de cette publication, un critique anonyme dans le *Blackwood's Magazine.*

Le *Lippincott's Magazine*, de Philadelphie, qui a commencé la publication d'une œuvre posthume de Nathaniel Hawthorne : *Elixir of Life,* insère un plaidoyer en faveur de la censure que M. A. E. Watrous envie à notre vieille Europe, et une amusante collection anonyme de bévues dans lesquelles

sont tombés des traducteurs de différents pays et de différents temps : *Traduttore Traditore.*

La revue bibliophilesque de l'éditeur Elliot Stock est toujours intéressante. Le numéro de février contient quelques pages signées d'un « Bibliophile contemporain » ami du *Livre moderne,* M. H. S. Ashbee, sur les Français qui ont écrit en anglais, et particulièrement Voltaire. Dans le numéro de mars, le rédacteur en chef, M. W. Roberts, commence l'histoire du « Mathusalem des périodiques anglais », le *Gentleman's Magazine.* Ce premier article est consacré aux « Prédécesseurs ». Nous remarquons encore le portrait d'un bibliophile américain, M. Laurence Hutton, qui est aussi un critique dramatique de beaucoup de savoir et de talent.

THE ASTOR LIBRARY NY

BIBLIOPHILES ET BIBLIOPOLES

Notes à bâtons rompus
sur les choses de la Librairie

Le bon Vauvenargues écrivait autrefois : « L'activité fait plus de fortunes que la prudence ». — Il semble aujourd'hui que l'expérience ait prouvé à nos éditeurs la fausseté de cet aphorisme, car la prudence est devenue la vertu à la mode. Les transactions sont difficiles, les ventes molles, l'orientation hésitante. La production de la littérature courante s'est quelque peu ralentie et les publications de luxe semblent ne venir au jour que munies de crainte, frileusement, avec le trac d'une fausse entrée en scène.

Le mois dernier n'a pas brillé par la moindre carac-

téristique de bibliophilie. Dans les salles de ventes, rien à glaner au milieu des enchères sans ressort et des livres sans valeur; les autographes seuls ont fourni à la chronique le piquant des révélations inédites contenues dans des liasses de correspondances dispersées par les Charavay.

Pour nous mettre en humeur de signaler de l'original, il nous faut aller jusqu'à Lyon, chez les libraires Dizain et Richard, qui viennent de publier une revue grand in-4°, sous la direction de Charles Goux, avec le titre pompeux de *Chronique de France*, revue historique, artistique et générale.

Ce premier numéro qui nous parvient et qui forme un véritable volume de grand luxe est vraiment curieux et évoque l'idée des publications satiriques les plus vivantes de la Révolution. Cette livraison (Numéro Un) contient l'écho des événements politiques du premier semestre de 1889. Le fameux Général oublié y tient une place considérable et les planches à l'eau-forte, les estampes ingénieusement coloriées y abondent en telle profusion qu'on s'en étonne en raison de la prodigalité.

Nous espérons que cette revue luxueuse, et qui donne le témoignage d'un gros sac dans sa direction, continuera normalement de paraître. Nous regretterons seulement que les fondateurs de cette œuvre curieuse l'aient faite si exclusivement politique; les arts, les lettres, la vie sociale, l'esprit du temps et les modes du jour méritent de prendre tête sur cette politique fugitive dont on n'aime guère à revoir les vilains méandres derrière soi. Rien n'est plus triste au souvenir que le ministère de la veille et les hommes disparus qui appartiennent à une histoire qu'il n'est pas encore judicieux d'écrire aujourd'hui.

Parmi les ouvrages littéraires parus au début d'avril ou à paraître au cours de ce mois du renouveau, nous signalons :

Le Rire de Caliban, par Émile Bergerat, avec préface d'Alphonse Daudet, chez Charpentier; *les Fleurs à Paris*, par Hugues Le Roux, chez Quantin; *Futura*, par Auguste Vaquerie, chez C. Lévy et, chez ce dernier editeur, *l'Avenir de la Science*, par Ernest Renan; *Honneur d'artiste*, d'Octave Feuillet; *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, par Jules Troubat. On annonce, ce qui ne nous émeut guère, *l'Ame de pierre*, roman nouveau par Georges Ohnet, chez Ollendorff; les *Mémoires du baron Haussmann*, en quatre volumes, chez Victor Havard; et *l'Inutile Beauté*, par Guy de Maupassant. Ce sont là, croyons-nous « les gros légumes » du marché littéraire de la saison.

La question des livres vendus au rabais préoccupe non moins que nous nos voisins les libraires anglais. Il paraît qu'à Londres le commerce des détaillants subit une crise en raison des rabais plus ou moins grands consentis d'après la remise des éditeurs. M. Macmillan, dont le nom fait justement autorité dans toute l'Angleterre, vient de faire parvenir au directeur du *Bookseller* (6 mars dernier) une intéressante lettre que voici :

Monsieur,

Les lettres publiées dans les colonnes de votre journal et celles que j'ai reçues moi-même, récemment, de plusieurs libraires de Londres et de la province, me prouvent que tous ceux qui portent intérêt à la question de la vente des livres au-dessous du prix fort doivent sans plus tarder chercher une solution à ce problème. Pour ma part, depuis vingt-trois ans

que je suis dans le commerce de la librairie, j'ai toujours envisagé la chose comme une *question brûlante*. Or elle a pris récemment de telles proportions que, sous peu, il deviendra impossible au libraire dont les affaires n'embrassent que la littérature courante de gagner de quoi vivre.

Les libraires détaillants sont naturellement les plus intéressés à la question; mais elle est également d'une importance incontestable pour les auteurs, les éditeurs et les amateurs de productions littéraires, en un mot, pour tous ceux qui ont souci du sort des lettres. Un magasin bien fourni de livres est un précieux foyer de lumières intellectuelles ; en sorte que tout ce qui tend à en compromettre l'existence est une atteinte à la société.

Depuis longtemps déjà, l'on s'aperçoit qu'il faut prendre un parti, afin de mettre un terme aux abus de la vente à prix réduit, cause évidente de tout le mal. Mais la difficulté d'une action commune entre les libraires est si grande que, bien qu'on y ait déjà réfléchi et qu'on en ait encore plus parlé, on n'a pu aboutir à rien : on s'accorde à penser que c'est aux éditeurs qu'il appartient de prendre l'affaire en main ; comme c'est aussi mon avis, j'ai cru devoir écrire cette lettre.

Il existe deux moyens de conjurer le mal : ou fixer la limite du rabais autorisé sur le prix fort, ou l'abolir entièrement. Une étude approfondie de la question m'a amené à donner la préférence à ce dernier procédé. Du moment où les acheteurs savent que le rabais est chose admise en principe, il devient difficile de le limiter. La seule mesure efficace, suivant moi, serait donc d'abaisser le prix fort et de diminuer le taux des remises, en sorte que le prix marqué soit acceptable pour le vendeur et pour l'acheteur. En ce qui est de la vente en gros, je maintiens que le prix net de 10 pences pour un schilling, avec l'escompte actuel au moment du règlement et sans treizième, serait à la fois suffisant et juste, sans être assez large pour tenter le libraire détaillant de faire des rabais à ses clients, ou de persévérer dans des usages pernicieux.

Ma conviction est que toute tentative faite pour fixer à

25 pour 100 le rabais fait à l'acheteur sur le prix marqué, ainsi que l'a proposé l'un de vos correspondants, serait inefficace, et, à mon avis, je doute fort que les éditeurs acceptent ce dernier arrangement. Il serait facile, ce me semble, de décider le public à payer intégralement le prix marqué, s'il lui était clairement démontré que les remises accordées aux libraires ne leur permettent plus de vendre au rabais. Tant que l'acheteur conservera l'espoir d'une réduction quelconque, il la réclamera, en restant persuadé qu'il lui eût suffi de se montrer moins coulant pour obtenir des conditions plus avantageuses; mais la facilité avec laquelle les livres sont vendus à prix net, dans certains cas, me porte à croire qu'une tentative dans ce sens, serait couronnée de succès. Nombre de maisons de librairie ne sont pas éloignées, je suppose, d'adopter cette nouvelle base de transaction. Toutefois, on ne peut espérer qu'elles acceptent un projet qui leur imposerait le travail énorme de reviser leurs prix actuels, si elles n'ont l'assurance, d'une part, d'avoir l'approbation du commerce de détail et, d'autre part, la certitude que leurs livres n'ont pas à redouter la concurrence de leurs confrères. Si les éditeurs se prêtent à ce projet, ce sera en vue d'en faire bénéficier leur clientèle et d'arriver à la solution d'un problème difficile, plutôt que dans l'espérance d'en tirer un avantage direct. La première chose à faire serait donc de consulter le commerce de détail sur les moyens d'assurer la réussite de cette combinaison.

Il me paraît, Monsieur, que, comme éditeur de l'un des organes les plus autorisés de la librairie, vous consentiriez peut-être à accueillir des réponses à une série de questions posées aux intéressés. Au cas où l'on répondrait en masse à cet appel (et il n'est sûrement aucun libraire qui n'ait une opinion arrêtée sur ce point), les opinions émises dans ces lettres pourraient devenir l'élément d'une conférence d'éditeurs convoqués à cet effet.

Pour ma part, j'ai confiance qu'avec le concours du commerce de détail, le système de la vente au prix marqué peut être définitivement adopté, et les affaires de librairie repose-

raient dorénavant sur des bases solides, sur des principes honnêtes et sur des éléments sérieux de prospérité.

La question des remises uniformes aux libraires sera résolue, on le verra bientôt chez nos voisins, qui sont éminemment pratiques. En sera-t-il de même chez nous, où le mal est encore plus grand? — Il est vraiment à désirer qu'on règle un peu les intérêts de notre librairie moderne. — Ce serait si aisé!

A propos de livres jetés au rabais, voici un récent et bien comique incident :

Si nous en croyons certains bruits, un bibliographe avisé aurait dernièrement — sans même nommer le personnage — effleuré la béate vanité d'un débitant de livres de ... Gérolstein dont la ridicule suffisance commerciale n'est en proportion ni avec l'étroitesse de sa boutique, ni avec sa notoire ignorance.

Ce bibliopole de poids, après avoir cherché à tirer vengeance de la pointe qui crevait sa vanité en baudruche, se serait, dit-on, souvenu qu'il avait jadis vécu dans les étuves des cabinets de bains, où il échaudait et douchait tour à tour les clients, victimes de sa faconde.

Il a donc — profession oblige et ne s'oublie — songé à mettre à la lessive d'un rabais sans précédent les ouvrages plus ou moins épuisés de l'écrivain qui l'aurait visé, et dont il faisait auparavant payer à poids d'or les exemplaires réunis dans sa modeste boutique.

L'auteur se réjouit d'espérer pouvoir se racheter à bas prix; mais les clients, mis hier en moiteur dans un tépidarium excitant et aujourd'hui transis par la fraîcheur de ces rabais, protestent naturellement à qui mieux mieux.

On affirme qu'il faut se défier et que les ouvrages annoncés ne sont pas livrés aux demandeurs. — Que sait-on?

Si ce Savoyard, qui doit rester ignoré, ne réussit pas, ce qui est à prévoir, dans ses opérations hydrothérapiques, il aura la ressource de trouver une place de bouquiniste pédicure dans la Société des *Thermo-Bibliophiles* qui serait alors à créer.

C'est fort heureusement à tort que le *Bulletin du Bibliophile* et *le Livre* même ont annoncé naguère que le savant et serviable patriarche de la bibliographie française, M. Gustave Brunet, était atteint de cécité complète. Grâce à une récente opération, subie avec un succès satisfaisant, notre vénérable ami est à même de se remettre à l'étude qui a fait le charme de sa vie. Nous tenons de bonne source que le fécond et infatigable *Philomneste Junior* s'occupe actuellement d'ajouter un nouveau travail à ses innombrables monographies. C'est sur la *Reliure des livres* et sur les *Collections de quelques bibliophiles de ce siècle* que l'érudit bordelais va réunir de curieux souvenirs et des particularités ignorées, qui ne peuvent manquer de présenter un aimable intérêt.

Les Sociétaires des *Bibliophiles contemporains* ont tous reçu, ainsi que certains de nos abonnés, une lettre-prospectus dont la copie originale avait été adressée au directeur du *Livre moderne*.

Ce long réquisitoire, écrit dans un français très peu orthodoxe et filandreux, était signé par un éditeur de publications d'art en faveur duquel nous n'avons jamais que trop largement distillé la louange.

Il y avait, dans cette fastidieuse épître, une série de récriminations et de doléances mesquines dont nos collègues nous affirment n'avoir même pu supporter la lecture. — Ce factum, qui n'intéressait ni de près ni de loin les *Académiciens des Beaux Livres*, a donc été mis au panier avec un ennui légitime. — La réclame aura manqué son but du tout au tout.

La théorie soutenue par ce négociant semble être que le président des *Bibliophiles contemporains* outrepasserait son droit en ne laissant pas les éditeurs et libraires libres de soumettre leurs publications nouvelles aux cent soixante membres de la Société. — Cette insinuation ne peut obtenir aucun crédit auprès de nos collègues.

Nous n'avons jamais eu le ridicule de prétendre régenter une Académie où la communauté du goût et des idées d'art nous ont réunis tous dans un même intérêt; mais il était urgent que le bibliographe dont est doublé le fondateur des Néo-bibliophiles avertît ces derniers qu'ils devaient recevoir *avec une grande réserve* les communications de librairie, et *leur affirmât* que ces envois de circulaires et bulletins de souscription — ainsi que la communication des listes d'adresses de la Société — étaient absolument faites *contre son assentiment et non pas avec sa complicité.*

Cette note (voir pages 165-166) servait d'avertissement général ; elle prenait prétexte du lancement d'un prospectus qu'on nous signalait comme adressé à tous nos confrères. Il suffit de la relire pour se convaincre qu'elle ne visait directement ni ne nommait personne.

Au surplus, il ne nous convient point d'insister sur cette circulaire sans portée aucune.

Le jeune éditeur qui a pris la succession d'une maison dont il vante avec raison l'honorabilité n'a pas agi

selon ses intérêts dans cette circonstance. — Il ne devait et ne pouvait protester, n'étant point attaqué.

Il a préféré se compromettre en s'associant aux misérables et impuissantes rancunes d'un de ses débitants d'exemplaires de luxe, dont la très médiocre importance dans le monde des livres ne valait assurément pas de sa part le sacrifice d'un sage silence.

Pour cette fois-ci nous serons charitable, le fait étant peu intéressant, et nous *avons plaisir à clore un incident* sur lequel nous ne reviendrons plus.

Oh! la bonne *découverte* déconcertante que nous venons de faire, ... il s'agit d'un roman! — Écoutez ce début de dialogue ultra-naturaliste :

« Oui, je t'en f..., murmura le postillon, en serrant la bricle de son maillet.

— Conducteur, conducteur... Arrêtez... postillon. Sacrebleu ! arrêtez donc !

— Quoi que c'est donc ? dit le postillon, en se renversant sur la selle pour retenir ses cinq chevaux.

— Ce n'est rien, dit le conducteur, c'est une dame que j'oubliais.

— Nom de D... il oubliait la religieuse !

— Allons, ma sœur, faut monter à l'assaut.

— On ne vous donne pas seulement le temps de lâcher de l'eau ! s'écria la nonne en grimpant sur l'impériale. »

Quel est l'auteur de ce dialogue? Paul de Kock, Henry Monnier ou Émile Zola. Vous n'y êtes pas. C'est George Sand !

C'est la reproduction textuelle de la première page

du premier roman de George Sand, écrit en collaboration avec Jules Sandeau : *Rose et Blanche, ou la comédienne et la religieuse*, par G. Sand, *Paris, Lecointe et Pougin*, 1831. 5 vol. pet. in-12.

Note pour l'histoire de la reliure. — On lit dans *The American Bookmaker* (janvier) que, d'après les écrivains spéciaux anglais, l'usage de la toile ou percaline pour recouvrir les livres fut introduit par un *Archibald Leighton*, qui aurait le premier eu l'idée de faire teindre, tailler, calandrer et, plus tard, gaufrer et estamper la toile pour en faire des reliures, à une date indéterminée entre 1820 et 1840. Nous possédons des volumes anglais reliés en percaline dès 1824.

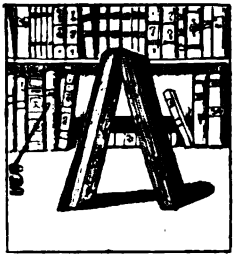
Les amateurs de beaux et bons livres apprendront avec plaisir que le prix triennal de la fondation Guizot vient d'être attribué à la savante édition de *Montaigne*, publiée par MM. H. Motheau et D. Jouaust, avec notes, glossaire, index et une importante étude sur l'auteur des *Essais*.

LES

LIBRAIRES DE BIBLIOPHILES

SILHOUETTES PARISIENNES

J.-Pierre ROUQUETTE



AUCUN des amateurs parisiens n'ignore Rouquette, « Le Père Rouquette », comme on l'appelle déjà, avec son allure un peu sanglier des Ardennes et sa rondeur impétueuse et brutale, qui fait soudainement place à une bonhomie insidieuse et matoise, ou à un accès de douceur et de loyauté franc-comtoise qui déroute, mais aussi qui captive étrangement. — Sous des dehors mal dégrossis, Rouquette est le meilleur garçon du monde. Enfant de la balle, fils de ses œuvres, il peut être logiquement fier d'une vie de labeur incessant que ses solides qualités d'Aveyronnais

lui ont permis de conduire avec prudence, patience, intelligence et opiniâtreté vers un même but.

Rouquette est peut-être resté l'un des derniers libraires de Paris, qui sachent demeurer à leur place, sans affecter, comme tant d'autres d'une génération plus récente, des prétentions éditoriales, artistiques et littéraires que rien souvent ne pourrait justifier. Il n'a peut-être point son pareil, cependant, pour connaître les Livres des trois derniers siècles, non moins que les modernes; mais il ne les juge qu'au point de vue exclusivement marchand, comme simples valeurs négociables. — Il a le mérite de ne pas prendre des airs entendus sur le fond littéraire ni sur la forme artistique, dont, on le sent tout de suite à son gros rire franc, il n'a vanité ni souci de s'occuper.

Mais, s'il s'agit de la belle condition d'un livre, de sa curiosité ou de sa rareté, des détails nécessaires pour le monter à sa plus haute valeur, tels que : états de planches, particularités d'impression, provenances historiques, prix précédents, etc., le bon Rouquette est Général sur son dada et nul parmi ses confrères ne lui dame le pion.

Peut-il en être autrement, alors que, depuis quarante ans, Rouquette use sa reliure humaine contre le maroquin des livres de tout ordre, qu'il catalogue son fonds de librairie, qu'il classe ses fiches, qu'il annote ses achats et qu'il passe des heures diurnes et nocturnes dans les salles de ventes, toujours au premier rang, la main avide à palper, l'œil prompt à déshabiller un exemplaire mis sur table, facile à emballer avec ça, mais toujours le premier à rire de ses hâtives montées à l'échelle.

Au demeurant, il faut le répéter, libraire dans les moelles et excellent homme; moins rusé qu'il ne paraît et plus accessible qu'on le pourrait croire à l'ampleur d'un bon mouvement et à la bonne grâce serviable et chari-

table vis-à-vis des impécunieux ou des clients flâneurs qui se plaisent *à faire flanelle* dans son sérail de peaux à dentelles et de dos à compartiments.

La vie de Rouquette comme celle des peuples heureux n'est pas fertile en événements marquants, et cependant sa librairie aura été le théâtre de bien des drames poignants et de nombreuses comédies comiques jouées secrètement entre bibliophiles rivaux.

Né le 15 novembre 1833 à Espalion (Aveyron), pays de Conquet, dont il est le cousin, J.-P. Rouquette vint à Paris vers l'âge de onze ans, pour entrer comme attrape-science et bibliothèque ambulante, chez Mme Foucault, éditeur des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France* de Petitot et Montmerqué, lequel éditeur tenait, aux environs de 1847, cabinet de lecture place de l'Odéon. Quelques années plus tard, il entra chez Garousse où il fit long séjour; depuis il passa chez Leclerc et Bossange où il fit son dernier stage de commis-libraire, avant de se sentir complètement équipé, couvert et doublé pour la lutte. — Ce fut en 1861 seulement que Rouquette se dirigea vers le passage Choiseul où il prit à son propre compte la librairie Eugène Delaroque.

En ces temps déjà lointains, la Bibliophilie, telle que nous la sentons actuellement, n'était encore qu'à l'état de germe; la librairie de luxe était toute consacrée aux livres anciens; les Elzévirs, les Plantin, les Bodoni, les Didot, les Estienne, étaient très demandés, ainsi que les Classiques du Grand Siècle et les ouvrages à vignettes du siècle dernier, sous belles couvertures de maroquin ancien. Le sentiment du beau livre moderne ne se faisait pas encore jour dans l'esprit enténébré des Bibliophiles

rétrospectifs. La librairie courante, au surplus, ne s'occupait guère de sertir des publications d'art, et Poulet-Malassis était alors le seul qui se souciât, au milieu d'une indifférence incroyable, de publier des éditions proprement imprimées avec un certain goût et une véritable recherche de format, d'harmonie et de beauté typographique.

Vers 1865-1866, Rouquette avait créé une boutique d'un genre bien spécial, largement achalandée en livres de marque et déjà pourvue de quelques-uns de ces beaux ouvrages du XIXe siècle dont la vogue devait peu à peu s'accroître jusqu'à l'exagération. Sa librairie était gaie, gentiment située en plein centre de Paris, en un passage à l'abri des intempéries; il y apportait en dot sa grosse belle humeur et des rodomontades amusantes, sa connaissance réelle du livre et un renouveau constant dans ses vitrines. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui attirer bien des sympathies et créer chez lui, à l'heure de la clôture de la Bourse et des cabinets d'affaires, un centre de réunion de Bibliophiles, une parlote d'amis des Livres, qui bientôt se constitua en monde officiel des amateurs contemporains.

On peut dire que ce fut chez Rouquette que se forma ce fameux type du *Bibliophile de* 1875, dont l'ami Béraldi a si spirituellement tracé la physiologie dans l'inimitable Catalogue Paillet; ce bibliophile de 1875 toujours fiévreux, surexcité, portant la passion du livre à son paroxysme et menant une spéculation effrénée, qui rappelait le système de Law et les plus beaux jours de la loterie. — Béraldi nous a peint ce bibliophile aimable et accueillant, remuant et agité, vendant, brocantant, échangeant, usant de tous les moyens pour parvenir à la possession de l'irréprochable et de l'exquis.

Parmi les plus assidus on remarquait, à cette heure des causeries apéritives, M. Eugène Paillet si malin et si futé en affaires, que Rouquette, ce « tombeur de l'Aveyron », en restait bouche bée, ayant trouvé son maître ; à côté du rusé conseiller à la Cour, on voyait MM. Quentin-Bauchard, Le Barbier du Tinant, Gallien, Truelle Saint-Evron, de Saint-Albin, Baucher, Dauphinot, de Lignerolles, Rigaud, agent de change, Mercier, Deblades, Lesser, Henry Meilhac, Laroche-Lacarelle et vingt autres amateurs plus ou moins connus. Le regretté baron James de Rothschild était presque chaque soir le président de ces réunions bouquinières. Les événements politiques, les bruits publics, n'avaient aucune prise sur l'esprit de ce petit comité. Il n'y était question que d'exemplaires hors ligne, de vignettes et de reliures signées par les maîtres ; en dehors du livre, point de salut ! — La *Société des Amis des Livres* fut pour ainsi dire décidée ou plutôt improvisée dans ce milieu suggestif en 1877, et Rouquette en fut, comme de juste, le libraire attitré et même, tout au début, le bailleur de fonds. Le premier volume de la Société, cette même *Chronique de Charles IX* de Mérimée, aujourd'hui si recherchée, fut mis en œuvre aux frais de M. Eugène Paillet et de Rouquette — le tirage en était fait à 120 exemplaires, au prix modeste de 100 francs. — Chose incroyable ! près de la moitié de cette édition restreinte demeura longtemps en magasin — à l'heure actuelle on ne peut obtenir la *Chronique* dans les ventes à moins de 25 louis.

Bien qu'exclusivement libraire de Bibliophiles, Rouquette fut conduit à devenir éditeur intermittent. La vogue des ouvrages à vignettes du XVIIIe siècle le porta assez naturellement à publier le fameux *Guide Cohen* qui eut en dix ans cinq éditions, dont la dernière, qui contient

plus de 600 articles, fut mise au point par le baron Roger Portalis et parut en 1887.

En dehors de ce *Guide,* aujourd'hui dans toutes les bibliothèques et plus utile même que le *Brunet* aux nouvelles générations, Rouquette se fit l'éditeur d'une série de publications bibliographiques sur Hugo, Alfred de Musset et autres romantiques; il publia en outre : la *Bibliographie parisienne* de Paul Lacombe, la *Bibliographie de la Chasse* de Souhart et, tout récemment, la *Bibliographie astronomique* de Georges Vicaire. — Dans le domaine de la fantaisie et des livres à vignettes, il est inutile de rappeler la jolie édition de *Point de lendemain*, dont Paul Avril a fait une publication délicieuse.

Rouquette, nous le répétons, a la grande qualité *de ne pas s'en croire;* — s'il est venu en sabots à Paris, il ne fait pas aujourd'hui petit pied ni chaussure fine; il est resté bien à sa place, et ne cache pas ses souliers en cuir de brouette, comme on dit chez nous. Ainsi que le libraire d'antan, il est vendeur de livres, et non pas petit manteau bleu et conseiller des artistes et des lettrés. Travailleur infatigable, opiniâtre et sans pose, il a droit, plus que bien d'autres à l'estime absolue de ses clients.

Chose étrange! à mesure que le temps neige sur sa tête et modèle les méplats de son visage, ce libraire rustique et taillé en cariatide antique semble s'affiner; son ton, son geste, ses manières se font moins cassantes, ses angles s'arrondissent; encore quelques années et nous aurons tous envie de l'appeler familièrement *Monsieur de Rouquette!* — mais l'excellent homme aura le solide bon sens de ne s'en point fâcher.

CHARLES MONSELET CHEZ MALASSIS

Miettes et Charges Littéraires inédites

POULET-MALASSIS, qui fut Bibliophile de la bonne méthode, c'est-à-dire un curieux épris de tout ce qui concourt au groupement des documents divers sur un écrivain et sur les livres de cet écrivain, avait le bon esprit, ayant été éditeur, — de conserver dans ses livres et au besoin de réunir en des recueils factices tout ce qu'il pensait pouvoir présenter un intérêt réel émanant des principaux auteurs dont il avait réclamé l'appui à leurs débuts.

Grâce à l'intelligence et à la bonne ordonnance de cet ex-éditeur lettré, les bibliophiles possèdent aujourd'hui des exemplaires uniques, dont l'intérêt littéraire et artistique s'impose déjà et qui rendront de véritables services quelque prochain jour à l'histoire des lettres.

C'est par ces archives de Malassis qu'il nous a été

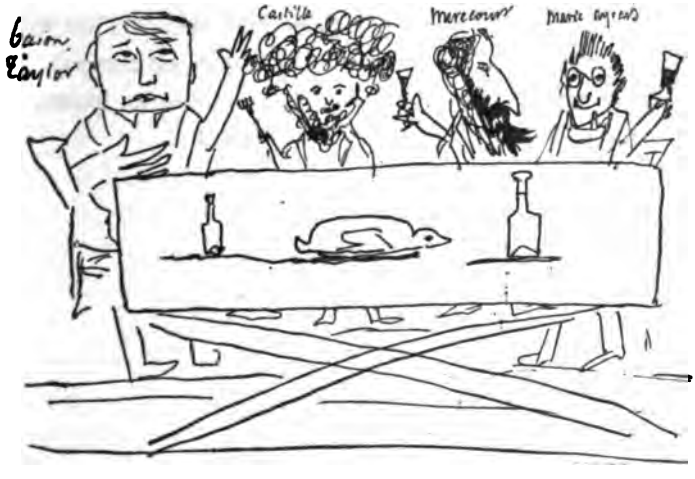
permis de goûter à Baudelaire intime et sans pose; c'est encore à lui que nous devrons la connaissance familière d'Asselineau, de Delvau, de Banville et de Monselet sous plus d'un point de vue curieux.

Parmi les recueils précieux qui formaient la bibliothèque de Malassis, l'un d'eux, qui avait été acquis par Noilly, est devenu notre propriété lors de la vente de celui-ci en mars 1886. Il est intitulé : *Charles Monselet : Correspondance littéraire et dessins*. C'est un recueil factice, petit in-4°, qui ne comprend pas plus de quinze pièces littéraires d'une véritable originalité; il est cartonné en percaline citron, ainsi que la plupart des brochures de l'associé de de Broise, et se trouve revêtu de son magistral *ex-libris* : *Je L'ai*, gravé si largement par Bracquemont. — La plaquette s'ouvre sur un portrait-charge que Charles Monselet fit de lui-même en un moment de bonne humeur sur la table même de son éditeur et que celui-ci eut la prudence de conserver. Nous reproduisons ici cette charge gaminement traitée par l'auteur de *Monsieur Cupidon*. Au second feuillet, nouveau dessin du même Monselet, c'est une composition humoristique intitulée : *Grand concours de Poissy*, et qui doit représenter quelque Charles Bataille ou un Amédée Rolland recevant d'un maire rural la couronne virginale réservée aux rosières.

Charge de Monselet par lui-même.

Une nouvelle composition caricaturale du biographe des *Oubliés et Dédaignés*, se trouve fixée sur le troisième feuillet blanc. Cette naïve fantaisie est intitulée

les Chercheurs d'or, Grand concours, et l'on sent qu'elle a trait à l'un des événements de l'époque et qu'elle a dû naître sous la plume de Monselet comme illustration



d'une causerie animée sur le sujet. Le quatrième croquis charge porte des légendes à la plume et reste comme un document d'un enfantillage aimable qui fait grand honneur à l'œil observateur et au sens comique

de Monselet. C'est un banquet présidé par le baron Taylor, grave et ému, qui nous est mis sous le regard; les convives sont Hippolyte Castille, Mirecourt, le biographe, et Marie Aycard. Ces quatre binettes, très malicieusement ressemblantes et d'une drôlerie indiscutable: Taylor, c'est un Bonaparte; Castille, un Clovis Hugues, Mirecourt, c'est Carnot en personne, Marie Aycard, évoque le petit père Thiers.

Nous avons vu, dans les ventes et chez des collectionneurs, de nombreuses charges tracées en quelques secondes par le pauvre Monselet. Toutes ont le même sentiment d'humour et le même esprit d'écolier blagueur; on ferait avec ces riens réunis un singulier petit recueil d'autant plus plaisant à feuilleter qu'il serait plus imprévu.

A la suite de ces *croquaillons* d'homme de lettres, Malassis a tenu à conserver des petits vers que Monselet crayonnait en se jouant, alors qu'il occupait ses loisirs chez son hôte, l'imprimeur d'Alençon, en compagnie d'une joyeuse fournée de confrères, édités au passage Mirès. Écoutez cette chanson sans façon :

Dans le chef-lieu d'Alençon
On imprime, on imprime,
Dans le chef-lieu d'Alençon,
On imprime tout au long.

Montégut a sa lucarne;
Et Babou, son belvéder,
L'un semble M. de Carne,
Et l'autre Fanny Ellsler.

Dans le chef-lieu d'Alençon, etc.

Asselineau va voir traire
Les vaches de Sennery,
Et Weil fait, pour le distraire,
Des *bedids gonddes rentis*.

Dans le chef-lieu d'Alençon, etc.

Le reste du recueil comprend : 1° une carte de duel de M. de Foy, agent matrimonial à Monselet, le traité signé de *la Lorgnette Littéraire* et neuf lettres autographes pleines de détails, de l'auteur à l'éditeur, relativement à la publication de ce dernier ouvrage.

Nous ne pourrions résumer ici, aujourd'hui, cette correspondance et nous la donnerons quelque jour par extraits importants. Ce qu'il nous convient d'indiquer en terminant ces quelques notes brochées avec hâte, c'est que Malassis voulait absolument adopter pour *la Lorgnette Littéraire* ce vilain titre lugubre : *la Fosse commune;* ce ne fut qu'à la dernière heure, au moment même de mettre sous presse, que Monselet obtint gain de cause et conserva pour son *Dictionnaire des grands et petits auteurs,* le titre que nous lui connaissons et qui convient si bien à l'esprit endiablé de ce livre pétillant qui vivra plus longtemps que tous les VAPEREAU réunis.

FLANERIES D'UN BIBLIOGRAPHE

Essais et observations sur la Bibliognosie.

I

ONSIEUR, c'est une grande et subtile question entre les doctes de savoir... Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non... »

Mais il ne s'agit pas ici de l'opinion de Sganarelle « sur l'incongruité des humeurs opaques... » (qui dépend, comme on sait, « du mouvement oblique du cercle de la lune »), il s'agit de savoir si ceux qui comptent ou décrivent les livres rendent plus de service, que ceux qui les font. Or c'est une grande et subtile question qui n'est pas encore tranchée ; et, comme la réponse que l'on y peut faire ne dépend absolument que de l'amour que l'on a pour ces

chers bouquins; comme, avant de les aimer, il faut les connaître; comme, pour les connaître, il est indispensable d'avoir des guides qui vous dirigent et aplanissent devant vous les difficultés dont la bibliophilie est hérissée, tout bibliographe est bien tenté de croire que son métier n'est pas aussi inutile que bien des gens le disent.

Mais, c'est un plaidoyer *pro domo,* direz-vous? Attendez; j'ai sur ce point l'opinion qu'avait Sganarelle sur le cas de la charmante Lucinde : « Moi, je dis que oui et non. »

Vous qui aimez les livres, suivez-moi donc, si tel est votre goût. Nous allons flâner le long des rayons où ils reposent; nous les feuilleterons ensemble, tâchant d'y découvrir les curiosités qu'ils renferment, d'y puiser les enseignements qu'ils peuvent directement — ou indirectement — nous donner; enfin, nous bouquinerons, disons le mot, puisque l'Académie nous le permet. Nous parlerons des bons et des mauvais livres — je veux dire : ceux qui sont bien ou mal faits — louant ceux-ci, critiquant ceux-là, et, tout en exhumant d'anciennes curiosités, nous tâcherons de rester *modernes* puisque tel est le programme du recueil où ces lignes reçoivent une aimable hospitalité.

C'est votre serviteur qui tient le dé de la conversation : c'est évident. Vous saurez, n'est-ce pas, ami lecteur, lui couper la parole au besoin : il ne professe pas, car il ne peut ni ne veut avoir cette prétention ; il cause, il parle de choses qui lui sont chères, et n'a qu'un désir : c'est celui de ne pas vous ennuyer.

Par-ci, par-là, nous tâcherons de découvrir un anonyme non encore signalé, de dévoiler un pseudonyme sous lequel un auteur a prétendu se cacher; mais nous ne serons pas trop bavards, et nous respecterons les se-

crets que Polichinelle lui-même aurait la politesse de ne pas trahir. Nous craindrons, par exemple, d'être désagréables à notre aimable confrère *** en imprimant sans sa permission qu'il est l'auteur d'un roman intitulé : *Cousine Annette* et publié sous le nom de JEAN BERLEUX : il a pu avoir de bonnes raisons pour dissimuler sa paternité en cette circonstance. Mais nous dirons aussi — entre nous — qu'il pourrait bien joindre l'autorité de son nom à un ouvrage actuellement annoncé comme étant sous presse, ouvrage que l'auteur, grâce à ses connaissances spéciales, saura rendre aussi intéressant que précieux pour les amateurs. Il s'agit de *la Caricature pendant le Siège et la Commune* (Émile Paul, éditeur).

Et, comme ledit ouvrage se rattache en quelques points à la bibliographie, nous adressons à l'avance, à notre confrère, nos vœux pour sa réussite en y joignant, d'ores et déjà, les compliments qu'il ne manquera pas de mériter.

La recherche du nom des auteurs qui n'ont pas voulu, pour une raison quelconque, livrer leur nom en toutes lettres sur le titre de leurs œuvres, à la postérité, constitue une des branches les plus intéressantes des études bibliographiques. C'est une besogne de curieux, amusante pour celui qui s'y livre, et des plus utiles pour les lettrés et les travailleurs ; mais elle réclame des aptitudes extraordinaires et des connaissances fort vastes, si l'on étend ses recherches à la bibliographie générale et si l'on ne se cantonne pas dans un sujet particulier.

Un ouvrage — tout récemment publié — peut servir de preuve à ce que je viens de vous dire ; son auteur, infirme et âgé, a droit à des égards que commandent sa longue carrière et ses cheveux blancs. Nous n'insisterons pas si vous le voulez bien. Nous dirons seulement, pour le moment, que les trop nombreux défauts de cet ouvrage

(quelles que soient les causes auxquelles il faut les attribuer) en rendent la publication regrettable, si l'on se place au point de vue de l'intérêt général de la bibliographie. Il ne faut jamais — en bibliographie moins qu'en autre chose — se fier à l'étiquette pour juger du contenu d'un sac.

C'est qu'il faut beaucoup de qualités à un bon bibliographe! Il en faut tant que, la perfection n'étant pas de ce monde, personne n'est capable de les réunir toutes, ni de mériter en cette science des éloges absolus.

Il faut des connaissances variées et très étendues ; il faut de la patience, de la clarté dans les idées, de la précision, une vue infatigable, du désintéressement, de l'humilité... Que sais-je? Il faut beaucoup d'*et cætera!*

Les connaissances les plus vastes sont nécessaires pour éviter les bévues ou pour savoir établir des rapprochements curieux. La patience est indispensable pour décrire un livre, en déterminer le format, comparer les éditions entre elles. La clarté dans les idées et dans la manière de les exprimer (ce qui est souvent très difficile en bibliographie) rend les plus grands services à celui qui veut travailler avec ordre et méthode. La précision dans les descriptions est une qualité toute moderne ; il en est de même pour l'exactitude de reproduction des titres : je crois que le *Catalogue de l'Histoire de France* (Bibliothèque nationale) est le premier monument bibliographique qui nous en ait donné l'exemple. J'ai à peine besoin de vous dire pourquoi il faut de bons yeux : rappelez-vous à quels détails typographiques on reconnaît une édition d'une autre; il faut que rien n'échappe : souvent une lettre cassée, une autre retournée, une virgule déplacée, sont des signes ou des repères que le bibliographe est obligé de noter.

Pour ce qui est du désintéressement, oh! pas de bibliographie possible sans lui! C'est un travail qui ne se fait pas pour de l'argent. D'abord l'impression d'une bibliographie, avec ses colonnes, ses caractères variés, ses grandes et petites capitales, ses mots en italique, coûte déjà excessivement cher par elle-même; si, à cette dépense, l'éditeur doit encore ajouter des honoraires à donner à l'auteur, honoraires proportionnés au mal que celui-ci s'est donné, au temps qu'il aura dépensé, il lui faudra vendre le volume à un prix qui fera reculer les acheteurs...

Je sais à ce sujet un mot qui me semble topique et qui montre combien les personnes étrangères au sujet qui nous intéresse peuvent difficilement se rendre compte de ce qu'est la composition (je parle de l'auteur) et la publication (je parle de l'éditeur) d'un tel volume.

Il y a quelques années, un amateur — cet amateur, je le connais très personnellement — allait mettre au jour un volume de bibliographie. Il en parlait à un de ses amis (un Philistin, du reste).

— Je vous fais mon compliment, mon cher, lui disait le Philistin en question. Et quel est le libraire qui vous publie?

— C'est X...; vous connaissez les splendeurs de son étalage, passage ***, vous savez?... Il a pris à sa charge tous les frais de la publication. Il est propriétaire de la première édition qui est tirée à 500 exemplaires, et, bien qu'il se contente d'un très léger bénéfice, il vendra le volume vingt francs...

— Oh! diable, dit l'autre. Ce n'est pas donné *pour une bibliographie!*

Le malheureux bibliographe s'est promis de ne plus parler aux profanes des études qui lui sont chères.

L'humilité est une vertu du cœur qui semble n'avoir aucun rapport avec la science dont nous causons ici, et cependant c'est une qualité qui n'est pas moins nécessaire au bibliographe que toutes celles que je vous ai déjà énumérées. Il a été dit des poètes qu'ils étaient gens irritables ; et les bibliographes donc? Quérard, dit-on, n'était pas d'un caractère absolument agréable et il a laissé un curieux spécimen de sa mauvaise humeur dans une brochure intitulée *De la Bibliographie générale au* XIXe *siècle*. Cette brochure est rédigée sous forme de lettre à son confrère J.-C. Brunet, et ne constitue pas précisément un recueil d'aménités ni de politesse. Soyons heureux de ne plus avoir à prendre parti dans la querelle qui divisa ces deux maîtres... Ce qu'il y a de certain, c'est que le bibliographe, devant s'attendre à toutes sortes de critiques, doit les accepter non pas seulement avec calme et humilité, mais aussi avec reconnaissance. Je crois avoir montré que ses travaux sont d'un genre essentiellement perfectible ; ne doit-il donc pas accueillir avec plaisir les observations qui lui seront adressées? Ces observations, il peut en être presque sûr, ne lui seront faites que par des critiques compétents et consciencieux : ils sont rares ceux qui *lisent* une bibliographie d'un bout à l'autre. Et puis, n'est-il pas bien plus facile de louer plutôt que de critiquer, surtout quand il s'agit de travaux de précision du genre de ceux qui nous occupent?

Du reste, laissons là les auteurs, si vous le voulez bien, et occupons-nous de leurs ouvrages. Je viens de prononcer le nom de Quérard et je n'ai pas besoin de vous rappeler que sa *France littéraire* est son titre de gloire. C'est un ouvrage bien connu et qui est consulté par tous les travailleurs. Permettez-moi de vous signaler plutôt une œuvre du même auteur qui est restée

presque ignorée parce qu'elle n'a été qu'ébauchée et parce qu'il n'en a paru qu'une très faible partie. Cela promettait d'être admirable et très utile; voici son titre qui est malheureusement un peu long et que j'abrège: *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les* XVIIIe *et* XIXe *siècles...* Par J.-M. QUÉRARD. *Ouvrages polyonymes et anonymes 1700-1845...* (Paris, l'éditeur, 1846, in-8°). Vous sentez, n'est-ce pas, d'après ce titre que cet ouvrage faisait partie du grand projet qu'avait formé l'auteur d'établir une bibliographie générale des publications françaises. Celui-ci contient, par ordre alphabétique de titres, les ouvrages polyonymes et anonymes. Il est des plus curieux et des plus intéressants. Malheureusement il a été arrêté après la troisième livraison et ne comporte que 240 pages. Il s'arrête à l'article *Almanach musical* (par Luneau de Boisjermain, 1775-1783), mais il contient heureusement, sur un grand nombre d'*Almanachs,* des indications que l'on ne trouverait pas ailleurs. C'est là ce qui rend ce volume très précieux et je vous engage vivement à le rechercher.

Comme la plupart des ouvrages qui n'ont pas été terminés, celui-ci est très rare. Il est probable qu'il a été mis au pilon, car on ne le rencontre jamais dans les catalogues de libraires, et j'ai eu toutes les peines du monde à trouver l'exemplaire que je mets en ce moment sous vos yeux. Il est vrai qu'il n'a jamais été fait de titre : pour qu'un rédacteur de catalogue le reconnaisse, il faut que la couverture imprimée ait été conservée, ce qui, évidemment, n'arrive pas souvent.

Le plan du travail de Quérard était excellent et le

monument qu'il eût élevé, si les fonds ne lui eussent pas manqué, aurait été magnifique. Guillaume Fleischer avait, en 1812, eu à peu près la même idée et commença la publication d'un *Dictionnaire de bibliographie française* (2 vol. in-8°), mais son ouvrage s'arrête à la syllabe *Bha*. Quérard avait très heureusement modifié le plan de Fleischer en n'admettant que les anonymes et les polyonymes. Sa *France littéraire,* classée par noms d'auteurs, était achevée quand il mit la main à ce nouveau travail, et, l'un complétant l'autre, l'ensemble eût été presque parfait.

Certes, il est regrettable que ces différents ouvrages n'aient pas été achevés, mais il ne faut pas s'apitoyer outre mesure. Des travaux plus modernes ont vu le jour; des bibliographies monographiques ont été publiées ou sont en voie de l'être; Bengesco s'est occupé de *Voltaire;* Brivois, des *ouvrages illustrés du* XIXe *siècle;* Drujon, des *Livres à clef;* Tourneux, de la *Révolution;* Lacombe, de la bonne ville de *Paris :* et chacun, dans sa sphère, apporte à l'immense édifice une pierre qui vient contribuer à sa solidité, à sa grandeur et à son achèvement.

PAUL LACOMBE, Parisien.

Nous pensions trouver, dans la bibliothèque de George Sand vendue les 24 février et jours suivants, un grand nombre d'ouvrages enrichis de dédicaces sonores, flamboyantes et admiratives en l'honneur de l'illustre écrivain qui tient une si large place dans la littérature contemporaine; mais grande a été notre déception, et, sauf quelques intimes qui lui adressaient leurs livres avec des phrases charmantes, toute la littérature grande et petite, mais surtout la grande, ne s'était pas mise en frais d'esprit ou de galanteries, et le nom de George Sand, écrit sur la page blanche, aurait pu être, sans nul inconvénient, remplacé par celui d'un Monsieur X... quelconque, critique influent.

Le choix fait par nous au milieu de cet amas de volumes sera donc restreint, et nous le regrettons, car nous avions pensé de prime abord pouvoir être à même de faire une moisson plus abondante.

Flaubert, qui avait encore sur le cœur l'insuccès de son *Candidat,* tombé au Vaudeville, envoie sa pièce à Mme Sand, avec laquelle il était lié d'une profonde amitié, en accompagnant sa dédicace de cette phrase inter-

rogative, qui révèle en lui une amertume mal dissimulée :

A G. S.

Est-ce aussi idiot qu'on le dit, chère (sic) *Maître. — Votre vieux troubadour.*

Gustave FLAUBERT.

Il répète volontiers ce titre de *vieux troubadour* sur ses autres envois.

Alexandre Dumas fils dédie ses ouvrages à George Sand, sa grand'mère, comme il la nomme gentiment, mais sans ces phrases visant à l'esprit qu'il emploie pourtant avec tant de verve assez souvent.

En revanche, cet esprit se révéle aux dépens de M. Hector Fleury, auteur d'un volume de poésies imprimées en 1861, chez Perrin, le célèbre typographe lyonnais.

Alexandre Dumas vit le livre en question, et comme il y avait en tête de belles pages, d'une blancheur éblouissante, il ne put s'empêcher d'y inscrire le quatrain suivant :

Voilà ce que, sur ma parole,
Je pense de ton livre obscur :
La poésie en est trop molle,
Et le papier en est trop dur.

Mais aussi quelle idée avait eue M. Fleury d'envoyer à George Sand son volume, accompagné (circonstance aggravante) d'un sonnet autographe et de sa photographie?

Revenons à nos dédicaces.

Les frères de Goncourt, qui donnaient fort exactement à Mme Sand leurs productions littéraires, y joignaient des envois courts et corrects, sans tournures de phrases par-

ticulières, dans lesquels ils se déclaraient, chaque fois, ses très humbles. Voilà tout.

Victor Hugo ornait ses œuvres de dédicaces qui semblaient s'adresser au premier venu. L'une d'elles, cependant, prend sous sa plume illustre une tournure originale, il s'y met aux pieds de Mme Sand. Mais cela ne tire pas à conséquence, car l'auteur d'*Hernani* avait pris l'habitude d'en user aussi galamment avec les dames, et nous nous rappelons avoir vu jadis un volume du grand poète, donné par lui à Mme Thiers, et revêtu de la même formule.

Mme Gustave Fould (jadis Mme Valérie, du Théâtre-Français) a abordé la carrière littéraire sous le pseudonyme de *Gustave Haller*. Elle a publié sous ce nom, en 1875, *le Bleuet* avec une préface de George Sand. Naturellement elle a offert à sa marraine un exemplaire de son livre, en l'ornant de l'envoi suivant :

Au génie, à la grâce, à la bonté. A Mme G. Sand.
Hommage de reconnaissance.

Valérie FOULD (G. HALLER)

Henri Heine, le spirituel et brillant écrivain, inscrit sur *Reisebilder :*

A ma jolie et grande cousine, G. S., comme témoignage d'admiration.

Henri HEINE.

Arrivons à un grand ami de George Sand, Henri de Latouche, qui l'aida et la protégea dans les jours difficiles.

Il lui envoie sa fameuse pièce, *la Reine d'Espagne,* qui tomba si bruyamment et le fit accuser d'immoralité,

avec ces simples mots qui en disent assurément plus que de grandes phrases :

A mon camarade Aurore.

H. DE LAT.

Arrêtons-nous sur ce mot charmant, et regrettons toutefois que les hommes de lettres, contemporains de l'illustre auteur de *François le Champi,* n'aient pas fait plus de frais d'esprit et d'imagination quand il s'agissait pour eux d'offrir à leur grande *camarade* leurs œuvres qu'elle feuilletait quelquefois, et qui avaient la bonne fortune d'être admises dans sa bibliothèque.

QUELQUES AUTOGRAPHES CURIEUX

D'abord une lettre d'un chanteur de salon aujourd'hui absolument oublié, et qui eut cependant ses moments de succès. Il se nommait Paul Malézieu.

Sa lettre, datée de Vichy, le 4 août 1866, nous transporte en pleine cour impériale.

« Le jeune Prince arrive ce soir à 8 heures : le prince Napoléon est parti *ce matin;* le maréchal Baraguay d'Hilliers est arrivé *ce matin.* Vous verrez les accompagnateurs de l'héritier du trône... Vous verrez les lignes bien senties que j'ai dites sur la dernière représentation de Mme Cabel, lignes auxquelles notre cher directeur a voulu absolument ajouter un peu du sien.

L'empereur paraît tout joyeux de l'arrivée de son fils. Je vous dirai tout à l'heure s'il est allé le chercher à la gare.

Je vous ai dit, je crois, que Love a fait connaissance avec le chien impérial : *Néro.* Ils ont fait ensemble une partie qui a réjoui le parc tout entier.

Régnier est charmant; il a une immense qualité à mon

avis. Il n'aime pas les grammairiens et assure que ce sont les meilleurs professeurs pour apprendre à écrire, à parler et surtout à prononcer la langue française... tout ce qu'il y a de plus mal!!!

Mais j'y pense, vous ne recevrez le programme de Vichy contenant mon article sur la dernière représentation de *Galathée* qu'après-demain seulement, et vous avez peut-être besoin de quelques détails.

En voici :

Bravos, rappels, pluie de fleurs partagée entre les deux cantatrices, Mme Cabel, très supérieure hier au soir à Wertheimber, parole d'honneur. Le deuxième couplet de l'air à boire du second acte bissé d'enthousiasme!

Iromant détaille à ravir son air de la *Paresse;* Gertpré est d'un bon comique.

Somme toute, superbe représentation, salle plus que comble, du monde jusque dans les couloirs des loges.

Société choisie : le ministre de l'intérieur et Mme de la Valette, le préfet de l'Allier et Mme Lemasson, la baronne et le baron de Veauce, député de l'Allier et ses collègues au corps législatif; MM. Eugène Lecomte et Rolle et tutti quanti.

Le casino sera illuminé ce soir comme il l'a été le jour de l'arrivée de l'empereur. Il y aura retraite aux flambeaux par les pompiers et orphéonistes.

Le préfet et Mme Lemasson donnent, en l'honneur de l'arrivée du prince, un grand bal à l'hôtel du parc. Tout Vichy cherche à s'y faire inviter.

On parle d'un splendide bal d'enfants qui sera offert au jeune prince demain dimanche.

On se fait déjà inscrire pour la représentation de lundi prochain, la salle sera tout entière enlevée en moins de trois heures.

Le Prince est accompagnée de M. le général Fleury, grand écuyer, de son écuyer et de son précepteur M. Monnier.

Le prince est arrivé; une foule prodigieuse l'attendait à la gare. MM. le général de Béville, aide de camp de l'empereur,

Pietri, secrétaire particulier, toute la maison impériale enfin est allée à ses devants. Il a été merveilleusement accueilli au chalet de l'empereur, il a été pressé sur le sein de son illustre père, et les deux joies se ressemblaient. La ville de Vichy est merveilleuse d'illumination ; on entend les accords de la retraite aux flambeaux.

Votre bien dévoué, Paul MALÉZIEU.

SONNET D'EDMOND ABOUT, *copié sur l'autographe même*, pièce de jeunesse, écriture d'écolier.

A UN VIEUX CASTEL

Salut!... ô vieux manoir de nos antiques preux,
Fantastique séjour où régnaient nos aïeux!...
Quoi! tes murs forts jadis des foudres de la guerre,
Tes remparts, la terreur du reste de la terre,
Sont couchés là!... plongés dans un morne sommeil,
Sommeil des monuments..... qui n'a pas de réveil.

Où sont, ô vieux castel, tes graves châtelaines?
Où sont tes nobles fils qui couraient dans les plaines?
Où sont tes noirs canons, et tes larges fossés,
Et les boulets mortels dans tes murs entassés?

Plus!... dit le vent qui siffle à travers la ruine,
Rien!... me hurle en craquant chaque os de ta poitrine,
Mort!... semble s'écrier ton squelette effrayant,
Hélas!... dit chaque mur qui tombe en s'écroulant.

Lettre de Michelet à Louis Ulbach, à propos de *la Cloche*, devenue, à partir de décembre 1869, un des grands journaux quotidiens de l'opposition radicale.

19 mars 1870.

Je vibre à votre appel, ami de vingt années. Je suis charmé de voir, dans tant de choses heureuses et réussies, les progrès de votre pensée.

Quel titre admirable! *la Cloche!...*

Mais savez-vous qu'il m'a toujours suivi, et à travers toute l'histoire?

La *Cloche,* c'est la voix de la patrie locale, de ville et de village, le droit primitif, indigène, de la liberté, où commence le sens de la haute Patrie.

La question capitale du jour (la *décentralisation,* intelligente et tempérée), c'est le droit de la cloche même. Elle est la voix de la commune, que personne n'eût dû lui ravir.

Il vous conviendrait fort de faire la curieuse histoire de ce droit, usurpé par l'Église, mais tellement politique et civique que les vieilles villes d'Italie ont toutes une tour à part pour cette voix de la cité. Eh qui touche à la cloche, en meurt.

Au Nord, la grande cloche est le Roclandt de Flandre, qui s'entend à dix lieues contre le Roi de France, contre le Téméraire.

Pour nous ôter ces voix du peuple souverain, il ne fallut pas moins que l'entente des deux hypocrisies, du Roi et de l'Église.

Que fit-elle? à mesure que la cloche se tut, le branle commença d'un carillon bien autre, de cette cloche immense qui fait crouler les trônes. C'est la Presse... Et c'est la raison.

Hors des partis, des sectes, sonnez... Nous écoutons... Sonnez-nous l'heure qui passe et qui emporte un monde, l'heure qui vient du monde nouveau.

Je vous suis, vous entends, et je me joins à vous.

J. MICHELET.

Lettre inédite de Charles Baudelaire à son éditeur et ami Poulet-Malassis. Quelques lignes seulement de cette lettre ont été publiées dans la remarquable *Étude sur Baudelaire,* par M. Eugène Crépet. Tout ce qui suit n'a pas été imprimé. On peut se reporter au volume que nous venons de citer.

10 décembre 1858.

Mon traité est dans mon pupitre, à l'hôtel. J'irai le cher-

cher demain. Seulement la journée devant être occupée par un déménagement de papiers, il est certain que vous ne recevrez après demain que le traité, l'exposé de vos comptes que vous me demandez ne pouvant être fait que dans l'entrevue avec Calonne.

Il est présumable que le prêteur, si prêteur il y a, hélas! désire être nanti du traité pour m'empêcher d'emprunter deux fois sur la même valeur. Cette défiance est naturelle mais peu honnête.

En attendant, voici vos comptes *selon moi :*

(Suit une page de chiffres sans intérêt.)

Raisonnablement, je ne peux pas faire plus de quatre feuilles *par mois*, surtout avec mes habitudes de concoction spirituelle. Calonne n'en publiera jamais moins de *deux* (400 ou 500 francs).

Serai-je obligé de faire en outre une lettre ainsi conçue : Je prie madame Aupick, ma mère et mon héritière naturelle, au cas que je meure, de rembourser la somme de. . . . . prêtée par. . . . . sur tel traité?

Bonne précaution, mais humiliante.

Je n'ai pas vu votre *Figaro*. Je m'en fous, comme du *Gaulois* et de tous ces petits torche-culs qui me sont d'autant plus odieux que je suis occupé de choses plus tristes, ou plus sérieuses.

Mon cher Malassis, faisons de notre mieux. Je ferai tout pour donner des sécurités suffisantes.

Tout à vous, et pardonnez-moi mon impatience d'hier.

C'est demain le 11.

Ma conférence avec Calonne aura lieu le 12.

Le 12 vous aurez le *Traité*.

Le 13 vous aurez le *Compte*.

Ch. Baudelaire.

22, rue Beautreillis.

LE

COLPORTEUR DES NOUVELLES NOUVELLES

OU

LE CRITIQUE DES LIVRES DU JOUR A DOMICILE

Je me délectais, l'autre matin, dans la contemplation de deux nouveaux ouvrages de luxe, l'un intitulé l'*Œuvre de Barye*, magnifique grand in-4°, édité avec cette somptuosité qui caractérise les publications d'art de la maison Quantin, — l'autre, *le Misanthrope*, formant la seizième livraison de cet incomparable Molière illustré par Jacques Leman, dont la librairie Testard poursuit l'exécution avec autant de régularité que de succès. — Dans le premier, je ne savais qu'admirer d'avantage, ou de la substantielle étude que M. Roger Ballu a consacrée à l'œuvre considérable de Barye, ou des cent planches reproduisant avec une netteté parfaite les œuvres maîtresses de l'immortel sculpteur, c'est-à-dire ces merveilleux animaux qui, isolés ou en groupes, donnent tour à tour l'impression de la force ou de la grâce, et toujours celle du mouvement et de la vie. En feuilletant le second

ouvrage, il me semblait être transporté dans le Paris de 1666, au milieu de cette élite de la société polie dont Jacques Leman, avec une érudition et une probité artistiques bien rares, a fait revivre les costumes et les attitudes, les gestes et toutes les allures. Je croyais presque assister, en quatrième, à cette fameuse scène du sonnet d'Oronte, retracée d'un crayon si fin et si sûr, et je déplorais en moi-même la fin prématurée de l'éminent artiste, mort récemment, laissant tout prêts les matériaux nécessaires pour l'accomplissement du labeur immense dont il ne lui aura pas été donné de voir l'achèvement.

J'en étais là de mes réflexions, quand ma respectable gouvernante vint m'annoncer un inconnu qui insistait vivement pour me voir et dont elle me remit le nom grossièrement imprimé sur un méchant carton, *Eusèbe Pilou, Bibliopole-analyseur*. — Tels étaient les noms et qualités du singulier personnage que je me décidai à recevoir après quelques instants d'hésitation. Figurez-vous un gaillard d'une cinquantaine d'années, au port majestueux, à la mine fleurie, à la barbe abondante, aux cheveux non moins longs et gras que ses habits, portant, suspendues à chacun de ses bras, deux longues caisses noires assez semblables à celles que remorquent les pauvres trottins du « commerce des fleurs et plumes ». Après s'être débarrassé de son double fardeau, le sieur Pilou me mit brièvement au courant du but de sa visite : ancien professeur libre, « ayant eu des malheurs », il avait tâté de cent métiers sans en pouvoir trouver un bon; en dernier lieu, il s'était fait placier en livres et avait imaginé de se créer une spécialité fructueuse en ce genre de commerce, grâce à une « idée géniale » qu'il venait m'exposer, en me priant de le recommander aux bibliophiles amis. — Que vous dirai-je? J'étais pincé, bloqué par Eusèbe Pilou et par ses fameuses boîtes; je flairais d'ailleurs quelque chose d'original dans son cas; je le priai donc de m'expliquer son petit système, ce qu'il fit aussitôt par un torrent de paroles et avec forces gesticulations mêlées d'effluves absinthifères.

— Ah! mon Dieu, c'est bien simple! dit-il avec des into-

nations dignes de feu Gil-Perez. Jusqu'à présent les placiers en librairies n'ont su qu'ennuyer les clients en voulant leur fourrer des rossignols et en les embarquant dans des souscriptions d'interminables publications en livraisons. Moi, c'est tout autre chose, je ne « fais » que dans le « neuf », je ne colporte que ce qui vient de paraître; je rougirais d'offrir un livre datant de plus d'un mois. En outre, et c'est là mon véritable truc, en même temps que je présente les ouvrages, je les analyse, j'en fais connaître le contenu d'un mot, j'épargne une perte de temps considérable à l'acheteur qui sait d'avance à quoi s'en tenir sur le mérite de ses acquisitions. Ma culture intellectuelle me permet ce travail d'analyse qui n'est pas à la portée d'un simple rouleur de balle et j'arrive ainsi à embobiner mon monde. Comprenez-vous bien?

Moi. — Parfaitement, monsieur Pilou; je pense toutefois que, dans l'exercice de votre ministère, vous devez être assez pittoresque. Ne pourriez-vous me donner une idée de vos petits talents?

M. Pilou. — Avec plaisir, et vous allez voir que je ne vais pas chercher midi à quatorze heures. Tenez, j'ai dans mes boîtes, ficelées par genres, toutes les nouveautés de ces dernières semaines. Ordinairement suivant le goût des amateurs, je ne leur parle que des matières qui les intéressent spécialement; mais, à vous, bibliographe, je vais vider mon sac et vous parler de tout. Si vous voulez, nous commencerons par l'

Histoire.

Beaucoup de bonnes choses dans cette branche, ce mois-ci, Monsieur. Et d'abord, je vous recommanderai les deux beaux volumes sur la Hollande, que M. Eugène Plantet, attaché aux Affaires étrangères, vient de publier chez Félix Alcan ; c'est la *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France,* de 1579 à 1833. Voilà de l'inédit et du curieux, voilà qui fait honneur au patient érudit qui a dépouillé les archives du quai d'Orsay, de la Chambre de commerce de Marseille, du con-

sulat d'Alger, pour retrouver et reproduire les centaines de documents réunis en son ouvrage. Comme tout cela est saisissant et instructif! On en apprend plus, en ces deux volumes, sur le passé de la république de pirates fondée par l'aîné des Barberousse, en 1517, sur la cruauté des pachas, aghas, deys qui l'ont successivement gouvernée (et dont très peu, notons-le en passant, moururent de leur belle mort), sur l'attitude tour à tour impérieuse ou... prudente de la cour de France et des autres puissances de la chrétienté à l'égard des « magnifiques seigneurs » barbaresques, que dans les cent ouvrages ou monographies déjà publiés sur la république algérienne. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on y trouve des clartés toutes nouvelles sur les événements qui ont précédé, amené et suivi la conquête. C'est une vraie mine de sûrs renseignements, aussi précieuse pour l'historien désireux d'entreprendre une nouvelle étude, que pour le simple curieux qui se guidera aisément dans ce vaste répertoire, grâce aux excellents index qu'y a joints M. Eugène Plantet.

Un bien joli volume, c'est l'étude de Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur, sur *la Comtesse d'Egmont,* 1740-1773 (Perrin). Savez-vous qui était cette femme charmante, dont les traits fins et spirituels sont reproduits en tête du volume, d'après une délicieuse miniature? C'était l'aimable Septimanie, la fille du célèbre maréchal de Richelieu, le vainqueur de Mahon, le gouverneur de la Guyenne, ou pour mieux dire l'idole et le roi des Bordelais. Rien ne fut plus digne et plus pur, sous ce règne qui ne se piquait guère de vertu, que cette très grande dame, une femme tout à fait supérieure, entendez-vous bien, qui exerça une réelle influence sur la société qui l'entourait, moins encore par les grâces et les charmes de sa personne que par les hautes qualités de son cœur et de son esprit. Et pourtant, de quelles malignités ne fut-elle pas l'objet? Combien son caractère n'a-t-il pas été travesti par les dramaturges, romanciers et écrivains de tout genre qui se sont occupés d'elle? De quelles calomnieuses insinuations n'a-t-on pas essayé de flétrir sa liaison avec le prince de Suède, le

futur Gustave III? Lisez l'attrayant ouvrage de Mme la comtesse d'Armaillé, scrutez cette correspondance secrète si touchante et si sage, échangée entre la comtesse et le prince, et qui est ici publiée pour la première fois, et vous saurez à quoi vous en tenir sur la valeur de ces pitoyables allégations; vous acquerrez, avec l'auteur, la certitude absolue qu'entre ces deux cœurs d'élite, entre la douce Septimanie et le futur monarque, il n'y eut d'autre sentiment que celui de l'amitié la plus pure et la plus respectueuse de part et d'autre.

Que n'a-t-on point écrit aussi, Monsieur, sur la plus infortunée des reines, sur cette fille des Césars qui, tombée du premier trône du monde, se releva, plus grande que jamais, pour gravir les marches de l'échafaud? Combien outrés parfois ses apologistes, combien perfides et souvent maladroits ses détracteurs? Où trouver la vérité au milieu de tant de publications contradictoires? M. Maxime de la Rocheterie vous en offre le moyen dans son intéressante *Histoire de Marie-Antoinette* (Perrin, deux forts vols. in-8°). Mettant à profit les correspondances, mémoires, études diverses publiées depuis vingt années, il s'est attaché à dégager de cet immense ensemble de documents, la véritable physionomie de la reine. Les mémoires de Fersen, les lettres échangées entre Marie-Antoinette et sa mère Marie-Thérèse, lui ont été particulièrement utiles. Il a su faire la part de la réalité et celle de la légende, mêler à de justes louanges, une part minime de critiques de détail, enfin nous restituer la figure, sinon d'une sainte comme l'ont voulu faire quelques écrivains, du moins d'une femme bonne et charmante, épouse irréprochable autant que tendre mère, et reine pleine de dignité.

Puisque nous en sommes à la terrible époque, il faut que je vous signale deux ouvrages qui s'y rattachent. L'un est *l'Histoire du clergé pendant la Révolution* (Calmann Lévy, 2 vol. in-8°), par M. Bertrand Robidou, qui aborde ici une question fort délicate. Après avoir, dans un préambule où, pour un peu, il remonterait au déluge, retracé les origines de la constitution du clergé de France dès les temps féodaux,

montré son attitude à la veille de 1789, puis ce fameux élan (qui ne dura guère) de la célèbre nuit du 4 août, il nous fait assister à l'élaboration de la constitution civile du clergé. Pour M. Robidou, ce fut là la plus grosse faute des hommes de la Révolution: avec la question du serment, ils brouillèrent tout, et le corps des fidèles, partagé entre les prêtres jureurs et les prêtres réfractaires, dut fatalement arriver aux excès que l'on sait. Sans prendre plus parti pour les cruautés des persécuteurs que pour les sanglantes représailles des victimes, l'auteur s'attache à prouver que tant de maux eussent pu être évités si le législateur avait purement et simplement laissé le clergé libre de tout lien envers l'État, au lieu d'en vouloir faire un instrument de gouvernement, comme l'a fait depuis le signataire du Concordat, sous le régime duquel nous sommes encore. Conclusion : la situation n'a pas changé, on en voit tous les jours les inconvénients, le seul remède est la séparation définitive des Églises et de l'État. L'autre ouvrage ne peut manquer de vous plaire ; c'est la troisième série des excellentes études que M. Marcellin Pellet réunit sous le titre de *Variétés révolutionnaires* (Félix Alcan). Vous retrouverez dans ce dernier volume de très intéressants essais, tels que celui sur *Théroigne de Méricourt*, que la Maison Quantin a récemment réédité à part, en une exquise plaquette; tels, encore, les chapitres consacrés aux historiens italiens de la Révolution, aux pamphlets pleins de fiel d'Alfieri, aux plates palinodies du piètre abbé-poète Vincenzo Monti, etc., etc.

Attention! voici un livre triplement historique et très appétissant, sous ce titre: *Aspasie, Cléopâtre, Théodora,* par M. Henry Houssaye (Calmann Lévy). Livre charmant dont l'érudition n'a rien de rébarbatif et qui a beaucoup de couleur et beaucoup de couleur locale. Décidément Henry Houssaye est un écrivain tout à fait objectif. Son style se modifie sans cesse selon qu'il traite tel ou tel sujet. Quand il écrit un *Salon*, il est brillant, quand il fait de l'histoire, il est sévère. Ses capitaines de **1814** parlent comme de vrais grognards; sa Cléopâtre est bien une Égypto-grecque, son Antoine est bien

un Romain. Cette faculté de dédoublement nuit un peu à l'originalité d'Henry Houssaye, en tant qu'écrivain, mais elle profite singulièrement à ses livres. Pour résumer ces trois illustres courtisanes, je dirais que j'aimerais à aller au *five O clocke* d'Aspasie, à souper avec Cléopâtre et à passer la nuit avec Théodora.

Pour en finir avec l'histoire, je n'ai plus à vous présenter que le *Napoléon Ier, sa vie, son œuvre* (Delagrave), de M. Léon Meyniel, œuvre de vulgarisation, compilée d'après les travaux historiques les plus récents et qui n'est pas pour donner une haute idée du grand homme ; puis le deuxième tome du très instructif ouvrage de M. Paul Gaulot, *la Vérité sur l'expédition du Mexique* d'après les documents authentiques de M. Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire. Ce second volume embrasse la période qui s'étend du départ de Maximilien pour le Mexique jusqu'au moment où l'évacuation des troupes françaises fut résolue. C'est l'histoire de deux années. Tristes années et triste histoire, monsieur, que celle de *l'Empire de Maximilien!* Les documents secrets publiés ici vous donneront fort à réfléchir sur toute cette lamentable affaire et surtout sur bon nombre des personnages qui y ont joué un rôle.

Moi. — Monsieur Pilou, je vous rends grâces pour vos renseignements. Mais pourquoi ne me parlez-vous point de ce petit in-8° à couverture grise que vous glissez sous le paquet de l'histoire? Ah! je vois le titre : *la Vie privée d'autrefois ; l'Hygiène*, par Alfred Franklin, chez Plon et Nourrit, avec gravures.

M. Pilou. — Monsieur, je l'oubliais ; c'est, en son genre, un des livres les plus curieux que l'on puisse trouver. Vous savez que M. Alfred Franklin, le savant administrateur de la Mazarine, a entrepris sur la vie privée de nos pères une série d'études pleines d'intérêt et de particularités singulières. Vous possédez certainement les précédents volumes de cette collection : *la Table* et *les Repas, l'Affiche* et *la Réclame, la Toilette,* etc. Vous ne pouvez vous abstenir d'y joindre ce-

lui-ci. Il y est question de l'*Hygiène*. Eh bien ! vrai ! nos aïeux ne brillaient pas à cet égard. Vous ne sauriez croire, si l'auteur ne vous le démontrait avec de bonnes pièces à l'appui, combien ils étaient... que dirai-je ? peu délicats ? bah ! mettons le mot, totalement malpropres. Suivez un peu M. A. Franklin dans les hôpitaux, où les malades crèvent comme mouches au milieu du plus infectieux encombrement, dans les cimetières intra-urbains, où les cadavres empilés, que la terre saturée est incapable de consumer, se désagrègent lentement en liquides nauséabonds qui suintent dans les caves des maisons avoisinantes, dans la rue où l'on piétine sur l'ordure et la charogne, sans préjudice des rosées odorantes que déversent libéralement les toits en auvent et les fenêtres ; dans les maisons, enfin, où, sans parler de la saleté qui règne en maîtresse, on voit — l'art des Richer étant à peine soupçonné — les gens du plus bel air vaquer trop librement à leurs nécessités. (Je vous signale spécialement l'appendice final, « Latrines et chaises percées, » plein de détails plus que rabelaisiens). Mais en voici assez pour vous édifier sur cette étude qui vous consolera de ne pas vivre en ce « bon vieux temps » si vanté. Rappelons-nous, c'est bien le cas, que

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

et passons, s'il vous plaît, à l'

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

En première ligne, Monsieur, je n'hésite pas à vous présenter une vraie trouvaille, une résurrection, que nous devons à la patiente sagacité de l'érudit M. Joseph Denais. Ce sont *les Poésies de Germain Colin Bucher, angevin,* superbe in-8° sur Hollande, édité à très petit nombre par la librairie Techener. Voici plus de trois siècles et demi que cet « émule de Clément Marot », comme le qualifie son inventeur, gisait dans un profond oubli ; oubli fort immérité, je me hâte de le dire, bien que je ne partage pas entièrement à son égard l'admira-

tion enthousiaste de M. Joseph Denais, qui le considère comme « un poète de premier ordre. » C'est en faisant des recherches pour d'autres travaux que M. Denais a découvert, à la bibliothèque Nationale, l'unique et fort joli manuscrit des poésies du bon Angevin. Il s'est efforcé, Dieu sait au prix de quelles pénibles investigations! de reconstituer la vie de son auteur, et ce qu'il a découvert se réduit à peu près à ceci : Germain Colin Bucher, né à Angers, vers 1475, d'une bonne famille de robe, eut une vie passablement dissipée, passa sa jeunesse dans le culte des Muses et des dames, voyagea beaucoup, fut un moment secrétaire du grand maître de l'ordre de Malte, Villiers de l'Isle-Adam, et termina, vers 1545, dans la pauvreté et la maladie, la longue existence qu'il confesse avoir follement gaspillée. Qu'importe, après tout, ce fut un aimable homme, un bon vivant, un poète agréable qui nous a laissé près de trois cents jolies pièces de vers; je sais des vies plus mal employées; je sais aussi de « beaux esprits mieux rentés » de ce temps qui n'ont aucune chance de revivre, dans trois siècles, dans la mémoire de nos neveux. Voulez-vous un échantillon de sa manière? Prenons cette première pièce qu'il adresse à son amie, dame fort honnête, qu'il a chantée à tout propos, en pure perte d'ailleurs.

A la plus belle de mes yeulx, Gylon.

Devant les dieux de clemence et concorde
Et devant toy, fille non comparable,
De qui mon ame attend misericorde,
Je fais ung vœu solennel et durable.
Que la grand grace en ton corps admirable
Ne me fait point poursuyvir ta mercy,
Non ta beaulté sus Helene exemplable,
Non ta maison, non ta richesse aussy;
Mais tes vertus sans plus me font transy,
Et telle amour en mon cueur ont esprise
Que je n'ay rien, fors toy seulle, en soucy;
Seulle tu es que j'honore, ayme et prise.
Ayme moy doncq : point n'en seras reprise,
Car mon amour vient de bon jugement
Qui conduyra l'amoureuse entreprise
Par les secrets de doulx allegement.

Évidemment Germain Colin ne fut pas sans valeur, et son œuvre, qui renferme d'agréables pièces, trop longues pour être citées ici, présente de l'intérêt par les particularités qu'elles renferment sur divers personnages du temps. Mais, en somme, s'il vous faut donner mon petit sentiment,

J'aime mieux Marot,
O gué!
J'aime mieux Marot.

Paulo majora canamus... M. le pasteur Louis Molines nous offre une *Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire* (Fischhacher); c'est un travail de premier ordre dont j'ai le regret de ne pouvoir vous détailler tous les mérites. Qu'il me suffise d'attirer votre attention sur ce livre considérable; jusqu'à présent, on avait surtout étudié Vinet comme théologien, comme polémiste, etc. Il nous est maintenant révélé sous un nouveau jour par l'auteur de cette substantielle production, qui y dégage à merveille la haute valeur du savoir de Vinet et de ses jugements critiques, ses rares qualités de style, ainsi que l'élévation et l'originalité de sa pensée.

On a bien abusé des anthologies, et le lecteur est toujours un peu en défiance quand il voit surgir quelque nouvelle production de ce genre facile. Il serait injuste, cependant, de ne point accorder une mention toute spéciale à la charmante plaquette qui vient de voir le jour à la librairie Chacornac (au coin du quai Saint-Michel et de la rue du *Chat-qui-pêche;* ô Parisiens, qui de vous connaît cette ruelle épargnée dans les bouleversements hausmanniens?) — Elle a pour titre : *Voyages à travers les Dauphinois, par le sieur Amédée Guérin.* Ce n'est qu'une simple compilation, mais des plus ingénieuses. Le sieur Amédée Guérin (pseudonyme d'un fonctionnaire supérieur de l'administration parisienne, dont le fameux rond de cuir traditionnel n'a point obstrué le cerveau) est originaire du Dauphiné; il a eu l'idée de rechercher, en plus de cent ouvrages, tout ce que les écrivains français ont, depuis le XVIe siècle, dit de flatteur ou de piquant sur le caractère, la

vie, les mœurs des habitants de sa province natale. La louange l'emporte de beaucoup sur le dénigrement dans cette humoristique cueillette; aussi je ne doute pas que les bons et fins Dauphinois ne sachent gré à leur compatriote de les avoir mis à même de se contempler dans les mille facettes de ce véridique miroir.

Maintenant, avant de passer à un autre chapitre, Monsieur de Troyes, veuillez jeter un coup d'œil sur ces deux brochures : l'une, de M. le Dr Jules Roger, sur le célèbre *Hecquet, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris* (Retaux-Bray), l'auteur de nombreux ouvrages très oubliés, sauf peut-être son traité *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes,* que recherchent encore des amateurs moins bibliophiles qu'égrillards, — puis un nouveau fascicule (Hat.-Hio.) de la publication de M. Antoine Laporte (*alias* l'Apôtre bibliographe), un peu pompeusement intitulée *Histoire littéraire du XIXe siècle,* manuel critique et raisonné des livres curieux depuis 1800, etc., etc. Vous savez mieux que moi ce que vaut cette compilation, qui ne dispense pas de recourir à l'admirable *Catalogue* de M. Otto Lorenz, et qui est parsemée de notes et notices (de plus en plus rares, d'ailleurs) non moins remarquables par la... bizarrerie des jugements que par un manque total d'aménité.

Moi. — En vérité, monsieur Pilou, vous allez vous essouffler; prenez un moment de repos.....

M. Pilou. — Du tout, monsieur, j'irais comme cela jusqu'à ce soir. Je suis, du reste, arrivé à la moitié de mon programme; il est temps que je vous parle un peu des

VARIÉTÉS.

Oh! oh! nous ne manquons pas de bons livres à classer sous cette rubrique. Voici, pour débuter, un vrai régal; c'est le nouveau volume de M. Guy de Maupassant : *la Vie errante* (Ollendorff).

Dans ce livre, le jeune et célèbre écrivain nous emmène

avec lui en Italie, en Sicile et jusqu'à Kairouan. Il y a là des pages d'une intensité de vision surprenante, et il se dégage de cette œuvre une philosophie générale profondément personnelle et humaine.

Un écrivain anonyme des *Débats* en parle ainsi que suit : oyez-moi ça :

« Le yacht est à l'ancre dans le port de Cannes. C'est un bateau de vingt tonneaux tout blanc « avec un imperceptible « filet doré qui le contourne, comme une mince cordelière sur « un flanc de cygne ». Les voiles, blanches aussi, semblent « de la soie argentée », et l'intérieur, avec son revêtement de pin verni, ses cuivres jaunes et gais, fait un logis confortable et frais, même sous l'accablant soleil de la Méditerranée. Le yacht attend la fantaisie de son maître pour dresser sa voilure et cingler à Palerme, à Gênes ou vers la côte africaine. Ce maître est un romancier à la fois très délicat et très robuste, le meilleur prosateur français depuis Flaubert. Mais, comme sa tâche est de regarder et de peindre les paysans et les bourgeois de son temps, il en éprouve parfois quelque dégoût. Alors, il laisse là les paysans, les bourgeois, tous les pantins de la comédie moderne, et s'en va voguer, loin, très loin de Médan. Nous le retrouvons à Sienne, devant les fresques pâlies d'Orcagna et de Simone Memmi; à Syracuse, devant le torse de la Vénus qu'Héliogabale donna aux Syracusains; à Kairouan, sous les colonnes d'onyx et de marbre de la mosquée Djama-Kébir. L'été dernier, il s'embarqua (lui-même nous l'a conté) pour en finir avec le cauchemar de la tour Eiffel et se sauver des foules hideuses qui grouillaient au Champ-de-Mars. Mais M. de Maupassant ne voyage pas que les années d'exposition universelle. Ce qu'il va chercher au loin, c'est, — n'en doutez pas, — avec une diversion à son travail de romancier, l'oubli de Paris, l'oubli des disputes esthétiques, l'oubli de la *littérature*. »

Je vous signale au passage *les Masques modernes*. Sous ce titre, l'éditeur Dentu publie un recueil curieux et piquant

de portraits de nos contemporains illustres. C'est un jeune de la chronique, Félicien Champsaur, qui, dans ce pimpant et satirique volume, arrache les masques aux hommes célèbres et soulève ceux des comédiennes.

Un frontispice hors texte de Félicien Rops synthétise l'esprit de ce livre qui sera un vrai régal pour tous les amis des livres Ropsiens.

Chez le même éditeur Dentu, M. Édouard Drumont, auteur de *la France juive,* vient de lancer sa *Dernière bataille.* C'est une furieuse charge contre la société actuelle et le monde juif, faite avec l'âpre courage, la fougue indomptable et l'amère ironie de ce paladin de l'antisémitisme.

Cet ouvrage obtient un succès considérable, et les piles d'éditions forment déjà de petites tours Eiffel. — Drumont a pour lui le grand public français qui a été heureux d'applaudir à ses courageux débuts et qui le suivra dans toutes ses entreprises, car on aime encore la bravoure, cette rareté!

La Dernière bataille aura l'immense retentissement de ses précédents volumes.

Quel plaisir je vais vous faire, monsieur de Troyes, en vous annonçant que cette inestimable *Bibliothèque elzévirienne* que je vois figurer au complet sur vos rayons, va renaître enfin au monde de la bibliophilie! — Voici plusieurs années déjà que, par suite de la mort de son dernier éditeur, le pauvre Paul Daffis, cette collection si curieuse demeurait en suspens et semblait même pour toujours abandonnée. Rassurez-vous, ses nouveaux possesseurs, MM. Plon et Nourrit, se chargent de la continuer et de joindre prochainement force bons volumes à la brillante série des néo-elzeviers si élégamment habillés de pourpre et estampillés de la sphère d'or. Pour commencer, ils nous donnent une curiosité de haut goût : *Mes Inscripcions, Journal intime de Restif de la Bretonne.* Vous n'ignorez pas que Nicolas Restif avait, entre autres bizarreries, pris l'habitude d'aller, le soir, inscrire sur les parapets des quais de l'île

Saint-Louis, les dates des événements mémorables de sa vie ; pendant plusieurs mois, il put se livrer paisiblement à cet exercice; mais, un jour, il constata qu'un « infâme » *(sic)* (c'était sans doute son gendre Augé), se plaisait à effacer ces « Inscripcions ». M. Nicolas se résigna à renoncer au style lapidaire, mais il ne voulut pas que ses laborieux grattages fussent totalement perdus. Il recopia donc sur un cahier spécial ses premières inscriptions, qu'il continua ensuite, pendant deux ou trois ans, sous forme de notes recueillies au jour le jour. Mais quel amalgame, quel chaos hiéroglyphique que ce cahier dont un fac-similé figure dans le volume! Il n'a rien moins fallu que l'indomptable persévérance, le savoir et la sagacité de l'éditeur, M. Paul Cottin, pour débrouiller cet illisible et incompréhensible fouillis. Cette tâche, devant laquelle eussent reculé vingt paléographes experts au déchiffrement des plus énigmatiques palimpsestes, M. Paul Cottin l'a courageusement entreprise et mené tout seul à bonne fin. Il a fait bien mieux encore que de traduire les inextricables griffonnages de Restif, il les a éclaircis et commentés en des notes pleines d'une sûre érudition, grâce auxquelles vous pourrez lire avec autant de curiosité que d'intérêt les confidences, parfois bien étranges, que M. Nicolas compilait consciencieusement pour lui-même.

Les recueils de chroniques, études, articles divers, etc., continuent à être fort en vogue; en voici deux nouveaux que les noms de leurs auteurs suffisent à recommander au choix du public lettré; ce sont : *la Maison de l'Ogre* (Calmann Lévy), suite de piquantes bluettes, où l'infatigable auteur des *Guêpes* M. Alphonse Karr, satirise, avec autant d'humour que de bons sens, les personnages et les travers du jour, — puis *la Vie littéraire* (même librairie), deuxième série des excellents et solides articles que M. Anatole France a publiés depuis près d'une année dans le journal *le Temps*. Vous relirez avec plaisir et profit ces agréables chroniques qui semblent acquérir, par leur réunion, un certain caractère d'unité, et vous y pourrez joindre les *Causeries sur la Langue*

française (Perrin), dans lesquelles une éducatrice distinguée, Mme Krafft-Bucaille, rassemble d'instructifs essais sur les origines et le mécanisme de notre langue, sur la question si délicate du goût, ainsi que sur les variations de la poésie champêtre, depuis l'idylle d'antan jusqu'à l'aimable pastorale du siècle dernier.

Que si les études d'un genre plus grave ont pour vous un attrait spécial, vous trouverez de quoi vous satisfaire avec *le Progrès et l'Instruction publique en Russie* (Savine), du comte Léon Tolstoï, et *la Liberté de conscience en France et à l'Étranger* (Perrin), de M. G. Saunois de Chevert, qui nous dit des vérités assez dures et qui, lui aussi, écrit un plaidoyer en faveur de l'Église libre dans l'État libre, autrement dit en faveur de la dénonciation du Concordat.

Un volume d'aspect moins sévère, le troisième tome du *Théâtre complet de M. Ernest Legouvé,* de l'Académie française (Calmann Lévy), renfermant de curieuses préfaces et le magnifique drame en vers de *Médée,* m'amène naturellement à aborder les œuvres d'imagination et, tout d'abord, à vous parler des nouveautés de la

POÉSIE

Moi. — Un moment, monsieur Pilou, je veux être franc avec vous ; ne vous mettez point trop en frais sur ce chapitre et passez vite.

Ce n'est pas, croyez-le, que je craigne les vers. Mais, vous savez, cela se fourre partout et, comme disait l'Auvergnat, cela tient de la place.

M. Pilou. — Comme il vous plaira, Monsieur, je vais être bref; aussi bien n'ai-je pas un grand assortiment en ce genre : quatre à cinq volumes en tout, ce qui est déjà fort raisonnable. Voici donc de l'héroïque et du grave :

Poèmes Aztèques (Fischbacher), par M. Auguste Génin, qui retrace en très bons vers, ma foi ! les antiques légendes du Mexique et des épisodes de la conquête. Mais quels noms,

bone Deus! quels noms à coucher dehors, si j'ose le dire, et qui font songer, par leurs rocailleuses constructions, aux fameux vers de l'abbé Leblanc :

Crois-tu de ce forfait Manco Capac capable?

Les Refuges (Lemerre), récits héroïques de M. Maxime Formont, qui ont obtenu les suffrages d'un maître, M. Sully-Prudhomme;

Les Pœans et les Thrènes (Lemerre), petits poèmes d'une saveur antique, par M. Ferdinand Hérold.

M. Jules Guillebert nous donne du doux et du sentimental dans ses *Harmonies du soir* (Lory), ainsi qu'il convenait à l'auteur des *Souvenirs lointains*.

Enfin M. Émile Vitta nous offre du frétillant et du gai dans sa *Farandole de Pierrots* (Léon Vanier), si délicieusement illustrée par Willette;

Vous voyez, monsieur de Troyes, que je n'ai point abusé de votre patience, et cette concision, dont je m'honore, vous allez la retrouver au sujet des

ROMANS ET NOUVELLES

en tête desquelles je placerai nécessairement ce chef-d'œuvre, disent les uns, cette très puissante étude, disent plus simplement les autres, qui a pour titre *la Bête humaine* (Charpentier), par M. Émile Zola. — Je n'ai pas le temps, et je le regrette, de vous conter par le menu l'action singulièrement complexe de ce drame charpenté de main de maître. Il est bien probable du reste, que vous l'avez lu déjà, et que ce sournois de Roubaud, le sous-chef de gare; sa femme, la volage Séverine; l'amant de celle-ci, l'érotomane mécanicien Jacques Lantier; Norine, la belle fille affolée d'amour, et tout le personnel du roman sont déjà pour vous de vieilles connaissances. Déjà, sans doute, vous avez lu les pages superbes où l'auteur décrit une affreuse catastrophe, le déraillement du train express, et tout ce que je pourrais vous en dire n'ajouterait

rien à votre admiration. Laissez-moi seulement appeler votre attention sur un côté utilitaire de ce livre, que la critique, à mon sens, n'a pas assez fait ressortir : grâce aux détails techniques qu'il y a accumulés avec une prodigalité plus grande encore que de coutume, le nouveau roman de M. Zola paraît appelé à rendre de réels services aux machinistes, aiguilleurs, graisseurs et autres employés de la voie ferrée; pour les voyageurs qui fréquentent la ligne du Havre, il remplacera avantageusement l'*Indicateur des chemins de fer*.

Vous avez certainement lu aussi, dans la *Revue des Deux Mondes, une Gageure,* que M. Victor Cherbuliez fait paraître en volume à la librairie Hachette. Vous savez alors quel abîme y côtoie l'auteur, avec une prudence et un tact extrêmes, je le veux bien, mais enfin un abîme... Une amitié de femmes... passons.

Rajeunissant un peu sa manière, M. Hector Malot nous offre dans *Mère* (Charpentier), une étude curieuse sur un cas d'hypertrophie de l'amour maternel. Son héroïne, Mme Combarrien, une femme de tête cependant, est si complètement soumise à l'empire de ce sentiment que rien ou presque rien n'existe pour elle en dehors de son fils Victorien. Amis, parents, fortune, son mari même qu'elle aima tendrement jadis, tout disparaît, tout s'annihile quand l'intérêt de son fils est en jeu. Ce serait à merveille si ce beau fils était digne d'un tel amour; mais ce n'est en réalité qu'un fieffé gredin, ce qui ôte à la fois de l'intérêt et de la vraisemblance au récit compliqué de M. Hector Malot.

Chante-Pleure (Lemerre), par M. Émile Pouvillon, est une œuvre plus simple et, pour le moins, aussi attachante ; l'action, qui se déroule en ces campagnes pittoresques du Quercy que l'auteur a décrites de main de maître, a pour héros un jeune docteur qui vient s'établir au village natal, où l'attendent les agitations et les souffrances d'un double amour et les désespérances du bonheur perdu.

M. Paul Verlaine s'est donné la peine d'éditer une œuvre posthume de son ami Eugène Versmesch, *l'Infamie humaine*

(Lemerre), roman par lettres, d'une conception bizarre, inachevé d'ailleurs, et qui eût pu demeurer inédit sans grand dommage pour les lettres françaises. Si vous tenez à en connaître la donnée...

Moi. — Non, non, monsieur Pilou, cela me suffit bien, et vous m'obligerez fort, car l'heure s'avance, si vous vous bornez à m'énumérer les titres de la respectable pile de romans que vous avez encore à me signaler.

M. Pilou (*piqué*). — Soit, Môssieur, puisque mes appréciations ne semblent pas vous plaire. J'eusse été heureux pourtant de vous analyser *Peine perdue* (Ollendorff), de Jeanne Mairet (autrement dite Mme Charles Bigot), qui dépeint d'une façon des plus remarquables la touchante abnégation d'une sœur qui se dévoue jusqu'au sacrifice pour un frère orgueilleux et ingrat ; — l'histoire attachante d'un amour coupable, mais non sans excuse, qu'un écrivain de mérite, qui garde l'anonyme, a contée dans *A côté du devoir* (Calmann-Lévy) ; — ces productions, croyez-le, ne sont pas indignes d'attention, non plus que *l'Étreinte* (Ollendorff), par M. Louis Roguelin, peinture saisissante des dangers d'une première passion, — ou encore l'ingénieuse fiction qui a pour titre *la Cité future* (Savine), par M. Alain Le Drimeur, qui s'efforce de conjecturer ce que sera, au vingt et unième siècle, la société humaine, quand certaines idées, actuellement à l'état embryonnaire, auront accompli leur évolution. Mais, pour vous obéir, je ne fais plus que citer : *Mademoiselle Henri* (Calmann-Lévy), histoire d'une fille de bonne famille tombée dans le vice, par M. Edouard Grimblot ; — *la Joie suprême* (Genonceaux), production assez baroque de M. Paul Leleu ; — *Montalègre* (Ollendorff), émouvante histoire d'un noble artiste marié à une coquine, par M. Georges Pradel ; — *la Fortune de Silas Lapham* (Hachette), amusante étude des mœurs bostonniennes, traduite de l'anglais, de W.-D. Howells ; *la Recluse de Montfleury* (Dentu), bon vieux roman d'aventures au temps de la Régence, par M. Paul Saunière ; — enfin *la Découverte des mines du roi Salomon* (Hetzel), attachant récit

à la manière de Jules Verne, destiné spécialement à la jeunesse et adapté de l'anglais, de Redder Haggard.

Quant aux recueils de nouvelles, en voici toute une demi-douzaine : *Dorine* (Plon et Nourrit), scènes de la vie africaine par Jacques Fréhel ; — *Gésa* et *Mal'Occhio* (Hachette), études de mœurs italiennes, traduites de l'allemand d'Ossip Schubin ; — *Contes de tous les pays* (Hetzel), intéressantes adaptations de récits, destinées aux jeunes gens, d'après d'excellents écrivains des pays du Nord ; — *le Dernier Sire de Lavardin* (V. Lecoffre), amusantes satires politiques, par M. Jean Drault, agréablement illustrées par MM. J. Blass et L. Noël ; — *la Princesse nue* (Havard), dixième recueil de ces récits, aussi peu édifiants que bien contés, dont M. Catulle Mendès s'est fait une très intense spécialité ; — puis, pour terminer, une série d'éclats de rire pleins de bonne et saine gaieté, *O province !* (Calmann-Lévy), que nous offre la spirituelle et intarissable Gyp, une femme torpille de notre rate et qui nous purge de toute mélancolie.

Moi. — Monsieur Eusèbe Pilou, je vous remercie infiniment de m'avoir donné cet échantillon de votre savoir-faire, et je ne manquerai pas de le divulguer à tous les intéressés qui pourraient vous servir.

Allez prendre quelques rafraîchissements, vous les avez bien gagnés, et n'oubliez pas de revenir me voir à l'occasion.

Et voilà, chers lecteurs, la visite que je reçus l'autre matin, au moment de commencer la petite revue des productions nouvelles. Le sieur Eusèbe Pilou, « bibliopole-analyseur », nous a, comme vous voyez, singulièrement aidé dans la circonstance.

F. de Troyes.

LIVRES D'OUTRE-MANCHE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ANGLAISES

L'actif et intelligent éditeur londonien T. Fisher Unwin nous a envoyé un choix de ses publications les plus récentes. Je ne citerai que pour mémoire *the Paradox Club,* par Édouard Garnett, dont il a été déjà parlé dans *le Livre* de jadis. Mais nous appellerons tout particulièrement l'attention des amateurs sur la charmante collection appelée *the Cameo Series,* dont je n'ai malheureusement sous les yeux que deux volumes sur les quatre qui ont été publiés. Le premier est la traduction autorisée du drame de Henrik Ibsen, *Fruen fra Havet,* par Eleanor Marx-Aveling, sous le titre *the Lady from the Sea,* avec une introduction par M. Edmund Gosse, un des critiques littéraires qui ont le plus de talent et d'autorité [1]. Je n'ai pas ici à apprécier le drame où l'auteur norvégien cherche à résoudre le problème de l'état social de la femme dans un prochain avenir. On sait que c'est

1. 1890, 1 vol. pet. in-8°, 184 p. Prix : 4 fr. 35.

une des œuvres les plus remarquables de ce poète si harmonieux, devenu, en même temps que prosateur, un des maîtres de l'art dramatique contemporain. Je ne louerai même pas la traduction, si fidèle et si naturelle à la fois, pour pouvoir dire un mot de l'excellence typographique du volume, de son élégance achevée, avec l'écusson si original, qui est la marque de la collection, son titre en vieux caractères (pourquoi les types sont-ils ici mêlés? C'est là une faute, évitée d'ailleurs dans le volume suivant), son portrait d'Ibsen, son superbe papier, sa belle justification, sa couverture si sobre et si agréable à l'œil.

L'autre volume de cette série, qui a toutes les qualités matérielles du premier avec un degré de plus vers la perfection, est un recueil de vers dont l'auteur, M. William Watson, est assuré de l'immortalité, du moins tant qu'il y aura des bibliophiles[1]. Les vers ont, d'ailleurs, une réelle valeur *of their own*. La pièce principale du recueil, *le Tombeau de Wordsworth,* est d'une inspiration noble et d'une grande allure; les sonnets réunis sous le titre inquiétant de *Ver tenebrosum* sont animés d'un beau souffle patriotique et résonnent comme des *sonnets cuirassés*. Mais à quoi bon décerner tant de louanges, moi misérable *foreigner,* à un poète qui a ciselé quatorze vers sur la « déférence exagérée envers l'opinion littéraire de l'étranger », pour déclarer qu'en comparaison de Byron et de Wordsworth, il fait bon marché de Gœthe et de Hugo?

Une autre grande entreprise éditoriale de M. T. Fisher Unwin, c'est l'*Histoire des nations (the Story of the Nations),* dont vingt-trois volumes ont déjà paru. L'avant-dernier a pour sujet les *Corsaires barbaresques* et pour auteur M. Stanley Lane-Poole[2]. Tout en étant un livre de vulgarisation, cette

1. *Wordsworth's Grave and other Poems*, by William Watson. 1890; 1 vol. pet. in-8°; 76 p.; fig. Prix : 4 fr. 35.

2. *The Barbary Corsairs,* by Stanley Lane-Poole; with additions by Lieut. J.-D.-J. Kelley, U.-S. Navy. 1890. 1 vol. in-8°, XVIII-316 p. Prix : 6 fr. 25.

histoire n'en est pas moins un livre d'érudition, pour lequel on a consulté les meilleurs ouvrages spéciaux. Elle est illustrée de trente-neuf figures, cartes ou plans, dont la plupart sont tirés de vieux livres comme *la Sphère des deux Mondes* de Darinel, pasteur des Amadis (Anvers, 1555), ou des ouvrages de l'amiral Jurien de la Gravière. J'y remarque un truculent portrait de « Andreas de Auria ». Je le recommande à mon ami Edmond Petit comme frontispice pour la prochaine édition de son beau livre sur André Doria, que M. Lane Poole ne semble pas connaître, soit dit en passant. La narration, qui commence avec Barberousse en 1504, ne s'arrête qu'après la conquête de l'Algérie par la France et notre établissement à Tunis. Ce dernier chapitre n'est point tendre pour nous. Il n'y a point lieu de s'en étonner, ni de s'en plaindre. Il n'y a qu'à déplorer que les reproches qui nous sont faits puissent si facilement et si justement être retournés contre ceux qui nous les font.

Our Journey to the Hebrides, par Joseph Pennell et Elizabeth Robins Pennell [1], dont le croquis, en costume de *pedestrian* touristes, est un des plus amusants ornements du livre, a fait presque scandale en Angleterre lors de sa première apparition dans le *Harper's Magazine*. Les auteurs, Américains nullement épris des perfections sociales de la Grande-Bretagne, avaient été voir ce qu'ils voulaient raconter, et racontaient ce qu'ils avaient vu. *Inde iræ*. Ces tableaux de misère et d'oppression étaient d'autant plus *shocking* pour les lecteurs anglais qu'ils s'en sentaient tous solidairement responsables. Mais l'effet est passé, car on s'habitue à tout, même aux vérités désagréables, et il reste un bon livre, qui sera plus tard un document, et que M. Fisher Unwin a revêtu de tous les charmes d'une belle typographie. Les dessins, dus à l'un des auteurs, M. Joseph Pennell, ajoutent à la clarté et à l'attrait du récit. Le plat intérieur et le recto de la première feuille

1. 1890; 1 vol. in-8°, xx-225 p., fig. Prix : 9 fr. 35.

de garde portent un titre illustré en deux tons qui est d'un effet très original et que je dois signaler comme une ingénieuse innovation.

J'ai gardé pour la fin, en gourmet délicat, le meilleur morceau. C'est une traduction de l'histoire d'un condottiere anglais écrite en italien par John Temple-Leader et Giuseppe Marcotti[1]. John Hawkwood, que les chroniques italiennes appellent Giovanni Acuto et qualifient d'*acerrimus bellator et cunctator egregius,* méritait bien d'avoir ce monument littéraire élevé à sa mémoire dans son pays d'origine. Son histoire a, d'ailleurs, une utilité plus générale, car elle jette une nouvelle lumière sur la condition sociale et militaire de l'Italie pendant la seconde moitié du XIVe siècle. Mais, quelque érudite, intéressante, mouvementée et documentée que soit cette biographie, ce qui nous touche le plus, avouons-le, c'est la beauté de ce grand in-8°, admirablement imprimé à Florence par G. Barbera et tiré à cinq cents exemplaires, dont quatre cents seulement sont offerts au public.

Nous n'avons pas eu encore l'occasion de parler d'un petit livre d'ailleurs modeste, mais qui a déjà rendu bien des services, sinon aux typographes de profession, du moins aux amateurs et aux lettrés que rien de ce qui touche à l'imprimerie ne peut laisser froids. Il s'agit d'un vocabulaire de mots et de locutions techniques usitées dans les imprimeries anglaises depuis Caxton jusqu'à nos jours[2]. Il serait intéressant de com-

1. *Sir John Hawkwood (L'acuto).* Story of a Condottiere, translated from the Italian of John Temple-Leader, Esq. and Lig. Giuseppe Mariotti, by Leader Scott. London, T. Fisher Uwin, 1889; 1 vol. gr. in-8°, 870 p., front.

2. *The Printer's Vocabulary.* A Collection of some 2500 technical terms, phrases, abbreviations and other expressions mostly relating to Letterpress Printing, many of which have been in use since the time of Caxton. By Charles Thomas Jacobi. London, the Chiswick Press, 1888; 1 vol. pet. in-8°, VIII-160 et 4 p.

parer ce travail, très soigné et dû à un homme du métier, avec la liste polyglotte publiée dans le *Caspar's Directory,* mais le temps et l'espace nous manquent pour cela. Signalons seulement une légère faute d'impression qui nous frappe dans un ouvrage si correct et si bien ordonné au point de vue typographique : le mot français *papeterie*, donné à juste titre comme équivalent de *stationery,* est imprimé *papéteries.* Quelques pages consacrées aux signes usités dans la corrections des épreuves et à des spécimens de caractères nommés d'après leur grandeur, ajoutent à l'utilité pratique de ce très recommandable travail.

L'humouriste américain Mark Twain, bien moins connu sous son vrai nom de Samuel L. Clemens, vient de publier un des livres les plus désopilants et les plus sensés à la fois que j'aie lus depuis longtemps. Il a paru chez Chatto et Windus, de Londres, sous le titre de *A Yankee at the Court of King Arthur*[1]. Par une sorte de transposition des corps d'une époque dans une autre, qui ne pouvait être conçue que par un esprit fantastiquement *funny,* Mark Twain implante, au beau milieu de la cour du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, un Yankee supra-civilisé qui improvise les plus récentes applications de la science, télégraphes, téléphones, revolvers, canons, feux d'artifices et bicycles dans la Grande-Bretagne d'il y a treize cents ans. Ce qu'il en résulte de bouffonneries et de renversantes aventures, il faut lire le livre pour s'en faire une idée. Mais il y a, sous ces drôleries, qui convulsent la rate, un amour de la liberté et du progrès qui relèvent la plaisanterie, ennoblissent les imaginations burlesques, et répandent dans maintes pages une généreuse éloquence. Je ne sais quel critique anglais s'indigne de ce que l'écrivain américain ait eu l'audace de profaner la légende de

1. 1 vol. in-8°; 220 illustr. par Dan. Beard.; 1889; XVI.

la Table Ronde et du Saint-Graal : la haute leçon qui sort de ce choc entre tout le monde féodal et un seul homme moderne a été perdue pour lui. Cette indignation risible est un trait comique inattendu, dont Mark Twain n'aurait pas de peine à tirer bon parti.

Les illustrations, très nombreuses, sont spirituellement adaptées au texte, et en forment un inventaire graphique si clair et si frappant qu'on pourrait comprendre le sujet et en suivre les principales péripéties sans rien lire.

Toutes ces choses charmantes sont habillées, il faut bien le dire, d'une couverture laide à faire peur.

Sous le titre de *The Sin of Joost Avelingh,* « le Crime de Joost Avelingh », les éditeurs Remington et C° ont dernièrement publié un roman hollandais de Maarten Maartens[1], où une singulière sincérité de détails descriptifs s'allie à l'analyse profonde et troublante d'une âme complexe d'homme moderne. L'effet est d'autant plus saisissant que c'est par l'action même et non par des dissertations ou des monologues, que le développement de cette analyse se manifeste au lecteur. Le remords d'un crime conçu, mais non commis, amène Joost Avelingh à des expiations et à des sacrifices dont sa femme seule comprend la noblesse et qu'elle sait lui rendre doux en les approuvant et les partageant.

Des caractères très vivants, d'un dessin net et personnel, des épisodes émouvants et tragiques, une peinture saine et réelle à la fois de la vie provinciale en Hollande donnent à ce roman une valeur qui serait tout à fait considérable si le monde littéraire voulait y voir, comme je crois qu'elle y est visible en effet, l'indication d'une voie nouvelle à frayer dans le champ de la fiction.

1. London, 1889 ; 2 vol. pet. in-8°.

Un idolâtre de Shakespeare, qui passe sa vie à propager son enthousiasme et à fonder ou à maintenir des sociétés voucées au culte de son dieu, M. L. M. Griffiths, secrétaire de la « Shakspere Society » de Clifton, a consigné les enseignements de son expérience dans un gros volume in-4° qu'il appelle *Soirées avec Shakespeare*[1]. Composé dans un but très spécial, que le public de langue anglaise appréciera surtout, ce livre contient une foule de renseignements que tous ceux qui lisent ou étudient Shakespeare seront bien aises de trouver sour leur main, car ils résultent de la longue enquête qui se poursuit encore sur la vie et les œuvres du grand poète dramatique, et ils sont épars dans une foule de brochures et de volumes, inaccessibles le plus souvent. Le travail de M. Griffiths, si utile pour les clubs ou sociétés dont le but est la lecture, le commentaire et parfois la représentation des œuvres de Shakespeare, est donc aussi, bien qu'à un autre titre, d'un incontestable intérêt pour nous.

Nous avons reçu trop tard pour pouvoir lui accorder autre chose qu'un accusé de réception, un roman en trois volumes par M. Hall Caine, intitulé *The Bondsman,* scènes de la vie islandaise[1]. Il est publié par M. William Heineman, ancien associé de Trübner, qui, depuis l'amalgamation avec Kegan Paul et Trench, a fondé une nouvelle maison d'édition. Nous serons heureux de reparler, s'il se peut, de ce remarquable roman le mois prochain.

Je voudrais m'arrêter là, mais nos lecteurs me sauront gré,

1. *Evenings with Shakspere.* A Handbook to the study of his Works, with suggestions for the consideration of other Elisabethan Literature and containing special help for Shakspere Societies. Bristol, G.-W. Arrowsmith ; 1 vol. in-12 ; xvi-365 p.

2. *The Bondsman.* A new Saga. By Hall Caine. Lond., William Heineman, 1890 ; 3 vol. pet. in-8°.

je n'en doute pas, de leur signaler exceptionnellement un catalogue d'une collection très remarquable de lithographies en vente à Amsterdam, chez Frederick Muller et Cie[1]. Ce Catalogue, qui contient 1060 numéros, vaut la peine, dans sa couverture joliment illustrée, d'être gardé comme document à consulter. L'école française y est largement représentée. On y remarque, entre autres pièces curieuses ou précieuses, une collection, en dix volumes contenant 524 planches, de *la Caricature* de Philippon, exemplaire unique, offert par Philippon lui-même à un de ses amis, et enrichi d'explications autographes du directeur de ce journal, couvrant 34 pages d'une écriture serrée. Toutes les planches non coloriées sont sur Chine. L'exemplaire contient la rarissime planche de Paris. Pour cette merveille, la maison Frederik Muller demande 650 florins, soit 1377 fr.

1. *La Lithographie.* Ecoles française, néerlandaise, allemande, anglaise et russe. 1 broch. in-8°, 78 p.

LE

JOURNAL INTIME DE GŒTHE

Il y a plus d'un demi-siècle que Gœthe, rassasié de jours et de gloire, s'éteignait à Weimar. Et depuis, à l'inverse de la critique française qui paraît se désintéresser de plus en plus de l'œuvre de Victor Hugo, la critique allemande n'a cessé de discuter, d'éclaircir, de vulgariser et surtout d'admirer l'œuvre multiple et cosmopolite et philosophique de celui qui fut vraiment un poète dans l'acception absolue de ce terme, — c'est-à-dire qu'il fut celui qui créait la vie, le rêve et la pensée. A l'imitation de la Société shakespearienne de Londres, il s'est formé, en Allemagne, sous le patronage du grand-duc de Baden Alexandre, une Société qui se propose d'éclaircir tous les points relatifs à la vie et à l'œuvre de Gœthe. On lui doit d'excellentes éditions et toute une série de publications sérieuses et indispensables. A côté, il con-

vient de citer les *Conférences* d'Hermann Grimm, d'une lecture si instructive, et les travaux très documentés, mais quelque peu ardus de d'Erich Schmidt, du célèbre critique allemand Scherer et de beaucoup d'autres, qu'il serait sans intérêt de nommer ici. Pourtant, je ne voudrais point oublier M. Kuno Fischer, l'auteur d'une *Histoire de la philosophie moderne* qui semble incomparable, dans laquelle la beauté de la forme s'unit à l'exactitude des renseignements et à l'originalité des théories. Il est fort regrettable, pour nous, que ce capital ouvrage auquel M. Fischer a consacré sa vie ne soit ni traduit, ni en passe de l'être. Dans ses heures de loisir, M. Fischer fait de la critique littéraire; c'est ainsi qu'il a écrit un volume sur Lessing, et plusieurs sur Gœthe, dont un sur *Faust*, un sur *Iphigénie en Tauride*, un sur *les commentaires et les commentateurs du Faust*. Bien différentes des habituels travaux de la critique française, ces pages exposent non sans grâce, mais avec une extrême et sans doute pédante précision, la genèse, puis la psychologie des œuvres étudiées. Pour qu'une semblable critique s'exerce avec quelque profit, il est nécessaire de traiter d'œuvres aussi complexes, aussi pleines d'intentions et de symboles que le *Faust* ou que l'*Iphigénie*. Je le répète, je ne connais pas, en français, d'études qui se puissent comparer pour la méthode et les procédés à celles de M. Kuno Fischer. Au fond, c'est la critique historique, artistique et surtout philosophique.

Mais, à côté de semblables travaux, qui sont exceptionnels en Allemagne, la plupart des publications relatives à Gœthe sont des commentaires, des annotations, de scrupuleuses revisions de textes. C'est ainsi que récemment, M. Henri Düntzer donnait enfin la première édition correcte et pratique du *Journal* (*Tagebuch*) de Gœthe.

Il m'a paru qu'il y avait un réel intérêt bibliographique à esquisser l'histoire des éditions de ce journal depuis Riemer jusqu'à M. Henri Düntzer.

On sait que les notes concises, souvent abrégées, parfois énigmatiques que le valet de chambre de Gœthe, Philippe Seidel, puis que Gœthe lui-même écrivirent sur des calendriers, forment ce que l'on a l'habitude d'appeler, un peu prétentieusement sans doute, le *Journal de Gœthe*. Ces notes partent du 11 mars 1776 et vont jusqu'au 13 juin 1782. Elles contiendraient donc les impressions des six premières années du séjour à Weimar si, la plupart du temps, elles étaient autre chose que la sèche énumération des événements de la journée, sans réflexions, sans dissertations, avec des signes hiéroglyphiques dont le secret a été levé peu à peu. Ainsi, le signe du soleil indique Mme de Stein, celui de Mercure, Wieland, celui de Jupiter, le grand-duc, celui de Vénus, la comtesse de Werther-Neuenheiligen, etc. De plus, ces notes sont souvent mal orthographiées; elles sont pleines d'archaïsmes de déclinaison, d'abréviations hasardeuses à comprendre et toujours gribouillées à la hâte, presque indéchiffrables. Si bien que la nécessité d'une édition critique accompagnée d'explications était absolue, puisque, à défaut, le *Journal de Gœthe* perdait toute valeur historique et n'était plus qu'une suite de renseignements propres à induire en erreur et d'un intérêt assez mal évident. Or la première édition, celle de 1841 faite par Riemer, présentait la plupart de ces inconvénients. D'abord, Riemer avait travaillé d'après une copie que Kraüter, critique lui-même et préparant une vie de Gœthe, avait rendue volontairement incomplète. Puis Riemer ne se défendit, ni d'élaguer, ni d'ajouter, ni de corriger. De là, les longs et sévères articles, pleins de remarques, de discussions du

chancelier Müller, puis de l'archiviste Burkhardt au *Messager des frontières* (*Remarques sur la biographie de Gœthe d'après les lettres de Seidel et le Journal de Gœthe*). L'édition était plus complète, mais plus incorrecte aussi et des erreurs, comme Arbas à la place de Arkas, n'y étaient point rares. Aussi ne fut-elle acceptée qu'avec une extrême méfiance et, quelques années plus tard, Robert Keils donnait-il la première édition complète du *Journal de Gœthe*. Encore ici, beaucoup d'erreurs de copie, d'inhabiletés de lecture. MM. Erich Schmidt, Henri Düntzer et Reinheld Kohler le prouvèrent abondamment et surabondamment. Plus savante, mieux raisonnée fut l'édition déjà presque définitive de Weimar, faite par Burkhardt pour la société de Gœthe. On peut lui reprocher quelques inexactitudes qui sont choses de détail, sans doute, mais qu'on eût préféré n'y point trouver et surtout la critique allemande ayant fait de nouvelles découvertes, M. Henri Düntzer, à qui nous devons d'excellentes éditions de *Faust*, de *Prométhée et Pandore*, de *Torquato Tasso*, ainsi que deux excellentes études sur *Gœthe et Charles-Auguste*, sur les *Amis de Gœthe*, a jugé convenable une nouvelle édition. Il vient de la publier, à Leipzig, à la librairie Dyck, s'efforçant de la rendre aussi savante, aussi indiscutable, aussi *ne varietur* que le permettait notre connaissance de Gœthe. Je ne prétends point discuter un travail semblable qui a coûté tant de recherches, tant de patience ; mais je voudrais seulement indiquer qu'un livre pareil, où les notes représentent au moins trois fois la longueur du texte, est, dans sa science excessive, essentiellement utile aux biographes de Gœthe, mais enfin essentiellement étranger aussi à nos manières de comprendre les travaux historiques. Ce n'est pas sans quelque effroi que l'on parcourt

ces pages ayant souvent quatre lignes de texte et cinquante lignes de commentaires. Il y a là une science un peu écrasante pour nos intelligences latines. Et pourtant ces remarques sont, j'en conviens, curieuses, pleines de faits, indispensables même, si vous voulez. Un exemple très au hasard :

« 4 juin 1876. ERWIN UND ELMIRE. *Gewitter Nachtsbei* ☉. » Voici ce qu'ajoute M. Düntzer : « Répété *Erwin et Elmire* — Orage. » Vraisemblablement la représentation fut troublée par l'orage et c'est pourquoi *la cour partit en carrosse par des tempêtes de pluie,* car le spectacle avait été donné dans la salle des capitaines. De nuit (après l'orage) chez ☉. C'est la première fois que Gœthe emploie le signe du soleil à la place du nom *de Stein*. Il devait avoir à se réjouir, une fois de plus, de la profonde amitié de cette femme. Désigner par l'image du soleil ce nom qui revient si souvent n'indique rien de plus que l'emploi ailleurs, d'autres signes planétaires pour d'autres noms.

A un point de vue moins uniquement bibliographique, ce *Journal* nous renseigne d'une manière presque indiscrète sur la vie de Gœthe, sur ses relations, sur ses occupations, sur ses habitudes. Nous le voyons zigzaguant sans cesse aux environs de Weimar, à Ilmenau, à Erfurt, partout — tantôt chassant, tantôt pêchant, tantôt faisant de longues parties de traîneau; puis, au retour, ce sont des causeries dans le jardin fleuri que lui a donné le grand-duc — d'interminables causeries, avec Wieland, avec Herder, avec la grande-duchesse Louise, avec Mme de Stein. Et les amis partis, des heures de dessin, des lectures surtout; des lectures encyclopédiques de l'Eschyle et du Beaumarchais, du Voltaire et du Virgile. Et puis naturellement, les travaux de composition : *les*

Deux Sœurs, la première *Iphigénie, Egmont*, des scènes de *Torquato Tasso*, des fragments de *Wilhelm Meister*, des poésies, des lettres innombrables, bref l'existence heureuse des petites cours d'Allemagne, l'existence calme, coupée de fêtes avec des êtres distingués de race et d'esprit, à l'âme merveilleusement artiste. Pourtant cette existence douce reste pour Gœthe incitante à l'activité. Ainsi, actif en son esprit, actif en son cœur, pensant, lisant, rêvant, aimant sans cesse, vivant donc d'une vie plus réelle, plus intense que la plupart d'entre nous, Gœthe, en cette cour de Weimar qui rappelle les cours de l'Italie du XVIe siècle, entouré d'amis, d'admirateurs et d'amies, laisse passer les années, comprenant, aidant lui-même à l'épanouissement de son âme. On ne l'a pas assez dit, en France, Gœthe fut mieux qu'un poète, mieux qu'un philosophe — il fut un homme. En Allemagne, on l'a compris et c'est pourquoi M. Fischer — si j'ai bien entendu sa théorie — prétend que l'étude de la vie de Gœthe est pour le moins aussi utile, aussi philosophique que l'étude de son œuvre. Car, avec Gœthe, nous n'avons pas comme avec Dante, comme avec Milton, comme avec Victor Hugo, l'œuvre indiscutable ou discutable d'un homme qui fut faible, mesquin, paresseux, violent, emporté, d'un homme qui tergiversa avec ses croyances, qui manqua de grandeur d'âme ou de bienveillance ou de passion. Chez Gœthe, au contraire, tout est rationnel, plein d'intentions, d'activité, de science et de beauté. Ici, les circonstances de la vie servent non seulement à expliquer l'œuvre écrite, mais elles ont une valeur, un intérêt qui leur sont propre; elles sont une œuvre par elles-mêmes et en elles-mêmes, une œuvre non pas écrite, mais vécue et vivante toujours. Or la vie, l'activité du cœur, du corps, de l'esprit, c'est, après

tout, ce qu'il y a de plus beau ici-bas, puisque le suprême éloge fait à un écrivain est de lui dire qu'il a rendu ou expliqué, ou senti cette chose multiple et qui comprend tout : — la vie.

Ces considérations indiquent pourquoi — selon nous — les commentateurs d'Allemagne ont raison de rassembler les moindres notes de la main de Gœthe et pourquoi nous avons cru bien faire en écrivant ces lignes.

ERNEST TISSOT.

LES FRÈRES

JULES ET LÉON D'AUREVILLY

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES

ARBEY D'AUREVILLY nous a quittés il y a déjà une année ! — Le 23 Avril dernier, on célébrait la messe de bout de l'an de son décès, et tous les amis du grand Maître défunt se trouvaient réunis à Saint-François-Xavier, fidèles au souvenir de cet esprit fait homme qui leur fut si cher et si réconfortant jusqu'à son dernier souffle.

Depuis un an, — au milieu de la fièvre d'occupations et de la trépidation énervante de cette terrible vie parisienne, — nous avons songé bien souvent au volume qui serait à faire sur la noble physionomie de l'auteur des *Rythmes oubliés ;* nous avons pensé et espéré, après avoir recueilli bien des documents inédits, des notes

amicales, des souvenirs intimes, avoir le loisir de fuir vers Valognes, dans cette paisible ville normande qu'il magnifiait, afin d'écrire, dans l'air ambiant de l'ancien Hôtel Grangeval-Clarigny, l'ouvrage de biographie anecdotique qui nous hante et qui montrerait peut-être à tous ceux qui ne l'ont approché quel homme superbe, généreux, chevaleresque, idéalement paradoxal et exquisement bon fut notre regretté Jules Barbey d'Aurevilly.

Mais puisque les horizons calmes semblent encore disparaître au loin sous nos yeux, et comme ce nous est cependant un pieux devoir de raviver ici, en ce temps d'anniversaire, la mémoire du maître écrivain de *l'Ensorcelée,* nous venons de réunir, dans le dossier des pièces inédites que nous tenons en réserve, une série de lettres intimes, mi-sérieuses, mi-enjouées, échangées entre Jules Barbey d'Aurevilly et son frère l'abbé Léon, qui fut un doux poète normand et un véritable saint chez lequel la belle humeur et la verve gauloise tempéraient ce que ses hautes vertus religieuses — non masquées par la gaîté — auraient pu avoir d'âpreté et de raideur.

Né à Saint-Sauveur-le-Vicomte le 28 septembre 1809, Léon Barbey d'Aurevilly était d'une année plus jeune que son frère Jules, et — à l'exclusion de deux autres frères venus au monde en 1811 et 1812, — il s'était formé entre celui-ci et celui-là une amitié tendre, une affection sereine, une intimité de cœur et d'esprit rare et touchante qui unissait ces deux frères normands comme deux solides branches maîtresses d'un vigoureux pommier.

Élevés l'un près de l'autre, nourrissant les mêmes rêves, forgeant d'identiques espérances, Jules et Léon semblent avoir atteint l'adolescence comme ces jumeaux

des contes bleus qui passent, côte à côte, sosies étranges, dans les souvenirs littéraires de notre imagination.

Après la vingtième année, Jules Barbey s'en fut à Caen pour faire son droit, et Léon entra dans les ordres. Après s'être appuyé sur l'amitié fraternelle, il s'appuya sur la croix de toute sa faiblesse et sa force de croyant.

Jules Barbey d'Aurevilly ressentit comme une désertion de son cœur à ce moment; la vocation fraternelle lui fut amère ainsi qu'une trahison, et il ne put jamais dissimuler la tristesse de cet abandon. — Une des premières lettres que nous avons pu recueillir est relative au désespoir qu'éprouva le fougueux auteur de *la Vieille Maîtresse* lorsqu'il vit son frère Léon épouser la religion si passionnément qu'il en eut, par dépit, la jalousie de Dieu.

Cette lettre est écrite à F. G. S. Tributien, l'ami et le frère d'élection des deux Barbey et aussi leur éditeur, car s'il publia le *Dandysme, la Bague d'Annibal* et *les poésies* de Jules, il mit également au jour, en 1856, un recueil poétique de Léon sous ce titre : *Rosa Mystica,* « Rose mystique, — disait-il, — qui peut jaunir et mourir dans l'herbier que nous lui avons dressé, mais qui y laissera assez de parfum pour qu'on reconnaisse qu'elle a fleuri sur un autel. »

Donnons donc en début la lettre à ce Tributien confident; on y lira ce que Jules Barbey d'Aurevilly, alors âgé de trente-six ans, pensait de l'abîme moral que la religion mettait entre son frère et lui.

30 décembre 1844.

... Quant à Léon, pourquoi ne lui avez-vous pas écrit? vous lui auriez fait d'autant plus de plaisir que je vous crois (me trompé-je ?) dans des idées religieuses bien rapprochées des siennes. Du moins, à une certaine époque, votre esprit se tournait de ce côté. Moi, mon ami, qui suis resté à des points

de vue bien différents de ceux de mon frère, je crains bien qu'il n'y ait eu influence *de cela* sur notre affection. Elle est

PORTRAIT-CHARGE DE JULES BARBEY D'AUREVILLY,
publié vers 1865.

encore très grande (j'en réponds pour moi et je veux le croire pour lui), mais ce n'est plus ce qu'elle a été. C'est impossible.

La tunique du prêtre a dévoré le vieil homme, ce vieil homme que je suis toujours! Mon cœur bat pour les choses visibles, lui (Léon) les tient en pitié. Là où va ma pensée, il détourne la sienne. Il y a un infini entre nous. Je sais trop la nature humaine pour m'irriter de cela, mais j'ai trop en moi de cette faible nature pour ne pas m'en affliger. Dieu m'a pris Léon tout entier, et quel Dieu! un Dieu jaloux et incompatible. Ah! pour moi, les dominations de mon âme ne m'arracheront pas tout entier à mes amis, mais lui n'a plus une fibre du cœur qui vibre ou qui saigne quand les choses de la terre qu'il méprise nous font, à nous, vibrer et saigner le cœur. Il s'est consumé sous cette foudre de l'amour de *son* Dieu. Vous, Trébutien, vous avez beau croire à ce qu'il croit, sympathiser avec ce qu'il aime, vous n'êtes pas prêtre. Il y a pour nos intelligences, à vous et à moi, pour nos activités, pour nos rêves, des terrains communs, des sphères partagées; si nous ne sommes pas en tout semblables, nous ne sommes pas en tout différents. C'est une grande chose que cela. Mais pour Léon, ma vie n'est plus sa vie. Il ne m'écrit presque plus. Que me dirait-il? Il m'aime comme il doit m'aimer. Il prie pour moi; il pense à moi à l'autel. Moi, je pense à lui quand je souffre (c'est un autel aussi que la souffrance), et je pense qu'autrefois il partageait ma peine, tandis qu'à présent il répète la grande ironie : *bienheureux ceux qui souffrent!* — Voilà, mon ami, où nous en sommes. J'en ai trop écrit, mais j'ai été entraîné, et, d'ailleurs, vous avez la mesure de mon amitié par la profondeur de la sonde que je vous fais mettre dans mes blessures.

Les angoisses de cette première douleur se calmèrent cependant peu à peu; la littérature conquérante de l'auteur du *Chevalier Destouche,* sa vie outrée de polémique dans le *Nain jaune* et *le Pays* nuagèrent lentement les déboires de la séparation fraternelle.

Au premier voyage à Valognes, les deux amis se

retrouvèrent au nid d'enfance attendris comme jadis, tisonnant encore d'ardents enthousiasmes, étonnés d'avoir pu vivre l'un sans l'autre, et désespérés d'avoir à songer déjà au départ.

Lisez cette lettre de Jules à Léon, — de *Jules Pacha,* comme il signait par allusion à son amour du faste et à l'éclat de ses vêtements à l'orientale.

Valognes, vendredi.

Mon cher abbé, tu m'as donné hier, en me quittant, une joie grande et aussi du chagrin.

De la joie, car franchement je croyais que tu ne m'aimais *plus comme autrefois*, et à tes pleurs, en me quittant, j'ai vu que tu m'aimais encore.

Du chagrin parce que je te quittais, baigné de larmes, et que je n'avais pas le temps de te dire combien ces larmes-là m'allaient loin dans le cœur !

J'aurais bien pu descendre de cabriolet et passer la soirée avec toi, mais il aurait fallu recommencer de partir le lendemain. Seulement j'ai pensé à toi toute la soirée et voici ce que je veux te dire, mais de vive voix : c'est que, si le ciel favorise mes projets, nous passerons nos derniers jours ensemble, comme les premiers jours, sous le même toit, et ce sera le mien.

Je m'en rebâtirai un, puisque je n'en ai plus, ou bien je mourrai à la peine ; et nous donnerons au monde le spectacle rare d'un vieux pacha et d'un vieux abbé accouplés ! Voilà ce que je te dis ce matin avec la plume, mais ce que je veux te dire de *vive voix* demain.

Monte dans la voiture d'Émile et viens déjeuner avec moi demain *samedi.* — Dimanche je serai à Cherbourg. Viens demain. Nous serons seuls et nous causerons de cœur à cœur.

Je ne puis pas te dire quels abîmes de tendresse j'ai dans le cœur pour toi ; malgré la légèreté de l'esprit, il faut croire un peu à mon âme, sous les turqueries de ton

JULES PACHA.

Ce n'est plus Jules Pacha que nous allons lire maintenant. L'abbé Léon va faire son apparition, une apparition imprévue, gamine, fantaisiste, écolière; — il écrit au frère et ouvre sa lettre par un impromptu de rimes qu'il fait sursauter et sonner comme un sac de noix sur une charrette; mais du vers cahoté il passe à la prose et s'y montre aimable, observateur, espiègle, bon enfant; bien que lointaine et très locale, cette lettre, par son allure mouvementée, nous intéresse extrêmement. — Jugez-en plutôt.

Saint-Sauveur-le-Vicomte, ce 2 janvier 57.

— Attention!... je vais rimer en ac!
Je te croyais feu le baron de Crac,
Ou tout au plus vrai comme un almanach.
Tu nous faisais le plus brillant flic-flac
De ton paquet tout plein de bric-à-brac...
Mais tu gardais le tout au fond du sac
Et tu semblais dormir dans ton hamac.
Dès qu'arrivait le coche et non le bac,
Tous nos trois cœurs ne faisaient qu'un tic-tac,
Et nous disions et *ab hoc* et *ab hac*,
Est-il parti dans son cher Armagnac,
Et nous tendions en vain notre bissac.
Papa trompé flairait son makoubac.
C'est un remède à tout que le tabac.
Voici pourtant notre paquet... Clic clac!
Qu'on donne à George un verre de cognac...
Et le paquet est mis sur le tric-trac.
Depuis longtemps nos cœurs étaient dans la détraque.
Étions-nous par hasard victime d'un cosaque,
Ou Jules, tout épris de sa belle Andromaque,
Voulait-il s'en tirer, hélas! par une craque?
Oh! non! enfin voici le trésor qu'on attaque.
Tout se fond et tout craque.
Ce n'est point du hareng qui gît dans cette caque;
Mais sous mille papiers, très utile mic-mac,
Sont des bustes chéris, des boîtes à tabac.
Un voyage en Russie, armé de son colbac,
Puis les écrits d'un saint qui pour rimer en aque
Devrait changer de nom et se nommer Saint-Jacque.
Bravo! dis-je. Barbey n'est pas monsieur de Crac.
Un homme comme lui, grand cœur, riche estomac,
N'a pas reçu le jour dans les murs de *Moissac*.

Voilà, mon bien cher, des folies pour rimer aux tiennes. Je me sens en veine, bien que coiffé d'un rhume formidable, et je crois bien que, sans trop de peine, je pourrais remplir la feuille entière de mes *craques!*

Nous avons donc reçu, mon bien-aimé, après les deux lettres si agréables et si vives, l'une en rouge, à moi, l'homme noir, et l'autre en vert, à papa, l'homme blanc, la dive boîte si longtemps, si impatiemment attendue. — Quelle joie! quel feu dans les regards pendant que maître Vindard, notre voisin, le menuisier du coin, développait le *mâchicoulis* de papiers qui voilaient tant et de si belles choses! Seulement, au fond de la boîte, nous avons trouvé un mystère? 36 médailles du plus beau module, que j'ai supposées devoir venir de sœur Placide pour les pensionnaires de l'Abbaye. La sœur *Colombier* avait promis aux petites *bonnes femmes* de leur expédier cette cargaison. Or tu l'as vue deux fois, et je n'ai pas besoin de porter un nom en ac et d'être né à *Moissac* pour me douter que ces médailles appartiennent aux enfants de l'Abbaye. Sois assez bon cependant pour nous en dire un mot.

Mon père, comme tu le penses bien, est enchanté *du tout, surtout* du buste de Henri V; il te remercie chaleureusement, et, n'était un gros rhume accompagné d'un violent mal de tête, il t'eut écrit dès aujourd'hui pour te remercier, comme il sait le faire, quand il est touché; mais tu ne perdras rien pour attendre.

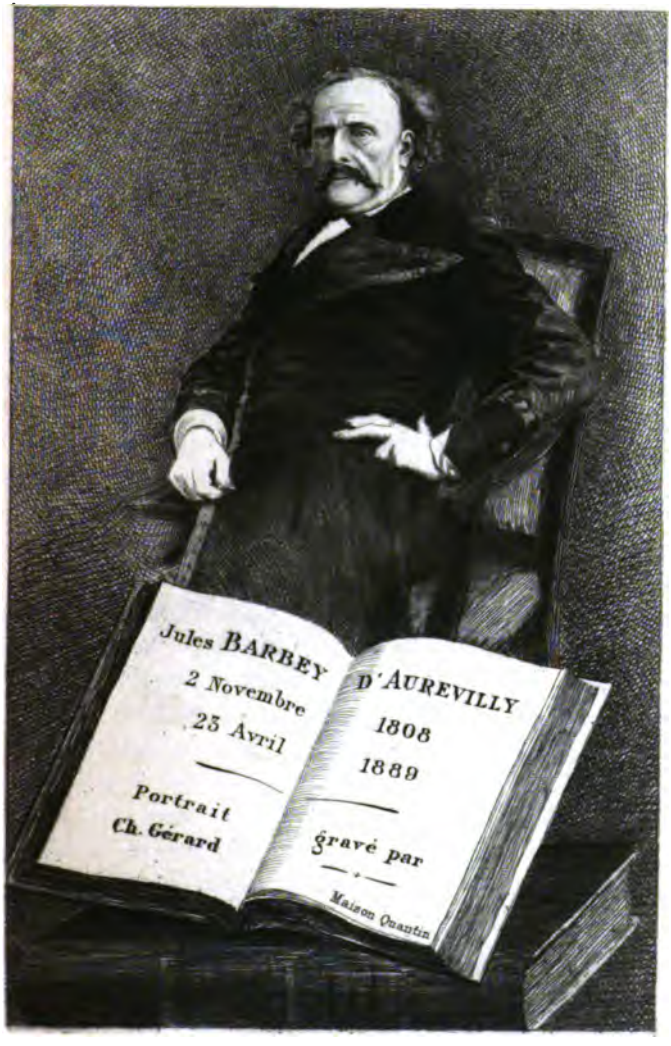
Mon père est *si content... si content* (traîne en longueur comme M. Bertrand) qu'il veut te donner et t'envoyer une *image...* Cette image te plaira, c'est la vue de Saint-Sauveur par mon oncle M. de *Montressel* (nom charmant à mon gré). Seulement cette *vue* a besoin d'être *ré-encadrée*, le papier est *plissé* par le temps et l'humidité. Quel cadre y voudrais-tu? Veux-tu du Louis XV?... ou bien veux-tu qu'on te l'envoie, le cadre, *tel quel*, pour que tu le fasses remettre à ta dévotion? — Réponse à tout cela, le plus tôt possible.

Après tout ce fatras de douces et tendres bagatelles, mon cher ami, j'arrive au sérieux. Nous sommes à l'époque des

[illegible]

[illegible]

[illegible]


Jules BARBEY D'AUREVILLY
2 Novembre 1808
23 Avril 1889
Portrait
Ch. Gérard
gravé par
Maison Quantin

THE A
LIBRARY

ferveur, après vous être remis en mémoire les péripéties du roman *le Prêtre marié*.

Saint-Sauveur-le-Vicomte, ce 13 octobre 1864.
En la fête de Saint-Édouard, le merveilleux *Roi vierge*
(Époux du ciel).

Voici encore une lettre, mon cher ami. Ce n'est point sur le plan à modifier ton voyage; tout est réglé, *comme cela!* et j'aurai cette année une raison de plus d'aimer saint Martin qui, sans cela, joue un grand rôle dans mes enthousiasmes apostoliques, comme de raison! Mais comme, en repassant sur mes souvenirs du *Prêtre marié*, il m'est revenu une observation que je crois grave, je veux te la soumettre aujourd'hui même *(ipso facto)*, pour n'être pas en danger de l'*oublier*. Dans un passage à propos des *Anges*, qui, dans la gloire des cieux, éprouvent une *soi-disant* douleur des horribles impiétés du Sombreval, à propos de l'Eucharistie, il y a là quelque chose de fort poétiquement pieux (tu trouveras aisément l'endroit), mais cela n'est pas *exact et conforme* aux saines idées théologiques. Les saints *eux-mêmes* les plus embrasés de zèle et qui ont donné ici-bas de leur sang pour *empêcher ou punir* le Péché, en glorifiant Jésus crucifié, ne peuvent point être *troublés* ni *malheureux* pour le fait du crime des hommes. Absorbés comme les saints Anges dans le bonheur de la vision et possession de Dieu, ils participent évidemment à l'immutabilité du *Bien* suprême qu'ils contemplent et possèdent. Or, cela posé, il ne peut y avoir aucune souffrance, aucune douleur même de zèle, dans le *sein de Dieu*, au Paradis! Tout ce qu'il est possible d'admettre parmi les esprits bienheureux et les saints, c'est que, connaissant les péchés des hommes, ils peuvent (et doivent même) faire un *double* acte de charité, le premier pour les coupables, en demandant grâce pour eux, et le deuxième à l'égard de la sainteté infinie! Or comme Dieu est l'amour infini *(Deus caritas est)*, le sentiment profond, ineffable, brûlant des droits de Dieu et du pouvoir de l'immo-

lation du Sauveur dans l'Eucharistie profanée par un prêtre indigne, doit porter les Anges à *redoubler d'adoration,* d'ardeur et d'amour dans le culte qu'ils rendent au Roi des Anges, le Seigneur Jésus... J'ai cru devoir te faire cette observation pour *modifier* quelque chose de *très beau* au premier coup d'œil, mais qui après tout n'est qu'un mirage, en raison de cet immortel principe :

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Or en religion le précepte de goût devient un précepte *en fior*. Mais tu vois aisément aussi comment ton génie peut s'emparer de cette note que je t'envoie, pour faire resplendir à l'endroit indiqué des magnificences de sentiment et de style qui soient dans les convenances absolues de la vérité catholique. A part, s'il était permis de pouvoir jamais dire ce mot *à part*, quand il s'agit de l'essentiel ; à part, dis-je, la *vérité* des choses religieuses, on peut affirmer qu'elles sont *un trésor* inépuisable de ressources poétiques pour l'artiste. Bien entendu, c'est une thèse *bien secondaire* dans l'appréciation de la Foi catholique, du moins comme elle est ordinairement présentée ; mais peut-être serait-il facile à un esprit puissant de montrer qu'il doit en être ainsi parce que la Religion est *de Dieu*, et que, *par conséquent*, elle doit enfermer toute vérité et toute beauté. Puisqu'elle est l'œuvre de celui qui est le Dieu vivant et l'éternelle et adorable *Beauté* (j'entrevois ce qu'il y aurait à dire dans un traité de l'art chrétien), une chose me frappe surtout et elle est pour moi pleine d'attendrissement et de charmes, et c'est le *profit* extraordinaire qu'un homme de talent peut tirer de l'exploitation des *Pauvres et de la Pauvreté*. Il y a, je crois, dans tout ce qui se rapporte aux pauvres, à leurs mœurs, à leurs peines, à leur physionomie, une *mine* vraiment inépuisable de beautés littéraires. A part les sympathies d'un cœur bon et chrétien surtout, il y aurait à peindre les pauvres et la pauvreté, le charme de la *nouveauté*. Les artistes vulgaires et *autres, vulgaires* souvent par l'âme, sont des gaillards qui aiment les palais, le velours, l'or et le reste..., mais après tout, les pein-

tures du *bonheur humain* finissent par être *fades* à force d'avoir été *répétaillées*. Tu peux compter, ami, que je t'écrirai avant notre réunion; sous le manteau déchiré de notre bon saint Martin, nous ne regretterons pas le lambeau donné aux pauvres d'Amiens, car tu viendras dans le temps qui porte le nom d'*Été Saint-Martin*, et on peut à cette époque se passer de *manteau*, en dépit du proverbe :

S'il fait *beau*,
Prends ton *manteau*.

Adieu, mon bien-aimé.

LÉON.

Cinq années après le mandement fraternel que nous venons de lire, l'abbé d'Aurevilly reprend sa verve familière; il déguise ses ironies, taquine sa muse friponne et en use vis-à-vis du grand Pacha comme Voiture vis-à-vis des grands Seigneurs de l'hôtel de Rambouillet; il rime un « Caprice » sur le pantalon rose du mousquetaire des lettres. — Il chante le jupon cramoisi, il s'égaye à l'exemple des poètes de ruelles, du recueil de Sercy et ses petits quatrains, — pour ne plus être de circonstance, — n'en sont pas moins d'une tournure aisée et fort aimable.

Il nous paraît inutile de rechercher la situation exacte et anecdotique *du Jupon* cramoisi, ceci nous importe peu et la version laisse deviner le thème. Nous ne chercherons donc pas de clef à cette lettre :

Saint-Oven, près d'Avranches, ce 31 août 1869.

Je commençais à *mussitter*, mon très cher, à murmurer, en d'autres termes, mais *bravo !* Hier j'ai reçu le précieux et tout précieux autographe, et en rouge encore ! Divin pacha, tu t'es exécuté de bonne grâce; déjà je commençais à aiguiser le bout de mes armes, et j'allais terminer de petits vers que voici et qui auraient fini par égratigner ta Hautesse. Grâce à

ton amabilité, encore qu'un peu tardive, l'épée restera dans le fourreau. Je disais :

Allons! l'homme au pantalon rose,
Grand seigneur vraiment sans souci,
Allons! en ma faveur dispose
De ton beau « Jupon cramoisi ».

O toi que le pli d'une rose
Inquiète et met en souci,
Il faut te piquer — et pour cause —
Sous ton beau « Jupon cramoisi ».

C'est pour une fille très rose
Qui le désire moult ici,
Que je veux cette belle chose,
Ton brillant « Jupon cramoisi ».

Or il lui faut plus qu'une rose
Pour t'adresser un doux merci,
A ses yeux il faut qu'on expose
Le plus beau « Jupon cramoisi ».

Aux pieds de ma vivante rose,
Que l'on courtise fort ici,
En pacha très galant dépose
Ton brillant « Jupon cramoisi ».

Son front deviendra plus que rose,
Si tu retiens, toujours transi,
Par indolence, on le suppose,
Ton si beau « Jupon cramoisi ».

Ce Jupon est plus beau que rose;
Ta riche poésie aussi
Comme une dentelle est éclose
Au bord du « Jupon cramoisi ».

Faut-il prendre de l'encre rose
Avec du papier d'Annecy
Pour exiger en belle prose
L'envoi du « Jupon cramoisi » ?

(Après l'arrivée du *facteur*.)

Mais, ô l'homme au pantalon rose,
C'est très bien, bravo! le voici.
Ma cliente enfin tient la chose...
Ce charmant « Jupon cramoisi »;

Et l'aurore au minois de rose
Non! ne fut jamais rose ainsi,
Et le sien fait pâlir, il l'ose,
Jusqu'à ton « Jupon cramoisi ».

Et moi, pour terminer les choses,
Je rougis de plaisir aussi,
Déraisonnant avec mes roses,
Brodant ton « Jupon cramoisi »...

Saint-Maur[1] dont la muse est très rose
Devra lire avec toi ceci,
Lui, le juge en dernière cause,
De tout beau « Jupon cramoisi ».

Voilà, mon ami, des folies s'il en fut jamais. — Miss Henriette, par malheur, hier que j'étais à Avranches et aujourd'hui que je n'y suis pas, n'a pas pu me donner le spectacle de son innocent et naïf enchantement, mais la chère petite va être ravie, et son ravissement me ravit; je ne trouve rien de si doux et de si charmant que de faire de pareils plaisirs, je ne dirai pas avec *si peu,* car je calomnierais le brillant jupon cramoisi, mais enfin avec la simple peine de le transcrire avec de l'encre digne de son éclat.

Tu auras pour ta peine, aujourd'hui, deux feuilles de papier au lieu d'une. Je termine celle-ci par un insolent acrostiche à notre miss Henriette qui voulait, je crois, du bonbon, et à laquelle je n'ai donné que du chicotin. Il ne faut pas gâter l'estomac et les dents des belles demoiselles.

IMPROVISÉ.

Holà! monsieur l'abbé, des vers pour Henriette!
Elle vous le commande et ne plaisante pas.
Ne dites point *nenni;* la petite coquette
Rirait de vos refus et de votre embarras.
Il faut, pensez-y bien, la *flatter* pour lui plaire;
Elle est bien de son sexe... enfin, soyez galant,
Tapez fort sur l'éloge, hélas! c'est sa chimère,
Tout auteur qui la vante est pour elle un Voltaire,
Et du moins à ses yeux paraîtrez-vous brillant.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.
Que dites-vous de la boutade? *Thomas, quid dicis?*

1. M. de Saint-Maur, poète, grand ami de Barbey d'Aurevilly.

Voici encore une lettre qui ne contient qu'une chanson; l'abbé s'y montre assez gaillard. — Il s'agit évidemment de critiques de son frère, écrites avec emportement dans le genre de Veuillot et que d'Aurevilly aurait signées : *Un inconnu*.

A UN INCONNU.

(Chanson comique.)

Exécuteur des hautes œuvres
De la justice du bon Dieu,
Bien armé d'un fouet de couleuvre,
A la triple langue de feu;
Toi qui fesses La Bédollière,
Et, certes! le fesses à nu
Sur son retentissant derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

Je connais le trait satirique
De l'émule du vieux Boileau,
Et comment ta verve caustique
Emporte dûment le morceau.
Devant l'empreinte meurtrière
De ton pied sur l'endroit charnu
Vulgairement nommé derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

Je te connais à ta science,
Et plus encor, je le prétends,
A ce majestueux silence
Que tu gardes avec les gens.
Autre Jean le Silentiaire,
En lettres si fort retenu,
Je n'ai de toi — que ton derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

Depuis si longtemps que j'acclame
Au plus brillant des beaux esprits,
J'ai soif de tes lettres de flamme,
De tes mirobolants écrits.
Avec les miens je crois te plaire,
Vois combien je suis ingénu!
Mais tu me tournes le derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

Malgré ton silence inflexible,
La seule réponse à mes vœux,
Crois, pacha, que je suis sensible
A tes succès miraculeux.
Je baise à tes pieds la poussière,
Mais je voudrais bien avoir vu
Autre chose que ton derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

O toi que je nomme mon maître !
Mais trop sévère sur ma foi,
Cher Inconnu, fais-toi connaître,
Par moins de réserve avec moi ;
D'un sourire plein de lumière
Bénis-moi, le temps est venu
De retourner ton gros derrière,
Cher Inconnu, tu m'es connu.

LE PÈRE D'A.

(Variante) *Inconnu, qui m'est trop connu.*

On voit que l'abbé Léon avait la muse alerte à l'occasion ; lorsqu'on lit *Rosa mystica* et les poésies insérées dans *le Livre des Hirondelles*, on demeure étonné de la prodigieuse variété apportée dans toutes les notes poétiques par le frère de Pacha Jules. Ce saint homme qui confessait dans une église sans toit, à Saint-Sauveur-le Vicomte, et qui donnait l'absolution par les gros temps d'orage avec les intempéries du ciel ruisselantes dans son dos, ce prêtre modèle n'affectait ni mesquines pudibonderies, ni de doctorales allures ; toutes ses lettres à son frère sont empreintes d'une humeur franche, parfois bouffonne, souvent d'esprit ambigu ; la dernière que nous puissions citer en est une nouvelle preuve. Elle a trait à la véritable difficulté qu'éprouvait notre grand ami disparu pour écrire de longues lettres ; tout épistolier qu'il fût dans les moelles, il sentait la paresse ramper en lui comme une couleuvre lorsqu'il s'agissait de composer une épître à la Sévigné, sur les mêmes événements de sa vie et le récit de ses actes journaliers. S'il s'agissait de dissertation

purement littéraire, sa plume était plus prompte à partir au galop sur le papier à lettre, mais le renseignement n'était pas son fait; aussi les stances suivantes adressées par l'abbé Léon à son frère le Parisien sont-elles provoquées par l'une de ces longues périodes de silence dont il était parfois coutumier.

Pourquoi gardes-tu le silence ?
Et pourquoi ta plume au long bec
Montre-t-elle, avec impudence,
Son tuyau pointu, toujours sec ?
J'ai beau regarder, rien ne bouge,
En vain je guette, en vain je veux
Un petit bout de lettre rouge. —
Écris donc, ô grand paresseux !

Et moi, j'écris d'une main leste
Comme un sémillant Figaro.
Je griffonne, joyeux et preste,
En valsant près de mon bureau,
J'évoque d'antiques figures,
Fronts dénudés et nez morveux !!
Au marchand de caricatures,
Écris donc, ô grand paresseux !

Je fais de la haute morale
A propos de ces faux chignons
Que toute belle aux yeux étale,
Patapoufs assez peu mignons !
En fait de lettres es-tu chiche ?
Et veux-tu donc, pacha fameux,
Succéder à l'homme *postiche ?*
Écris donc, ô grand paresseux !

Que m'ont servi mes chants grotesques,
Ma gaîté de faridondon,
Mes tours de jambes assez burlesques
Pour en orner un rigodon ?
En vain ma très grave soutane
A pris des airs très hasardeux,
Comme un homme d'esprit fait l'âne.
Écris donc, ô grand paresseux !

Allons ! mes vers, allons ! ma prose,
Pincez le nez au grand pacha.

Qu'il en devienne... humide et rose...
Ne le marchandez pas, oui-da!
Que son beau nez soit responsable
De ce silence malheureux,
Qui me rend, moi, si misérable.
Écris donc, ô grand paresseux!

Écris de cette main brillante
Qui fait feu sur le blanc papier,
Qui sait voltiger pétillante..,
Écris, puisque c'est ton métier!
N'écris pas seulement pour plaire
A des gens souvent dédaigneux,
Mais écris pour charmer ton frère.
Écris donc, ô grand paresseux!

Ou bien dans mon cruel martyre,
J'écris demain à tout Paris
Que tu refuses de m'écrire,
A moi qui cependant t'écris.
A l'Europe entière j'adresse
Un factum en style fougueux!
Pour lui *dénoncer* ta paresse.
Écris donc, ô grand paresseux!

LE PÈRE D'A.

L'abbé Léon d'Aurevilly mourut à l'hospice de Saint-Sauveur-le-Vicomte le 14 novembre 1875, précédant son aîné de treize ans dans la tombe.

L'abbé Léon mériterait les honneurs d'une biographie complète. Nous n'avons pu trouver de lui d'autre portrait que le médaillon accolé à celui de Trébutien dans le *Livre des Hirondelles* et qui est bien insuffisant. — Mais il nous a été agréable de publier un portrait à l'eau-forte qui nous représente l'auteur de *Ce qui ne meurt pas* dans une bien familière et curieuse attitude.

CONFÉRENCE DU LIVRE

A ANVERS

Nous recevons d'Anvers avis d'une grandiose Conférence du Livre dont nous allons résumer les termes.

Au mois d'août 1890, Anvers célébrera la mémoire trois fois séculaire de Christophe Plantin, l'un des représentants les plus illustres de la typographie, le fondateur du monument le plus remarquable qui ait été élevé à la mémoire de cet art, la grande « Officine Plantinienne », aujourd'hui le musée Plantin-Moretus.

A cette époque aura lieu, dans la même ville, l'inauguration solennelle des nouveaux musées des beaux-arts et des antiquités.

Cette coïncidence a fait naître la pensée de réunir, à Anvers, la « Conférence du Livre », depuis longtemps proposée, mais toujours remise.

L'occasion a paru favorable pour débattre et pour

essayer de résoudre quelques questions se rattachant au progrès ou aux lacunes que l'on a constatées dans cette branche principale de l'activité humaine.

Il a donc paru du plus haut intérêt d'étudier le « Livre » dans sa condition matérielle, et de rechercher tous les perfectionnements dont il a besoin pour accomplir, promptement et sûrement, sa mission civilisatrice.

Le *Livre,* nous n'avons pas besoin de vous l'apprendre, est le plus puissant des moteurs du progrès, puisque c'est par lui que se recueillent, se conservent et se répandent les conceptions du génie et les conquêtes de la science. Il est donc du plus haut intérêt que, dans sa condition matérielle, il réunisse tous les perfectionnements dont il est susceptible et jouisse de toutes les facilités dont il a besoin pour accomplir, promptement et sûrement, sa mission civilisatrice.

Sans doute, le Livre a secoué beaucoup d'entraves et réalisé d'importantes améliorations ; mais on peut signaler encore de nombreux desiderata relatifs à sa confection, à son transport, à son échange.

Dans cette pensée, on a formé le projet de réunir pendant quelques jours, à Anvers, sous le patronage du gouvernement et de la Ville, les hommes de bonne volonté, persuadés qu'il y a encore des progrès à réaliser, des droits à conquérir, des services à rendre, et que notre époque a le devoir de se préoccuper du « Livre » autant que des autres moyens de relation entre les hommes.

La Conférence se composera de toutes les personnes qui auront répondu à cet appel.

Des invitations ont été lancées dans les deux mondes, aux principaux bibliophiles et bibliothécaires, aux éditeurs, imprimeurs, libraires, aux écrivains et légistes

s'étant occupés de questions concernant le Livre, aux artistes de l'illustration, etc.

Toute personne s'intéressant au Livre, qui désirerait faire partie de la Conférence, est priée d'adresser une demande par écrit à M. Max Rooses, *conservateur du musée Plantin-Moretus*, à Anvers. L'admission à la Conférence est purement gratuite ; seulement les membres qui désireraient avoir un exemplaire du compte rendu des travaux sont priés d'y souscrire moyennant 10 francs, en envoyant leur adhésion.

La Conférence se partagera en trois grandes sections dont voici le programme sommaire et provisoire :

Première section. — Questions relatives à l'objectivité du Livre ; sa nature, sa composition, sa conservation, etc.

Adoption d'un système général de détermination des formats.

Classement international des caractères d'imprimerie.

Règles d'uniformité à proposer en ce qui concerne la tomaison, la pagination, les titres courants, les tables de matières, etc.

Questions relatives aux procédés d'illustration, au meilleur établissement du Livre dans les divers ordres subjectifs : livres consacrés aux sciences, aux lettres, aux arts, à la liturgie, etc.

Reliure : moyens à proposer pour le développement de cet art ; reliure des ouvrages destinés aux bibliothèques publiques, entente internationale concernant la reliure des ouvrages échangés entre les gouvernements, etc.

Deuxième section. — Questions relatives à l'expédition du Livre et à la Librairie.

Examen des règles suivies dans les relations des libraires et des éditeurs avec les auteurs, concernant les tirages, les remises, les droits d'auteur, etc.

Troisième section. — Usage public et échange international officiel du Livre.

Organisation des bibliothèques publiques.

Création de bibliographies nationales.

Étude d'un système uniforme de catalogues pour les grandes bibliothèques.

Communication des livres imprimés et des manuscrits d'une bibliothèque publique : projet d'entente internationale.

Échange officiel du Livre : extension à donner aux traités conclus entre divers pays.

Formule de garantie mutuelle, légale, entre gouvernements, de tous les objets faisant partie du domaine public spécial des musées et des bibliothèques.

Ce programme est intéressant et fait honneur à l'esprit des initiateurs. La *France* pourrait à bon droit se montrer jalouse de la grande conférence que nos petits voisins vont former avec d'aussi nobles idées et des vues aussi larges.

Le comité d'organisation de la Conférence du Livre compte déjà les noms les plus estimés des Flandres. Une exposition du Livre sera organisée à Anvers au Palais de l'Industrie et servira de corollaire à la Conférence.

Nous reparlerons en temps voulu de cette intéressante entreprise.

LA

NOUVELLE FLORE LITTÉRAIRE

IMPRESSIONS DE PRINTEMPS

Variations sur des Pipeaux Bibliographiques

Born in you blaze of orient sky,
Sweet May! thy form unfold,
Unclose thy blue voluptous eye
And wawe thy shadowy locks of gold.

. . . . . .

SACHEZ bien, je le gagerais volontiers, que le bon Aubrey de Vore, alors qu'il écrivaît ce joli quatrain, était sous le charme inspirateur d'une riante nature et d'un ciel moins capricieux que celui dont nous gratifie encore la Rousse Lune. — O Mai, doux Mai, tant vanté des amants et des poètes, où sont tes tièdes zéphyrs et tes radieuses clartés d'antan? Pourquoi sembles-tu aujourd'hui te plaire à nous accabler de froidures piquantes et de giboulées, fâcheux héritages de tes devanciers mars et avril? Ce ne peut être à coup sûr, — effort démesuré pour un résultat si mince, afin de réduire à néant le dessein formé par le très ingénieux bibliographe du

Livre Moderne.—Je me proposais, en effet, en cette époque du renouveau, de passer la revue des livres du mois, au milieu des séductions de la prime saison; je voulais, m'inspirant du vieux *Songe du Verger*, vous promener à travers les discrets ombrages et les brillants parterres du pays littéraire. Mais, puisque les fantaisies d'un ciel douteux nous retiennent au logis, faisons appel à notre imagination, remplaçons les bosquets par les murailles décoratives du cabinet, les verdoyantes pelouses par le tapis vert du bureau de travail, et les plates-bandes de fleurs par la polychromie des couvertures de cet énorme bouquet de livres nouveaux, d'où s'exhale, à défaut des parfums de Flore, la pénétrante et fraîche odeur de l'encre d'imprimerie.

Ceux de mes lecteurs qui se déclarent prêts à me suivre, et qui se sont bien empreints de la fiction adoptée, peuvent avancer à l'ordre; nous partirons ensemble sans plus tarder et visiterons en premier lieu ce boulingrin touffu, où doivent croître aussi quelques ronces, refuge préféré des penseurs qui se consacrent à ces questions; nous pourrions nommer ce passage le Maquis des esprits solitaires ou encore questions de :

RELIGION. — PHILOSOPHIE. — POLITIQUE.

Nous y rencontrons d'abord M. Alaux qui, dans *le Problème religieux au* XIXe *siècle* (Félix Alcan), aborde un des plus graves sujets dont se puissent occuper les cerveaux sérieux, celui de notre avenir religieux. A l'heure actuelle, dit en substance le savant professeur de philosophie à l'École des lettres d'Alger, le problème religieux ne comporte que l'une ou l'autre des quatre solutions suivantes : — disparition de la foi devant la science; — apparition d'une foi nouvelle; — conservation de la foi ancienne et traditionnelle (chez nous, le catholicisme); — évolution de la foi catholique transformée. Pour diverses raisons, remarquablement exposées et développées par M. J.-E. Alaux, les trois premières solutions, toutes négatives ou chimériques, paraissent devoir être écartées ; c'est

donc la dernière qui semble devoir être la véritable, c'est-à-dire, non le remplacement, mais la transformation de la foi traditionnelle par la philosophie.

Dans *la Vertu morale et sociale du christianisme* (Perrin et Cᵉ), M. le comte Guy de Brémond d'Ars ne poursuit pas un but moins élevé que le précédent auteur, mais ses voies sont différentes; tandis que M. Alaux préconise et prévoit une évolution de la foi vers la philosophie, M. de Brémond d'Ars se propose de rejoindre la première par la seconde; il démontre, en outre, et de la façon la plus attachante, l'excellence, pour la conquête et l'accomplissement du « bien social », de cette religion chrétienne dont l'idée de charité est la plus haute et la plus puissante expression.

Nous voyons s'avancer maintenant (*Quantum mutatus!*) M. Hyacinthe Loyson, qui, sous le titre de *Ni cléricaux, ni athées* (Marpon), vient de réunir les discours et lettres qu'il a, depuis vingt ans, prononcés et écrites au sujet de la troisième république, « recueil, nous dit l'auteur, où la politique a été touchée dans son rapport avec la religion, ou, pour parler plus net, avec l'irréligion ». Les belles idées exprimées en beau langage ne manquent pas, on s'en doute, dans ce livre rempli de bonnes intentions; mais quelle différence, au point de vue de la solidité du raisonnement et de la fixité de la pensée, entre ces oscillantes prédications d'apparat et les fortes conférences de l'ex-orateur de Notre-Dame!

Le Clergé sur la brèche (Savine), ce titre l'indique du reste, appartient au genre polémique; l'auteur, M. Justin des Bruyères, y vient, en effet, traiter des devoirs politiques du clergé dans la défense du christianisme.

« Êtes-vous théosophe, mon cher monsieur? — Non. — Aspirez-vous à le devenir? — Pas davantage. — Avez-vous, du moins, curiosité de connaître les mystères de cette religion nouvelle et de ses annexes, l'ésotérisme et l'occultisme, dont les élucubrations alimentent toute une librairie de la rue Saint-André-des-Arts? — Tout de même. — Oh! bien, alors, n'hésitez pas à vous plonger dans la lecture du livre de M. Jules

Lermina, *Magie pratique, Révélation des mystères de la vie et de la mort* (E. Kœb). Vous y trouverez, décrits avec autant de clarté que le comporte le sujet, les rites et les dogmes du nouveau culte, dont M. Jules Lermina, cet aimable et spirituel lettré, se donne comme un fervent adapte ; vous apprendrez à connaître ce que signifient ces expressions : monde physique, monde spirituel, monde astral, — ce que sont les élémentaires et les élémentaux, le Kama-Loka, le Dévakan, le Karma et quantité d'autres belles choses ; vous vous édifierez à la lecture de merveilleux récits de stupéfiants phénomènes, près desquels les miracles bibliques ne sont que de simples badinages ; enfin si, pris d'un tardif désir d'initiation, vous voulez vous convertir à la foi nouvelle, vous aurez sous la main un véritable catéchisme de l'aspirant théosophe ; mais je dois vous prévenir que la chose n'est pas précisément commode et je me déclare, pour ma part, tout à fait incapable des rares vertus requises chez le plus humble des néophytes.

M. Émile de Laveleye nous ramène à des études plus positives en nous offrant une cinquième édition de son beau livre, *le Socialisme contemporain* (Félix Alcan). Dans cet ouvrage écrit de main de maître et qui reparaît à point au lendemain de la fameuse conférence de Berlin, l'éminent correspondant de l'Institut de France démontre que le mouvement socialiste sort des sources mêmes de notre civilisation et qu'il est la conséquence inévitable de l'organisation actuelle du travail et du progrès de la démocratie.

Dans le même ordre d'idées, c'est également un livre intéressant que l'ouvrage posthume de M. J.-B. André Godin, le fondateur du Familistère de Guise, *la République du travail et la Réforme parlementaire* (Guillaumin), œuvre pleine d'utiles aperçus sur l'organisation et l'émancipation du travail, mais trop considérable pour être analysée en quelques lignes. — Aussi bien est-il temps de sortir de notre boulingrin pour nous promener dans le majestueux quinconce à la Le Nôtre où nous allons pouvoir examiner les productions classées sous la rubrique :

HISTOIRE. — VOYAGES

C'est M. l'abbé H. Duclos, curé de Saint-Eugène, qui vient nous recevoir en nous présentant sa nouvelle édition, considérablement augmentée, de *Mademoiselle de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV* (Perrin, 2 vol.). Il n'est pas besoin de dire avec quel tact et quelle réserve l'érudit auteur a traité les parties délicates de son sujet; il suffit de rappeler, d'après lui-même, les motifs qui l'ont amené à entreprendre une telle étude. Il s'est d'abord proposé de fixer d'une manière définitive la figure historique de Mlle de La Vallière, si souvent dénaturée par certains historiens, en la plaçant, à l'aide de tous les documents, dans son jour véritable et complet. Puis il a voulu réhabiliter, si l'on peut ainsi dire, Marie-Thérèse d'Autriche, l'épouse méconnue du grand roi, la « bonne reine », comme on l'appelait, en la révélant sous un nouvel aspect, et en tirant d'un indifférent oubli ce nom et cette mémoire dignes à coup sûr d'une meilleure fortune. Il lui a semblé, enfin, que de l'ensemble des faits rapportés en cette double monographie devaient se dégager d'utiles leçons de vie et de morale; et c'est dans ce but plus général, le relèvement du respect dû à la dignité du mariage, qu'il s'est attaché à venger la femme de foyer, la femme de devoir, la femme légitime, en ne souffrant pas qu'en histoire la maîtresse continue à occuper le premier plan du tableau. — Tel est l'esprit dans lequel a été conçu cet excellent livre que l'abondance et la sûreté des informations, la variété des personnages et des événements, ainsi que la nouveauté de certains aperçus rendent aussi attrayant qu'utile pour la connaissance du grand siècle.

La lecture de *Princesses et grandes dames* (Hachette), par Arvède Barine, n'offre pas moins d'intérêt et de charme. On sait quelle femme d'esprit, maniant une plume alerte et délicate, se dissimule sous ce pseudonyme; on devine dès lors que ce nouveau livre ne le cède en rien au précédent volume

du même auteur, *Portraits de femmes*. Certes, il ne fallait rien moins que la finesse féminine pour scruter avec tant de précision et rendre avec tant de grâce des cœurs de femmes telles que celles qui nous sont présentées ici. Et ce n'était point une tâche aisée que d'apporter par surcroît l'attrait de la nouveauté en des sujets tant de fois traités que, par exemple, cette Marie Mancini, cette Christine de Suède et cette duchesse du Maine, dont l'élégant écrivain a retracé si vivement les existences aventureuses, les allures parfois singulièrement... excentriques, et fait en même temps ressortir à merveille les séduisants aspects. Deux études non moins curieuses complètent les trois essais de Mme Arvède Barine; l'une fait revivre l'histoire douloureuse de la margrave de Bayreuth, sœur du grand Frédéric; — l'autre nous initie aux mystères d'un harem d'un sultan de Zanzibar, en analysant les mémoires d'une pauvre princesse arabe, finalement échouée, après de romanesques aventures, dans le piètre ménage d'un digne bourgeois allemand.

Près de ces princesses authentiques, se glisse, conduite par M. Edmond de Goncourt, une Reine de théâtre qui, elle aussi, a déjà fait couler pas mal d'encre. Après *Sophie Arnould et Mme Saint-Huberty* le magicien explorateur du XVIIIe siècle nous présente *Mademoiselle Clairon, d'après ses correspondances et les rapports de police du temps* (Charpentier). Dans cette œuvre admirablement documentée, et assaisonnée de toutes les herbes et épices de la Saint-Jean, nous avons un tableau complet de la longue carrière (1723-1803) de Claire-Josèphe Lerys, dite Clairon, dite aussi Frétillon. Ce livre laisse souvent à désirer, comme on s'en doute, au point de vue de l'édification; il n'est pas moins certain qu'il est d'un ragoût délicat pour l'histoire du théâtre et du beau monde, au siècle galant. Il est aussi fertile en surprises, et nous recommanderons spécialement aux lecteurs les chapitres qui ont trait au rôle, très peu connu jusqu'à ce jour, joué par la Clairon à la petite cour du gros margrave d'Anspach, ainsi que ceux qui nous retracent les dernières et misérables années de « l'incom-

parable Frétillon ». — Notre regret est de ne pouvoir consacrer dix pages à ce livre délicieux.

Comme toujours, l'époque révolutionnaire nous fournit son contingent d'études nouvelles : c'est d'abord M. Aulard qui poursuit son magistral travail de classement et d'annotations, en publiant le *Recueil des actes du Comité de Salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission* (Hachette); son tome deuxième, qui vient de paraître, embrasse la période comprise entre le 22 janvier et le 31 mars 1793, dates qui suffisent pour faire présumer l'importance et l'intérêt des documents qu'il renferme.

C'est ensuite M. P. Charpenne, l'auteur de la belle « Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France », qui vient de mettre au jour un bien curieux livret : *Voyage à Paris, en 1789, de Martin, faiseur de bas d'Avignon* (Thorin). Après avoir expliqué dans quelles circonstances il découvrit le manuscrit de son compatriote, M. Charpenne résume, à peu près comme suit, le journal de Martin, un simple artisan, relativement assez lettré, que ses affaires amenèrent à Paris au début de la Révolution. Parti de chez lui, le 19 avril, la poche lestée d'un millier de livres, Martin, en garçon rangé, prit soin de noter jour par jour toutes ses dépenses, et résuma à sa manière les événements auxquels il assista. Témoin de la prise de la Bastille, il nous a révélé quelques particularités ignorées; celle-ci par exemple, que le commandant des canonniers de la Bastille était d'Avignon et s'appelait Miret, qu'il eut la tête tranchée et qu'on la promena au bout d'une pique, comme celle du gouverneur, M. de Launay. Martin profita de son séjour à Paris pour jouir, au plus juste prix (il ne dépensa en tout que 585 livres 5 sols), des plaisirs et distractions qu'offrait alors aux étrangers la capitale du royaume. Nous le voyons s'abonner aux bals du Ranelagh, hanter les Italiens et l'Ambigu, assister, à Versailles, aux séances de l'Assemblée, et même au jeu de la reine, « qui l'a regardé! » affirme-t-il. Martin rentra à Avignon, le 19 septembre, ayant bien employé son temps; ses

comptes de dépense ne sont pas la partie la moins intéressante de son journal, puisqu'ils nous renseignent exactement sur le prix des denrées et choses usuelles à cette époque.

Mentionnons aussi, comme très important au point de vue de la vie des émigrés, le journal, si attachant sous d'autres rapports, d'*Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu,* dont la librairie Plon et Nourrit vient de faire paraître une nouvelle et excellente édition; et signalons comme une œuvre de premier ordre, le beau livre, *Russes et Slaves* (Hachette), de M. Louis Léger, professeur au Collège de France; c'est un recueil d'essais, déjà parus séparément, où les origines de la nation russe, les débuts de sa littérature, le génie de la race slave et ses aspirations pour l'avenir, et maintes autres questions d'égal intérêt sont traités de la manière la plus instructive et la plus attachante.

M. Ernest Hamel fait paraître le second et dernier volume de son *Histoire du règne de Louis-Philippe faisant suite à l'histoire de la Restauration* (Furne et Jouvet); ce tome, qui termine l'histoire de la monarchie parlementaire en France, retrace les graves événements qui se sont succédé pendant une période de dix années, depuis l'ouverture de la session parlementaire de 1838 jusqu'aux journées de février 1848; si M. Hamel se montre parfois sévère dans ses appréciations sur les hommes et les choses, on ne saurait toutefois lui refuser ces rares qualités : une sincérité entière et un constant souci d'impartialité.

Ne sortons pas du quinconce sans jeter au moins un coup d'œil sur quelques productions qui, à des degrés divers, ne sont pas dépourvues non plus d'intérêt ou de mérite : *Introduction à mes Mémoires,* suite de *Ma jeunesse* (Sauvaître), nouvelle compilation de souvenirs par l'infatigable M. Alexandre Weill, qui malmène assez vivement la fameuse « génération de 1830 » ; — *Du Caucase aux monts Alaï* (Plon et Nourrit), journal instructif d'une excursion rapide, de Paris aux frontières de la Chine, par Bakou et Samarcande, par M. Jules Leclercq, président de la Société belge de géogra-

phie ; — *Autour des Balkans* (Challamel), récit d'explorations sur la rive orientale de l'Adriatique, de Corfou à Trieste, par M. Victor Cambon, qui s'attache à réveiller notre sympathie pour ces populations parmi lesquelles le nom français a gardé, depuis un siècle, un réel prestige ; — *Notes de voyage d'un hussard; un « raid » en Asie* (Calmann Lévy), par M. Jean de Pontevès de Sabran, l'auteur bien connu de *l'Inde à fond de train,* qui nous conte avec sa verve habituelle les curieux incidents d'une course de trois mois à travers la Turquie et surtout la Perse ; — enfin, deux superbes plaquettes in-4°, imprimées pour l'auteur, à très peu d'exemplaires et avec un luxe du meilleur aloi ; les titres suffisent à en indiquer la nature et l'objet, en même temps que le nom de leur auteur en fera pressentir les mérites ; ce sont : *le Premier établissement des Néerlandais à Maurice,* et *le Glacier de l'Aletsch et le lac de Marjelen* (avec gravures), par le prince Roland Bonaparte, à qui l'on doit déjà une vingtaine de très précieuses monographies du même genre.

Et maintenant, rendons-nous d'un pied léger vers l'agréable enclos réservé à ces études d'un autre genre :

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — BIBLIOGRAPHIE.

Ce petit coin est vraiment fort bien habité. Voici d'abord un professeur à la Faculté de Lille, M. A. Pinloche, qui nous offre un livre considérable : *la Réforme de l'éducation en Allemagne au* XVIIIe *siècle,* — *Basedow et le Philanthropinisme* (Armand Colin), dont l'auteur a pris soin de préciser lui-même l'objet. « On sait, dit M. Pinloche, que la publication de l'*Emile* de Rousseau, qui n'eut guère en France qu'une importance littéraire et un succès de mode, fut suivie en Allemagne de cette profonde réforme des écoles à laquelle la Prusse d'abord, et aujourd'hui tous les États germaniques doivent leur système d'enseignement. Cette coïncidence a donné lieu à une opinion erronée, encore très répandue, d'après laquelle les réformateurs n'auraient fait qu'appliquer

les idées de Rousseau. » C'est pour combattre cette erreur que le savant professeur a jugé bon d'étudier en lui-même ce grand mouvement, connu dans l'histoire de la pédagogie allemande sous le nom de *philanthropinisme*, et de rechercher ses origines. Ce livre, plein de faits importants et le plus utile que l'on puisse lire sur la question, aboutit à cette conclusion : « Basedow, ses émules et ses continuateurs n'ont rien dû à Rousseau, du moins en ce qui concerne le principe le plus essentiel de leur système, celui de *l'éducation nationale;* c'est à notre compatriote La Chalotais qu'ils ont emprunté cette idée maîtresse de la réorganisation scolaire qui devait être si profitable à l'Allemagne. »

M. Ferdinand Brunetière, dont on sait de reste le talent et la compétence en matière de jugements littéraires, réunit sous ce titre : *Nouvelles Questions de critique* (Calmann Lévy), douze de ses excellents articles ayant trait soit à des ouvrages, soit à des questions littéraires. « La fureur de l'*inédit* », — « les Editions originales », — « l'Eloquence judiciaire », — « Buffon », — « les Symbolistes et les Décadents », — « le Mouvement littéraire au XIXe siècle », etc., tels sont les principaux sujets traités par le maître écrivain et maître critique, si judicieux et si parfait qu'on ne trouve pas la moindre faiblesse à lui reprocher, pas même celle d'une bienveillance excessive pour les auteurs soumis à son examen.

On ne prendra pas moins de plaisir à relire le recueil que fait paraître M. Alexandre Dumas fils, *Nouveaux entr'actes* (même librairie), renfermant des discours et morceaux déjà parus en divers périodiques. Il suffit de signaler les titres de quelques-uns de ces essais : « les Femmes qui tuent et les femmes qui votent », — « la Critique théâtrale », — « la Recherche de la paternité », etc., — pour faire présumer quel intérêt présentent de telles questions étudiées par un maître aussi éminent.

Voici maintenant un livre posthume d'un écrivain qui n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure, mais dont la brillante collaboration au *Journal des Débats* permettait de pres-

sentir le bel avenir littéraire; je veux parler du regretté M. Émile Hennequin, mort prématurément, il y a bientôt deux années. C'est spécialement son œuvre critique que des mains amies ont recueillie dans ce dernier livre : *Quelques écrivains français* (Perrin), suite et complément nécessaire des *Écrivains francisés,* œuvre si appréciée des lettrés délicats. Zola, Victor Hugo, Flaubert, de Goncourt (je cite au hasard), tels sont les auteurs étudiés en ces derniers essais, non moins remarquables par un rare souci de la forme que par l'indépendance et la sincérité des jugements.

Près de ces œuvres excellentes, on ne doit pas hésiter à placer le livre de M. Charles Le Goffic, *les Romanciers d'aujourd'hui* (Léon Vanier), intéressant essai de classification des productions innombrables de la littérature d'imagination. On trouve de tout ici, des rustiques et des mondains, des psychologues et des naturalistes, des impressionnistes même et jusqu'à des symbolistes. En étudiant les œuvres maîtresses des multiples écrivains qu'il essaye d'immatriculer, M. Le Goffic fait très bien ressortir cette vérité que les formules du roman contemporain ne sont point, au fond, si variées qu'on pourrait croire; on peut en réalité les ramener toutes à ces deux prototypes : le réalisme et l'idéalisme.

M. Pierre de Corvin (*alias* Pierre Nevsky), le collaborateur de M. A. Dumas pour la pièce célèbre des *Danicheff*, vient défricher un coin assez peu exploré encore, chez nous du moins, de l'histoire littéraire. Il nous offre le premier tome d'une étude qui promet, à en juger par le début, d'être aussi instructive qu'attrayante; c'est *le Théâtre en Russie, depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Savine); cette précieuse étude se divise en six périodes, dont les cinq premières (Origines, — Règnes de Pierre le Grand et de Catherine II, etc.) forment la matière de ce volume initial.

Le printemps est vraiment une époque de fécondité littéraire exceptionnelle; il ne stimule pas seulement la floraison poétique et romancière, il fait remonter sa sève productrice jusque dans les rameaux arides de l'arbre rugueux de la biblio-

graphie (*Quercus notulifera Querardi,* bien connu des botanistes du quai Voltaire). Voici les trois derniers bourgeons poussés sur ce végétal admirable : d'abord le neuvième fascicule (Boi-Bon), du merveilleux *Répertoire général de Biobibliographie bretonne*, de M. René Kerviler (à Rennes, chez Plihon et Hervé) ; — puis deux nouveaux essais d'un fécond et très érudit bibliographe italien, M. Carlo Castellani, directeur de la bibliothèque Saint-Marc à Venise : dans l'un, *la Stampa in Venezia* (Ongania, éditeur à Venise), le savant auteur retrace, avec une remarquable abondance de curieux documents, l'histoire de l'imprimerie dans la ville des doges, depuis les origines jusqu'à la mort d'Alde Manuce l'ancien; — dans l'autre, *l'Origine Tedesca et l'origine Olandese dell' invenzione della Stampa* (même librairie), il examine de nouveau la question tant de fois controversée de l'origine de l'art typographique. S'appuyant sur de nouveaux témoignages et sur des documents inédits, M. Carlo Castellini formule son opinion personnelle sur la question; l'a-t-il vraiment résolue d'une façon définitive? *Adhuc sub judice lis est.*

Pour reposer un peu nos regards sur de plus riants objets, arrêtons-nous un moment près de cette corbeille de fleurs où s'épanouissent les orchidées rares qui sont dénommées les :

PUBLICATIONS DE LUXE.

Admirons d'abord cette production charmante : *les Outils de l'Écrivain* (H. Laurens), délicieux volume sur japon, dont l'auteur, M. Spire Blondel, n'est point un inconnu pour les lecteurs de l'ancien *Livre;* c'est, en effet, dans ce monumental recueil qu'il a publié les divers essais que nous retrouvons ici. On sait, dès lors, l'intérêt et l'agrément de ces chapitres instructifs, où nous sont révélées, avec l'érudition la plus agréable, une foule de particularités curieuses sur les origines, les transformations et les perfectionnements du papier, de l'encre, de la plume, de l'écritoire, du crayon, du cachet, de la cire, etc., sans parler des amusantes anecdotes et des mul-

tiples citations de jolis vers dont est constellé cet élégant volume.

Approchons-nous ensuite de ces deux suites d'eaux-fortes destinées à illustrer *la Chronique de Charles IX*, de Prosper Mérimée (compositions d'Édouard Toudouze, gravées par Abot) et *les Chouans* (composition de Julien Le Blant, gravées par Boilvin), que la maison Testard, à qui l'on doit de si aimables publications, fait paraître pour compléter son édition somptueuse de ces deux ouvrages. Ces deux séries de planches, où la grâce et l'originalité de l'invention égalent la finesse et la perfection de l'exécution, sont accompagnées de préfaces, l'une due à la plume érudite de M. Francisque Sarcey, l'autre écrite par ce maître qui se nomme M. Jules Simon. Rien n'a été omis, on le voit, par la maison Testard, pour rendre aussi désirables que possible ces magnifiques albums qui n'ont, à mon avis, qu'un défaut, celui de venir un peu tardivement. Je me demande quelle figure feront les bibliophiles qui déjà ont fait relier, avec le luxe dont ils sont dignes, leurs exemplaires des *Chouans* et de la *Chronique*, en voyant arriver ces tardillons qui font, dans la circonstance, involontairement songer au vieux proverbe culinaire : *Mustarda post prandium*. Peu importe ; en somme, ils en seront quittes pour faire relier à part ces superbes estampes, régal exquis pour les yeux de tout amateur véritable.

Passons vite près du sixième fascicule de la riche étude sur la *Porcelaine de Sèvres* (Quantin) et du septième tome (*les Fâcheux*) du *Théâtre de Molière* par pièces séparées (Jouaust), puisque nous connaissons déjà ces publications faites avec tant de luxe et de goût, — et cueillons diligemment, pour en délecter notre odorat et notre regard, *les Fleurs à Paris* (Quantin), spirituelle bluette de M. Hugues Le Roux, dans lesquelles sont enchâssées, comme des perles, cinq ravissantes vignettes à l'eau-forte.

Il nous faut maintenant aborder la pelouse, où poussent et se cultivent, l'une près de l'autre, les productions d'imagination civilisée ; mais en passant, s'il vous plaît, jetons un

coup d'œil sur ces espaliers où, un peu pêle-mêle, fleurissent des *espèces* si diverses qu'on peut à bon droit les réunir sous la rubrique de :

VARIÉTÉS.

Il y en a ici pour tous les goûts : à vous, Lutéciens du boulevard, le *Paris galant* (Genonceaux) de M. Charles Virmaître, qui continue, en ce volume pimenté, les confidences qu'il a commencées, dans son *Paris impur*, sur les hauts et les bas ainsi que sur les rites et les petits mystères de la galanterie vénale; à vous, amateurs de piquantes chroniques, *le Rire de Caliban* (Charpentier), recueil de brillants articles, par M. Émile Bergerat, que M. Alphonse Daudet, dans la préface, a tout simplement sacré grand homme (excusez du peu !); consécration prématurée peut-être, puisqu'elle a tant échauffé la bile de M. H. Céard.

Si vous préférez les productions moins superficielles, lisez l'agréable volume de M. Léon Delbos, *les Deux Rivales; l'Angleterre et la France* (Savine), parallèle impartial et enjoué des qualités et des défauts des deux nations, et dans lequel, nous autres Gaulois, nous ne sommes vraiment pas trop mal jugés.

Un livre intéressant aussi, c'est le fameux ouvrage de Thomas de Quincey, *les Confessions d'un mangeur d'opium* (Savine), traduit intégralement, pour la première fois, par M. V. Descreux. Vous savez déjà, par les précédentes « adaptations » françaises de cette étude (celle de Baudelaire notamment), le double intérêt qu'elle présente, et comme autobiographie de son célèbre auteur, et comme saisissant tableau des plaisirs ou des tortures que peuvent procurer à l'homme l'usage ou l'abus du terrible agent narcotique.

Un maître d'armes qui compte plus de trente années de pratique, M. J.-B. Charles, vient de résumer les fruits de sa longue expérience dans un volume, *Ma Méthode* (Quantin) qui sera bien accueilli par tous les amis du noble sport de l'escrime. L'auteur, dont on connaît l'incontestable compétence, se pro-

pose de réagir contre la *ferraillerie*, si fort en honneur dans les salles d'armes et les cercles; il expose les principes d'une méthode plus simple et plus rationnelle, dont il fait excellemment ressortir les avantages.

Mentionnons, pour mémoire, le *Bismarck intime*, recueil anonyme d'anecdotes qui ont couru partout, dont la librairie Westhausser fait paraître une nouvelle édition; puis *Francesco Crispi, l'homme privé, l'homme public* (Savine), de M. Félix Narjoux, qui s'efforce de nous montrer dans le fameux premier ministre du royaume italien... un ami sincère de la France ! Je ne saurais vous dire si l'auteur a raison; mais, en ce cas, il faut reconnaître que l'avocat Crispi est un homme d'État parfait, car vraiment il sait bien cacher ses sentiments.

Enfin, en dernier lieu, donnons le bonjour à une plaquette de Jean Berleux : *la Fin de Murat*, drame en trois tableaux, d'après Alexandre Dumas (Ollendorff); du talent, de l'esprit, du mouvement, tout cela dans une typographie soignée, sur beau papier et tiré à 400 exemplaires.

Traversons lestement cette petite serre où grelottent frileusement les quelques plantes délicates qui nous représentent la

POÉSIE.

Un livre considérable a paru, cependant, une œuvre qu'on a pu nommer le *troisième Faust*. Je veux parler de la *Futura*, d'Auguste Vacquerie, dont toute la presse a fanfaré les louanges très justement et qui nous reporte aux dernières années de Victor Hugo, à cette heure où paraissaient encore des œuvres comme *Religions et Religion*.

L'œuvre de M. Vacquerie mériterait d'être citée en entier et nous aurions plaisir à égrener ici nombre de beaux vers de *Futura;* mais notre place est petite, nous ne pouvons que la saluer au passage, et nous n'avons plus, comme à l'ancien *Livre*, les colonnes enrégimentées à déployer pour le triomphe des lettres et des livres.

Futura mérite de prendre place à côté de *Tragaldabas* dans la bibliothèque des bibliophiles.

Quel calme, quel silence d'autre part, aujourd'hui, dans ce buen-retiro du sonnet et de l'alexandrin ! A peine distingue-t-on les susurrements du bon vieux M. Charles des Guerrois, qui nous dit des choses excellentes, suivant sa coutume d'ailleurs, dans *France toujours !* (Lemerre). Près de lui frétille M. Viteau Paul, qui voudrait nous glisser à l'oreille les saynètes et monologues bizarres qu'il réunit dans *Oh ! famille !* (Jouaust); il est incommodé, sans doute, par le voisinage des *Rayons* et des *Ombres,* nouvellement publiées par Hetzel et Quantin, dans leur excellente édition définitive des *Œuvres complètes de Victor Hugo.* — Plus paisiblement se comportent MM. Georges Gillet et Étienne Rouvray, qui, dans *Siny-les-Ruines* (Lemerre) et dans *les Cendres chaudes* (même librairie), nous offrent une grande variété de pièces vraiment jolies. — Mais la vraie reine du bouquet poétique qui nous est offert, c'est l'œuvre intitulée *Dans ma nuit* (Lemerre), recueil de poésies charmantes d'inspiration et de forme, par Mme Bertha Galeron de Calonne, une jeune femme, aveugle, hélas ! dont Carmen Sylva, dans une touchante préface, a merveilleusement caractérisé le talent délicat et les sentiments élevés.

Nous voici bientôt au terme de notre printanière promenade dans la vaste prairie où foisonnent les marguerites de l'imagination ou les

ROMANS ET NOUVELLES.

Que de volumes ! que de volumes ! en comptons-nous assez, *Bone Deus !* de ces in-18 qui nous tirent l'œil par l'éclat de leurs couvertures jaunes ou bleues, vertes ou rouges, ou décorées d'alléchants dessins ! Les marchands de papier doivent donner de beaux dividendes. — Allons, chers compagnons de route, un peu de courage, et débrouillons ensemble ce monceau de fictions, dans lequel nous ne pouvons manquer de faire d'agréables trouvailles.

Ne serons-nous pas bien vivement récompensés en mettant la main sur une œuvre telle que *Honneur d'artiste* (Calmann Lévy), par M. Octave Feuillet? C'est, il n'est pas besoin de vous le dire, le *clou* du mois, et peut-être savez-vous déjà le sujet de cette production admirable, dont voici, en deux mots, la donnée : Le peintre Fabrice a épousé Béatrice, une fille de noble lignage, qui ne l'aime point et qui n'a accepté cette union que pour sauver de la ruine son cousin, le marquis Pierre, qu'elle adorait secrètement et à la main duquel elle a renoncé sans dire son secret. Un jour vient où Pierre découvre tout, et le sacrifice de sa cousine et son touchant amour : on devine l'inévitable catastrophe qui jette les amants dans les bras l'un de l'autre. L'heure vient aussi où le pauvre Fabrice, doublement trahi par l'ami et par l'épouse, apprend la vérité. Pour éviter tout scandale, il imagine de jouer sa vie contre celle de son rival, dans un match au pistolet; le perdant devra se tuer dans un délai de trois mois. C'est l'artiste qui perd. Alors un revirement se produit dans le cœur de Béatrice. Pénétrée de son infamie, repentante de son crime, pleine d'admiration pour le chevaleresque Fabrice, elle sent enfin son cœur s'ouvrir à l'amour pour cet homme même qu'elle a si cruellement outragé. Cet amour, elle ose l'avouer; Fabrice y croit, il en est sûr; mais, malgré les douleurs de Béatrice, malgré les humbles supplications de Pierre, rien ne peut le détourner du strict honneur et, au jour dit, il se tue.

Ce n'est pas non plus une œuvre ordinaire que celle qui commence une nouvelle collection pour les jeunes gens et les jeunes filles, que vient d'entreprendre la librairie Charpentier. Les habiles éditeurs de la rue de Grenelle ne pouvaient mieux s'adresser, pour inaugurer cette série de productions élevées, attrayantes et irréprochablement honnêtes, qu'à M. Ferdinand Fabre, le romancier éminent que nous espérons bien voir passer prochainement des galeries de la bibliothèque Mazarine sous la coupole de l'Institut. Et sa nouvelle œuvre, *l'Abbé Roitelet,* lui sera un titre de plus pour ce cou-

ronnement de sa belle carrière littéraire. Je suis sûr de n'être point contredit par les lecteurs de ce récit, qui a pour théâtre les Cévennes méridionales, cette Espinouze que l'auteur a tant de fois et si pittoresquement décrites, — et pour héros un humble curé de village, dont la simple histoire est des plus émouvantes. C'est à tous égards une production exquise.

A un degré moindre, sans doute, mais assez haut encore, *la Fausse route* (Ollendorff), par l'auteur du *Péché de Madeleine,* mérite l'attention des lettrés. C'est une étude cruelle du mariage, où l'on voit un homme sacrifier, par le divorce, l'adorable compagne de sa vie, pour épouser une astucieuse et redoutable créature dont il est éperdument épris. L'expérience ne lui réussit pas, car la seconde femme vengera largement la pauvre délaissée en faisant chèrement expier son erreur à l'aveugle héros du livre.

Dans *Chaîne brisée* (Calmann Lévy), M. Édouard Delpit nous offre une œuvre singulièrement tourmentée et qui présente avec la précédente plus d'une similitude. Mais la différence consiste en ceci, c'est que le mari, ici, est plus cruel peut-être et qu'il est bien moins châtié, puisqu'il a la chance d'être délivré, tragiquement, de sa seconde femme et n'a plus qu'à venir se repentir près de la première.

Devons-nous parler de *Méphistophélès*, roman contemporain par Catulle Mendès? (Dentu). Certainement ce livre est plein de talent, mais nous ne conseillerions pas de l'introduire dans les gynécées! — Le sujet est d'un antiphysique... je ne vous dis que ça... Vous savez, *Dona con Dona*... Un de nos amis résume très justement ce roman par ces mots : c'est le *Manuel Roret du Lesbianisme.*

L'Adultère sentimental (Charpentier), de M. Camille Oudinot, n'est pas, comme on s'en doute, une œuvre chaste, et cependant l'auteur, qui nous conte, avec des détails assez vifs parfois, la flirtation d'un jeune homme et d'une femme romanesque se plaisant en une « union d'âmes », a grand soin de « moraliser » son histoire en nous montrant le bon jeune homme se consolant, par le mariage, de n'avoir pu pousser les

choses jusqu'au bout, et la femme revenant à son brave mari, tout heureux et tout aise de la recouvrer.

L'adultère, avec ses nombreuses variétés, est, vous le savez de reste, le dada favori des romanciers contemporains; ne vous étonnez donc pas si nous le retrouvons encore dans *Trahie!* (E. Kolb), intéressante étude de mœurs et de caractères, par M. Maxime Paz; — dans *le Roman d'un prince* (Dentu), livre à clef, par M. Pierre de Lano, qui semble nous donner là une seconde édition remaniée des *Rois en exil;* — dans *Qui perd gagne* (Ollendorff), par M. Alfred Capus, qui nous montre un mari d'une philosophie admirable; — et, bien entendu, vous le verrez aussi servir de thème dans les recueils de nouvelles.

Signalons en outre *les Turturel,* par Paul Hugounet, un talent encore indécis, entre le grotesque et le sentimental, et un esprit qui rappelle celui d'Alphonse Karr, l'esprit d'il y a cinquante ans, ce n'était pas le pire assurément.

Bien qu'ils ne soient pas sans mérite, il nous faut, sous peine de remplir ce numéro du *Livre moderne,* passer très rapidement sur les ouvrages suivants : *Espérance* (Charpentier), par M. Paul Viguet, histoire des déceptions d'un provincial perdu dans Paris, où il est venu pour conquérir la gloire littéraire; — *Pascal Bordelas* (Havard), autre roman à clef, où M. J. Boyer, d'Agen, retrace des scènes de la vie politique d'il y a une douzaine d'années; — *Rose Minon* (Chacornac), histoire d'une aimable fillette de Paris, victime d'une détestable mère, par M. S. de Linas; — *Daniel Cummings* (Plon et Nourrit), fort jolie et attachante étude des idées et des mœurs américaines, par M. Henri Gaullieur; — *l'Héritier des Moulardon* (Marpon), joyeux récit à la manière de Paul de Kock, par M. Octave Pradels; — puis *Vidocq, le roi des voleurs* (Savine), première partie d'un roman du genre historique (?), par MM. Marc Mario et Louis Launay.

Je vous garde pour la bonne bouche *l'Essence de soleil* (Tresse et Stock), par M. Paul Adam, production mystico-symbolico-décadente que je ne me chargerais pas d'analyser,

même si vous m'offriez une tour Eiffel en bronze d'aluminium; c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, tout ce qu'on peut imaginer de plus abracadabrant, coquesigruphiant et stupéfacteur; je me permets d'offrir ces adjectifs à l'auteur qui emploie ses talents d'une façon si stérile.

N'oublions pas de noter deux excellentes publications à l'usage de la jeunesse : *Mémoires d'un collégien russe* (Hetzel), par M. André Laurie, et *les Flibustiers,* par M. Léon Allard, superbe récit d'aventures extraordinaires, illustrés par M. L. Montégut.

En tête des recueils de nouvelles, il faut nécessairement placer *l'Inutile beauté* (Havard), où les nombreux admirateurs de M. Guy de Maupassant, c'est-à-dire tous ceux qui le lisent, retrouveront les rares qualités d'observation et de style, qui font de lui, à l'heure actuelle, le premier de nos conteurs; — et terminer en signalant *les Facéties de Cadet-Bitard,* par Armand Silvestre (Kolb), contes très plaisants où le prosateur, se souvenant de l'exquis poète qu'il recèle, a su encadrer dans ses récits les plus jolis vers du monde; puis *Gris et rose* (Ferreyrol), suite de vingt récits par M. Henri Conti; — *Trois Nouvelles* (Westhausser), traduites de l'allemand, de Mme la baronne Marie d'Ebner-Eschenbach, une Viennoise qui n'est point inconnue chez nous; — *le Mariage de la petite Providence* (Dentu), aimables bluettes, par M. Louis Petitbon; enfin, *la Croix, Autour de la caserne* (Savine), scènes de la vie militaire, fort agréablement contées par M. Oscar Méténier.

Un point. C'est tout. Nous voici revenus de notre excursion imaginaire au pays de « Vertes-feuilles ». Je souhaite que vous vouliez bien en retenir quelques profitables souvenirs et un réel intérêt, et je prie Dieu de vous conserver durant cette saison douce aux sens, un œil vigilant, un teint vermeil et un esprit fleuri de gaieté.

F. DE TROYES.

BLOCK-NOTES D'UN BIBLIOGRAPHE

VARIÉTÉS SUR LES CHOSES DU JOUR

La Production des livres de luxe a pris, depuis quinze ans environ, une telle proportion, on a si bien formé et dressé l'Amateur dans les serres chaudes des œuvres curieuses, en spéculant sur la flore de la rareté et la poussée de l'épuisement rapide, que les dupes ont été nombreuses et *l'École des Bibliophiles* s'est trouvée faite au détriment de tous ceux qui ont apporté plus de hâte que de discernement dans leur passion. — On se bousculait, il y a quelques années encore, pour souscrire aux nouveautés, avec l'idée de la prime à réaliser; aujourd'hui l'expérience est faite, le marché des beaux livres est encombré, la baisse est presque générale; beaucoup d'éditeurs ont mordu la poussière; d'autres râlent; la situation s'éclaircit, et il est permis d'espérer qu'une ère nouvelle va venir, au cours de laquelle il ne suffira plus, pour décrocher la timbale du succès, d'imprimer ou de réimprimer des ouvrages avec un luxe typo-

graphique, un assortiment de dessins gravés et une suite d'états de planches avec *première ou seconde morsure.*

Tous les procédés poncifs susceptibles de tenter la mise de fonds du premier venu et qui ne nécessitent ni connaissances bien profondes, ni goût très délicat, ni ingéniosité d'aucune sorte, nous paraissent aujourd'hui définitivement condamnés. Ceux qui les pratiqueront encore verront chaque jour décroître leur clientèle, car les temps sont proches où les amateurs dignes de ce nom seront excédés par l'éternelle réimpression de chefs-d'œuvre souvent contestables, munis d'agréables gravures sans originalité, tirés toujours à trop grand nombre pour la banalité, qui les caractérisent.

Les livres vont de plus en plus nettement se diviser en trois classes : livres de littérature courante, publications d'étrennes et ouvrages de véritable goût, édités avec toutes les garanties possibles et tirés *à nombre minuscule,* selon des formules d'art très indépendant.

J'aime à espérer que la jeune école bibliophile est arrivée à se convaincre qu'un livre de luxe n'est pas seulement une de ces publications très proprettes, très nettes, très minutieusement gravées, comme on prétend dans certains milieux nous en imposer, c'est bien au contraire une publication très dégagée des traditions et des préjugés typographiques et iconographiques, montrant l'expression réelle du temps, vivante dans une forme contemporaine, jeune par la littérature et par l'illustration, et n'affectant pas des prétentions à la reconstitution des époques disparues et des types oubliés.

Ce n'est pas le tout de s'adresser à un peintre célèbre, de confier les compositions de ce maître à un graveur très « Prix de Rome », en raison de sa froideur et de son allure académique, puis de donner à un bon imprimeur un texte à composer selon la justification voulue, cela n'est que l'art de faire un livre quelconque, très correct, très keepsake, très album, mais rien de mieux.

Or le livre type, comme de plus en plus notre goût en réclame, ce n'est pas celui du XVIIe siècle, ni même le genre

de ceux du siècle dernier. Dans cette note, nous avons d'incomparables chefs-d'œuvre que MM. X..., Y... et Z..., éditeurs du style pompier et rococo, n'égaleront jamais; — ce que nous voulons, ce sont des livres dignes de ce temps qui voit se transformer toutes les idées reçues au point de vue des perspectives générales, et qui, imprégné des arts d'extrême Orient, commence à briser les lignes, à sortir des cadres, à révolutionner logiquement et intelligemment les règles niaises que l'accoutumance seule avait fait jusqu'ici respecter.

A la rescousse, mes Amis, soutenons coude à coude nos revendications d'art bibliophilesque nouveau; mettons à l'index les réimpressions des deux derniers siècles; tout ce qui devait être fait l'a été sur nos grands Classiques, et les vieilles éditions du temps passé auront toujours, pour les fervents, plus de couleur locale que les plus maniérées rééditions modernes, qui toujours seront dépourvues de ce je ne sais quoi constitué par l'air ambiant d'une époque.

Ne tolérons plus seulement le *bien fait,* mieux vaut le *pire;* il est moins traître. Un livre « convenable », comme on en voit tant, ne montre généralement qu'une réunion de médiocres talents; le vrai talent est toujours un peu excessif, fringant, novateur, inégal : Goya est mille fois préférable en tant qu'illustrateur au pompeux et froid Léopold Robert.

On vient d'ouvrir à l'École des Beaux-Arts une bien curieuse Exposition d'Estampe japonaise.

Un comité formé pour l'organisation de cette exposition se compose de MM. Edmond de Goncourt, Ph. Burty, Gonse, Montefiore, Antonin Proust, E. Taigny, Ch. Gillot et Bing.

M. Bing, dont on sait les superbes collections, a été l'initiateur de ce projet qui est assuré d'un grand succès. Cette exposition fera connaître au grand public les merveilles de délicatesse et de coloris que, jusqu'à présent, quelques rares amateurs avaient pu apprécier. L'estampe complètera brillam-

ment les révélations de ce curieux art japonais, qui a coulé le bronze et ciselé le fer comme nos Benvenuto, et étonné la vieille Europe par la somptuosité de ses laques et de sa céramique.

Il y a peu d'années seulement, remarque judicieusement M. Bing dans l'avant-propos du Catalogue de cette Exposition, l'Estampe japonaise était encore chose inconnue pour nous. C'est par ce trait que le Japon devait clore la série de ses révélations successives. Il n'a pas fallu moins de deux siècles pour amener le pays du soleil levant à nous livrer les derniers secrets d'une antique civilisation qui avait grandi dans le silence et l'isolement.

Il y a dix ans à peine, les passionnés d'art qui parcouraient le Japon pour aller sur les traces de ces enviables spécimens d'impression parvenaient à peine à rassembler quelques épaves. Cependant, un chercheur obstiné eut la joie, peu de temps avant son retour en Europe, de se voir apporter un petit nombre de feuilles qui, par leur puissance de dessin et leur extrême suavité de tons, attestaient clairement une chose déjà soupçonnée : à savoir que, derrière la verve exubérante qui avait séduit dans les spécimens d'abord vus, se cachait tout un enchaînement d'art, remontant à des origines déjà lointaines. Il y avait là un indice de trésors cachés. Dès ce jour plus de trêve. Des missions furent organisées pour explorer les bons coins et pour découvrir les amateurs indigènes qui avaient monopolisé ce genre de collections. On fouilla les anciens fonds d'éditeurs de Tokio, de Nagoya, de Kioto et d'Osaka. On alla dans les familles, promettant partout une rémunération libérale pour faire sortir de terre ce qui avait semblé s'y trouver enfoui. Le branle une fois donné, la récolte fut abondante, inespérée. Les Japonais se dessaisirent d'abord de leurs collections les moins précieuses, des œuvres les moins anciennes, mais l'un après l'autre apparurent les noms des grands artistes, des créateurs, des chefs d'école. — Conformément aux ordres donnés, les recherches se sont poursuivies sans relâche, à mesure que de nouveaux

filons furent découverts. Ajoutons que ces efforts ont été puissamment encouragés par nos plus ardents amateurs parisiens, parmi lesquels en première ligne M. Th. Duret et M. Louis Gonse, dont les bibliothèques non moins que celles de MM. Edmond de Goncourt, Ph. Burty et Ch. Gillot renferment aujourd'hui d'incomparables collections de livres et d'estampes.

La gravure se pratiquait au Japon au moyen de la taille sur bois, écrit d'autre part M. Bing. Sur une planche de cerisier ou d'un autre bois dur, toujours scié dans le sens de sa longueur, on fixe le dessin à reproduire, que l'artiste a pris soin d'exécuter sur du papier pelure. C'est le recto qui est tourné du côté du bloc, mais la transparence du papier permet au couteau du graveur de tracer sur le bois les contours du dessin en fendant le papier. Au moyen d'un petit ciseau on creuse ensuite toutes les surfaces intermédiaires, de façon à épargner seuls les linéaments du sujet. L'imprimeur enduit d'encre toutes les parties restées saillantes, y applique son papier et opère à la main, en se servant d'un rond de carton enveloppé de filaments de bambou. On ne se contente pas, cependant, comme nous pourrions nous le figurer, d'étendre l'encre uniformément. Afin de faire surgir des aspects imprévus, des modelés, des plans espacés ou des profondeurs d'atmosphère, on manipule la matière grasse de mille manières, on force d'un côté, on atténue de l'autre, graduant par endroits, de sorte que des effets de ton très variés peuvent être produits par un seul tirage. S'il s'agit d'imprimer en plusieurs couleurs, il faut un bloc séparé pour chacune d'elles. Le repérage est presque toujours d'une grande correction, grâce à des points de repère ménagés par le graveur dans les angles du bloc, et qui s'impriment sur la feuille dès la première partie de l'opération.

On voit par ce qui précède quelle importance acquiert dans une estampe japonaise le travail technique, chargé de faire valoir l'œuvre du dessinateur, et néanmoins ce ne sont pas les noms des graveurs, malgré leur mérite hors ligne,

qu'il convient le plus souvent de placer en vedette dans l'histoire de cet art, si l'on veut rester dans la justice, car les peintres ont eu une influence considérable sur l'estampe, ainsi que tous les japonisants peuvent le faire remarquer.

L'exposition de l'estampe japonaise, tout en présentant un intérêt de premier ordre pour les artistes, ne laisse pas, — à mon avis, — de lasser bien vite, en raison même de son installation grandiose, dans un cadre beaucoup trop vaste pour ces mignonnes vignettes d'un art si intime et qui réclament le petit milieu qui les a vus naître. — Au Japon, tout est petit, restreint, délicieusement resserré; les vignettes et estampes japonaises sont faites pour être appréciées dans une atmosphère de petite pièce, l'une après l'autre et non pas embrassées d'ensemble. Ce peuple d'accroupis a créé un art d'impression qui devrait être considéré lentement, avec une religiosité également accroupie; les grandes murailles de l'École des beaux-arts conviennent mal à ces délicates effigies; le jour y est trop brutal et tous ces cadres se nuisent placés bout à bout. Néanmoins, cette observation faite, je dois dire qu'il serait difficile de voir réunie une plus étonnante variété de merveilles, et tous les Bibliophiles parisiens feront sagement d'aller se mettre dans l'œil la magie de ces fines impressions, l'harmonie de ces colorations ravissantes et cette pureté incomparable du trait qui cerne les à plat avec une précision si prestigieuse dans la simplicité de son exécution.

L'Estampe japonaise ouvre de glorieuses perspectives à l'art futur du livre français, du vrai livre indépendant.

Aucune vente de livres à signaler qui ait fait vraiment sensation dans le courant d'avril, beaucoup d'enchères ordinaires et de mises en adjudication sur catalogues sans caractère original. Je ne remarque guère que les trois petites vacations du début d'avril, au cours desquelles on a vendu la plupart des

livres « bien conditionnés » de M. Alfred Piet, ancien archiviste-trésorier des *Amis des livres* (le catalogue est anonyme).

— Je puis y relever l'*Eugénie Grandet,* publiée par cette société en 1883, qui a été adjugée 235 francs, — ce qui n'est pas étourdissant.

— Le *Béranger* en 2 vol. in-8°, de chez Baudoin frères, 1828, avec le supplément de 1833 de Perrotin, très bel exemplaire contenant les premières épreuves avant la lettre, tirées sur papier blanc, et une lettre autographe du chansonnier; vendu 495 francs.

— Une suite de lithographies d'Henry Monnier, in-4°, faites pour les *Chansons de Béranger* au nombre de 24 pièces coloriées, publiées S. D. par Bernard et Delarue, et qui sont devenues rares, a atteint la somme de 216 francs.

— *Aline de Golconde,* plaquette des *Amis des livres* parue en 1887; vendue 184 francs.

— Le *Manuel de Brunet,* avec les deux volumes de supplément, se maintient toujours dans les environs de 250 francs.

— *Les Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843, trois volumes adjugés à 319 francs. — Pas excessif en vérité, car il s'agit ici d'un admirable ouvrage.

— *Jacques le fataliste* de Diderot, publié par les *Amis des livres* en 1884; vendu 235 francs — c'est faiblot. Ce livre, cependant très réussi, ne s'enlève pas. — Je sais bien que Maurice Leloir a fait mieux... Cependant!

— *Le Fond du sac*, 2 vol., *Cazin*, 1780, bel exemplaire en maroquin rouge ancien; cédé au prix rond de 150 francs, — maigre, n'est-il pas vrai? — Il y a quinze ans, pour *le Fond du sac,* il fallait vider le fond du gousset. *Quantum mutatus!*

— *L'Eldorado ou Fortunio* de Théophile Gautier, publié en 1880 par les *Amis des livres*, in-8°, avec eaux-fortes de Milius et vignettes de Paul Avril; laissé sur table au prix de 335 francs. — Rien à dire!

— *Les Orientales* de Hugo, éditées par la même société, sur japon, 180 francs.

— *Imitation de Jésus-Christ* de Curmer, 1853-1858, 2 vol. in-4°, 299 francs.

— *La Chronique de Charles IX*, illustrée par Ed. Morin, — première publication de la Société, dont le misanthrope Alfred Piet a liquidé tous les livres, — a été vendue 455 francs.

A mentionner principalement *les Contemporaines* de Restif de La Bretonne, 42 vol. in-12, 1781-1785. Bel exemplaire dans une reliure de Belz-Niédrée, dans lequel on avait inséré 45 dessins originaux de Binet ; le tout vendu 730 francs. — Mais c'est donné ! — Quelle binette eût fait Binet de se voir adjugé à si bas prix, pas même un louis par dessin original ! — O temps ! O mœurs ! — O Piet, volage iconophile qui devenez *iconobazardeur*, dans quel Waterloo sinistre et morne avez-vous poussé les colonnes de vos livres chéris ! ! !

Toute la première partie de ce mois, grandes et nobles enchères par suite de la désagrégation mobilière du Château de Mello. — Durant onze jours seront vendus les livres, manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu M. le baron Achille Seillière. C'est Porquet qui conduit la danse. Il faut remettre au mois prochain le salut à ces livres qui partent.

Ah ! que cet ancien avait raison qui avait pris pour devise d'*ex-libris : Ite ad vendentes !* — Tôt ou tard, tout y passe sous le marteau du priseur de commission ! — aujourd'hui nous achetons et demain nous vendons — la passion qu'ont épousée les bibliophiles est souvent dissoute par un divorce inexplicable ; mais, plus souvent encore, c'est à la mort qu'il appartient de séparer les vrais amoureux des livres qu'ils possèdent.

Depuis deux mois je pensais pouvoir annoncer à tous les souscripteurs la mise sous presse de la *Table Décennale du Livre* 1880-1889, — et la prochaine apparition de ce volume qui semble — si nous en croyons tous les gens graves — indispensable à la grande et belle collection de la revue disparue.

Hélas! l'homme propose et les rédacteurs disposent. Le patient classeur de fiches qui nous avait promis son concours et nous affirmait, semaine par semaine, que le travail tirait à sa fin, M. Louis de Hessem, nous a totalement manqué de parole, par suite, paraît-il, de l'état de sa santé, et toute la rédaction de cette table tant espérée, et en partie soldée, semble aujourd'hui complètement à vau-l'eau.

J'avoue, comme je le ferais en un milieu d'amis, que ce résultat négatif m'est d'autant plus pénible, que cette table tenait largement à cœur, on le conçoit, au fondateur du *Livre,* car c'était la clef de l'édifice. — Mais, après six mois d'énervement constant par suite des promesses intermittentes du manuscrit et des remises sans cesse renouvelées par le catalographe, j'ose dire que je ne me sens plus la force de repêcher un travail peut-être irrémédiablement compromis. — Le rédacteur temporisateur proteste contre mon scepticisme attristé et assure qu'il conduira au but cette grosse classification de notre chère revue en vingt volumes. — Je lui donne acte ici de sa parole, et, comme je ne saurais de longtemps, au milieu d'innombrables travaux divers, assumer la responsabilité de cette entreprise, je prie les intéressés de vouloir bien envoyer à l'avenir leurs doléances et espérances à *M. Louis de Hessem,* à *Flins-sur-Seine* (Seine-et-Oise). Il appartient à ce grand coupable de remédier à une situation qu'il a créée, et lui seul sera désormais en mesure de renseigner utilement les souscripteurs sur la possibilité de mise au jour de l'Index général du *Livre*. — Puisse-t-il ne tromper personne!

Si toutefois en août prochain le manuscrit complet n'était pas remis en mains éditoriales, je serais en droit de rechercher, d'autre part, un rédacteur ayant l'amour, le culte et le génie de la *table analytique,* et bonne note sera prise des personnes qui voudront bien s'offrir à nous, munies des garanties nécessaires pour arriver à la satisfaction parfaite de notre grand desideratum.

L'Icono-Bibliographie du général Boulanger, dont il a été question ici, il y a deux mois environ, vient de paraître en première partie. Cette grande brochure, de plus de 150 pages, contient toutes les chansons faites sur le général de 1886 à 1890. Cette curieuse publication, imprimée par les bibliographes mêmes, n'a été tirée qu'à 130 exemplaires. Je crois savoir qu'il appartiendra au libraire Sapin, 3, rue Bonaparte, d'en distribuer quelques spécimens au public.

Bientôt paraîtront *les affiches, placards, portraits, caricatures,* publiées pendant la période du mouvement boulangiste. C'est vraiment drôle à feuilleter.

Je reçois de notre collègue Jules Brivois la lettre suivante qui offre divers détails curieux sur Pierre Rouquette et sa librairie :

« J'ai lu avec intérêt, dit M. Brivois, dans le dernier numéro du *Livre Moderne,* la silhouette que vous avez tracée du libraire Rouquette.

« J'avais connu Rouquette quand il était chez Garrousse et je suis son plus ancien client, car je crois que c'est moi qui l'ai étrenné quand il s'est établi passage Choiseul.

« Sa boutique était, il y a une douzaine d'années, le rendez-vous des amateurs qui faisaient alors la pluie et le beau temps dans les ventes et chez les libraires. Là, à l'heure de la verte, on vous faisait l'autopsie d'un livre, de telle façon, qu'il était démonétisé et qu'aucun amateur sérieux n'eût voulu l'acheter. Rouquette avait une expression pour caractériser ces sortes d'exemplaires — *quand ils étaient chez un confrère,* — « Ce sont des drouilles ! »

« Il faut dire tout de suite que ces jugements, *sans appel,* étaient rendus avec la plus entière bonne foi, ajoutée à la compétence la plus absolue. J'étais un des plus assidus de cette parlotte, mais je me trouvais alors et suis resté depuis, l'apôtre fervent des ouvrages du XIXe siècle.

« Fréquentaient aussi chez Rouquette, comme vous l'avez dit, M. Eugène Paillet, celui de tous qui, à première vue, trouvait de suite la tare d'un livre. Amateur passionné alors et qui, depuis, s'est débarrassé de sa bibliothèque comme on se débarrasse d'une maîtresse qui a cessé de plaire ; à cette différence près que l'on met discrètement sur la cheminée de la demoiselle une liasse de billets de banque, tandis que M. Paillet, lui, en a reçu un gros paquet; — Ernest Quentin-Bauchart, Lebarbier de Tinan, Truelle Saint-Evron, Lessore, E. Collin, Léon Mercier, qui depuis ont vendu leurs livres; Henri Béraldi, notre collègue des Amis du Livre et des Bibliophiles contemporains, qui préludait alors à la remarquable collection de livres *extra* du XVIe et du XIXe siècle que nous avons admirée l'autre jour ; — M. Daguin, quand on parle de la collection de M. Daguin, on dit : il a tout : classiques du XVe siècle; ouvrages à figures du XVe siècle, livres illustrés du XIXe siècle, romantiques, en état parfait; — M. Parran qui recherche surtout les romantiques; M. Abel Giraudeau, M. Roger Portalis; enfin le baron James-Édouard de Rothschild, vrai bibliophile, savant bibliographe, causeur charmant. Sa mort prématurée nous a tous attristés. Le baron (comme nous l'appelions familièrement) était très fin connaisseur en toutes sortes de livres ; mais en reliure moderne il était intransigeant, il n'admettait que Trautz-Bauzonnet.

« On se livrait donc à des discussions quelquefois passionnées. Rouquette s'y mêlait très peu, tout en faisant son profit de ce qui se disait. On lui savait gré de son quasi-silence.

« Rouquette avait ramassé (vers 1866) des grandes quantités d'ouvrages à figures du XVIIIe siècle, que personne, ou à peu près, ne recherchait alors ; je lui ai vu à la fois quatre ou cinq exemplaires des *Chansons de Laborde,* autant de *Métamorphoses d'Ovide*, des exemplaires en grand papier des *Baisers* et des *Fables de Dorat*, etc., à des prix ridicules de bon marché. Il m'a vendu, pour une centaine de francs, un exemplaire broché de *Rabelais,* de Le Duchat, 1741, 3 vol. in-4°, broché, — vous m'entendez, non rogné ni ébarbé. — Je l'ai encore.

« C'était le bon temps!

« A cette époque reculée, — il y a vingt-cinq ans, — on était acharné sur les éditions originales de Molière, Racine, La Fontaine et autres du XVIIe siècle. Aujourd'hui on n'en parle presque plus. Question de mode.

« En outre des ouvrages de bibliographie que vous citez, Rouquette a publié, en 1883, de compte à demi avec L. Conquet, ma *Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIXe *siècle*. Je ne puis me rappeler sans sourire le ton narquois que quelques-uns des amateurs susdits prenaient en parlant des ouvrages que je m'apprêtais à décrire : « Le XIXe siècle, est-ce qu'il a produit quelque chose? Les couvertures illustrées, qu'est-ce que c'est que ça? — Elles en ont bien rabattu depuis, n'est-ce pas? »

. . . . . .

Certes oui, ami Brivois, mais ne vous semble-t-il pas aussi que les temps ont si vivement marché et les modes de même, que LES XIXe déjà commencent à faiblir — en tout cas, ce n'est plus le beau temps! — comparez l'ardeur des enchères d'il y a quatre, six ou huit ans, avec la mollesse de celles d'aujourd'hui. — On a été trop vite et trop haut, voilà la vérité. Avouez qu'on a ponté sur les Curmer, les Perrotin et les Dubochet des sommes exagérées. — Avouez-le, Brivois, avouez-le!

— Une revue mensuelle, *l'Ouest artistique et littéraire*, organe de la Société artistique et littéraire de l'Ouest (Bretagne, Poitou, Maine, Anjou), va se publier à Paris, sous la direction d'un comité de rédaction composé de MM. Lionel-Bonnemère, F.-E. Adam, B.-H. Gausseron et Olivier Moreau, avec M. René Huette pour rédacteur en chef.

L'Ouest artistique et littéraire paraîtra le 15 de ce mois (rédaction : 11, rue des Feuillantines. — 5 fr. par an).

D'un interview de M. Paul Meurice fait par un rédacteur du *Parti national*, je détache les curieux renseignements suivants sur les *Œuvres complètes de Victor Hugo*.

— Je sais, dit le rédacteur qui signe Guy, que vous êtes en train de préparer le prochain volume de Victor Hugo qui doit paraître dans un mois. Je serais donc très désireux d'obtenir de vous quelques indiscrétions touchant cette œuvre nouvelle?

— En effet, — réplique M. Meurice — je prépare en ce moment un livre qui contiendra les récits des voyages faits par Victor Hugo, car, ainsi que vous le savez, Victor Hugo voyageait plusieurs mois chaque année, au moment des vacances. Il écrivait des lettres à ses intimes, à sa famille, relatant les différents incidents de ses voyages. Ce sont ses lettres que nous avons l'intention de publier.

Nous ne retrancherons pas un mot à ces lettres, pour leur conserver toute leur intimité.

Vous voyez, ajoute M. Paul Meurice, en nous montrant les lettres que Victor Hugo envoyait de Belgique en 1837 ; à cette époque, il n'y avait pas d'enveloppes, on repliait la lettre en quatre, comme ceci.

Ces lettres de Belgique commenceront le volume.

Après viendront les lettres de la Bretagne.

Puis les relations de son voyage dans le midi de la France.

Enfin son voyage dans les Pyrénées.

Ces lettres envoyées de Belgique et de la Bretagne n'ont pas été écrites en vue de la publication.

Il n'en est pas de même de celles des Pyrénées que je vais vous montrer.

M. Paul Meurice nous fait feuilleter un album où Victor Hugo écrivait ses impressions de la journée, ajoutant même de délicieux croquis à la plume.

— Le soir, quand il rentrait, nous dit M. Meurice, son premier soin était d'écrire ce qu'il avait vu, agrémentant son récit de dessins que nous publierons plus tard.

— Votre intention est de faire une édition illustrée de ces voyages?

— Oui, mais pas tout de suite.

Ce voyage dans les Pyrénées contient des pages admirables. Victor Hugo y rappelle ses souvenirs d'enfance, car il a passé une partie de sa jeunesse en Espagne.

— Je crois à un gros succès, aussi gros que pour *Choses vues*.

— Quand paraîtra-t-il?

— Fin mai ou au commencement de juin, au plus tard.

— Et quels sont encore les volumes à venir?

— Il nous reste trois ou quatre volumes au plus à faire paraître, sans compter les volumes de correspondances.

— Et quels sont-ils, ces volumes?

— D'abord, les *Années funestes*, c'est-à-dire les années de l'empire, prenant rang entre *les Châtiments* et *l'Année terrible*.

Puis *Dieu*, volume de philosophie religieuse.

Dieu aura-t-il un grand succès? Vous connaissez le mot de Buloz père, un jour qu'on lui remettait un livre sur Dieu?

« *Dieu*, dit-il, oh! ça manque un peu d'actualité! »

— Puis *Océan*, qui sera un volume de pensées, un recueil semblable à *Choses vues*.

Je crois même que l'intention de Victor Huge était de réunir en un seul volume, *Océan* et *Choses vues*.

Après ces volumes, viendront les correspondances de Victor Hugo; mais nous ferons un choix et nous ne publierons que les lettres très intéressantes.

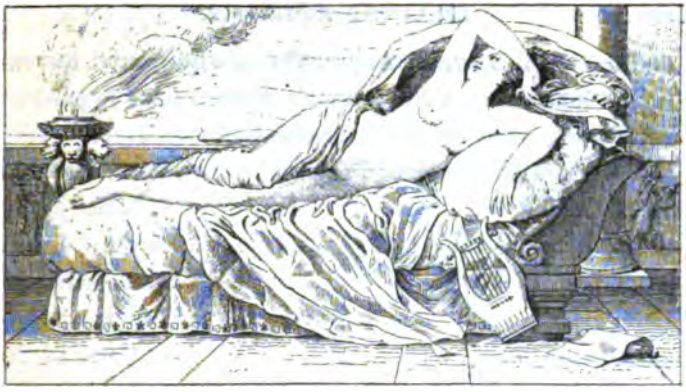
Nous ne ferons paraître les autres que plus tard, comme on a fait pour les lettres de Voltaire. Il paraît toujours de nouvelles épîtres de Voltaire.

Voilà ce que je puis vous apprendre sur les Œuvres inédites de Victor Hugo. — Je n'ai rien changé aux termes sans façons de cet interview. Le fond en est très précieux pour nos lecteurs et nous voyons déjà avec plaisir, en vrais

bibliophiles, que d'ici peu de temps nous pourrons posséder un Victor Hugo complet et définitivement classé.

Il vient de paraître un livre bien singulier, de format in-4°, comprenant 134 pages et imprimé pour le compte de l'auteur, M. Henri Cordier, sous ce titre : *Stendhal et ses amis, notes d'un curieux*, tirage à 300 exemplaires, dont 200 seulement ont été mis dans le commerce. Sur le titre, pas de nom de libraire, une simple reproduction en sanguine du médaillon de Henry Beyle, fait par David d'Angers en 1829.

Je me suis procuré un exemplaire de cette publication peu vulgaire chez Sapin, moyennant un louis, et en tant que Stendalhien, je n'ai point regretté mon acquisition, car ce joli livre, très joliment imprimé par Herissey d'Evreux, contient de l'inédit à foison et des dessins naïfs, mais intéressants relatifs à la vie de Stendhal. C'est un livre de Littré au premier chef. N'ayant pas le loisir de l'analyser comme il conviendrait, je le signale bien volontiers à l'attention de tous les amis de l'auteur de la *Chartreuse de Parme*.



LES DERNIÈRES LETTRES D'ALFRED DELVAU

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

DOCUMENTS INÉDITS

Lettres de Alfred Delvau à Joséphin Soulary.

En un coin de notre bibliothèque, le coin des Manuscrits, nous possédons un volume in-8° de 200 feuillets, plus des épreuves corrigées, des *Sonneurs de sonnets* d'Alfred Delvau. — Ce manuscrit précieux de l'auteur des *Cythères parisiennes* est entièrement tracé sur des papiers multicolores par la main large de Delvau dont l'écriture rappelle prodigieusement celle du maître Victor Hugo dans sa dernière manière. Il est peu d'écritures modernes d'une coulée plus belle, plus spontanée

d'allure et plus sympathique. On sait qu'Alfred Delvau publia en partie ses *Sonneurs de Sonnets* dans le premier *Bibliophile français* de Bachelin-Deflorenne, en 1866; il reprit son travail pour le refondre vers la fin de cette même année, et, singulière fatalité, le volume parut, dans son joli format in-32, juste le jour de la mort de son auteur, le 2 mai 1867. — Delvau avait quarante-deux ans.

C'est de son lit que le pauvre Delvau, épuisé par le surmenage laborieux et aussi par les privations et les cahots d'une vie ardue, donna les derniers *bons à tirer* que nous possédons.

On sent qu'il se hâtait et qu'il avait le pressentiment que l'apparition de ce petit livre allait sonner son heure dernière; toutes les notes marginales des épreuves témoignent de son impatience de voir l'impression achevée et le livre broché au grand jour. Les dernières lettres qu'il ait écrites au milieu de ses angoisses finales ont été adressées à Joséphin Soulary; toutes sont relatives à ces *Sonneurs de Sonnets*. Notre manuscrit en contient une copie fidèle, et cette série d'épîtres forme une sorte de roman si poignant, que nous ne résistons pas au désir de publier pour la première fois ces pages touchantes, d'une grande poésie voilée de mélancolie maladive.

C'est l'histoire d'une curieuse amitié *in extremis* entre Delvau et Soulary qui nous est révélée par cette suite d'épîtres qui plairont à tous les lettrés.

La première lettre marque le début même des relations avec le cher poète lyonnais, on verra avec quelle cordialité ces relations s'établirent.

25 février 1867.

C'est, monsieur, une simple galerie de *Sonneurs de Sonnets* que je fais, comme vous l'apprendra la première feuille que je vous envoie en épreuves et que je vous prie de vou-

loir bien me retourner. Votre nom figure naturellement parmi, — je me trompe, — à la tête des Sonneurs d'aujourd'hui, et vous êtes représenté par deux sonnets empruntés à votre premier volume de poésies. (Je dis deux, quoique les autres ne soient représentés que par un seul.) Mais si j'avais un sonnet *inédit!* Un instant j'ai cru le tenir, grâce à une indiscrétion aimable de M. Thierry. Malheureusement M. Thierry, dans sa précipitation à copier ce *rara avis,* a sauté un vers, ce qui rend ce précieux sonnet impossible. Force m'est donc, monsieur, de vous importuner, puisque vous avez l'obligeance de m'y autoriser, et de vous demander un sonnet *inédit* pour ma collection, si toutefois vous la jugez digne de cet honneur. Vous rendrez heureux un de vos plus obscurs, mais non de vos moins sincères admirateurs.

ALFRED DELVAU.
15, rue Houdon, à Montmartre, Paris.

Le hasard nous a permis de retrouver la lettre que Soulary répondit de Lyon, aussitôt réception, à la date du 26 février 1867. La voici :

Monsieur,

L'exactitude est la politesse des rois et des poètes. Courrier par courrier je réponds à votre aimable lettre, avant même d'avoir reçu la première feuille en épreuves que vous m'annoncez. Voici quelques sonnets inédits; choisissez. Vous me parlez d'un emprunt fait à mon *premier* volume de poésies; n'auriez-vous donc pas la *dernière* édition *complète?* Si vous ne l'aviez pas, je me ferais un vrai plaisir de vous en offrir un exemplaire.

Veuillez, je vous prie, agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

JOSÉPHIN SOULARY.

Dans cette lettre étaient adressés les sonnets suivants qui ont paru dans les *Sonneurs : les Scrupules de la mort,*

— *On a ses pauvres,* — *Odi profanum vulgus,* — *A quoi bon?* — *Pas de chance.* En post-scriptum Soulary ajoutait :

P.-S. — Je reçois à l'instant même les *épreuves* annoncées. O le mignon bijou! et vite, je vous prie, inscrivez-moi au nombre de vos souscripteurs pour deux exemplaires.

Me permettrez-vous une observation? Dans votre galerie, il y a (vous l'annoncez vous-même) beaucoup d'omissions *de parti pris.* On ne peut vous faire un reproche de ce que vous aurez cru devoir rejeter un certain nombre de sonneurs sonnant faux ou sonnant creux. Mais puisque vous parliez d'Olivier de Magny, n'était ce pas l'occasion de dire un mot, et de citer un sonnet de sa maîtresse Louise *Labé,* la Belle Cordière lyonnaise?

Je ne puis croire que dans le recueil de cette charmante Muse du XVIe siècle aucun sonnet n'ait trouvé grâce à vos yeux. Il y en a deux bien jolis cependant, celui : *Ne reprenez, Dames, si j'ay aimé, etc.*, et cet autre : *Baise, m'amor, rebaise-moy et baise, etc.*

A cette lettre, Delvau s'empressa de répondre :

Je suis confus, monsieur, et ne sais comment vous remercier. J'osais à peine en espérer un; en voilà cinq. Ah! je les donnerai tous, je ne veux pas manquer cette belle occasion d'illustrer mon volume de sonnets inédits de Soulary. Seulement, cela va m'obliger — et j'en suis aise — à remanier le chapitre dans lequel je vous avais fait entrer avec quelques autres poètes; vous serez tout seul, monsieur, dans un chapitre spécial; ne protestez pas, votre protestation arriverait trop tard.

J'accepte avec reconnaissance — et j'attendrai avec impatience — l'exemplaire que vous voulez bien mettre à ma disposition; je vais préparer sa place sur le rayon de ma bibliothèque consacré aux poètes de choix. (Un petit désert, ce rayon!)

Croyez-moi, je vous prie, monsieur, votre à tout jamais reconnaissant et dévoué

ALFRED DELVAU.

P.-S. — Je me suis bien gardé d'oublier la Belle Cordière. Vous la retrouverez plus loin, dans la deuxième feuille. Pourquoi pas à côté d'Olivier de Magny? J'ai pensé qu'ils avaient été assez réunis de leur vivant et que je pouvais sans crime les éloigner un peu l'un de l'autre après leur mort. Les historiens — comme moi — ont parfois de ces taquineries-là, qui sont une sorte de jalousie rétrospective.

A. D.

Ici la réponse du poète nous fait défaut; nous donnerons donc la troisième lettre de Delvau à son nouvel ami.

Lundi, 18 mars.

Cher grand poète,

Voilà quinze ou seize jours que je suis au lit, souffrant d'une fièvre nerveuse. Cela vous explique mon silence, inexplicable autrement, surtout après la bonne, bonne, bonne lettre que vous m'aviez écrite et à laquelle je réponds aujourd'hui, quoiqu'il me soit sévèrement défendu de lire, d'écrire, et même de penser. Ma main tremble un peu en ce moment, et ma pensée vacille un peu aussi dans ma cervelle ahurie par la fièvre, mais je sais ce que je veux vous dire et je vais vous le dire. « Causons de ces doux riens qui nous touchent de près. »

D'abord, cher grand poète, je vous remercie des choses flatteuses que vous a inspirées mon écriture, mais quelque intérêt que j'aie à y croire, je me refuse à y croire. Je n'aime pas les sucreries: si j'ai la bouche amère, ce n'est pas d'en avoir mangé. Pourtant, pendant quelques minutes, j'ai été presque grisé par vos éloges. Il est vrai qu'à ce moment-là précisément ma fièvre débutait et que je n'avais plus de notions bien saines sur ma propre valeur. Aujourd'hui, après

quinze jours de diète, d'hallucinations, de papillons noirs, etc., je commence à m'y reconnaître ; aujourd'hui votre trop bienveillante lettre me touche, mais seulement à cause des deux lignes de la fin, où, cassant le premier la glace, vous me traitez avec la cordialité d'un vieil ami et me conviez à vous traiter de même.

Oui, mon cher poète, seulement à cause de cela ; car, voyez-vous, en ce qui touche mon écriture, j'ai grand' peur que vous ne vous soyez absolument trompé, comme se trompent forcément tous les Desbarolles passés, présents et futurs.

L'âme humaine n'est pas ainsi à fleur de peau ni à fleur de papier. Il faut du temps, même au plus habile pour connaître à fond l'homme dont le visage est le plus clair, dont l'écriture est la plus limpide. Pas plus que le latin ou l'anglais, l'âme ne s'apprend en une séance, ni en deux, ni en trois ; il faut le temps, — beaucoup de temps, connaître une langue, ce n'est pas la traduire seulement, c'est s'en assimiler le génie, c'est s'en approprier la moelle, c'est en nourrir désormais sa pensée comme de la moelle de sa langue natale. Connaître une âme, c'est, à force d'indiscrétions loyales, pour ainsi dire, et en tous cas fréquemment répétées, avoir pénétré dans l'ombre mystérieuse, *nécessaire*, où elle a fait élection de domicile. Il arrive une heure où l'âme se livre avec l'abandon et la confiance enivrée d'une maîtresse vaincue par les sollicitations passionnées de son amant, — quitte à regretter plus tard, sans en rien dire à personne, de s'être abandonnée ainsi.

Vous ne me connaissez pas encore, mon cher poète, malgré mon écriture et malgré le portrait que je vous envoie, mais je me hâte de vous dire que je me crois digne d'être connu de vous, et peut-être d'en être aimé. Je ne vaux pas grand'-chose, mais je vaux quelque chose, puisque j'ai le bonheur d'avoir quelques amis de choix, les mêmes, et aussi fidèles, depuis vingt ans. Un jour que je serai mieux portant d'esprit et de corps, j'ouvrirai pour vous l'alcôve de mes sentiments, je vous dirai quels rêves j'ai eus, ardents et fous, il n'y a pas longtemps encore, et quelle indifférence profonde j'ai mainte-

nant pour toutes les choses qui m'ont jadis passionné, — excepté, bien entendu, pour le pain, pour le vin, pour le printemps, pour l'amitié, pour les beaux vers, pour les beaux tableaux et, de temps en temps, pour les belles filles. Je veux vous aider à me connaître, dussé-je perdre à être connu. D'avance je vous avertis : plus de fumée et de cendres que de flammes dans mon cœur et dans ma tête.

Quant à vous, mon cher poète, je ne veux pas dire que je vous connais, puisque je viens d'affirmer que connaître un homme était la chose la plus longue et la plus difficile; mais je ne crains pas d'avouer que j'ai pour vous, depuis longtemps (depuis les Sonnets Humouristiques), les plus vives et les plus sincères sympathies; vous ne m'auriez pas écrit, je n'aurais pas eu cette bonne fortune de cinq sonnets inédits de vous, que je ne vous en eusse pas moins consacré, dans mon étude sur les sonneurs de sonnets, le chapitre spécial que je vous ai annoncé. Vous aviez pour moi, au milieu des poètes contemporains, une signification particulière, et je comptais bien le dire. Je me moque de ce qu'en penseront les eunuques de la critique et les poètes vos confrères : j'ai toujours eu pour habitude d'aller droit mon chemin dans la vie et dans la littérature, sans me préoccuper des criailleries des badauds que je froisse en passant. Aussi ai-je (les Dieux en soient loués !) quelques ennemis. Je n'ai souci que d'une chose, mon cher poète, c'est de ce qui peut vous choquer, vous. Je vous demande la permission de citer vos cinq sonnets inédits (et quelques autres avec ceux-là) : Si vous me la refusez, je vous obéirai docilement, mais avec chagrin. Je tiens tant à affirmer, non pas mon engouement, mais mon admiration, qui a une dizaine d'années de date ! Voyez, pesez cela dans votre conscience, mon cher Soulary, et ce que vous me *commanderez* de faire, je le ferai.

Ai-je assez bavardé, hein? comme je me venge bien sur vous de quinze jours de silence ! et cependant je n'ai pas encore fini, j'ai encore à user une feuille de papier pour vous demander un service.

Une partie de mon étude sur les *Sonneurs de Sonnets* a paru

dans le *Bibliophile français*, cela m'a valu quelques lettres d'encouragement et quelques compliments en vers, les unes et les autres signés de noms plus ou moins connus.

Parmi les compliments, un sonnet du marquis Eugène de Lonlay. Un brave homme, M. de Lonlay, mais pour poète, jamais il ne le sera, jamais! Or ce sonnet adressé à l'auteur des *Sonneurs de Sonnets*, la courtoisie m'oblige à l'insérer à la fin de mon volume, M. de Lonlay y compte bien, et je l'insérerai, si je n'en ai pas d'autre sur le même sujet, c'est-à-dire sur moi, fichu sujet !

Vous m'avez compris. Si le cœur vous en dit sonnez en mon honneur — en épargnant ma modestie, comme l'a fait, du reste, avec beaucoup de tact, le marquis de Lonlay.

Si vous n'avez pas le temps de songer à cette fadaise, n'y songez pas; mais croyez-moi à jamais, mon cher poète,

Votre admirateur et — puisque vous le permettez — votre ami.

ALFRED DELVAU.

Ne faites pas trop attention au caractère chagrin du portrait que je vous envoie: il a été fait la veille du jour où je me suis mis au lit, j'étais déjà malade. Je ne suis pas un misanthrope; je suis un indifférent de quarante ans.

Ce portrait produira sur vous une fâcheuse impression ; mais j'irai la détruire cet automne en allant tout exprès à Lyon pour vous serrer la main.

Je vous écris en hâte, mon cher Soulary. La dernière feuille de mon étude sur les *Sonneurs de Sonnets* est composée! On me réclame la dernière page, que j'ai fait laisser en blanc et qui est consacrée au sonnet final de Soulary. Me voilà forcé de vous persécuter.

Et votre portrait, celui que j'ai vu chez Thierry, ne l'aurai-je pas?

J'ai bien grande envie de l'avoir, pourtant.

Votre

ALFRED DELVAU.

A cette longue épître si attristée et si cordiale, Soulary répondit aussitôt par le mot suivant et le sonnet demandé.

Monsieur Delvau,

Vous me prenez au dépourvu, mais je m'exécute immédiatement au risque de *rimer malgré Minerve*. Seulement je suis en dispositions tristes et ma poésie s'en ressentira. Vous me demandez un épilogue, c'est une épitaphe que je vous envoie. Que voulez-vous? on n'est pas maître de ses impressions. *Vates*, vous le savez, signifie à la fois *poète* et *prophète*; Dieu veuille que je ne sois que poète!

A vous, tout à vous.

JOS. SOULARY.

1er mars 1867.

Voici ce sonnet à Delvau :

A ALFRED DELVAU

Amis, nous sommes nés en des jours violents!
Le Passé tombe après s'être coupé les veines,
Et le Présent nourrit de lâchetés malsaines
L'avenir au maillot dont il rompt les élans,

Meurent les seins féconds et les mamelles pleines!
Nos fils boiront la honte et les affronts sanglants;
On les verra traîner sous des cieux insolents
Leurs fronts lourds de mépris et leurs bras lourds de chaînes.

Pour nous, tout près de voir le grand sol des aïeux
S'effondrer sous nos pieds, sauvons du moins nos Dieux,
Les gais sonneurs d'amour, les charmeurs de souffrance!

Vous serez oubliés, grands héros du hasard,
Rois, tribuns et soldats; le bonhomme Ronsard
Vivra pour dire où fut le beau pays de France.

JOS. SOULARY.

Modifiez ainsi le dernier tercet pour lui donner plus de force :

Rois, tribuns et soldats, grands héros du hasard,
Vous serez oubliés; le bonhomme Ronsard
Vivra pour dire où fut le beau pays de France.

J. S.

Faites-vous tourner dans un bloc de *quassia amara* un gobelet dans lequel vous boirez votre eau et votre vin. Ce bois communique immédiatement à la boisson une saveur franchement amère qui fait merveille dans les maladies de foie. Nous sommes tous plus ou moins atteints de ces maladies-là, vous le savez, et par le temps qui court plus que jamais; les hépatites et les gastrites ne sont guère que des *indignations morales comprimées.*

Cette digression m'amène naturellement à ce sonnet que vous trouvez si âpre et si sombre. J'espère qu'il pourra me mener à Cayenne; les voyages d'agrément me plaisent beaucoup. Si pourtant vous le trouvez trop cru, en voici un autre que vous pourrez lui substituer.

Celui-là ne *va* pas à Cayenne, mais il *vient* des *Odeurs de Paris. Paulo minora canamus.*

A Alfred Delvau

(Suit le sonnet page 186, des *Sonneurs.*)

2 avril 1867.

Veuillot, *stercoraire sacré*, que ta masse me soit légère!

Pondre un sonnet, mon cher Delvau, la belle *colonnade!* Le tout est de le faire tenir droit sur ses jambes. On n'y parvient qu'en bourrant ce petit avorton de nourriture, et encore faut-il la choisir avec soin et l'accommoder avec son tempérament. Un sonnet pléthorique est aussi désagréable à Dieu qu'un sonnet exsangue. Je laisse habituellement dormir ces petits monstres un mois avant de les peigner, — le temps nécessaire pour les oublier un peu. Ce temps écoulé, je les reprends et je leur fais leur toilette; c'est le plus difficile : on n'est plus sous l'influx de l'inspiration première, on juge sévèrement parce qu'on juge de sang-froid, et il est rare qu'on ne retouche pas son petit monstre de pied en cap; heureux encore si on ne le tue pas à force de le bouchonner.

Je vous embrasse comme du bon pain.

Joséphin Soulary.

Delvau répondit encore :

Vous avez deviné, mon ami, que si je ne vous ai pas écrit pour vous remercier du conseil que vous me donniez (de m'adresser à un médecin homéopathe), c'est que cela ne m'a pas été possible. La plume me pesait aux doigts, comme un monument. Impossible, vous dis-je, impossible.

Pour vous remercier de votre conseil — et de votre sonnet, que j'ai substitué à celui que vous m'aviez envoyé quelques jours auparavant, non parce que celui-ci était inférieur, mais parce que celui-là est plus en harmonie avec le livre auquel il sert d'épilogue.

Je reviens à l'instant à moi, un seul instant. Comme j'ai la plus grande confiance en vous, je me serais empressé vraiment d'employer le remède indiqué par vous, si depuis douze jours je n'avais remis entre les mains de M. Marchal de Calvi le soin de ma guérison, qui sera lente à venir, il faut que je me le dise. Mais qu'importe, si vous avez l'amitié de m'écrire de temps en temps de ces bonnes lettres comme vous savez si bien les faire, esprit et cœur mêlés. Moi, je vous écrirai quand je pourrai, et pour l'instant, je ne peux pas beaucoup.

Et les *Sonneurs de Sonnets,* quand? allez-vous me demander. Dame! J'ai les dernières épreuves là, sur ma table, et c'est à peine si j'en peux corriger quatre pages par jour. Excusez-moi de cette lenteur bien involontaire.

Tuus, ALFRED DELVAU.

Cette lettre était encore de la main de Delvau; la suivante, la dernière qu'il ait envoyée au poète, était dictée; le mal s'aggravait. Lisons plutôt :

Je mets aujourd'hui à la poste, à votre adresse, un exemplaire du *Dictionnaire de la Langue verte*, livre plus sérieux qu'il n'en a l'air.

N'avez-vous donc pas reçu, mon cher ami, l'exemplaire du *Dictionnaire de la Langue verte,* que j'ai fait mettre à la poste à votre nom, il y a huit jours?

Une lettre accompagnait cet envoi. Si vous saviez ce que c'est que d'être au lit, d'attendre tous les jours une lettre d'un ami qui vous est cher (car nous avons à Paris une foule d'amis que nous exécrons et qui nous le rendent bien). Si vous saviez cela, vous m'écririez plutôt deux lettres chaque jour.

J'ai l'amitié tyrannique, mon cher Soulary, mais il faut vous en prendre à vous qui m'avez autorisé à vous aimer à ma façon.

J'ai emprunté, comme vous le voyez bien, une main étrangère pour vous écrire. Il m'est défendu de parler, d'écrire et de lire. Toute action intérieure, comme par exemple celle de la pensée, est considérée comme une cause d'agitation dangereuse.

N'allons pas plus loin : dicter fatigue.

Je vous embrasse, et me mets sur mon séant pour vous signer,

ALFRED DELVAU.

A dater de fin avril, Delvau cessa de pouvoir écrire ou même dicter; les dernières lettres et billets que l'on va lire ont été écrits par Léon Renard, un ami intime de Delvau et l'un des collaborateurs du *Parnassiculet contemporain*. Ces écrits sont si touchants qu'ils se passent de commentaires; nous publions donc à la suite les cinq courtes missives de M. Léon Renard. — Que pourrions-nous y ajouter?

Paris, 29 avril 1867.

Monsieur,

Mon ami M. Alfred Delvau me prie de vous annoncer l'envoi de deux exemplaires de ses Sonneurs de sonnets. Il aurait voulu accompagner ses petits livres d'un mot où il eût mis toute la sympathie qu'il a pour vous, mais il est si malade et si faible que cet effort ne lui est pas possible.

Vous serez, monsieur, la dernière personne à laquelle il enverra quelque chose. Dans quelques jours, dans quelques

heures peut-être, ce charmant esprit ne sera plus qu'un nom et des livres.

Agréez, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

L. RENARD.

8, Rue de Moscou.

Monsieur,

Tout espoir n'est pas perdu, mais il nous en reste bien peu. Une congestion du cerveau est venue compliquer le mal.

Il n'a plus connaissance de rien absolument, — pas même de la souffrance. Il ne m'a donc pas été possible de lui communiquer toutes ces choses que vous m'envoyez pour lui et qui l'eussent si vivement ému. Espérons, espérons bien fermement qu'il viendra une heure où il pourra les écouter, et vous, monsieur, les lui dire.

A bientôt, monsieur, et croyez-moi votre bien acquis

L. RENARD.

Mercredi, 4 heures.

Paris, 2 mai 67.

Monsieur,

Notre ami n'est plus. Mettez un crêpe à votre cœur, car il n'avait pas pour vous seulement l'admiration la plus vive, la plus profonde, — il avait aussi la sympathie la plus cordiale. Il me l'a dit en me lisant vos lettres, comme vous avez su le toucher ! Vous avez été son dernier amour, et sans doute est-ce pour que vous le sachiez qu'il a mis cette hâte dont vous me parlez à publier son dernier livre; c'était vraiment une âme adorable, et je ne saurais vous dire, monsieur, quel parfum et quel charme va maintenant manquer à ma vie.

Veuillez, me croire, monsieur, votre bien à vous

L. RENARD.

Paris, 7 mai 67.

Monsieur — Ami,

J'accepte avec une émotion que je ne saurais exprimer la main que vous m'offrez par-dessus la tombe de notre ami.

Mais que vous apporterais-je, moi, qui puisse remplacer tout ce que vous avez perdu en perdant Delvau? Ai-je appris comme lui cette belle langue dans laquelle vous vous entreteniez tous deux. A peine si je sais la lire, comment la parlerais-je?

Laissez-moi vous dire tout le plaisir qu'ont fait vos lettres aux amis de Delvau, à Ernest Daudet, à Alphonse Duchesne, à Jules Noriac, à Félicien Rops.

Votre amitié pour Delvau rehausse la nôtre, en la plaçant à un niveau plus élevé que notre cœur, craignant de s'abuser, n'osait la mettre.

Duchesne a publié dans le *Figaro* d'hier un article que je vous adresse. J. Noriac doit en faire un au *Soleil* qui paraîtra ce soir, je crois, et que je vous enverrai également. J'en ai porté un autre au *Bulletin du Bibliophile* où ont paru d'abord les Sonneurs de sonnets, et je me suis entendu avec Bachelin sur la publication d'une étude sur Delvau, telle que celles qu'il a publiées lui-même sur Gérard et sur Mürger. Rops m'a offert de l'illustrer. Et à propos de livres, avez-vous tous ceux de Delvau? Si non — laissez moi faire aujourd'hui ce qu'il eût fait si le temps et l'occasion ne lui avaient pas manqué. Permettez-moi de vous adresser ceux de ses ouvrages que vous n'auriez pas.

Votre bien cordialement acquis

LÉON RENARD.

8, rue de Moscou.

Paris, 14 mai 67.

Cher et illustre Ami,

Je n'ai pas répondu plus tôt à votre gracieuse lettre, très absorbé que je suis par les soins à donner à l'arrangement des affaires de notre ami. Triste, et cependant bien nécessaire besogne! Il a laissé une femme — une brave fille qui l'a aimé et soigné avec un dévouement sincère. Elle reste avec rien. — Ce n'est pas assez.

En attendant que nous lui trouvions un petit coin, nous rassemblons tout ce qui peut constituer l'héritage matériel de

Delvau, — livres, manuscrits, et c'est ce qui nous occupe, — désirant faire pour le mieux.

Je vous adresse quatre volumes — tout ce que j'ai pu trouver. — Nous comptons sur des éditions nouvelles de ses autres ouvrages, et alors nous emplirons la tablette noire que vous consacrez à l'œuvre si douce et si charmante de notre ami.

A vous de cœur.

L. Renard.

A la correspondance qui précède était jointe une lettre adressée par M. Aubry, libraire à Paris, constatant qu'il avait remis à Mme Delvau, de la part de Soulary, une somme de cent francs qui lui avait fait grand plaisir.

Cette lettre, datée du 12 février 1868, se termine ainsi :

« En relisant votre lettre, je vois que vous pensez aux malheureux, sans sonder le fond de votre bourse. S'il fallait vous endetter avant la liquidation de votre pension, disposez plutôt de mes deniers, je vous en fais l'offre de tout cœur. »

Nous avons pu réunir la plupart des manuscrits, pièces inédites, lettres, poésies, notes d'Alfred Delvau, et nous espérons pouvoir un jour trouver le loisir de consacrer tout un ouvrage sur ce rare et délicat esprit. D'ici là, nous publierons parfois pour les lecteurs du *Livre moderne* quelques-unes des pièces intéressantes de notre volumineux dossier, et nous nous efforcerons de présenter sous un jour nouveau la physionomie assez peu connue de cet écrivain de Paris, qui restera longtemps encore très apprécié par tous les vrais bibliophiles de ce temps.

LA

BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE

OU LES

LOISIRS DU BIBLIOGRAPHE AU REPOS

Revue sur pivot des Productions nouvelles.

Ce serait bien le cas, Lecteurs, en ce présent mois de prairial, de reprendre, pour de bon, cette promenade champêtre au pays des Nouveautés littéraires, que les caprices de la défunte Lune rousse nous ont contraints à n'effectuer qu'en imagination. Mais, vrai, il fait si chaud maintenant et le temps nous semble menacer de tant d'orages, que je me sens fondre en eau à la seule pensée de nous mettre en route. Voulez-vous m'en croire? — cette fois encore, nous demeurerons au logis, sans bouger de place, en plein repos. Drapés dans une gandourah légère, commodément assis, *alla turca*, sur de bons

divans, le crayon d'une main et la chibouque dans l'autre, ayant bien à portée quelque breuvage odorant et frais, nous allons, sans façon, examiner avec bonhomie la soixantaine de volumes groupés aux divers étages de la « Bibliothèque tournante » que nous ferons rouler devant nous. Vous connaissez, sans doute, par expérience, les avantages de ce meuble commode, que les bibliophiles doivent à l'ingénieux Terquem; je ne m'attarderai donc pas à vous le décrire; je me borne à le faire tourner sur son pivot d'un léger coup de sandale — (en réalité, je n'ai que des pantoufles, mais « sandale » est plus noble!), — et je commence immédiatement ma petite revue par le côté qu'il me présente. Précisément il s'arrête à l'

HISTOIRE.

Ne nous plaignons pas de ce hasard du tourniquet, car vraiment ce casier est abondamment garni de productions intéressantes. Voici d'abord deux beaux volumes, qu'on ne saurait trop recommander à l'attention des gens d'étude; ils ont pour titre : *Nicolas Foucquet, procureur général, surintendant des finances, ministre d'État sous Louis XIV* (Plon et Nourrit) et sont l'œuvre de M. J. Lair, ancien élève de l'École des Chartes. L'origine de cette production magistrale est assez curieuse. En étudiant, il y a quelques années, l'histoire de Louise de La Vallière et de la jeunesse de Louis XIV, l'auteur, trouvant là le personnage épisodique de Fouquet, avait pris, au sujet du fameux surintendant, l'opinion toute faite, acceptée non seulement par de bons esprits de notre temps, mais aussi par des contemporains en crédit; ce qui revient à dire qu'il ne l'avait point jugé avec une excessive tendresse. Par la suite, M. J. Lair a été amené à se demander s'il avait été bien juste pour ce personnage célèbre, et c'est sous la hantise de cette préoccupation qu'il a entrepris l'œuvre de vérité et de réparation que nous avons sous les yeux. Ce n'est jamais sans un vif regret que le pauvre bibliographe F. de Troyes se voit réduit à ne disposer que de

quelques lignes quand il rencontre des ouvrages de valeur; rarement il a plus profondément éprouvé ce sentiment que dans la circonstance présente. Tout l'espace qui lui est ici concédé chaque mois ne suffirait pas à rendre compte comme il convient d'une œuvre de cette importance; il doit donc se borner à en esquisser les grandes lignes. Le *Nicolas Foucquet* de M. J. Lair se divise en huit parties, où sont successivement développés les points suivants : L'origine de la famille de « Messieurs les Foucquet », comme on disait alors; la biographie de François, magistrat fort distingué, père du surintendant; — la vie publique et privée de Nicolas, son entrée aux affaires comme maître des requêtes, puis comme intendant en Dauphiné, sa promotion aux fonctions de procureur général au Parlement de Paris, son rôle comme magistrat dans les affaires de la Fronde, puis son administration comme financier, ses grands travaux et ses grands services dans tous les emplois, etc., telles sont les principales matières, traitées de main de maître, remplissant le premier volume. — La disgrâce de Foucquet, son inique procès, sa captivité de dix-sept années, sa résignation et sa mort chrétienne, sont les objets du second tome qui se termine par un intéressant résumé des destinées de sa famille. Il n'est pas besoin d'ajouter combien ce travail considérable et nouveau en bien des endroits, a coûté de peines et de recherches à son laborieux auteur; il suffit de dire qu'il n'est rien de plus instructif et de plus profitable que ce livre, sans lequel on ne connaîtrait réellement pas Foucquet. Que de récits inexacts, en effet, que d'allégations légendaires ont couru sur l'infortuné surintendant! et comment discerner la vérité au milieu de tant d'imputations, erronées ou calomnieuses, accumulées sur la mémoire de cet illustre méconnu? Grâce au beau livre de M. J. Lair, nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur cet homme de talents variés, qui ne fut pas seulement un financier habile et, pour son temps, un homme d'État de premier ordre, mais qui fut, par surcroît, un esprit de grand mérite, un cœur loyal et bon, et, ce qui complète bien « l'honnête homme », suivant le langage

d'alors, un amateur éclairé des lettres et des arts, ainsi que de toutes les formes du beau.

L'ouvrage de M. J. Marchand, agrégé d'histoire, *Un Intendant sous Louis XIV; étude sur l'administration de Lebret en Provence*, 1687-1704 (Hachette), ne mérite pas moins d'éloges que le précédent. C'est une importante contribution à l'histoire administrative de l'ancienne France, qui vient utilement compléter les ouvrages nombreux, publiés, en ces dernières années, sur les intendants des provinces, sur leurs origines et leurs fonctions, ainsi que sur leur action politique. Ne cherchez pas dans les biographies générales le nom de Lebret, vous ne le trouveriez pas, et cependant on y rencontre ceux de maints personnages très minces, qui n'ont pas rendu la centième partie des services de cet utile et consciencieux magistrat. Pendant sa longue carrière (1639-1710), Pierre Cardin Lebret, seigneur de Flacourt, fut successivement intendant à Grenoble et à Limoges et enfin intendant de Provence, charge qu'il cumula avec celle de premier président au Parlement d'Aix. C'était un homme instruit, avisé, habile, qui sut à merveille concilier les désirs de la cour avec les intérêts de ses administrés, et, certes, ce n'était point une tâche commode que d'amener la population de Provence, si jalouse de ses privilèges et si fière, pendant longtemps, de ses libertés relatives, à se soumettre sans trop de murmures au régime du bon plaisir, à l'omnipotent empire du seigneur roi. Il n'était pas beaucoup plus commode de remplir son devoir et de maintenir ses prérogatives en dépit des revendications hautaines du gouverneur de la province et des allures souvent envahissantes de l'archevêque d'Aix. C'est ce que sut faire Lebret pendant les dix-sept années de son exercice, non sans peine et sans de prodigieux labeurs, comme on le verra dans l'excellente étude de M. J. Marchand, qui n'a rien épargné pour nous donner une œuvre parfaite et qui, rien que pour recueillir les éléments de son travail, a dû compulser la plupart de nos grands dépôts d'archives et dépouiller consciencieusement les *cent quarante volumes* de la correspondance inédite de Lebret lui-même.

Puisque nous en sommes à la France d'autrefois, il convient de mentionner ici le livre de M. l'abbé Élie Méric, docteur en théologie, et savant professeur de théologie morale à la Sorbonne. Ce livre, intitulé : *le Clergé sous l'ancien régime* (Victor Lecoffre), n'a pas pour objet d'écrire l'histoire proprement dite du clergé français ; le but de l'auteur est simplement de décrire avec précision l'organisation singulièrement compliquée et la vie, beaucoup moins facile qu'on ne le croit généralement, des ministres du culte avant la Révolution. A M. l'abbé Méric aussi il a fallu bien du courage et de la patience pour recueillir les documents répondant à son dessein : procès-verbaux des Assemblées générales du Clergé, recueil des actes et mémoires du clergé, sans parler d'innombrables monographies et études locales, tels sont les monceaux imprimés qu'il lui a fallu analyser presque feuille à feuille, et tout cela pour en extraire les cinq cents pages, mais si substantielles! de son intéressant volume. On peut faire deux parts dans l'œuvre de l'éminent professeur : l'une, retraçant les avantages, les privilèges de notre ancien clergé; l'autre, nous montrant l'envers de ce séduisant tableau. Ce sont, par exemple, une organisation si défectueuse et bizarre qu'on s'étonne qu'elle ait pu subir l'épreuve des temps sans se briser; — les privilèges souvent exorbitants du roi et des seigneurs, des patrons et collateurs ecclésiastiques ou laïques; — des inégalités singulières; — des empiétements continus du pouvoir temporel; de perpétuels conflits avec certains corps, tels que le Parlement et le Grand Conseil; un affaiblissement progressif de l'autorité épiscopale; — enfin un humiliant asservissement du bas-clergé, souvent considéré et traité comme un serviteur à gages par les gros bénéficiers et les patrons laïques. Et, parfois, le prélat même n'était pas mieux traité que l'humble desservant à portion congrue; lisez, pour vous en bien rendre compte, dans le curieux chapitre des « Servitudes et épreuves de l'ancien clergé », cette lamentable histoire d'un malheureux évêque de Mirepoix, luttant, sans succès d'ailleurs, contre les prétentions tyranniques d'une arro-

gante grande dame. Décidément la Révolution a eu du bon même pour l'Église, car notre clergé actuel, dont on sait tous les mérites, a largement récupéré en dignité ce qu'il peut avoir perdu en domination.

A côté de ces in-octavo magnifiques, se présente un modeste in-dix-huit, dont le titre seul et le nom de son auteur vous feront amplement présumer l'intérêt; vous saurez, du reste, à quoi vous en tenir sur cet ouvrage, aujourd'hui réimprimé pour la quinzième fois, et que, bien certainement, vous avez déjà dû lire : c'est la première des quatre séries composant cette *Galerie du* XVIII*e siècle* due à la plume féconde de l'érudit et spirituel M. Arsène Houssaye; ce premier tome, *la Régence* (Charpentier), n'est pas, vous vous en doutez bien, la partie la moins piquante de tout cet ouvrage qui nous mène jusqu'à l'époque révolutionnaire.

Ah! la Révolution, quel inépuisable sujet, quelle mine à trouvailles, quelle mère-nourrice (*alma mater*, pour les dévots normaliens) de la librairie contemporaine! Chaque mois (on pourrait à certains moments dire chaque semaine) voit éclore sa petite étude révolutionnaire; et l'on prétend que le souffle de 92 est perdu! Aujourd'hui, c'est M. Gaston Maugras qui est de service; il s'acquitte de son devoir en nous offrant le *Journal d'un étudiant pendant la Révolution* (Calmann Lévy), livre composé à l'aide de la correspondance authentique d'un jeune homme de seize ans à peine, envoyé à Paris, en décembre 1789, pour y compléter ses études. Edmond Géraud, fils d'un riche armateur bordelais, écrivait régulièrement de longues lettres dans lesquelles il retraçait, en y joignant ses appréciations personnelles, les événements dont il fut le témoin jusqu'à la fin de 1792, époque de son retour à Bordeaux. M. Gaston Maugras, qui s'est attaché à ne paraître que le moins possible dans ce volume et qui s'est borné à faire les raccords indispensables pour faire comprendre la suite des événements, a extrait de la correspondance de Géraud tout ce qui lui a semblé réellement intéressant et caractéristique, et il a composé ainsi un livre bien étonnant. De même que du

Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, publié naguère par M. Lockroy, l'impression qui se dégage des lettres d'Edmond Géraud est celle-ci : « L'ordre, la tranquillité, le calme le plus complet, ne cessent de régner dans Paris; jamais on n'a vu de mœurs plus douces, plus paisibles; le peuple est doux et magnanime; il n'aime que les joies pures et les plaisirs champêtres; il est sensible, il est vertueux! « Si vous vous remémorez les récits, dignes de foi, des autres témoins de la terrible époque, un tableau tellement enchanteur ne laissera pas de vous surprendre; moi aussi, je vous le confesse, et si vous voulez mon sentiment sur les impressions d'Edmond Géraud, c'est que ce bon jeune homme, ainsi que la bonne dame de M. Lockroy, devaient l'un et l'autre avoir l'esprit quelque peu déformé.

M. R. Kæppelin, un vénérable octogénaire alsacien, connu par de nombreux travaux scientifiques, nous donne dans *l'Alsace à travers les âges* (Fischbacher) une œuvre de vulgarisation fort recommandable, dont le but est de constater que, dans les temps préhistoriques, l'Alsace a été unie à la France par la formation même des deux territoires et par l'identité des races humaines qui les ont habités. Et dans la suite des siècles, les destinées des deux pays sont restées uniformes et indivises; malgré les révolutions politiques, demeurant indemne de tout mélange avec les nations germaines, l'Alsace n'a cessé d'être autochtone et gallo-franque. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle conclusion fortifiante M. R. Kæppelin dégage de sa patriotique étude.

Passons, un moment, *tra los montes*, avec M. A. Houghton, qui veut retracer *les Origines de la Restauration des Bourbons en Espagne* (Plon et Nourrit). Envoyé en Espagne comme correspondant de journal, l'auteur a été témoin des troubles de ce pays depuis 1873 jusqu'au mois de mars 1876. Mettant aujourd'hui en œuvre, pour rectifier certains récits plus ou moins erronés, les notes qu'il recueillit alors au jour le jour, il raconte fidèlement les faits accomplis pendant les dix-huit mois qui ont précédé l'avènement du roi Alphonse XII.

Son ouvrage se divise en trois parties, où sont exposés très en détail les événements suivants : le coup d'État du général Pavia (3 janvier 1874), — les « hésitations » du maréchal Serrano et de ses ministres, — enfin les pronunciamientos de décembre 1874, à Sagonte, Valence, Madrid et Logrono. Suivant M. A. Houghton, les causes originelles de la restauration alphonsiste sont principalement « les exagérations du parti de la révolution, ainsi que les intransigeances et l'incapacité des Cortès fédérales ; » — cela n'a rien que de fort vraisemblable.

L'agréable volume de M. Louis Léger, *Russes et Slaves* (Hachette), appartient autant à la littérature qu'à l'histoire ; il convient, toutefois, de le classer ici en raison des intéressants aperçus historico-politiques qu'il renferme. La plupart de ces remarquables essais sont consacrés à la Russie. Successivement, le savant professeur au Collège de France retrace l'histoire de la formation de cette grande nation, ses premiers rapports diplomatiques avec l'étranger, son organisation sociale au XVIe siècle, particulièrement en ce qui concerne la condition des femmes, enfin la naissance et les premiers débuts de sa littérature. Passant ensuite à la Bulgarie et à la Serbie, il nous présente sous un aspect vraiment nouveau le caractère et le génie particuliers de ces petits peuples que, voici trente ans à peine, on considérait volontiers comme des « barbares », et il nous fait pressentir le rôle que, dans un avenir plus ou moins proche, devra jouer cette race slave, adversaire naturel du monde germanique.

Voici maintenant deux volumes qui ne sont encore que de la petite histoire, en attendant que, peut-être, ils servent à en composer de la grande : l'un a pour titre *Confessions d'un journaliste* (Savine), par M. Ernest Merson, un de ces hommes laborieux et modestes qui sont l'honneur de la presse politique, un de ces publicistes loyaux dont on respecte le caractère, alors même que l'on combat leurs idées ; M. Merson réunit ici quelques-uns de ces innombrables souvenirs qu'il a pu noter pendant cinquante années de journalisme ; il y a là, sur les hommes et les choses, de curieuses appréciations, et

des portraits parfois piquants de certains personnages du second empire. — L'autre livre, — troisième tome du *Journal de Fidus* — (Savine), a pour sous-titre *l'Essai loyal*, et embrasse la période écoulée entre la chute de la Commune et les débuts du Septennat ; vous savez dans quel esprit sont écrites ces pages ; n'y insistons pas, mais notons en passant quelques anecdotes intéressantes, telle, par exemple, celle qui a pour héros le regretté M. Pierre Pinçon, l'érudit et modeste auteur de ce *Nouveau manuel de Bibliographie* qui nous a rendu à tous tant de services.

J'aperçois, sur la dernière tablette du casier que nous examinons, deux volumes qui appartiennent à la

GÉOGRAPHIE,

cette annexe indispensable de l'histoire : l'un est l'œuvre de M. Gabriel Thomas qui, sous ce titre : *Du Danube à la Baltique* (Berger-Levrault), réunit une suite de descriptions et souvenirs sur les pays qu'il a traversés du Sud au Nord, sur maintes villes encore bien mal connues de nous, et qui a joint à ce journal de voyage des réflexions pleines de fine et originale observation. — Le second, dû à une très grande dame, la marquise de Dufferin et d'Ava, est intitulé : *Quatre ans aux Indes anglaises. — Notre vice-royauté* (1884-1888) (Calmann-Lévy. Portrait). — Pendant les quatre années de séjour aux Indes de son mari, en qualité de vice-roi, lady Dufferin adressait à sa mère de longues lettres, qui ont été réunies en plusieurs volumes, dont le premier vient d'être traduit en notre langue par Mme M. Savary.

Ce livre, dont on présume du reste la nature et l'objet, diffère sensiblement des nombreux récits, journaux ou mémoires déjà publiés sur l'Inde ; ici, point de longues descriptions, point de considérations politiques ou autres, mais de simples petits faits, bien caractéristiques, et les plus propres du monde à bien faire, comme on l'a dit, « comprendre et sentir la vie indienne » ; il me tarde, pour ma part, de voir paraître la suite de cette œuvre vraiment instructive et attrayante.

Nous avons épuisé maintenant la face numéro 1 de notre Bibliothèque tournante; faisons-lui donc opérer un simple quart de conversion pour voir les richesses que renferme le côté numéro 2. — Hum! c'est assez maigre; je n'aperçois de livres qu'à deux étages qui sont loin d'être remplis. — Tant mieux, en somme, nous aurons fini plus vite! — Voyons d'abord ce que recèle le premier qui est étiqueté :

ÉTUDES DIVERSES

On a fourré un peu de tout sous cette commode rubrique; d'aimables Recueils de Chroniques et de graves études; commençons par celles-ci, en citant tout d'abord le livre du docteur Adolphe Burggraeve : *Études sociales* (G. Carré), dans lesquelles le savant professeur de Gand condense le fruit de ses lectures et d'observations recueillies au cours de sa longue carrière. Le docteur Burggraeve est, on ne l'ignore pas, l'initiateur d'une méthode thérapeutique qui devient chaque jour plus en faveur, la dosimétrie, dont le principe est de procéder par toutes petites doses. Ce principe, l'auteur semble vouloir l'appliquer ici à l'économie sociale; se défiant de l'empirisme et de la précipitation des « sauveurs du peuple » qui nous inondent de plans de réformes et de panacées politiques, il expose simplement ses idées sur les moyens les plus propres à amener, lentement il est vrai, mais sûrement, l'amélioration de la condition matérielle, intellectuelle et morale des classes ouvrières.

Après lui, feu Ignotus, c'est-à-dire le défunt M. Félix Platel, vient dans *l'Armée du Crime* (Victor Havard) nous révéler quelques unes des plaies de l'état social, en étudiant les bas-fonds de la grand'ville; c'est la misère parisienne sous ses plus affligeants aspects qu'il nous présente, ce sont tous ces drames de la débauche et du crime qui viennent fatalement se dénouer sur les bancs de la cour d'assises.

Le livre de M. Gustave Macé, *Mon musée criminel* (Charpentier), n'est pas pour nous donner de l'humanité une idée

beaucoup plus réconfortante; mais, comme tout ce qu'il nous dit est instructif et curieux! M. Gustave Macé, qui termina sa belle carrière administrative par les fonctions si difficiles de chef du service de sûreté, a, grâce à son habileté et à son infatigable dévouement, mis entre les mains de la justice un nombre considérable de dangereux criminels et de scélérats fameux. C'est l'histoire de ces misérables qui est résumée dans ces pages, en regard des portraits de ces malfaiteurs et des fac-similés des instruments à l'aide desquels ils ont commis leurs forfaits. On imagine le terrible attrait d'un tel livre, où tout, texte et planches, est rigoureusement exact, et qui recèle des hideurs morales autrement effroyables que les horreurs plus ou moins authentiques de tous les musées Tussaud du monde.

L'Ame de Paris (Charpentier), par M. Théodore de Banville, vient faire une heureuse diversion à ces sujets affligeants. C'est un recueil de petites études toutes charmantes, dans lesquelles le délicat écrivain fait revivre en de multiples tableaux pleins de variété et d'agréable humour, le Paris du milieu de ce siècle, le Paris de 1830 et du romantisme qui valait bien, ne vous en déplaise, notre fameux *Paris fin de siècle*. Suivez M. de Banville dans ses promenades des quais à la place Royale, dans ses pérégrinations à travers les modestes cénacles d'antan, et vous serez charmé de retrouver pour une heure cette vie à la fois plus calme et plus honnête, plus laborieuse et plus fantaisiste, que nous font regretter les fatigantes et stériles agitations des « Struggle-for-lifeurs » contemporains.

Vous n'éprouverez pas une impression moins reposante en parcourant le *Sub Jove* (Dentu) de M. Adrien Marx, que précède une préface de Pierre Loti. Les quarante articles réunis en ce volume par le fécond chroniqueur se rapportent exclusivement à ces deux ordres de sujets : Chasses et pêches, — Excursions et petits Voyages. — Ce sont autant de petits tableaux de la nature, parsemés d'amusantes anecdotes et de piquantes observations. On les a lus dans *Figaro*.

Que si vous vous plaisez à de plus sérieuses lectures, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les *Perles et Talismans* (Fischbacher), ingénieux recueil de pensées diverses, empruntées à d'éminents écrivains par M. André Lacroze ; — avec le très intéressant et patriotique essai de M. Paul de Jouvencel sur *l'Indépendance des Gaules et l'Allemagne;* — enfin avec l'ouvrage de M. Jules Ferry, *le Tonkin et la Mère Patrie* (Havard), sobre réplique (accompagnée de force documents justificatifs) aux attaques passionnées dirigées contre l'éminent homme d'État.

C'est là tout ce que contient le casier des « études diverses » ; jetons un rapide coup d'œil sur les productions, au nombre de trois seulement, qui s'étalent fort à l'aise sur le rayon destiné aux

QUESTIONS D'ART.

Quel est, d'abord, ce magnifique album grand in-4° qui, étant timbré du chiffre de la Maison Quantin, ne peut renfermer que quelque chose de beau ? — C'est la sixième livraison de la luxueuse publication de M. Édouard Garnier, *la Porcelaine tendre de Sèvres.*

Nous sommes déjà largement édifiés sur l'incomparable éclat de cette production splendide et cette livraison nouvelle n'est pas pour diminuer notre juste admiration ; rien n'est plus doux à l'œil, rien n'est plus séduisant que ces belles planches où sont reproduites, avec une perfection qui donne l'illusion de la réalité, quelques-unes des plus célèbres merveilles sorties de notre manufacture nationale, telles, pour en citer quelques-unes, que ces superbes vases de la collection Watelin et Fournier, de sir Richard Wallace, du South Kensington Museum, — la tasse offerte à Marie-Antoinette lors de la naissance du premier dauphin, — les vases offerts à Tippoo-Sahib, en 1788, par Louis XVI, — le vase-vaisseau à mât du baron Alphonse de Rothschild, etc., etc. Ce qui me plaît particulièrement dans cette publication, digne en tous points de la grande maison qui

l'édite, c'est que les livraisons nouvelles ne sont inférieures en rien à leurs devancières; la trentième planche est aussi parfaite et aussi réussie que la première. De combien de grandes publications d'art en pourrait-on dire autant ?

Après ce régal des yeux, voici de quoi charmer l'esprit : c'est l'*Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre* par M. Pierre Petroz (Félix Alcan). L'auteur, qui s'est fait connaître par ses intéressants essais sur *l'Art et la critique en France*, n'a pas prétendu faire ici une histoire générale de la peinture; la tâche beaucoup plus restreinte, mais passablement vaste encore, qu'il s'est assignée consiste en ceci : « Déterminer, autant que possible, les rapports de la peinture des diverses écoles avec l'état intellectuel, moral ou social contemporain. » Sans remonter aux époques primitives, il recherche et expose, dans les sept parties de son curieux travail, les changements qui se sont produits dans l'*invention* artistique depuis les premiers temps de la Renaissance jusqu'à nos jours. Pour marquer le sens, pour bien dégager la signification de ces modifications successives, il a choisi un ou deux exemples parmi les œuvres de l'artiste qui a pris l'initiative d'un de ces changements ou qui, du moins, semble en avoir le mieux réalisé l'exécution. On voit quel intérêt présente l'œuvre consciencieuse de M. Pierre Petroz, particulièrement pour les habitués des galeries du Louvre.

La langue de Dante et de Michel-Ange vous est-elle familière? — Pas trop. — Tant pis, car vous prendriez grand plaisir à lire d'un bout à l'autre l'excellent travail de M. Raffaele Cattaneo, *l'Architettura in Italia dal secolo VI al mille circa* (Venise, Ongania), superbe volume illustré de centaines de gravures sur bois. On ne manque pas d'études sur l'art architectural italien; mais la période comprise entre le ve et le xe siècle de notre ère a été jusqu'à présent fort peu ou fort mal connue. C'est pour combler cette lacune que l'érudit professeur de Venise a entrepris ces *Ricerche storico-critiche* qui ne lui ont pas coûté moins de dix années d'efforts continus. L'abondante moisson de documents qu'il a pu recueillir l'a

d'ailleurs bien payé de ses peines et l'a mis à même de mettre en lumière bien des faits nouveaux et de rectifier bien des erreurs sur cette période obscure de l'histoire de l'art architectural.

Arrêtons-nous un moment à feuilleter ce beau livre où sont reproduits tant de « motifs » d'une richesse et d'une variété incroyables; nous n'en serons que plus dispos pour scruter le contenu du troisième côté de notre pivotante bibliothèque. Y êtes-vous, maintenant? Allons, hop! un coup de pouce et nous voyons paraître, en ce tiers logis, des publications récentes, les productions relatives à la

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

C'est un des doyens de la critique, M. Émile Montégut, qui ouvre la marche avec ses *Dramaturges et Romanciers* (Hachette).

Dans ce recueil d'essais, dont quelques-uns datent déjà de trente années, le Théâtre est représenté par l'œuvre des Barrière, des Sardou, des Émile Augier, — et le roman par MM. Octave Feuillet et Victor Cherbuliez. On ne peut relire qu'avec plaisir ces pages écrites avec autant de finesse que de goût, et dans lesquelles on retrouve des jugements qui, malgré leur grand âge relatif, n'ont nullement vieilli.

A M. Émile Montégut succède M. Jean-Paul Clarens (autrement dit M. Jean-Pierre Caleanes) qui, sous le titre significatif de *Réaction* (Savine), nous offre des mélanges de critique littéraire et philosophique. Il a pour but de « réagir » contre le réalisme et le matérialisme de la littérature et de la philosophie contemporaines. Les sept études réunies ici (publiées naguère en diverses revues) sont consacrées à Joubert (dont l'auteur est le petit-neveu), à H.-F. Amiel, Jules Breton, Caro, Gratry, Sully-Prudhomme et à M. Ernest Renan; elles ont pour lien commun une constante affirmation des principes spiritualistes, « hors desquels, dit l'auteur, il n'y a que désorganisation, impuissance et douleur ».

Le livre posthume de M. Maxime Gaucher, *Causeries littéraires* (Armand Colin), ne saurait manquer d'être favorablement accueilli. Le regretté critique qui, pendant plus de quinze années (1872-1888), a rendu compte, avec beaucoup d'esprit et de talent, des livres de la semaine et des pièces nouvelles aux lecteurs de la *Revue Bleue*, songeait, dans les derniers temps de sa vie, à publier un choix de ses meilleures causeries. L'exécution de ce dessein a été reprise par MM. René Doumic et Henry Ferrari, qui nous offrent en ce volume le meilleur de l'œuvre critique de Maxime Gaucher.

Dans ses *Portraits du dix-septième siècle* (Perrin), M. Léon Gautier, de l'Institut, nous offre à dire vrai, moins des portraits achevés que des esquisses, mais des esquisses tracées de main de maître et dans lesquelles ne manque aucun trait essentiel. Dirigeant son étude sur les plus éminents écrivains du grand siècle, M. Léon Gautier s'attache à dégager de leur œuvre, en dehors du côté littéraire qui n'est qu'effleuré, le caractère purement religieux et moral. L'auteur, qui s'est placé exclusivement au point de vue chrétien, a parfois montré quelque rigueur dans ses appréciations. Les bons esprits, cependant, devront souscrire, en général, aux jugements qu'il formule sur les beaux génies qu'il étudie.

Les Évolutions de la critique française (Perrin), par M. Ernest Tissot, sont presque l'œuvre d'un débutant, mais d'un débutant qui promet beaucoup, à en juger par cet excellent livre. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une histoire générale de la critique française que s'est proposé d'écrire l'auteur de ces ingénieux essais : son travail n'embrasse même pas tout ce siècle, il est borné au mouvement littéraire des vingt dernières années. Si M. E. Tissot a ainsi limité son étude, c'est parce qu'il lui semble bien établi qu'un fait domine toute la littérature de cette période ; ce fait, c'est « l'abaissement de l'imagination pure en raison directe du développement de l'esprit d'analyse dans la poésie, dans le roman et dans le théâtre contemporains. » Or l'auteur a précisément pour but de définir les méthodes nouvelles, d'en

expliquer la formation, d'en dire l'histoire, d'en indiquer l'importance actuelle, d'en étudier enfin toute la valeur dans quelques-uns des maîtres de la critique contemporaine. Et c'est ainsi qu'il a classé comme suit la critique moderne : critique *littéraire*, représentée par MM. Ferdinand Brunetière et Jules Lemaître, — *moraliste*, par J. Barbey d'Aurevilly et Ed. Scherer, — *analytique*, par MM. Paul Bourget et Émile Hennequin.

Quand nous aurons mentionné la cinquième série du *Théâtre à Paris*, année 1888-1889, de M. Camille Le Senne (Lesoudier), nous élèverons nos regards vers les « rayons » (sans jeu de mots !) où se prélassent les livres éthérés de

POÉSIE.

Et certes, ce n'est pas la place qui leur manque, aux pauvrets, car ils ne sont que quatre en tout, y compris le tome premier des *Poésies de Théophile Gautier*, réimprimés dans l'élégante « Petite bibliothèque littéraire » de Lemerre; — plus un volume, moitié prose et vers de M. Antoine Campaux, le *Rêve de Jacqueline, chanson d'avril* (Jouaust). — Vient ensuite un écrivain connu des lecteurs de l'ancien *Livre*, M. Olivier de Gourcuff, l'auteur des *Rimes d'amour et de hasard*, qui nous présente un nouveau recueil de jolis vers, *le Rêve et la Vie* (Jouaust), que précède une exquise préface de M. Jules Simon. — Enfin, M. Julien de Villecrosse nous offre une œuvre inspirée par un sentiment élevé de patriotism, le *Poème de Jeanne d'Arc* (Sauvaître), où il raconte en vers bien frappés, simplement et rapidement, ce que la sainte héroïne a fait avec tant de simplicité et de rapidité.

Allons, lecteurs, un peu de courage ! nous n'avons plus à explorer qu'un côté de notre meuble rotatif, si j'ose employer ce vocable; je ne vous cacherai pas que j'éprouve quelque satisfaction à lui imprimer l'impulsion finale. Mais, qu'est-ce qu'il se passe? Pourquoi cette résistance accompagnée d'un inharmonieux miaulement? Holà ! monsieur Terquem, votre

pivot est bien mal graissé. Bon! je devine ce qu'il en est et je vous fais mes excuses. Je viens de lire l'inscription de cette dernière face,

ROMANS ET NOUVELLES,

et je comprends pourquoi ce côté surchargé n'a pu facilement accomplir son évolution. Hélas! messeigneurs, que de bouquins alignés en colonnes menaçantes! Tâchons d'énumérer lestement cette trentaine de volumes qu'on est convenu de qualifier d'« œuvres d'imagination » (?).

Vous êtes bien prévenus; je n'analyse pas, je cite.

Parmi les romans nouvellement parus, celui qui a fait le plus de bruit, ce qui ne veut pas dire qu'il soit ni le meilleur ni surtout le plus édifiant, est le *Sébastien Roch* (Charpentier) de M. Octave Mirbeau. On sait déjà sur quel étrange sujet roule cette œuvre, « dont le besoin ne se faisait nullement sentir ». C'est l'histoire d'un pauvre enfant à l'âme timide et repliée sur elle-même, qu'un père imbécile et vaniteux place dans un collège tenu par les jésuites. Le petit roturier, Sébastien Roch, a d'abord singulièrement à souffrir des dédains de ses nobles condisciples; puis, ce qui est autrement triste, il est victime d'un odieux attentat dont la souillure rejaillira sur toute sa vie. En vérité, quand on a le talent très appréciable que possède M. Octave Mirbeau, on devrait ne pas courir après un succès de mauvais aloi, en abordant des sujets si répugnants.

Un livre qui fait aussi quelque tapage, c'est celui de M. le comte d'Hérisson, *Un drame royal* (Ollendorff). On n'a pas oublié la profonde émotion causée, l'an passé, par la mort violente d'un prince, futur héritier d'un grand empire. C'est dans ce tragique événement que l'auteur a cru devoir, dès maintenant, puisser les éléments du récit qu'il laisse volontiers prendre pour de l'histoire. Mettant en scène, sous

des pseudonymes peu mystérieux, les personnages qui furent alors plus ou moins indiscrètement cités, il prétend dévoiler tous les dessous de cette douloureuse affaire.

Voici une production tout à fait originale; elle a pour titre : *Lys Amors d'Helain-Pisan et d'Iseult de Savoisy, miz en escripts par Loys-Julius Gastine et aornés d'imaiges par Edoard Zier*. C'est, au point de vue de l'exécution matérielle, un volume vraiment fort beau, illustré de 150 dessins du plus heureux effet et qui joint à tous ses mérites l'attrait d'une rareté relative, puisqu'il n'est tiré qu'à 520 exemplaires numérotés. Quant à l'histoire elle-même, je ne saurais vous en parler que par à peu près; je suis très peu versé dans le vieux français du XIVe siècle, et je n'ai pas eu le loisir de piocher assez mon Lacurne de Sainte-Palaye pour lire couramment ce consciencieux pastiche. J'ai cependant assez attentivement parcouru cette amoureuse histoire pour être à même de vous dire que la belle Iseult de Savoisy était une personne aussi agréable que tendre, et que le valeureux Helain-Pisan n'a pas dû s'ennuyer auprès d'elle, si j'en juge par les scènes intimes (planches découvertes, messieurs!) très originalement rendues par le crayon de M. Zier. Aussi je me propose bien (et je vous engage à en faire autant) de relire à petits coups ce fabliau délectable, sans attendre l'édition, en français moderne, très adoucie sans doute, que M. L.-J. Gastine doit nous donner prochainement.

Dans un tout autre ordre d'idées, je vous recommande *le Loup des Brousses* (Dentu), de M. Philippe Louvet, qui traite, avec un réel talent, cet inépuisable sujet d'études : les mœurs de la vie rurale. Vous verrez là, notamment, un type achevé de paysan laborieux et âpre au gain, dur aux siens et à lui-même, qu'une insatiable ambition d'accroître sa terre et une jalousie farouche conduisent jusqu'au crime.

Stérile (Havard), par M. Charles Coynart, repose sur une donnée à la fois singulière et neuve : Une jeune femme acquiert la certitude « médicale » qu'elle ne peut devenir mère, et, bien qu'elle adore son mari qui le lui rend bien, elle

aime mieux se tuer que de déchoir au rang de « maîtresse conjugale ». C'est superbe, mais

> Combien de femmes en ce monde
> Qui ne voudraient en faire autant!

Laissez-moi vous signaler à la queue-leu-leu : *le Crime de la rue Monge* (Dentu), roman policier du fécond et toujours ingénieux Pierre Zaccone; — *la Crise, un monde qui se transforme* (F. Roy), par M. André Poëy, œuvre de régénération sociale aussi bizarre par le fond qu'extraordinaire au point de vue du style; — *En amour* (Tresse et Stock), où M. Jean Ajalbert conte, une de fois plus, l'éternelle histoire de la pauvre fille qui se donne et que bientôt délaisse un séducteur égoïste; — *les Mirages* (Charpentier), par M. Jean Valnore, qui nous donne une idée peu flatteuse des mœurs administratives et de la probité de l'Égypte contemporaine; — *Naufrage d'amour* (Savine), par M. Elzéard Rougier, qui nous conte les malheurs d'une Manon Lescaut du XIXe siècle; — *le Fils du plongeur* (Plon), scènes de la vie sportive, par M. Fortuné du Boisgobey; — *les Crimes de Trestaillons* (Dentu), par M. Antony Réal, qui nous fait revivre au temps de la Terreur blanche en retraçant, d'après de sûrs documents, la vie de Jacques Dupont, né à Uzès en 1763, mort à Nimes, en 1828, cet horrible brigand, qui se fit une si lugubre célébrité aux premiers jours de la Restauration; — puis encore *Démos* (Hachette), production fort remarquable, traduite de l'anglais, de Gissing, où l'on voit un ouvrier intelligent, ardent apôtre des revendications des travailleurs, orgueilleux de son pouvoir sur ses camarades, se gâter insensiblement sous l'influence d'une richesse subite, et bientôt périr dans une émeute, écrasé par ce même peuple qu'il a renié, par ce Démos qui l'acclamait jadis.

Mentionnons aussi une réimpression des *Travailleurs de la mer*, dans cette excellente édition définitive des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, publiée par les maisons Hetzel-Quantin, et passons aux recueils de Nouvelles.

Voici d'abord un livre délicieux, *Titiane* (Plon), par Sadia. Histoire d'une femme charmante, victime des méchants propos d'une petite ville. Ce récit, qui se termine tragiquement, est suivi de *Une conquête de romancier,* piquante étude dans laquelle est mis en scène, pas toujours à son avantage, un des écrivains les plus en vue de notre temps.

Ensuite vient *Ludka* (Calmann Lévy), suite de huit récits très délicatement écrits par M. Adolphe Aderer, qui sait à merveille passer du grave au doux et des émouvants petits drames aux plus aimables scènes.

Le Roman de la femme médecin, suivi de *Récits de la Nouvelle-Angleterre* (Hetzel), ne mérite pas moins votre attention. C'est l'œuvre d'une féconde romancière américaine, Mme Sarah Orne-Jewette, dont Mme Th. Bentzon, dans une intéressante préface, a pris soin d'analyser l'œuvre considérable et d'apprécier le très original talent.

Vous lirez également avec plaisir *les Derniers rêveurs* (Plon), études d'un sentiment très curieux dont le nom de l'auteur, M. Paul Perret, suffit à garantir le mérite; — *Ames slaves* (Lemerre), par Tola Dorian, tableaux tour à tour dramatiques ou gracieux, présentant sous ses multiples aspects cette âme slave, passionnée et mobile, qui est, comme dit l'auteur, « l'âme-femme du monde comme l'eau en est l'élément féminin »; enfin, *l'Amant de Rébecca* (Plon), suivi de *la Veuve du major,* agréables récits, l'un triste et l'autre presque bouffon, par M. Charles Canivet.

Nous manquerions à tous nos devoirs envers le *young people,* si nous ne mentionnions aussi quelques productions spécialement destinées à son usage. Nous placerons donc en tête de ces *Juvenilia* le récit exquis de M. Fernand Calmettes, *Sœur aînée,* que la librairie Charpentier fait reparaître dans l'excellente « Nouvelle collection » de la jeunesse, dont nous avons parlé naguère; après cette œuvre délicieuse, nous nous bornerons à énumérer : *les Vieux contes de la veillée* (Hachette), légendes populaires de tous les pays, adaptées par Mme de Witt, née Guizot; — *A travers les forêts vierges, aven-*

tures d'une famille en voyage (Hachette), livre de la famille des « Robinsons », par M. Désiré Charnay; — *Braconnette* (Hachette), par M. Aimé Girou; — puis, dans la jolie collection illustrée, si soigneusement éditée en commun par MM. Charavay, Mantoux et Martin, la mirobolante *Histoire d'un bonnet à poil,* par M. J. de Marthold, — la touchante aventure de *Gipsy,* par M. Jacques Lermont, — et le mirifique récit de cape et d'épée de M. Henry de Brisay, *Flamberge au vent;* — enfin l'ingénieux *Théâtre des Petits* (Tresse et Stock), de M. L. Darthenay, qui ne contribuera pas moins que les précédents ouvrages à faire les délices des prochaines vacances.

Ceci dit, nous pouvons définitivement et vigoureusement repousser notre « Bibliothèque tournante » qui n'a plus rien à nous offrir. Aussi bien, est-il temps de dégourdir nos jambes quelque peu ankylosées par cette longue station sur le divan moelleux.

Mais, avant de terminer, il me faut vous remercier encore de l'accueil que l'on a bien voulu faire, en ce premier semestre, à mes fantaisistes élucubrations. Je viens, pour cause de villégiature, prendre congé de mes lecteurs habituels, en les priant de reporter leur bienveillance extrême sur mon successeur. Ce n'est qu'un au revoir que je leur adresse, car je compte bien faire parvenir au directeur de cette revue quelques variétés, notules ou amusettes bibliographiques de haut ragoût pour complaire aux gourmets de lettres.

F. DE TROYES.

(FERNAND DRUJON).

TROUVAILLES LITTÉRAIRES

DEUX RECUEILS DES FABLES DE LA FONTAINE...

QUI NE SONT PAS DE LA FONTAINE.

On chercherait vainement dans l'*Essai bibliographique*[1] consacré aux œuvres de La Fontaine, par le regretté Paul Lacroix, les deux ouvrages dont nous allons dire ici quelques mots. On ne les trouverait pas davantage dans l'index qui termine la belle édition donnée par M. Moland, et c'est d'ailleurs à juste titre qu'ils n'y figurent point, puisqu'ils ne sont que des imitations arrangées, pour ne pas dire des travestissements, de l'œuvre de l'immortel fabuliste.

Le premier de ces ouvrages est une œuvre de moralisation et presque, comme on dirait aujourd'hui, de vulgarisation ; —

1. Cet essai rudimentaire, mais le plus complet que l'on ait encore sur la Bibliographie fontanienne, occupe les pages 183 à 232 des *Nouvelles œuvres inédites de Jean de La Fontaine* (Paris, 1873, in-8°), ouvrage intéressant dont les quelques derniers exemplaires se trouvent à la librairie Féchoz, rue des Saints-Pères.

le second rentre dans le domaine de la satire politique. Tous deux eurent, en leur temps, une certaine vogue; ils ne méritent plus guère aujourd'hui l'attention qu'à titre de curiosités. — En voici la description.

I. — *Nouvelles étrennes utiles et agréables contenant un Recueil de fables dans le goût de La Fontaine*, sur de petits airs et vaudevilles connus. — Paris, Lottin, 1734, in-32, avec musique gravée.

Telle est, croyons-nous, la première édition de cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois (1739-1746-1748, etc.) tant sous ce titre que sous le suivant, qui figure sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux :

Recueil de Fables choisies, dans le goût de M. de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés à la fin pour en faciliter le chant. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. A Paris, chez Ph.-N. Lottin et J.-H. Butard, rue Saint-Jacques, à la Vérité, M.DCC.XLIX, avec approbation et privilège du Roi. In-32 de IV-332 et IV pages, plus 32 pages gravées pour la musique.

Ces mêmes fables en musique ont enfin reparu en deux volumes, la même année 1749 et chez les mêmes éditeurs, dans le *Recueil de chansons morales et d'emblèmes*, etc., donné par Mme Massuau, religieuse de l'abbaye de Voysin, au diocèse d'Orléans.

Quel fut l'écrivain assez audacieux pour toucher aux bijoux du fabuliste et transformer l'or pur du Bonhomme en un très médiocre chrysocale? — C'est, nous apprend l'infaillible Barbier, le père *Jean-Philippe Valette*, né à Caraman, diocèse de Toulouse (ces Toulousains ne doutent de rien!) qui entreprit cette tâche téméraire, que peut seule excuser le but, qui fut celui-ci. Entré, en 1699, dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, le digne père pensa que ce serait œuvre pie de faciliter aux enfants, élevés par son ordre, l'étude des apo-

logues moraux de La Fontaine; il se dit sans doute que, s'il est bien vrai que

> Une morale nue apportant de l'ennui,
> Le conte fait passer la morale avec lui,

ladite morale passerait bien mieux encore, grâce au concours de la musique; de là à transformer les fables de La Fontaine en chansons « sur de petits airs et vaudevilles connus », il n'y avait qu'un pas à faire; ce pas, le bon père le franchit candidement, en triturant à sa guise les vers délicieux de sa victime. Ce n'était d'ailleurs ni son premier, ni son dernier méfait poétique, ainsi que le démontrent sa *Poésie chrétienne sur quelques idées de Thomas A Kempis* (1728), et ses *Étrennes de Salomon, contenant autant de sentences qu'il y a de jours dans l'année, en distiques françois*, etc. (1741). — Et c'est ainsi qu'avec une opiniâtreté, consciencieuse autant que déplorable, il a bousculé les apologues de La Fontaine, faisant suivre chaque titre d'un sous-titre résumant la morale de la fable, et réduit les vers à la mesure de ces chansons populaires, dont l'intitulé suffit à faire présumer le caractère éminemment moral, telles, par exemple, celles qui commencent ainsi : *Réveillez-vous, Belle endormie, — Verse, verse du vin et souvent, — De la petite Jeanneton, — Tarare Ponpon, — C'est en aimant qu'on adore*, etc., etc.

Pour faire comprendre ce qu'est devenue l'œuvre du fabuliste sous la plume musicophile du bon P. Valette, il nous suffira d'un exemple que nous choisirons parmi les fables les plus connues de La Fontaine, afin de n'avoir pas besoin de reproduire le texte original; c'est

LE CORBEAU ET LE RENARD

LA FLATTERIE

Sur l'air : *Pour passer doucement la vie.*

> Un corbeau tenoit un fromage,
> Et sur un arbre étoit perché;
> Vint un renard, fin personnage,
> Que l'odeur avoit alléché.

Le drôle lui tint ce langage :
Peut-on voir plus gentil oiseau?
Si la voix répond au plumage,
L'univers n'a rien de plus beau.

De plaisir l'oiseau noir croasse,
Le morceau lui tombe du bec;
Le renard vite le ramasse :
Et dit : Je vais souper avec.

Apprenez, poursuit-il, beau sire,
Qu'on ne vous flatte pas pour rien :
L'adulateur ne vous admire,
Que pour escroquer votre bien.

Bornons-nous à ce spécimen de la muse pieusement folâtre du P. Jean-Philippe Valette, dont l'entreprise, qui nous fait aujourd'hui sourire, obtint, répétons-le, un véritable succès au siècle dernier, et valut sans doute à son auteur l'admiration et l'estime de tous les pédagogues; puis passons au deuxième imitateur de La Fontaine, versificateur moins anodin que le P. Valette et qui paya plus cher sa célébrité d'un moment.

II

J'ai deux titres fort longs; l'un est : *Métamorphose,*
Et l'autre est : *La Fontaine en mil huit cent trente-un.*
Pourquoi n'ai-je avec lui que cela de commun?
Mon papier est vélin, ma couverture est rose.
La politique étant le goût de la saison,
On en fourre partout; moi, j'en mets dans la fable;
Le lecteur y doit prendre un plaisir ineffable...

C'est en ces vers, qu'au début d'un prospectus (4 pages, devenu de toute rareté) où il décrit ingénieusement le plan et le mode de publication de son futur ouvrage, *Eugène Desmares* annonçait le recueil qui, paru d'abord en livraisons, fut réuni ensuite en deux volumes dont voici l'exacte description :

Les Métamorphoses du jour, ou La Fontaine en 1831, avec des vignettes dessinées par Henri Monnier et gravées par Thompson. Par *Eugène Desmares*. — Paris, Delaunay,

libraire, Palais-Royal, péristyle Valois, 1831. — Deux vols. in-8° de 256 et 319 pages, 18 francs. (Voir l'excellente Bibliographie de M. Brivois pour la description des 16 vignettes.)

Ce n'était point le premier venu que cet Eugène Desmares, fils d'une actrice qui eut son heure de renommée, qui fonda le journal de théâtre le *Vert-Vert* et qui termina, en 1839, à Saint-Pétersbourg, une vie active et quelque peu agitée. On trouvera sur cet homme d'esprit et de talent une notice nécrologique, qu'on ne peut, faute d'espace, reproduire ici, dans le tome IV (2e série, page 230) de *l'Artiste*. Indépendamment des nombreux articles qu'il inséra en divers périodiques, on lui doit un petit poème fort récréatif : *Humour. Angleterre, Irlande, Écosse*. Voyage sur mer en quarante-six postes, avec quatre cents coups de fouet. (Paris, Delaunay, 1832, in-8°, 2 fr.) Toutefois son plus sûr titre à l'estime des bibliophiles est encore son *La Fontaine en* 1831. C'est là qu'il a fait preuve à la fois d'ingéniosité et de courage. Sincèrement libéral, il avait accueilli avec enthousiasme les événements de juillet 1830, croyant, avec bien d'autres, que le duc d'Orléans était sinon « la meilleure des républiques », du moins le prince le plus capable d'améliorer le sort du peuple et d'assurer à la France la plus grande somme possible de liberté et de prospérité. Comme bien d'autres aussi, il n'avait pas tardé à reconnaître que le régime nouveau ne réalisait pas toutes les espérances qu'avait fait concevoir la chute du régime ancien, que les hommes peuvent disparaître, mais que les abus restent, en un mot que, suivant le proverbe si judicieusement commenté depuis par Alphonse Karr : « Plus ça change,... plus c'est la même chose. » Il crut donc faire une œuvre utile et méritoire en flagellant à sa manière les « défectuosités » du nouvel ordre de choses. D'autres, on sait quels ils furent ! recoururent à l'ïambe et à la satire; lui se borna simplement à traduire ses indignations sous la forme commode que lui offraient les fables de La Fontaine. Il y a peu d'années, quelques adaptations de ce genre ont été faites dans la presse politique, mais aucun des imitateurs du fabu-

liste n'a atteint la verve virulente d'Eugène Desmares. Chez celui-ci, point d'allusions discrètes, point de détours ni de finesses; il va droit son chemin, appelant les hommes et les choses par leurs noms et, avec moins de prudence que de merveilleuse souplesse, il encadre les événements et les individus dans les vers mêmes de La Fontaine dont il s'attache à ne modifier le texte que le moins possible. Veut-on un spécimen propre à faire bien comprendre la « manière » d'Eugène Desmares, en voici un, et, à titre de comparaison, nous choisirons la même fable travestie plus haut par le P. Valette.

LE GENDARME ET L'HOMME DU PEUPLE

(LE CORBEAU ET LE RENARD)

Maître gendarme, un jour, sur son cheval perché,
Avait à la bouche l'injure :
Maître ouvrier, par sa morgue alléché,
Disoit, en voyant sa figure :
Bon gendarme, bonjour! que vous me semblez beau!
Vous êtes magnifique en culotte de peau!
Sans mentir, si votre courage
Répond à tout cet étalage,
Vous êtes le plus beau des gendarmes du roi.
A ces mots, le gendarme, heureux de faire un crime,
Ainsi que le veut son emploi,
Tire son large sabre et frappe sa victime.
Le peuple le renverse et dit : Mon bon ami,
Apprends qu'un loyal ennemi
Doit respecter un ennemi sans arme;
Va! le sang veut du sang! donne le tien, gendarme!
Le gendarme, voyant ses efforts superflus,
Jura, mais un peu tard, qu'il ne sabreroit plus.

Veut-on un autre exemple de la témérité avec laquelle Desmares mettait les personnages en scène, voici comment il traduisait la célèbre fable : *la Cigale et la Fourmi.*

LE JUGE ET LE HÉROS DE JUILLET

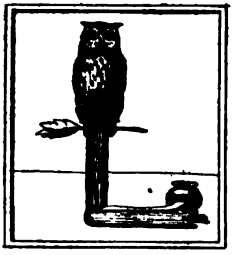
S'étant battu pour notre liberté,
Cet été,
Un héros de juillet, tronqué par la mitraille,
De tout se trouva dépouvu
Lorsque décembre fut venu.
C'est pitié de le voir! étendu sur la paille,

Sans pain, sans travail, demi-nu.
Il alla donc crier famine
Devant une Chambre voisine,
Priant à haute voix Dupin
De lui donner du travail ou du pain.
A ce prix bornant sa colère,
Il lui promettoit de payer
Bien exactement le loyer
D'une Chambre aux François si chère.
On l'arrête... Persil, qui ne pardonne guère,
Et c'est là son moindre défaut,
Le fait mander, et voit, affrontant l'échafaud,
Aux trous de son manteau passer la République;
Il l'interroge alors d'une manière oblique :
Que faisiez-vous à la chaude saison?
— Je me battois, ne vous déplaise,
— Vous vous battiez, j'en suis fort aise;
Allez maintenant en prison.

On pense bien que de telles gentillesses, dont nous n'avons cité que les moindres, ne furent pas sans offusquer quelque peu et ce même Dupin, et ce même Persil qui figurent à chaque instant dans ces malicieuses adaptations, sans parler de maints autres personnages, y compris le « Citoyen Tyran » qui sont généralement fort maltraités. Aussi n'est-il pas étonnant que leur auteur ait eu, à deux reprises, maille à partir avec dame Justice. La première fois, il eut la chance d'être acquitté par le jury. La seconde épreuve lui fut moins favorable et lui attira six mois de prison et 500 fr. d'amende...

Digne père Valette, spirituel Eugène Desmares, vous avez cru, chacun à votre point de vue, accomplir une tâche bonne et utile; qui songe encore à vous, cependant, qui vous connaît en dehors d'un très petit nombre de curieux? Puissent ces quelques lignes vous tirer, un moment, de l'oubli! vous ne déméritez point entièrement cette faveur, ne fût-ce que pour avoir eu cette commune idée de placer votre œuvre singulière sous le patronage du grand nom de La Fontaine.

NOTES ET NOUVELLES



Les *Bibliophiles contemporains* se sont réunis en un second Dîner annuel, le samedi 31 mai dernier, au café Riche, au nombre de vingt-quatre convives, dont voici les noms. MM. George Bengesco, Comte de Boissy, Prince Roland Bonaparte, Jules Brivois, E. Chaze, Jules Comte, Comte de Contades, Charles Cousin, Paul Eudel, B.-H. Gausseron, Henry Houssaye, Jacob, Paul Lacombe, Jules Le Petit, Mariani, G. de Montozon, Alfred Piat, Baron de Pommereul, Maurice Quentin-Bauchart, Général Mérédith Read, Thuile, Gaston Tissandier, Octave Uzanne et Henri Vever.

Diner très animé, très cordial et très jeune; — au café on a ébauché mille projets séduisants et parlé avec amour des livres à faire et de ceux qu'il convient de soutenir; les ouvrages de luxe à tendances froidement correctes et monotones, les publications d'art archiburinées ont été vouées aux gémonies, et l'on a reconnu que les éditeurs adonnés à ce genre patriarcal, rectiligne et empesé ne méritaient point d'être admis dans le royaume des vrais bibliophiles contemporains.

Toutes les idées d'esthétique échangées prouvaient le sentiment unanime des convives pour marcher de l'avant et pro-

duire plutôt du baroque que du banal, de l'inégal que du poncif, de l'inouï que du plat.

Une proposition originale a été émise avant de se séparer et adoptée par tous les membres présents.

Cette proposition a pour but d'animer la fin de tous nos dîners futurs par la mise au sort entre les convives d'un ouvrage tiré spécialement pour un *Membre Providentiel* des *Bibliophiles contemporains* dont le nom sera laissé en blanc.

Les auteurs et bibliographes présents ont pris l'engagement de faire tirer dans ce but un Exemplaire Unique sur papier spécial ou parchemin de tous les ouvrages qu'ils publieraient. — Le président sera le premier à tenir parole au dîner de novembre prochain.

D'autre part, les éditeurs, de leur propre gré, pourront, si bon leur semble, s'attirer la reconnaissance des heureux gagnants, en faisant tirer à un seul exemplaire, sur un papier curieux, telles ou telles de leurs publications qu'ils jugeraient dignes de nous être offertes en un spécimen hors ligne.

Il y a là, on le voit, pour tous les dîneurs futurs, le principe d'une série de tentations que l'émulation ne fera qu'accroître. On verra, à l'issue de nos prochaines réunions, une agitation bruyante qui rappellera les clameurs de l'ancienne rue Quincampoix et les turbulences des loteries italiennes.

Mais les Contemporains peuvent apporter dans *l'Académie des beaux livres* les gaietés d'une récréation; ils auront le bouquin aimable et l'espièglerie des sociétés naissantes.

Beaucoup de ventes le mois dernier, des ventes plus capitales que capiteuses. Le gros catalogue du baron Achille Seillière contenait des merveilles, mais rien de très particulièrement excitant; beaucoup d'incunables, des spécimens de la haute bibliophilie antique, des numéros qui eussent fait battre la charge aux cœurs maroquinés de feu Lebœuf de Montger-

mont ou même de Pixérécourt, mais qui ne pouvaient dynamiter la passion des amateurs de la nouvelle école.

Nous avions pensé encombrer professionnellement les pages du *Livre moderne* avec l'indication des principales enchères; mais, au dernier moment, nous avons pitié de nos lecteurs, et nous n'hésitons pas à les priver de toutes les désignations coriaces, latines et classiques qui encombrent les catalogues des dernières ventes.

« Messieurs, n'oublions pas que nous sommes modernes », comme eût dit Hervé, dans son épileptique bon sens.

Ce qui tend, hélas! et de plus en plus à prouver la modernité à outrance de cette revue, ce sont les fautes et coquilles typographiques qui se glissent malgré toute notre attention et notre surveillance dans trop de pages de chaque livraison.

Là où les correcteurs marquent la faute, les corrigeurs ne corrigent que pour faire involontairement une autre erreur à côté.

Ceux qui ne sont pas au courant de la typographie contemporaine, devenue usine à production hâtive, ne peuvent se douter de l'impossibilité d'obtenir aujourd'hui la correction absolue et d'éviter des bourdes qui eussent pétrifié Érasme et assommé Plantin-Moretus.

L'écrivain maltraité qui vit dans l'encre d'imprimerie, après s'être longtemps insurgé et avoir gémi en mineur, finit par accepter philosophiquement une situation à laquelle il se sent hors d'état de porter remède, en ce sens que la race des vrais correcteurs a aussi bien disparu de la cité parisienne que celle des vrais carlins des marquises; — il s'habitue peu à peu à une moyenne de Coquilles de saint Jean Porte-Latine et ne s'indigne plus que lorsqu'il juge que cette moyenne normale est dépassée.

Mais le néophyte écrivain, mais le lecteur attentif, ne sont pas aussi sceptiques ni aussi indulgents, et il nous arrive sou-

vent d'écouter des malédictions profondes comme la conscience des honnêtes et très orthodoxes abonnés qui nous les adressent.

S'il nous fallait dresser ici le tableau des Errata, il serait long et fastidieux; le bénévole lecteur, si souvent invoqué jadis, fait le plus souvent justice des incorrections qui écorchent sa rétine, mais parfois aussi il en coûte de spolier le texte d'un bibliographe, et notre ami Brivois, très maltraité dans l'interprétation typographiée de sa lettre de Mai dernier, nous envoie une rectification à laquelle nous faisons bon accueil en raison de son importance réelle.

Voici donc l'

Errata de la dernière livraison.

Page 364 :

Ligne 13, lisez XVIIIe siècle au lieu de XVIe.
— 15, — XVIIe — — XVe.
— 16, — XVIIIe — — XVe.

Page 365 :

Avant-dernière ligne de l'article guillemeté, lisez : Ils en ont bien.. au lieu de : Elles en ont bien...

Il vient de se créer à Paris une société d'artistes dessinateurs et graveurs qui, sous la désignation de *Société du Livre illustré,* se propose de publier une série d'ouvrages avec gravures sur bois ou à l'eau-forte et dont la première série sera composée de huit à dix plaquettes mises en vente sous le titre de *Paris vivant.*

Paris vivant comprendra tout ce qui constitue le pittoresque de la rue : le journal, les élections, les badauds, les Parisiennes, etc.

Le tirage de ces exemplaires sera de 500, dont 5 japon et 10 papier de Chine.

Nous reparlerons de cette curieuse tentative faite par des artistes très originaux et pleins de talent, parmi lesquels

M. A. Lepère, un maître dessinateur-graveur dont l'esprit de facture sur bois et sur cuivre fait un véritable maître contemporain.

Notre confrère Jean Berleux (pseudonyme du Bibliophile contemporain Maurice Quentin-Bauchart) vient de publier à la librairie Labitte, Em. Paul et Cie, un ouvrage de grande curiosité depuis longtemps attendu : *La Caricature politique en France pendant la guerre, le siège de Paris et la Commune* (1870-1871), (un vol. in-8° tiré à 250 ex. : prix 25 fr., et 40 fr. sur japon).

Cet ouvrage est le plus complet qui ait été fait jusqu'à ce jour. C'est en somme le catalogue détaillé de toutes les caricatures parues pendant la guerre, le siège de Paris et la Commune. Il sera pour l'histoire un curieux *Monument* du dévergondage de la rue à cette époque. — Illustré d'environ quatre-vingts reproductions choisies parmi les plus curieuses ou les plus rares, il présente un aspect chatoyant qui doit plaire non seulement aux amateurs passionnés de cette époque, mais aussi à tous les connaisseurs et à tous les bibliophiles.

Nous ne pouvons aujourd'hui que le signaler à l'attention de nos lecteurs, en terminant notre tome initial du *Livre moderne*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

ILLUSTRATIONS

Aurevilly (Jules Barbey d') portrait-charge, 315.

Aurevilly (Jules Barbey d') portrait inédit. Eau-forte de Ch. Gérard, 320.

Ballade du Livre, large encadrement à l'eau-forte de E. Van Muyden, 97.

Cauchemar d'un Bibliophile. Eau-forte de A. Robida, 169.

Champfleury, portrait-charge par A. Gill, 9.

Lectrices (les) à travers les âges. Eau-forte de Henri Manesse d'après L. Métivet, 13.

Monselet (Charles), charges et portrait-chargé (dessins inédits), 258.

Uzanne (Octave), portrait eau-forte de A. Giraldon, gravé par Eugène Abot, 3.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

A Bibliography of Tunisia, par H. S. Ashbée, 209.

A côté du devoir, 295.

A travers les forêts vierges, aventures d'une famille en voyage, par Désiré Charnay, 305.

A Voltaire, après avoir lu les Satires de Veuillot, par Francisque Sarcey, 47.

Abbé (L') Roitelet, par Ferdinand Fabre, 350.

Absente (L'), par Adrien Remacle, 216.

Acte de naissance en guise de présentation, 1.

Actes et paroles, Avant l'exil, par Victor Hugo, 211.

Adolphe, de Benjamin Constant, par Anatole France, 118.

Adultère (L') sentimental, par Camille Oudinot, 351.

Album de la Puce de Mademoiselle Desroches, 174.

Albums Amicorum (Les), notes pour l'enseigement des modernes curieux, 170.

Alfrédine, par le comte Stanislas Rzewuski, 120.

Almanach des bizarreries humaines, du conventionnel Jacques-Charles Bailleul, par F.-A. Aulard, 118.
Alsace (L') à travers les âges, 392.
Amant (L') de Rébecca, suivi de la Veuve du major, par Charles Canivet, 405.
Amateurs disparus (Les).—Eugène Piot, bibliophile et publiciste, par Maurice Tourneux, 179.
Ame (L') de Paris, par Théodore de Banville, 396.
Ame (L') de Pierre, par Georges Ohnet, 243.
Ames slaves par Tola Dorian, 405.
Amours (Les) de Gilles, par Louis Morin, 33.
André Marsy, par Emile Hinzelin, 121.
Anglais (Les) et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes, par l'amiral Jurien de la Gravière, 202.
Anne-Paule-Dominique de Noailles marquise de Montagu, 311.
Annuaire des Journaux, Revues et Publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1889, 210.
Antologia della nostra critica letteraria moderna, par Luigi Morandi, 116.
Architettura in Italia dal secolo VI al mille circa, par Raffaele Cattaneo, 398.
Art (L') Héraldique, par H. Gourdon de Genouillac, 114.
Armée (L') du Crime, par Félix Platel, 395.
Art (L') romantique de Charles Baudelaire, 118.
Aspasie, Cléopâtre, Théodora, par Henry Houssaye, 283.
Assemblée électorale de Paris. — Procès-verbaux d'élections, par Etienne Charavay, 203.
Au Maroc, par Pierre Loti, 205.
Au pays des autographes. — Quelques dédicaces inconnues. — Les débuts littéraire de Charles Monselet. — Quatre curieuses lettres de Monselet à ses parents, 14.
Au pays des cannibales, par C. Lumholz, 112.
Aurevilly (Les frères Jules et Léon d'), d'après des lettres inédites, avec portrait, 312.
Automnales (Les), par Camille Thorin, 117.
Autour des Balkans, par Victor Cambon, 312.
Avenir (L') de la Science, par Ernest Renan, 243.
Axël, par le comte Villiers de l'Isle-Adam, 116.

B

Ballade du bon bouquineur, par Maurice Champavier, 197.
Ballade du Livre, par Maurice Bouchor, 97.
Barbier (Jules), 221.
Bataille (La) littéraire, par Philippe Gille, 207.
Baudelaire (Charles), Marquis (Le) du 1er Houzards — manuscrit — 194.
Becque (Henri), 222.
Bête (La) humaine, par Émile Zola, 293.
Bibliographie des écrits relatifs à Mandrin, par Edmond Maignien, 210.
Bibliographie — Express — Revue diligente des publications nouvelles. — Intronisation, 26.
Bibliographie gastronomique, par Georges Vicaire, 207.
Bibliomanie (La) au Théâtre. — La Bibliomanie, par Prévost, 97.
Bibliophiles (Les) contemporains et Mme Commanville, 131.
Bibliophiles et Bibliopoles. —

Notes à bâtons rompus sur les choses de la Librairie, 241.
Bibliothèque d'un bibliophile par Henri Béraldi, 168.
Bibliothèque de l'homme de lettres par Paul Bourget, 105.
Bibliothèque du comte Osborne, (Incendie), 163.
Bibliothèque (La) tournante ou les loisirs du bibliographe au repos. Revue sur pivot des productions nouvelles, 386.
Biribi, par Georges Darieu, 216.
Bismarck intime, 348.
Block-notes d'un bibliographe. — Variétés sur les choses du jour, 354.
Boulangeade (La), par Louis Lafon, 117.
Bourse (La) des Livres. — Les Enchères d'hier et de demain, 62.
Braconnette, par Aimé Giron, 406.
Brunetière (Ferdinand), 222.

C

Cabochiens (Les) et l'ordonnance de 1413, par Alfred Coville, 201.
Cadet (Le), par Jean Richepin, 119.
Campagne (La), paysages et paysans, par Eugène Noël, 210.
Caricature (La), pendant le Siège et la Commune, 264.
Caricature (La) politique en France pendant la guerre, le Siège de Paris et la Commune 1870-1871, par Jean Berleux, 418.
Catalogue de l'Histoire de France, 265.
Causeries littéraires, par Maxime Gaucher, 400.
Causeries sur la Langue française, par Mme Krafft. — Bucaille, 292.
Cendres chaudes, par Étienne Rouvray, 349.
Certains, par J.-K. Huysmans, 34.
Ceux qui rêvent, par Albert Tournaire, 121.
Chaîne brisée, par Édouard Delpit, 351.
Champfleury. — Notes et souvenirs, avec un portrait-charge d'André Gill, 7.
Chanson (La) de l'hiver, par Antony Valabrègue, 213.
Chansons (Les) du Village, par Charles Grandmougin, 212.
Chante-Pleure, par Emile Pouvillon, 294.
Chapelain et nos deux premières Académies, par l'abbé Antonin Fabre, 205.
Chaste et flétrie, par Charles Mérouvel, 121.
Chemin (Le) de Mazas, par Édouard Cadol, 216.
Chez des passants, par le comte Villiers de l'Isle Adam, 37.
Chouans (Les), suite d'eaux-fortes, 346.
Chronique de Charles IX, de Mérimée, 255.
Chronique (La) de Charles IX, de Prosper Mérimée (suite d'eaux-fortes), 346.
Chronique de France, sous la direction de Charles Goux, 242.
Chronique (La) des salles de vente, échos des dernières enchères, 225.
(Ventes Marquis, G. de B., Sand).
Chroniqueurs : Froissart et Commines, par A. Debidour, 117.
Cicéron, par Pellisson, 117.
Cité (La) future, par Alain le Drimeur, 295.
Clergé (Le) sous l'ancien régime, par l'abbé Elie Méric, 390.
Clergé (Le) sur la brèche, par Justin des Bruyères, 336.
Cœur à part, par Abel Hermant, 216.
Cœurs inquiets, par J. Ricard, 215.
Colonies françaises, par Louis Henrique, 113.

Colporteur (Le) des Nouvelles. Nouvelles ou la Critique des livres du jour à domicile, 278.
Comédien (Le) Michelot à ses électeurs, 128.
Comme dans la vie, par Albert Delpit, 214.
Commentaires d'Henry Bolué, 193.
Communes (Les) françaises à l'époque des Capétiens directs par Achille Luchaire, 200.
Communication de C. Ginol à propos d'un quatrain d'Alexandre Dumas, 107.
Comte (Le) d'Orsay, Physiologie d'un roi de la mode, par le comte G. de Contades, 210.
Comtes (Les) de Tende de la Maison de Savoie, par le comte de Panisse-Passis, 202.
Comtesse (La) d'Egmont, par Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur, 281.
Conférence du Livre à Anvers, 330.
Confession (La) d'un fou, par Léo Trézenik, 214.
Confessions d'un journaliste, par Ernest Merson, 393.
Confessions (Les) d'un mangeur d'opium, de Thomas de Quincy, traduit par V. Descreux, 347.
Contes d'Amérique, par Louis Mullem, 216.
Contes de tous les pays, 296.
Contes moralisés de Nicole Bozon, par Lucy Toulmin Smith et Paul Meyer, 115.
Corbeau (Le) et le Renard, 409.
Correspondance, 43.
Correspondance des beys d'Alger avec la cour de France par Eugène Plantet, 280.
Cousine Annette, par Jean Berleux, 264.
Crime (Le) de la rue Monge, par Pierre Zaccone, 404.
Crimes (Les) de Trestaillons, par Antony Réal, 404.
Crise (La), un monde qui se transforme, par André Poëy, 404.
Critique et esquisses, par Jacques Talmor, 116.
Croix (La), autour de la caserne, par Oscar Méténier, 353.
Cueillettes littéraires, Singularités, Pièces inédites et oubliées, Notes curieuses, Diversités, 97.
Curiosa, *Notules*, Singularités, Trouvailles, Observations bibliographiques, 39.
Curiosité (La) des enchères, Bourse des Livres, 140.

D

Daniel Cummings, par Henri Gaullieur, 352.
Dans ma nuit, par Mme Berta Galeron de Calonne, 349.
Daphnis et Chloé de Longus, 1802, dessins originaux de Prud'hon et du baron Hérard (Vente Marquis), 166.
De l'Illustration des livres et des publications illustrables, 81.
De la Bibliographie générale au XIXe siècle, de Quérard, 267.
Décembristes (Les), du comte de Tolstoï, 216.
Découverte (La) des mines du roi Salomon, par Redder Haggard, 295.
Dédicace de Jules Barbey d'Aurevilly sur les Diaboliques, 106.
Délivrance (La) d'Emin pacha, d'après les lettres de H. M. Stanley, 113.
Démos, traduction, de Gissing, 404.
Démosthène, par Ouvré, 117.
Dernier amour, par Georges Ohnet, 32.
Dernier (Le) sire de Lavardin, par Jean Drault, 296.
Dernière (La) Bataille, par Édouard Drumont, 290.
Dernières (Les) lettres d'Alfred

Delvau. Documents inédits, 369.
Derniers (Les) rêveurs, par Paul Perret, 405.
Deux recueils des fables de La Fontaine, qui ne sont pas de La Fontaine, 407.
Deux rivales (Les), l'Angleterre et la France, par Léon Delbos, 347.
Devant l'âtre, par Lucien Douel, 121.
Dictionnaire des poinçons, marques et monogrammes, etc., des orfèvres français et étrangers, par Ris-Paquot, 114.
Discours de Georges Bengesco, au 1er dîner des Bibliophiles contemporains, 52.
Dix-huitième siècle, Études littéraires, par Émile Faguet, 206.
Docteur (Le) Frank (G. Carré), par Mme A. F., 215.
Dorine, par Jacques Fréhel, 296.
Dramaturges et Romanciers, par Emile Montégut, 399.
Drapeaux et voiles, par E. Houard, 117.
Du Caucase aux monts Alaï, par Jules Leclercq, 341.
Du Danube à la Baltique, par Gabriel Thomas, 394.
Du faubourg Saint-Germain en l'an de grâce 1889, par le comte Léonce de Larmandie, 211.

E

En amour, par Jean Ajalbert. 404.
En pays envahi, par Mme Pauline Drouard, 211.
Enfance (L') d'un homme, par Armand Charpentier, 121.
Entre mère et fille, par Mme la baronne Staffe, 121.
Errata, 417.
Espana, par Lionel de La Laurenrencie, 205.
Espérance, par Paul Vignet, 352.
Esprit (L') national russe sous Alexandre III, par A. Dovérine (Tchernoff), 122.
Esquisse d'une Histoire de la peinture au musée du Louvre, par Pierre Pétroz, 398.
Essai bibliographique sur la destruction volontaire des Livres ou Bibliolytie, par Fernand Drujon, 116.
Essence (L') de Soleil, par Paul Adam, 352.
Étreinte (L'), par Louis Roguelin, 295.
Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire, par Louis Molines, 287.
Étude sur Balzac, par Emile Zola, 103.
Études sociales, par le docteur Adolphe Burggraeve, 395.
Evel, par Belz de Villas, 121.
Évolutions (Les) de la critique française, par Ernest Tissot, 400.
Excursion bibliographique aux frontières des nouveautés littéraires, 109.
Exposition de l'estampe japonaise, 356.
Exposition des peintres graveurs, 164.

F

Fabre (Ferdinand), 222.
Facéties (Les) de Cadet-Bitard, par Armand Silvestre, 353.
Farandole de pierrots, par Emile Vitta, 298.
Fausse (La) route, par l'auteur du Péché de Madeleine, 351.
Femmes antiques, par Jean Bertheroy, 117.
Fictions (Les), par Léon Allard, 214.
Fils (Le) du plongeur, par Fortuné de Boisgobey, 404.

Fin (La) de Murat, par Jean Berleux, 348.
Flamberge au vent, par Henry de Brisay, 406.
Flâneries d'un bibliographe, Essais et observations sur la bibliognesie, par Paul Lacombe, Parisien, 262.
Fleurs (Les) à Paris, par Hugues Le Roux, 243, 346.
Flibustiers (Les), par Léon Allard, 353.
Flirt, par Paul Hervieu, 136.
Fortune (La) de Silas Lapham, par W. D. Howells, 295.
France littéraire, de Quérard, 267.
France (La) pendant la guerre de Cent ans, par Siméon Luce, 201.
France toujours! par Charles des Guerrois, 349.
Francesco Crispi, l'homme privé, l'homme public, par Félix Marjoux, 348.
Futura, par Auguste Vacquerie, 243, 348.

G

Gai (Le) conscrit, 211.
Galerie du XVIIIe siècle, par Arsène Houssaye, 391.
Gendarme (Le) et l'homme du peuple, 412.
Gésa et Mal' Occhio, par Ossip Schubin, 296.
Gipsy, par Jacques Lermont, 406.
Grande (La) Janic, par Paria Korigan (Mme Emile Lévy), 34.
Gris et rose, par Henri Conti, 353.

H

Harmonies du soir, par Jules Guillebert, 293.
Hecquet, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, par le docteur Jules Roger, 288.
Henri IV, le Roi, l'Amoureux, par le comte Hector de la Ferrière, 111.
Héritier (L') des Moulardon, par Octave Pradels, 352.
Hernani et la censure, 123.
Histoire d'un bonnet à poil, par J. de Marthold, 406.
Histoire d'une fille du monde, par Arsène Houssaye, 34.
Histoire de la peinture décorative, par A. de Champeaux, 113.
Histoire de Marie-Antoinette, par Maxime de la Rocheterie, 282.
Histoire du clergé pendant la Révolution, par Bertrand Robidou, 282.
Histoire du règne de Louis-Philippe, faisant suite à l'histoire de la Restauration, par Ernest Hamel, 341.
Histoire littéraire du XIXe siècle, par Antoine Laporte, 288.
Histoires scandaleuses, par Armand Silvestre, 32.
Honneur d'artiste, par Octave Feuillet, 350.
Houssaye (Henry), 222.

I

Icono-bibliographie du général Boulanger, 363.
Impressions de théâtre, par Jules Lemaître, 36.
Indépendance (L') des Gaules et l'Allemagne, par Paul de Jouvencel, 397.
Infamie (L') humaine d'Eugène Versmesch, par Paul Verlaine, 294.
Infidèle (L'), par Catulle Mendès, 121.
Inscriptions antiques de la Côte-d'Or, par Paul Lejay, 111.

Intérieur artistique d'un homme de lettres : chez M. Auguste Vacquerie, 190.
Interview de Paul Meurice sur les œuvres complètes de Victor Hugo.
Introduction à mes mémoires, par Alexandre Weill, 311.
Inutile beauté, par Guy de Maupassant, 243, 353.
Invention (L') des boîtes aux lettres, Petits documents littéraires, 218.
Irlande (L') il y a quarante ans, par miss Annie Keary, 216.

J

Joie (La) suprême, par Paul Leleu, 295.
Journal d'un étudiant pendant la Révolution, par Gaston Maugras, 391.
Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, par Lockroy, 392.
Journal (Le) intime de Gœthe, par Ernest Tissot, 305.
Journaux et revues, La Presse et la Critique à vol de plumes, 70.
Juge (Le) et le Héros de Juillet, 412.

L

Lamartine, par Charles de Pomairols, 35.
Lectrices (Les) à travers les âges, Rondeau, par Jean Richepin, 13.
Légende (La) de Saint-Julien-Hospitalier, par Flaubert, 61.
Lettre de Jules Barbey d'Aurevilly *signée Jules Pacha* à Léon, 317.
Lettre de Jules Barbey d'Aurevilly à F.-G.-S. Trébutien sur Léon d'Aurevilly, 314.
Lettre de Jules Brivois sur Pierre Rouquette, 363.
Lettre de Léon d'Aurevilly à son frère Jules (Jupon cramoisi), 323.
Lettre de Léon d'Aurevilly à son frère Jules, 318.
Lettre de Léon d'Aurevilly sur le *Prêtre marié*, 321.
Lettre de Macmillan au Bookseller sur la vente des livres au rabais, 213.
Lettre de Michelet à Louis Ulbach à propos de la Cloche, 275.
Lettre de Paul Malézieu, 273.
Lettre inédite de Charles Baudelaire à Poulet-Malassis, 276.
Lettres d'Alfred Delvau à Joséphin Soulary, 369.
Lettres de Charles Monselet lors de ses débuts littéraires, 17.
Lettres de L. Renard à Joséphin Soulary, 383.
Lettres de lord Beaconsfield à sa sœur, traduction et notes par Alexandre de Haye, 204.
Lettres (Les) et les livres à travers le monde, 147.
Lettres inédites de George Sand, 186.
Lettres qui passent (Les) et les manuscrits qui restent, 186.
Liberté (La) de conscience en France et à l'étranger par G. Saunois de Chevert, 292.
Libraires (Les) de Bibliophiles, silhouettes parisiennes, — J.-Pierre Rouquette, 251.
Libraires (Les) de Bibliophiles, silhouettes parisiennes, Léon Conquet, 88.
Literatur Kalender, de Joseph Kürschner, 237.
Lithographie (La), 304.
Littérature (La) dans le journalisme. Résumé par signalement des meilleurs articles de la presse périodique, 153.
Livre de dépenses de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, du

mois de septembre 1540, à la fin d'août 1549, 192.
Livre (Le) moderne et la Presse anglaise, 159.
Livres à clef, par Drujon, 269.
Livres avec dédicaces. — Une poignée d'autographes, 270.
Livres d'outre-Manche. Dernières publications anglaises, 297.
Lorgnette (La) littéraire par Monselet, 261.
Loti (Pierre), 223.
Loup (Le) des Brousses, par Philippe Louvet, 403.
Lucine, par Montjoyeux, 121.
Ludka, par Adolphe Aderer, 405.
Lys Amors d'Hélain-Pisan et d'Iseult de Savoisy, par Loys-Julius Gastine et aornés d'imaiges, par Edoard Zier, 403.

M

Ma méthode, par J.-B. Charles, 347.
Madame la Boule, par Oscar Méténier, 31.
Mademoiselle Clairon, d'après ses correspondances et les rapports de police du temps, par Edmond de Goncourt, 339.
Mademoiselle de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, par l'abbé H. Duclos, 338.
Mademoiselle Henri, par Édouard Grimblot, 295.
Magie pratique, révélation des mystères de la vie et de la mort, par Jules Lermina, 337.
Maison (La) de l'Ogre, par Alphonse Karr, 291.
Maîtres (Les) de la critique au XVIIe siècle, par Auguste Bourgoin, 36.
Mal (Le) du siècle, par Max Nordau, 121.
Maloret, le bouquiniste, 138.
Mam'zelle Quinquina, par François Oswald, 216.
Manuel (Eugène), 223.
Mariage (Le) de la petite Providence, par Louis Petitbon, 353.
Masques (Les) modernes, par Félicien Champsaur, 289.
Mémoires d'un Collégien russe, par André Laurie, 353.
Mémoires (Les) du Baron Haussmann, 243.
Mémoires sur la Bastille du grincheux Linguet et du bon Jean Dusaulx, par H. Monin, 118.
Méphistophélès, par Catulle Mendès, 351.
Mère, par Hector Malot, 294.
Mes Inscriptions, journal intime de Restif de la Bretonne, 290.
Métamorphoses (Les) du jour, ou La Fontaine en 1831, par Eugène Desmares, 410.
Mirages (Les), par Jean Valnore, 404.
Misanthrope de Molière, par Jacques Leman, 278.
Modes mineurs, par J. Guy-Ropartz, 212.
Mon musée criminel, par Gustave Macé, 395.
Monde (Le) des Livres. Ce qui s'y dit, s'y fait, s'y prépare, 133.
Monselet (Charles) chez Malassis. — Miettes et charges littéraires inédites, 257.
Monselet (Charles) : Correspondance littéraire et dessins, 258.
Monselet (Charles), sa vie, son œuvre, 25.
Montaigne, par H. Motheau et D. Jouaust, 250.
Montalègre, par Georges Pradel, 295.
Musardises (Les), par Edmond Rostand, 212.

N

Napoléon Ier, sa vie, son œuvre, par Léon Meyniel, 284.

Naufrage d'amour, par Elzéard Rougier, 404.
Nauroy (Charles), 223.
Ni cléricaux, ni athées, par Hyacinthe Loyson, 336.
Nicolas Foucquet, procureur général, surintendant des finances, ministre d'État sous Louis XIV, par J. Lair, 387.
Nœllet (Les), par René Bazin, 216.
Nos variations futures sur l'Art du Livre et le Livre d'art moderne, 4.
Note d'un Correspondant, 102.
Notes de voyage d'un hussard; un raid en Asie, par Jean de Pontevès de Sabran, 342.
Notes et nouvelles, 414.
Nouveaux entr'actes, par Alexandre Dumas fils, 343.
Nouvel Armorial du bibliophile, 138.
Nouvelles étrennes utiles et agréables contenant un recueil de fables dans le goût de La Fontaine, 408.
Nouvelles, on-dit, racontages et anecdotes du monde des curieux, 56.
Nouvelle (La) flore littéraire, impressions de printemps, Variations sur des Pipeaux bibliographiques, 334.
Nouvelles questions de critique, par Ferdinand Brunetière, 343.
Nouvelles universelles des lettres, Miscellanées internationales, 235.

O

O Province! par Gyp, 296.
Odes de Victor Hugo, 118.
Œuvre de Barye (L'), par Roger-Ballu, 278.
Oh! famille! par Paul Viteau, 349.
Orages (Les), par Paul Vérola, 212.
Orénoque (L') et le Caura, par J. Chaffanjou, 113.
Orient (L') antique, par le vicomte de Guerne, 212.
Orientales (Les) et les Feuilles d'automne, de Victor Hugo, 118.
Origine Tédesca et l'origine Olandese dell' invenzione della stampa, par Carlo Castellani, 345.
Origines (Les) de la Restauration des Bourbons en Espagne, par A. Houghton, 392.
Ouest (L') artistique et littéraire, 365.
Outils (Les) de l'Écrivain, par Spire Blondel, 345.
Ouvrages illustrés du XIXe siècle, par Brivois, 269.

P

Paris, par Lacombe, 269.
Paris, le Quatre-Septembre et Châtillon, par Alfred Duquet, 204.
Paris galant, par Charles Virmaître, 347.
Paris pendant la Terreur, par Edmond Biré, 203.
Partie carrée, par Théophile Gautier, 34.
Pascal Bordelas, par J. Boyer d'Agen, 352.
Pater (Le), par François Coppée, 73.
Peau (La), par René Maizeroy, 216.
Peine perdue, par Jeanne Mairet (Mme Charles Bigot), 295.
Père (Le) Damien, par Mme Augustus Craven, 205.
Péri en mer, par Gustave Toudouze, 121.
Perles et talismans, par André Lacroze, 397.
Petit Quérard (Le) des publications récentes, catalogue succinct des livres du mois, 199.
Petit (Le) télescope littéraire; les douze candidats de l'Académie, 221.
Petites notes curieuses, 192.

Philosophie (La) de Lamennais, par Paul Janet, 110.
Phono-Bibliographe (Le). Moniteur des Bibliophiles, variétés, nouvelles, on-dit, renseignements, 161.
Piet (Alfred), 58.
Piot (Eugène), 137.
Plaisirs (Les) en Chine, par le général Tcheng-Ki-Tong, 210.
Pœans (Les) et les Thrènes, par Ferdinand Hérold, 293.
Poème de Jeanne d'Arc, par Julien de Villecrosse, 401.
Poèmes aztèques, par Auguste Génin, 292.
Poésies (Les) de Germain Colin, Bucher angevin, par Joseph Denais, 285.
Poésies de Théophile Gautier, 401.
Poésies du livre (Les), un sonnet et une ballade, par José-Maria de Hérédia (vélin doré). Les bons bouquineurs, par Maurice Champavier, 195.
Polémiques (Les) d'hier, par Barbey d'Aurevilly, 37.
Porcelaine (La) tendre de Sèvres, par Édouard Garnier, 346, 397.
Portraits du XVIIe siècle, par Léon Gautier, 400.
Portraits et souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas, 207.
Possédée d'amour, par Jean Rameau, 31.
Pour mes amis, par G. Boisson, 117.
Préliminaires (Les) de la Révolution, par Marius Sepet, 203.
Premier dîner (Le) des Bibliophiles contemporains, 49.
Premier (Le) établissement des Néerlandais à Maurice, et le glacier de l'Aletsch et le lac de Marjelen, par le prince Roland Bonaparte, 342.
Princesse (La) nue, par Catulle Mendès, 296.
Princesses et grandes dames, par Arvède Barine, 338.
Problème religieux au XIXe siècle, par J.-E. Alaux, 335.
Progrès (Le) et l'Instruction publique en Russie, du comte Léon Tolstoï, 292.

Q

Quarts de nuit, par Georges Matapo, 121.
Quatrain par Alexandre Dumas, 46.
Quatre ans aux Indes anglaises, notre vice-royauté, par la marquise de Dufferin et d'Ava, 394.
Quelques échos de ventes à l'étranger, 144.
Quelques écrivains français, par Emile Hennequin, 344.
Qui perd gagne, par Alfred Capus, 352.

R

Rachel Ray, par Ant. Trollope, 216.
Rayons et ombres, par Victor Hugo, 349.
Réaction, par Jean-Paul Clarens, 399.
Récits de campagne de M. le duc d'Orléans par ses fils le comte de Paris et le duc de Chartres, 112.
Récits et Légendes, par P.-V. Delaporte S. J., 213.
Recluse (La) de Montfleury, par Paul Saunière, 295.
Recueil d'Isambert. — Édit de Louis XIV sur les boîtes aux lettres, 219.
Recueil de Fables choisies, dans le goût de M. de La Fontaine, 408.
Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission, par Aulard, 340.
Réforme (La) de l'éducation en

Allemagne au XVIIIe siècle. — Basedow et le Philanthropinisme, par A. Pinloche, 342.
Refuges (Les), par Maxime Formont, 293.
Régence (La), par Arsène Houssaye, 391.
Regnault (A.), 223.
Remarques sur l'Exposition du centenaire, par le vicomte E.-M. de Vogüé, 122.
Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, 115, 345.
Représentants (Les) en mission et la justice révolutionnaire en l'an II, par Henri Wallon, 112.
République (La) du travail et la réforme parlementaire, par J.-B.-André Godin, 337.
Résultats (Les) de l'exégèse biblique, par Maurice Vernes, 110.
Résurrection. Souvenons-nous ! par G. Cabaret, 212.
Rêve (Le) de Jacqueline, chanson d'avril, 401.
Rêve (Le) et la Vie, par Olivier de Gourcuff, 401.
Révolution, par Tourneux, 269.
Revue Cosmopolite, les livres et la littérature à l'étranger, 76.
Ricordi Bibliografici di Camillo Raineri Biscia, 209.
Rire (Le) de Caliban, par Emile Bergerat, 243, 347.
Rivales ! par Paul Labarrière, 215.
Roi (Le) des bonneteurs, par Maxime Boucheron, 121.
Roman (Le) d'un assiégé, par Jean de Villeurs, 32.
Roman (Le) d'un prince, par Pierre de Lano, 352.
Roman (Le) de la femme médecin, suivi de Récits de la Nouvelle-Angleterre, par Mme Sarah Orne-Jewette, 405.
Romanciers (Les) d'aujourd'hui, par Charles le Goffic, 344.
Romanciers naturalistes, par Zola, 103.
Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse, par George Sand et Jules Sandeau, 250.
Rose Minon, par S. de Linas, 352.
Rôti-Cochon, ou méthode très facile pour bien apprendre les enfants à lire en latin et en français, 208.
Russes et Slaves, par Louis Léger, 341, 393.
Russie et Liberté, par un gentilhomme russe, 122.

S

Saint Thomas d'Aquin et la Philosophie cartésienne, par le R. P. Elisée Vincent Maumus, 110.
Sauveteur, par Pierre Noël, 121.
Sceaux (Les), par Lecoy de La Marche, 114.
Science (La) au théâtre, par Louis Figuier, 216.
Sébastien Roch, par Octave Mirbeau, 402.
Secrets à vendre, par Louis Bloch et Sagari, 121.
Simples rimes, par Georges Gillet, 349.
Socialisme (Le) contemporain, par Emile de Laveleye, 337.
Société du Livre illustré, 417.
Sœur aînée, par Fernand Calmettes, 405.
Sonnet d'Armand Sylvestre, à George Sand, 233.
Sonnet d'Edmond About, 275.
Sonnet d'Henri Meilhac, 105.
Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve, par Jules Troubat, 243.
Stampa in Venezia, par Carlo Castellani, 345.
Stances de l'abbé Léon d'Aurevilly à son frère Jules, 328.

Stanley au secours d'Émin pacha, par A.-J. Wauters, 113.
Stendhal et ses amis, notes d'un curieux, par Henri Cordier, 368.
Stérile, par Charles Coynart, 403.
Sub Jove, par Adrien Marx, 396.
Sur le Seuil, par Léon de Tinseau, 121.

T

Table alphabétique et bibliographique des matières et des auteurs, par P. de Boutarel, 115.
Table décennale du *Livre*, 1880-1889, 361.
Tableaux (Les) des mœurs du temps, 56.
Termite (Le), par J.-H. Rosny, 215.
Testament (Le) d'un musicien, par Arved Poorten, 211.
Théâtre à Paris, par Camille Le Senne, 401.
Théâtre complet, par Henri Becque, 118.
Théâtre complet de M. Ernest Legouvé, 292.
Théâtre de Molière, 316.
Théâtre des Petits, par L. Darthenay, 406.
Théâtre (Le) en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Pierre de Corvin (alias Pierre Nevsky), 344.
Theuriet (André), 223.
Thouret, sa vie et ses œuvres, par Ernest Carette et Armand Sanson, 205.
Thureau-Dangin, 223.
Titiane, par Sadia, 405.
Tonkin (Le) et la Mère Patrie, par Jules Ferry, 397.
Toute une jeunesse, par François Coppée, 213.
Trahie! par Maxime Paz, 352.
Travailleurs (Les) de la mer, par Victor Hugo, 404.
Travels in Tunisa, par H.-S. Ashbée, 209.
Trois (Les) amoureux de Gertrude, par Mme Stanislas Meunier, 34.
Trois Nouvelles, par Mme la baronne Marie d'Ebner-Eschenbach, 353.
Trouvailles (Les) et les notes d'un autographophile, 123.
Trouvailles littéraires, 407.
Turturel, par Paul Hugounet, 352.

U

Un Album Amicorum, 123.
Un autographe de Paul Lacroix, 191.
Un dictionnaire des fromages, 46.
Un drame royal, par le comte d'Hérisson, 402.
Un intendant sous Louis XIV, étude sur l'administration de Lebret en Provence, par J. Marchand, 398.
Un Mystère, par Mme Henry Gréville, 215.
Un petit ménage, par Paul Ginisty, 119.
Un roman bibliographique, 39.
Une anti-sans-culottide, 41.
Une gageure, par Victor Cherbuliez, 294.

V

Variétés révolutionnaires, par Marcellin Pellet, 283.
Vauvenargues, par Maurice Paléologue, 207.
Sonnet de José-Maria de Hérédia, (Vélin doré), 196.
Vente Achille Seillière, 415.
Vente, par L. Sapin, 62.
Vente, par A. Durel, 64.
Vente, par Antonin Chossonnery, 69.
Vente d'Arnold Mortier, le Monsieur de l'Orchestre, 67.

Vente de la bibliothèque Alfred Piet, 360.
Vente de la bibliothèque du baron Achille Seillière, 361.
Vente des autographes de Louis Ulbach, 129.
Vente Louis Ulbach, 68.
Vérité (La) sur l'expédition du Mexique, par Paul Gaulot, 284.
Vers de Ponsard sur la vertu des archivistes-trésoriers, 59.
Vertu (La) morale et sociale du christianisme, par le comte Guy de Brémond d'Ars, 336.
Vidocq, le roi des voleurs, par Marc Mario et Louis Launay, 352.
Vie errante (La), par Guy de Maupassant, 288.
Vieux (Les) contes de la Veillée, par Mme de Witt, née Guizot, 405.
Vie (La) littéraire, par Anatole France, 291.
Vie (La) privée d'autrefois; l'Hygiène, par Alfred Franklin, 284.
Voltaire, par Bengesco, 269.
Voyage à Paris en 1789, de Martin, faiseur de bas d'Avignon, par P. Charpenne, 340.
Voyage autour de ma bibliothèque, par Ant. Caillot, 40.
Voyages à travers les Dauphinois, par le sieur Amédée Guérin, 287.

Z

Zola (Émile), 223.

gx 1.7